

HISTOIRE

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

DE LA GRÈCE,

CONTENANT *l'origine, le progrès & la décadence des Loix, des Sciences, des Arts, des Lettres, de la Philosophie, &c.*

PRÉCÉDÉE d'une Description géographique, de Dissertations sur la Chronologie, les Mesures, la Mythologie, &c.; & terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes.

Par M. COUSIN DESPRÉAUX, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de celle de Villefranche & des Arcades de Rome.

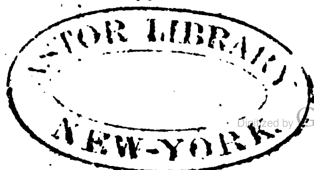
TOME CINQUIÈME.

Publiée par M. BURGOT, Prêtre François, Ami & Associé de l'Auteur.

À LONDRES:

De l'imprimerie de COX, FILS, et BAYLIS, Great Queen Street.

1801.





HISTOIRE
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE
DE LA GRÈCE.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

ÉTAT de la Grèce après le Siège de Troie. Affaires de Mycènes, de Sparte, d'Athènes, &c. Retour des Héraclides.



DEPUIS l'arrivée d'Inachus, jusqu'aux démêlés des Grecs avec les Perses, il s'est écoulé plus de treize siècles. On en compte près de deux autres, jusqu'au temps où les premiers firent la plupart de ces rares découvertes qui les immortalisèrent, & auxquelles

les modernes, supérieurs peut-être en d'autres genres, ont à peine atteint. Comment, si l'homme est destiné à vivre en société, une longue suite de siècles le trouve-t-elle si loin de la perfection d'un état qu'on lui suppose naturel ? Ne seroit-ce pas une preuve qu'il est sorti de la sphère où l'avoit circonscrit la nature ? & tant d'efforts si long-temps impuissants, ne démontreroient-ils pas qu'en s'avançant dans la route de la civilisation, il s'éloigna du bonheur ?

Il en est de la collection des êtres dans la formation d'un peuple, comme de l'enfance individuelle, & de son passage à l'état d'homme, où la nature, sans cesse contrariée par des relations étrangères, loin d'arriver à son but, se dégrade & devient méconnoissable. Ainsi tous les peuples furent plus ou moins travaillés par les préjugés, la superstition, les erreurs, enfin que les instituteurs ne purent détruire, ou qu'ils semèrent, parmi des vérités, dans le champ de la civilisation, qui en retardèrent quelquefois les progrès, & souvent en firent rétrograder la marche.

La situation des Grecs, la formation de leurs petits empires, par des étrangers,

qui apportèrent leur croyance & leurs rits, leurs usages & leurs mœurs, leur langage & leurs loix, leurs vices & leurs vertus ; les guerres, une imagination ardente, toujours prête à s'exalter, sentant vivement l'injure, se portant violemment à la vengeance ; toutes les causes communes aux autres peuples, & tant d'autres particulières aux Grecs jusqu'à l'expédition de Troie, les jettèrent dans des écarts, modifièrent leur existence, occasionnèrent des révolutions, qui détachent, d'une manière tranchante, leur histoire du tourbillon de celle du monde. Cependant, quelque longue & presque également désastreuse pour les vainqueurs & pour les vaincus, qu'ait été la guerre de Troie, il est évident qu'elle donna naissance aux évènements qui illustrèrent à jamais cette nation. Ses divers États prirent une base solide ; les arts purent respirer au sein de la paix : venus ou rapportés de l'Asie-mineure, où leurs progrès furent toujours plus rapides que dans la Grèce Européenne, déjà ils brilloient, lorsqu'une révolution replongea la Grèce dans les ténèbres de l'ignorance, en la ramenant presqu'au point où l'avoient

trouvé les premières colonies. L'irruption des Doriens de Thessalie, sous la conduite des Héraclides, y produisit les effets les plus funestes. Fiers & grossiers, ces sauvages chassèrent ou exterminèrent la plupart des anciens habitants du Péloponnèse & d'une partie de l'Attique. Presque toutes les villes furent détruites. Ignorant les lettres & les arts, ne s'occupant que de guerres & de combats, ces hommes féroces laissèrent à leurs institutions, l'empreinte de la barbarie, & la donnèrent à tous leurs établissements.

Heureusement ils avoient connu l'agriculture, ou du moins ils conservèrent cet art, qu'ils trouvèrent établi chez les peuples dont ils se rendoient les maîtres. Obligés de chercher un autre asyle, ceux qui échappèrent à la mort ou à l'esclavage, abandonnèrent le continent, & allèrent s'établir dans les îles & sur les côtes de l'Asie-mineure.

L'attaque, la défense devenues nécessaires contre les habitants, une multitude d'obstacles inévitables font que les objets qui ne sont qu'utiles, sont longtemps négligés. Cependant les arts ne le furent pas entièrement par les nouveaux colons. La beauté du climat, la fertilité

du pays leur procurèrent bientôt l'aisance & le repos qui donnent naissance aux lettres, sur lesquelles le climat fortuné de l'Asie-mineure répandit cette douce simplicité, ce goût délicat & épuré, cette abondance sans cesse renaissante & toujours variée qui nous séduisent & nous charment encore. Ce fut dans le sein de ces colonies, que s'alluma le flambeau des connoissances: la Grèce Européenne fut éclairée par elles; elles commencèrent à dissiper la barbarie qui y régna jusqu'au siècle des Solon, des Pisistrate & de ces hommes célèbres que les Grecs décorèrent du nom de Sages.

Ainsi la longue ignorance des Grecs ne doit point nous surprendre, elle ne fut qu'accidentelle. Les pères des lettres, des sciences & des arts eurent trop à lutter contre des obstacles répétés. Long-temps leurs efforts furent vains: semblables aux Gaulois lors de l'arrivée des Francs, ils furent replongés dans la barbarie, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances leur permissent de reprendre en sous-œuvre, l'édifice de leur civilisation (*a*).

(*a*) Lors de la conquête de Clovis, les

Des nations policées abordent chez des peuples sauvages, & les arrachent insensiblement à leur première barbarie : tout est disposé à recevoir la lumière. Les voyages, les guerres mêmes des Grecs ont préparé la révolution ; ils touchent au moment heureux. Une invasion subite les replonge dans les ténèbres : des Sauvages aussi féroces que les Normands, confondent & bouleversent tout. Les germes des sciences & des arts sont détruits ; &, sans les connoissances mûries & perfectionnées qu'y rapportèrent ses anciens habitants, la Grèce d'Europe n'eût peut-être encore de long-temps, brillé

Gaulois étoient une nation instruite ; leurs conquérants n'étoient que des barbares. Le gouvernement avoit une base solide ; les sciences étoient cultivées, les arts exercés, & les vainqueurs ne faisoient pas la troisième partie des vaincus. Cependant (tant a d'influence une nation victorieuse sur un peuple conquis) les François entraînent tout dans la barbarie ; &, sans les Evêques, qui tant de fois arrêtèrent les excès des Germains, la France eût plus souvent été teinte du sang des vainqueurs & des vaincus. Enfin, sans la destruction de Constantinople, elle languiroit peut-être encore dans la plus épaisse ignorance.

de cet éclat qui annonce l'époque où nous allons entrer.

Que va-t-elle offrir? Des guerres, des atrocités ouvrent cette carrière; mais, bientôt arrachés à de telles ſcènes, nous ſommes tranſportés par ces grandes révolutions qui intéreſſeront à jamais l'univers, la légiſlation de Lycurgue, celles de Dracon & de Solon, le changement des formes du gouvernement dans preſque tous les États de la Grèce, enfin la naiſſance des lettres & des ſciences.

Le crime étoit monté ſur le trône de Mycènes. Une femme, quand elle a perdu la pudeur, marche ſans ſe détourner dans la route des forfaits. Epouſe infidelle, Clytemneſtre avoit guidé le poignard dans le ſein d'Agamemnon: il ne manquoit à ces horreurs, que d'être couronnées par ſon mariage avec le meurtier de ſon époux; Ægyſthe reçoit ſa main. MYCÈNES.

Dans quel état d'aviliſſement ou d'abrutiſſement ne dûrent pas tomber des peuples ſoumis à de ſemblables Princes! &, s'il eſt vrai que les Souverains ſoient les modèles de leurs ſujets, quelles mœurs furent celles

des habitants de Mycènes !

Cependant il s'élevoit un vengeur ; mais il étoit réservé à la vengeance même, de faire frémir la vertu. Oreste, lors du massacre d'Agamemnon, n'étoit âgé que d'environ douze ans : l'usurpateur du sceptre de ses aïeux devoit redouter le ressentiment du jeune Prince, & les droits qu'il tenoit de sa naissance. Il eût péri nouvelle victime, sous la main de sa mère ou de son amant, si sa sœur ne l'eût soustrait à leur rage. La Cour de Strophius, qui avoit épousé une sœur d'Agamemnon, servit d'asyle au Prince infortuné. Il y trouva le jeune Pylade, avec lequel il s'unit de cette amitié, parfait modèle du sentiment qui devroit toujours unir les amis.

Hyg. fab. 117 & 119.

Oreste communique à Pylade le dessein qu'il a formé de venger son père, & l'engage à le seconder. Ils conviennent des moyens les plus propres à conduire jusqu'au dénouement, cette sanglante tragédie. Le fils d'Agamemnon se rend lui-même à Mycènes : il va trouver Clytemnestre, se donne pour un Eolien depuis long-temps lié avec sa famille, par les nœuds sacrés de l'hospitalité ; il vient leur apprendre

que, conformément aux ordres d'Ægysthe, le peuple a mis Oreste à mort.

Le tyran ne s'endormoit pas sur le trône, & n'avoit point abandonné l'idée de faire périr un homme trop capable de lui causer de l'ombrage. Clytemnestre étoit sa complice. A tant de noirceurs il eût manqué quelque chose, si le sang d'un fils n'eût assuré à son séducteur, un trône dont l'assassinat de son mari lui avoit ouvert l'accès. Qu'on juge de la joie avec laquelle fut reçu le prétendu étranger!

Sur ces entrefaites, Pylade arrive à la Cour d'Ægysthe: il présente à Clytemnestre l'urne qui contient les cendres d'Oreste. L'abominable femme accepte ce présent avec la joie d'une mère qui revoit un fils échappé aux plus grands dangers. Les deux époux jouissent d'une fausse sécurité: Oreste n'est plus; Electre est mariée à un homme privé, dont on n'a rien à redouter; Mycènes croit le crime récompensé.

Mais Oreste vivoit, & sûr de Pylade, il attend le moment où la nuit pourra seconder ses desseins. Ils attaquent Ægysthe & Clytemnestre, & des bras du sommeil, les font passer dans ceux de la mort.

Pauſ. l. 8. c. 34. Le trouble ſe répand dans la Ville. Le tyran avoit des partiſans: où le crime n'en trouve-t-il pas? Périlas, couſin-germain de Clytemneſtre, pourſuit Oreſte devant le peuple, & demande vengeance. Par reſpect pour la mémoire d'Agamemnon, les habitants de Mycènes facilitèrent l'évaſion de ſon fils.

On n'outrage pas impunément la nature: les cris d'une conſcience agitée ſont en même-temps & les plus durs, & les plus inflexibles vengeurs du crime. Encore voiſins de la nature, les Grecs ne pouvoient réſiſter à la voix des remords qui agiſſoient ſur ces ames neuves, avec une telle énergie, qu'ils en firent les plus terribles divinités acharnées ſur les criminels, les *Furies*.

Vainement Oreſte quitte Mycènes; partout l'idée de ſon crime l'accompagne. Echappé aux pourſuites du parti infame de Clytemneſtre, & livré à lui-même, il ſentit l'horreur de ſa ſituation. La nature ne ceſſoit de lui reprocher d'avoir déchiré le ſein maternel, & de lui crier que la vengeance des crimes d'une mère n'appartenoit point à ſon fils. Ses remords furent affreux, & tels que l'antiquité Grecque

ne nous a conservé le souvenir de rien qui leur ressemble. Leur action répétée lui dérangea enfin le cerveau, & le fit tomber dans une violente frénésie.

Sur le chemin qui conduisoit de Mégalopolis en Messénie, se voyoit un Temple dédié aux Déesses appellées *Manies*, par les habitants de la contrée qui portoit aussi ce nom. Ces Divinités étoient les mêmes que les *Furies*. C'est là qu'Oreste succombe à ses tourments. Dans un des accès de sa fureur, il se coupe, avec les dents, un des doigts de sa main. Un petit tertre voisin du Temple, & couvert d'une espèce de tombe sur laquelle étoit gravée la figure d'un doigt, rappelloit le souvenir de cette triste aventure.

Les maux d'Oreste lui laissoient quelques intervalles, où il se croyoit délivré. Dans le voisinage de l'endroit dont on vient de parler, étoit un lieu nommé *Acé* (a), parce qu'on avoit cru ce Prince guéri de ses fureurs : on y avoit consacré un Temple aux Euménides. Ce moment de calme laissa sans doute à Oreste, la liberté de subir le jugement

(a) Du mot Ἀκέομαι, *je guéris*.

de l'Aréopage. Tous ceux qui connoissoient les antiquités du Péloponnèse, convenoient que, poursuivi par les Furies vengeresses, il avoit éprouvé dans l'Arcadie, toutes ces infortunes, avant d'être jugé par ce fameux Tribunal.

Mais pourquoi Oreste se soumit-il à un pareil jugement ? Argien, il n'étoit pas justiciable de l'Aréopage, & l'histoire ne nomme point l'accusateur qui l'y cita. Peut-être la célébrité des Magistrats qui le composoient, engagea-t-elle ce Prince à les rendre ses
Pauf. l. 1. c. 28. Juges : il pouvoit en attendre la fin de ses remords. On vit depuis, dans l'enceinte de ce Sénat auguste, un autel de Minerve *Aréa*, que l'on soupçonnoit consacré à cette Déesse, par la reconnoissance du fils d'Agamemnon. Les Aréopagites discutèrent l'affaire avec l'attention la plus scrupuleuse. Les opinions se trouvoient partagées. Minerve, dit-on, se rangea du parti d'Oreste, & lui fit obtenir un jugement favorable, c'est-à-dire, que les voix étant égales, l'accusé fut absous. Le parricide n'en fut pas moins victime du remords. Il n'avoit point encore reçu l'expiation de son crime : eût-il pu

retrouver le calme, tandis que la Religion n'étoit pas satisfaite ?

Il vient à Trézène demander les cérémonies usitées en pareilles circonstances. L'horreur du crime dont il est souillé, écarte de lui tous les citoyens : on n'ose l'approcher. Au temps de Pausanias, les TréZéniens faisoient remarquer un vieil édifice, qu'on appelloit l'*Asyle d'Oreste*, dans lequel ce malheureux demeura jusqu'à ce que les cérémonies de son expiation eussent été entièrement achevées. Plus de treize siècles après cet évènement, les descendants de ceux qui avoient été commis à sa purification, mangeoient encore chaque année, en certains jours, dans ce même lieu. Ils assuroient (car il falloit du merveilleux partout) qu'à l'endroit où l'on enterra les choses nécessaires à l'expiation, il parut un laurier qui s'étoit toujours conservé depuis. *L. 2, c. 31.*

Oreste se flattoit sans doute d'avoir recouvré la paix de l'ame : un nouvel accès lui fit sentir que si les Furies lui donnoient quelques instants de relâche, elles ne l'abandonneroient peut-être jamais. Une ressource lui restoit, & c'étoit la dernière. Comment, dans un

mal aussi opiniâtre, avoit-il oublié l'oracle d'Apollon? Craignoit-il la rigueur de la Pythie? Avoit-il lieu de soupçonner quelqu'intelligence entre les Ministres du Dieu & le fils du meurtrier de son père, qui, profitant du malheur d'Oreste, s'étoit emparé du trône?

Quelque fussent ses raisons, le mal étoit porté au point que, résolu de tout tenter pour s'en délivrer, il se rend à Delphes: le Dieu lui ordonne d'enlever de la Tauride, la statue de Diane. A ce prix, il obtiendra la guérison de ses longues souffrances.

Hyg. fab. 120.

Il n'est point d'entreprise trop grande pour un Prince en horreur aux autres, à lui-même, & sans cesse en proie aux tourments les plus affreux: mais comment aller dans une terre étrangère, arracher à un peuple l'objet de son culte, celui de sa confiance & de son espoir? Le Dieu avoit ses intérêts à ménager; il étoit de la dernière importance pour Apollon, qu'Oreste ne revînt pas, ou qu'il revînt guéri de ce dangereux voyage. Oreste succombant, il en résultoit la punition de son crime; triomphant, la protection du Ciel étoit visible.

On connoît la superstition des barbares habitans de la Tauride, dont les loix féroces immoloient à Diane tous les étrangers qui abordoient sur leur rivage: ainsi l'ordre d'Apollon pouvoit être considéré comme un arrêt de mort. *Id. ibid. & Diod. l. 4. p. 98.*

Si les secours de l'amitié sont nécessaires, c'est sur-tout à l'homme tombé dans l'abyme du malheur. Jamais Pylade n'avoit abandonné son ami. Tous deux s'embarquent & arrivent secrètement dans la Tauride. Une caverne leur offrit un asyle. Ils y attendoient en silence le moment favorable à leur dessein: ils sont découverts par des bergers du voisinage, qui les conduisent devant Thoas leur Roi.

La superstition ne fait grace à personne: les deux amis sont envoyés au supplice. Qui ne connoît ce généreux combat dans lequel Pylade & Oreste se disputèrent la gloire de mourir l'un pour l'autre! Mais ce fait de l'invention des poëtes, augmente l'intérêt dans une tragédie, & détruiroit la vérité de l'histoire. La Loi condamnoit indistinctement tous les étrangers à être immolés à la Déesse; & les deux héros de l'amitié l'eussent subi dans toute sa rigueur, si Iphigénie transportée dans

la Tauride, on ne fait par quelle aventure, ne se fût trouvée elle-même la Prêtresse de Diane. Elle interroge les étrangers sur leur naissance, sur le motif de leur voyage, & reconnoît son frère. Sensible aux malheurs de sa famille, qu'elle ignoroit, elle promet de le mettre en possession de l'objet pour lequel il a traversé tant de mers. Elle insinue au Roi que la présence de ces étrangers a souillé le Temple & la Divinité qu'on y adore; qu'on ne peut les regarder comme des victimes agréables, avant de les avoir expiés; que cette cérémonie doit se faire loin du rivage, au milieu des flots. La statue de Diane est aussi profanée par la présence de ces impies, il faut également la purifier. La Prêtresse monte sur un vaisseau avec son frère & son ami: le vent les seconde; ils prennent le chemin de la Grèce.

Thoas s'apperçoit qu'il est trompé: il poursuit les ravisseurs, les attaque *Fab.* 121. & perd la vie dans le combat. Hygin raconte qu'Agamemnon avoit eu de la fille de Chrysés, un fils, avec le secours duquel Oreste vint attaquer Thoas dans ses propres Etats, & lui arracha la vie; mais l'autorité de cet

écrivain n'eſt pas aſſez grande, pour admettre, ſur ſa parole, un fait qui contredit les anciennes traditions.

Les théatres retentirent ſouvent dans la Grèce, de l'amitié de Pylade & d'Oreſte. Le culte que rendirent à cette union, les ennemis mêmes des Grecs, en augmente encore la célébrité. Les Scythes élevèrent un Temple, inſtituèrent des ſacrifices en l'honneur de ces deux amis; &, tandis que la Grèce inſtruite & policée, ſe bornoit à une admiration ſtérile, un peuple barbare en fit des Dieux protecteurs du lien le plus doux qui puiſſe unir les hommes. Ce ſeroit dérober à la vertu un des plus beaux hommages qu'on lui ait rendus, que de paſſer ſous ſilence l'endroit où Lucien introduit le Scythe Toxaris, racontant au Grec Mnéſippe cette anecdote intéreſſante. — « Ecoute » lui dit-il, « & juge ſi les Scythes n'ont » pas meilleure opinion des Grecs, que » les Grecs mêmes. Des étrangers ont » fait mourir notre Roi: nous leur » élevons des Temples; vous ne leur » avez pas ſeulement érigé des tombeaux. » La vertu eſt adorable, même dans un » ennemi: une colonne d'airain eſt le » dépoſitaire fidèle de ce que firent

Lucian. de amicit.

» l'un pour l'autre ces deux modèles de
» l'amitié ; c'eſt la première choſe que
» nous apprenions à nos enfants. Nous
» cultivons de bonne heure en eux,
» ces précieuſes ſemences de vertu,
» afin qu'elles jettent de profondes
» racines dans leurs jeunes cœurs. Le
» nom de leurs pères s'effaceroit plutôt
» de leur mémoire, que celui de ces
» illuſtres amis.

» Les murs du Temple offrent aux
» yeux l'hiſtoire de ces deux héros.
» Ici, enchaînés & couronnés comme
» des victimes, ils n'attendent que le
» glaive du Sacrificateur ; là on
» les voit les armes à la main ; leurs
» fers ſont briſés ; ils font mordre la
» pouſſière à une multitude d'ennemis,
» au Roi lui-même ; enlèvent Diane & ſa
» Prêtreſſe. Plus loin on attaque le
» vaiſſeau qui les reconduit victorieux
» dans leur patrie : on voit les uns
» grimper ſur le gouvernail, d'autres
» s'attacher aux cordages.

» Sur toutes choſes, la peinture s'eſt
» attachée à faire éclater leur amitié,
» ſujet principal de nos hommages.
» Les Scythes n'ont rien de plus précieux
» qu'un ami véritable ; ils le regardent
» comme un homme divin ; ils déteſtent

» l'ingratitude & la perfidie. Leur » gloire est de secourir leurs amis » dans les plus grands dangers, de se » sacrifier pour eux. Aussi ont-ils fait » de ces deux héros, les Dieux de » l'amitié ; & le plus bel endroit du » tableau, est celui où chacun méprisant » son propre salut pour sauver son » ami, le couvre de son corps, lorsqu'il » ne peut plus le défendre de ses » armes.

» Ce n'est pas ici le lieu « continue le Scythe Toxaris » de faire l'apo- » logie de nos coutumes, & de montrer » qu'elles sont plus conformes à la » justice que les vôtres : il me suffit » d'avoir prouvé que nous sommes » meilleurs amis. Certes ! vous parlez » mieux que nous de la vertu, mais » vous la pratiquez plus mal. La gé- » nérosité de vos deux compatriotes » vous arrache des pleurs au théâtre ; » dans la société, vous abandonnez vos » amis au moment où ils ont besoin » de votre appui ; &, semblables à » ces personnages de comédie, qui ne » paroissent sur la scène que pour le » spectacle, vous demeurez muets, » quand ils implorent votre secours. ».

Ce discours étoit la critique la plus

vive qu'on pût faire d'une nation qui plaça dans le Ciel tant de monſtres, & n'avoit cru dignes les héros de l'amitié, que des honneurs de la ſcène; car les Grecs poſtérieurs ne furent pas plus juſtes que leurs ancêtres. Chez les peuples polis & ſavants, c'eſt aux talents qu'on élève des ſtatues; chez les peuples ſimples, les vertus ont des autels.

Hyg. fab. 122. Le bruit ſe répand dans la Grèce, qu'Oreſte & Pylade ont été immolés dans la Tauride. Alétès fils d'Ægiſthe, croit anéanti le dernier rejeton de la famille d'Atrée. Le parti d'Oreſte, ſans eſpoir & ſans chef, ſe ſoumet à l'uſurpateur. Electre n'a plus d'appui que les Dieux : elle vole à Delphes, pour ſavoir d'Apollon ce qu'elle doit craindre ou eſpérer. Oreſte & Iphigénie arrivoient le même jour dans ce ſanctuaire du paganiſme. Le bruit s'étoit répandu qu'Iphigénie avoit égorgé ſon frère: Electre reconnoît ſa ſœur; la fureur la ſaiſit, elle arrache de l'autel un tiſon ardent. Oreſte paroît tout-à-coup : l'amour prend la place de la haine, ils s'embraſſent tous & revolent à Mycènes: Alétès eſt mis à mort. Erigone, fille d'Ægyſthe & de

de Clytemnestre, eût éprouvé le même sort: la pitié intercéda pour elle; reléguée dans l'Attique, elle y fut consacrée au service de Diane. Pylade avoit été le fidèle compagnon d'Oreste; son ami ne crut pouvoir mieux le récompenser que par la main d'Electre: les deux amis devinrent frères.

Le détail dans lequel nous venons d'entrer, est contraire à ce que dit Pausanias. Oreste étoit, suivant lui, possesseur du trône de Sparte, avant de s'être rétabli dans le domaine de ses pères: dépouillé de ses Etats, il se tenoit à portée d'y rentrer; un grand nombre d'Arcadiens avoient embrassé son parti. Roi de Sparte, il pouvoit compter sur un prompt secours de la part des Phocéens. L. 2. c. 18.

Mais pourquoi les Lacédémoniens se seroient-ils soumis à un Prince errant & poursuivi par le courroux des Dieux? Ils aimèrent mieux, dit-on, obéir au petit-fils de Tyndare, qu'à Nicostrate & à Mégapenthe, que Ménélas avoit eus d'une esclave. Oui, lorsqu'Oreste fut possesseur de Mycènes: auparavant, l'intérêt de Sparte s'opposoit à ce qu'elle reconnût pour Souverain, un Prince agité par les Furies; la superstition

même lui eût fait appréhender de partager ſon malheur, & de s'attirer la colère du Ciel.

Le récit d'Hygin plus ſimple, plus naturel, ſemble en cela même, plus conforme à la vérité. Maître du trône de ſes aïeux, Oreſte n'oublia pas les moyens d'augmenter ſa puiſſance. Ménélas n'avoit eu de ſon mariage avec Hélène, qu'une fille appellée Hermione. La main de cette Princeſſe devoit faire l'objet de l'ambition des Princes les plus conſidérés de la Grèce : elle avoit été promiſe à Oreſte; mais le fils d'Achille étoit l'époux de l'héritière de Sparte.

Quoique dans ces temps reculés la politique fût peu connue des Souverains de la Grèce, il ne falloit pas qu'Oreſte fût très-verſé dans cet art, pour ſentir qu'il n'étoit pas de ſon intérêt qu'un Roi d'Epire eût ſous ſa puiſſance, une des plus célèbres contrées du Péloponnèſe, qui avoiſinoit ſes États, & qui pouvoit lui ſuſciter un ennemi dangereux : au contraire, rien n'étoit plus à la bienſéance du Roi de Mycènes & d'Argos, qu'un royaume qui, venant à être uni au premier, n'en ſeroit ſéparé par aucune domination étrangère.

Aux raiſons d'État, Oreſte put

joindre les droits de la naissance: petit-fils du prédécesseur de Ménélas, époux désigné de la fille du dernier roi, il ne dût voir qu'avec indignation, passer en d'autres mains, un sceptre sur lequel il avoit des prétentions. Mais son rival étoit époux de la princesse à qui le trône eût appartenu, si la coutume y eût appellé les femmes.

Nous n'avons point encore vu les Grecs prendre les armes pour s'emparer d'un pays, avec l'intention d'en demeurer les maîtres. Il semble qu'Oreste avoit des vues plus étendues que ses prédécesseurs: peut-être l'alliance dont nous avons parlé, eût-elle pour but de s'emparer de la Laconie, à la mort de Ménélas. Une circonstance changea la politique du Roi de Mycènes, & il aima mieux devoir la couronne à la mort de Pyrrhus, impitoyablement massacré par les habitants de Delphes, qu'à la force de ses armes.

Possesseur d'Hermione, & maître d'une des plus belles parties du Péloponnèse, Oreste devenoit un personnage important : les deux fils naturels de Ménélas pouvoient seuls lui causer alors quelqu'inquiétude; mais l'intérêt des Spartiates, loin de s'accorder avec les

Av. J. C. 1279.

vues de ces Princes, appelloit dans leur Ville, le gendre de Ménélas, le petit-fils de Tyndare, le fils du glorieux Agamemnon; & plus que tout cela, le Roi d'Argos & de Mycènes. En réunissant les deux couronnes, leur Empire devenoit le plus formidable de toute la Grèce. Aussi, après la mort de Ménélas, Oreste trouva-t-il les esprits disposés en sa faveur. Nicostrate &
Pauf. l. 3. c. 19. Mégapenthe s'emparèrent, à la vérité, du trône de leur père; Hélène même chassée de Sparte, avoit été obligée de se retirer dans l'île de Rhodes, où elle périt d'une manière malheureuse: mais une telle cruauté, exercée dans l'espoir de trouver moins d'obstacles à leurs projets ambitieux, fut encore plus préjudiciable qu'utile à ces Princes: leur injustice irrita les esprits, & causa leur expulsion. Oreste, qui probablement ne s'étoit pas tenu oisif pendant ces troubles, fut reconnu pour Roi. Ainsi les Spartiates allièrent la justice avec la politique.

Devenu le plus puissant Monarque de la Grèce, Oreste dût être respecté des Princes voisins: il n'eut en effet à redouter, que le parti d'Hercule toujours existant, malgré le long temps

qui s'étoit écoulé depuis la mort du héros. La conquête du Péloponnèse par les Héraclides, est postérieure de 80 ans à la prise de Troie, ce qui forme un intervalle de 133 ans, ou quatre générations complettes. Ce calcul est confirmé par les faits. Aristodème, qui mit les Héraclides en possession de l'héritage de leurs pères, étoit arrière-petit-fils d'Hyllus, né d'Hercule & de Déjanire.

Des ennemis aussi constants dans leurs prétentions, causoient une inquiétude continuelle au Roi de Mycènes. Soutenu par les Lacédémoniens, il avoit moins à craindre de leur part; mais le trône de Sparte leur appartenoit; Hercule ne l'avoit laissé à Tyndare qu'à titre de dépôt. Rappellons en peu de mots, des évènements que nous avons présentés dans notre première époque.

Hyllus encore enfant lors de la mort d'Hercule, & privé en même-temps de sa mère, qui mit volontairement fin à ses jours, se fût trouvé sans appui, si le Roi des Doriens ne l'eût adopté. Son aïeule Alcmène, qui vivoit encore, aida le Prince dans les soins qu'il prit de l'éducation de son

petit-fils. Hyllus monta sur le trône après son protecteur.

Cependant Eurysthée craignant les troubles que pouvoient exciter les partisans d'Hercule, commença à les persécuter : non content de les contraindre d'abandonner le Péloponnèse, il voulut les bannir de toute la Grèce, & déclara la guerre à Théfée, qui les avoit reçus dans l'Attique.

Agé de dix-huit ans au plus, suivi de ses Doriens & de ses Arcadiens, Hyllus vole au secours des Athéniens. La victoire se déclare pour les Héraclides ; leur chef tue son ennemi, s'avance dans le Péloponnèse & s'empare de Mycènes. Nous avons vu comment la superstition, soutenue des intrigues d'Atrée & de Thyeste, remit entre leurs mains, un sceptre dont la possession venoit de coûter tant de sang au légitime héritier. Obligé de céder à des armes plus formidables que celles des conquérants, Hyllus se retira dans la Doride. Ce Prince, après quelques tentatives inutiles, pour recouvrer ses Etats, périt dans un combat singulier : il avoit juré que ceux de son parti passeroient cent ans sans rien entreprendre sur le Péloponnèse, s'il étoit

Her. l. 9. c. 26.

vaincu. Le serment fut plus régulièrement observé, qu'on ne devoit l'attendre de peuples barbares, qui d'ailleurs n'exigeoient qu'un bien qui leur appartenoit.

Ce n'est pas que les Héraclides n'eussent tenté de donner une interprétation favorable au traité; mais elle ne diminue rien de l'idée que nous nous sommes formée du respect des premiers Grecs pour le serment. Ils prétendirent que les cent ans devoient se compter de la première expédition d'Hyllus & de la mort d'Eurysthée; &, sous ce prétexte, 60 ans après la prise de Troie, ils formèrent, sous la conduite d'Aristomachus, petit-fils d'Hyllus, une entreprise sur le Péloponnèse, à laquelle Oreste s'opposa. Av. J. C. 1224.

Cette expédition d'Aristomachus, ne se trouve pas exprimée bien clairement dans les auteurs. Apollodore *L. 2. p. 123.* le fait tuer dans la dernière tentative d'Hyllus, sous le règne de Tisamène; ce qui est contradictoire, puisque le fils d'Oreste ne commença de règner, que 61 ans après la prise de Troie. Ces raisons, sans doute, ont porté Fréret *Déf. de la Chron. p. 63, &c.* à placer cette expédition sous le règne d'Oreste. Ce Prince, alors Roi de Mycènes, vint à la rencontre des

Héraclides, & les défit près de l'Isthme. Aristomachus fut tué ; le vainqueur poursuivit les fuyards jusques dans la Béotie, où il s'arrêta. Les Pélasges s'étoient emparés de Thèbes qu'ils possédoient depuis près d'un siècle : le fils d'Agamemnon rappella les premiers habitants, descendus des Phéniciens de Cadmus ; ils revinrent d'Arné, ville de Thessalie, qui leur avoit servi de retraite, & se rétablirent dans leur ancienne patrie.

Pauf. l. 2. c. 18. Oreste, dans cette expédition, étoit accompagné de Penthilus qu'il avoit eu d'Erigone, fille d'Ægysthe. Sa naissance l'excluoit du trône, & le Roi de Mycènes profita de l'occasion qui se présentoit de lui former un établissement. Il l'envoya à la tête d'une partie de son armée, dans l'Eubée, d'où il passa en Thessalie, & enfin dans l'île de Lesbos. Penthilus laissa son fils Echélatus à la tête de cette colonie ; & ce fut Graïs, fils de ce dernier, *Id. l. 3. c. 2.* qui passa dans la terre ferme, où il établit les colonies Eoliennes. Il fit choix du pays qui est entre l'Ionie & la Mysie, appellé dans la suite Eolie ; & ce qui l'y détermina, fut que son aïeul Penthile s'étoit déjà emparé de Lesbos.

île voisine du continent. Pindare parle de la colonie conduite à Lesbos & à Ténédos, & en fait honneur à Oreste. *Nem.* 11

Ce Prince, peu de temps après son retour dans le Péloponnèse, mourut âgé de 70 ans, & laissa le trône à Tisamène, qu'il avoit eu de son mariage avec Hermione. *Asclep. a schol. Euripid. in Orest.*

Tisamène succéda à toute sa puissance de son père; mais la troisième année de son règne, arriva la fameuse révolution qui enleva le sceptre aux descendants de Pélops, pour le mettre entre les mains des Héraclides. Avant d'entrer dans le détail des suites de cette expédition, traçons le tableau du Péloponnèse. Av. J. C. 1223.

Les descendants de Danaüs & de Pélops habitoient alors cette belle contrée de la Grèce. Le fils d'Oreste possédoit le royaume de Mycènes, Argos & les pays qui avoient dépendu de cette Ville, sous le règne d'Agamemnon; Sicyone, Corinthe & plusieurs autres villes. Les Etats de Lacédémone, habités par des peuples appellés Achéens, reconnoissoient aussi sa domination: les Ioniens possédoient un canton du Péloponnèse. Voici l'origine de ces deux peuples. Situation du Péloponnèse. *Apol. l.* 2. *p.* 21. *Pausf. l.* 7. *c.* 1. *Strab. l.* 8. *p.* 383.

Hellen, fils de Deucalion, s'étoit

B 5

formé un petit établissement dans cette partie de la Thessalie qui avoisine la ville de Phthie, entre le Pénée & l'Asope. A sa mort, l'empire appartenoit à l'aîné de ses enfants, & les cadets, en leur supposant de l'ambition, ne pouvoient la satisfaire qu'en formant d'autres Etats. Dorus, l'un d'eux, rassembla les Sauvages des environs du Parnasse, & leur donna son nom. C'étoit un de ses successeurs qui accueillit la postérité d'Hercule; & ce furent ces mêmes Doriens qui, sous la conduite des Héraclides, vinrent fondre sur le Péloponnèse.

Xuthus chassé de Thessalie par ses frères, qui l'accusoient d'avoir pillé les trésors de leur père, se retira dans l'Attique, où il épousa une fille d'Erecthée qui en étoit Roi. Il bâtit ce qu'on appelloit la *Tétrapole* d'Attique, c'est-à-dire, les quatre villes d'Œnoé, de Marathon, de Probalinthe, & de Tricorythe. Achéus & Ion furent les seuls fruits de son mariage. Le premier ayant commis involontairement un meurtre, obligé de quitter le pays, se retira dans la Laconie où sans doute il se distingua, puisque les habitants portèrent son nom depuis. Il est vrai

que Pausanias suit une tradition différente, au sujet de la destinée d'Achéus. Après la mort d'Erecthée; dit-il, ses enfants se disputèrent le trône. Xuthus fut établi juge de leur différend. Le choix qu'il fit de Cécrops, l'aîné des prétendants, lui attira la haine des autres. Chassé de l'Attique, il vint s'établir dans le Péloponnèse, entre les Eléens & les Sicyoniens. Ce pays qui postérieurement porta le nom d'*Achaïe*, avoit eu d'abord celui d'*Egialée*, soit, comme le prétendoient les habitants de Sicyone, du premier de leurs Rois (*Egialée*), soit de sa situation. En effet la plus grande partie de l'Achaïe avoisine la mer; ce que désigne *Aigialos*. Il est même assez naturel de penser qu'Egialée ne fut point le premier nom du plus ancien Roi de Sicyone, mais une épithète qu'on y ajouta, lorsqu'il eut établi sa domination dans cette contrée; comme si on l'eût appellé *le Roi des habitants du rivage*.

Quoi qu'il en soit, Achéus, qui avoit suivi son père dans sa nouvelle demeure, conçut le dessein de remonter sur le trône d'Hellen, &, suivi d'une troupe d'Athéniens & d'Egialéens, il vint fondre

ſur la Theſſalie & s'empara du ſceptre. Cependant, comme il eſt de toute certitude qu'avant le retour des Doriens, les peuples d'Argos & de Lacédémone étoient les ſeuls du Péloponnèſe qui portaſſent le nom d'Achéens, voici la raiſon que donne Pauſanias de cette dénomination.

Archandre & Architèle, tous deux fils d'Achéus, ſe tranſplantèrent de la Phthiotide à Argos. Danaüs Roi de cette Ville, ne dédaigna point l'alliance de ces Princes, & leur fit épouſer deux de ſes filles. Selon Hérodote, le premier étoit, non pas fils, mais petit-fils d'Achéus. La preuve qu'ils n'étoient point originaires de l'Argolide, eſt le nom de *Métanaſte* donné par Archandre à ſon fils (*a*).

L. 2. c. 98.

Les enfants d'Achéus s'illuſtrèrent à Argos & à Lacédémone. Inſenſiblement les habitants de ces deux villes, prirent le nom d'*Achéens*; ce qui n'empêcha pas que les Argiens ne conſervaſſent l'épithète de Danaëns, qui les diſtinguoit ſpécialement.

Ion, ſecond fils de Xuthus, étoit reſté

(*a*) C'eſt-à-dire, *qui s'eſt tranſplanté d'un lieu dans un autre.*

dans l'Attique. Ce royaume chargé d'une trop grande population, envoya dans le Péloponnèse une colonie conduite par ce Prince : sans doute l'*Egiale* offroit encore des terres à habiter, ou peut-être l'établissement du père dans cette contrée, y attira-t-il le fils. Ion marchoit déjà contre Sélinus Roi des Egialéens, lorsque ce Prince, craignant un tel ennemi, s'empressa de se l'attacher, & lui offrit la main d'Hélice, sa fille unique.

Que pouvoit desirer de plus un étranger, que la fille d'un Souverain, & la perspective d'une couronne? Époux d'Hélice, Ion fut désigné successeur du Roi son beau-pere. Maître du trône, il bâtit une ville, à laquelle il donna le nom de son épouse, & voulut que ses sujets portassent celui d'Ioniens : mais ils furent distingués par le surnom d'Egialéens, comme si l'on eût dit, *les Ioniens du rivage*, pour ne pas les confondre avec ceux de l'Attique. Le pays conserva son ancienne dénomination. Homère, dans le dénombrement des troupes d'Agamemnon, fait mention de l'*Egiale*, & de la ville d'*Hélice*. La domination d'Ion étoit bien établie sur cette partie du Péloponnèse, puisqu'à la

ſollicitation des Athéniens, il ne balança pas de s'en abſenter pour ſe mettre à la tête de leur armée. Ils étoient en guerre contre les Eleuſiniens qui, commandés par Eumolpe, & ſecourus par les Thraces des environs de Daulie, leur donnoient des inquiétudes.

Ion, par ſa victoire ſur les ennemis d'Athènes, s'acquit un tel dégré de conſidération, qu'il a paſſé dans la ſuite, pour avoir gouverné les Athéniens, charmés d'obéir à un ſi grand Prince. On a voulu le regarder comme l'auteur de la diſtribution de ce peuple en quatre claſſes ; les Laboureurs, les Artiſans, les Prêtres & les Soldats : police égyptienne antérieure à lui ſans doute, dans Athènes. Un fait certain, c'eſt qu'il laiſſa ſon nom aux Athéniens : peut-être mourut-il chez eux ; du moins voyoit-on ſon tombeau à Potamos, bourgade de l'Attique. Ses deſcendants ſe maintinrent ſur le trône qu'il avoit poſſédé dans le Péloponnèſe, juſqu'au moment où ils furent chaſſés du pays, avec leurs ſujets, par les Achéens, expulſés eux-mêmes d'Argos & de Lacédémone, par les Doriens.

Nous avons rapporté aſſez en détail, la ſituation de l'Arcadie, dans l'époque

précédente. La postérité de Nestor occupoit le trône de Mefsène. L'Elide avoit aussi ses rois particuliers : Clyménus fils de Cardis, descendant de l'Hercule Idéen, & l'un des anciens Souverains de ces peuples, étoit venu de Crète en Elide 50 ans après le déluge de Deucalion : il avoit célébré des jeux à Olympie, & dédié un autel à Hercule son aïeul, ainsi qu'aux autres Curètes. Pauf. l. 5. c. 8.

Clyménus fut détrôné par Endymion fils d'Aéthlius. Cet Aéthlius, qui passoit pour fils de Jupiter, & de Protogénie fille de Deucalion, avoit aussi formé quelqu'établissement en Elide, puisque l'histoire le donne comme le premier qui ait règné sur le pays. Endymion ne passa pour l'amant de Diane, que parce que le premier dans la Grèce, il fit servir les variations de la lune à la mesure du temps. Il eut de Chromia petite-fille d'Amphictyon frère d'Hellen, trois fils & une fille. L'ordre de la succession n'étoit pas encore établi en Elide : vainqueur à la course dans Olympie, Epéus eut pour prix le royaume, & ses sujets furent appellés Epéens.

La victoire de ce Prince ne donna

aucune jalousie à Etolus son frère, qui demeura près de lui ; mais Péon le troisième, inconsolable d'avoir été vaincu dans une occasion de cette importance, s'exila volontairement de sa patrie. Il s'arrêta sur les bords du fleuve Axius, & donna son nom à cette contrée, qui depuis porta celui de *Péonie*.

Pélops, sous le règne d'Epéus, devint possesseur du royaume de Pise, & l'augmenta de la ville d'Olympie, dont il dépossédа ce Prince. La fille unique de ce dernier, fut mère d'Actor, dont les fils surnommés les *Molionides*, furent tués par Hercule. Son frère Etolus lui succéda : mais, obligé de fuir à cause d'un meurtre, il alla donner son nom à l'Etolie, où il bâtit les villes de Pleuron & de Calydon.

Apol. l. 1. *p.* 23. & 25. Œnée, père de Méléagre & de Déjanire, descendoit d'Etolus, à la *Pauf. l.* 5. *c.* 3. & *l.* 10. *c.* 38. quatrième génération. Andrémon, bisaïeul d'Oxylus qui introduisit les Héraclides dans le Péloponnèse, épousa Gorgé fille d'Œnée ; & comme ce Prince n'avoit d'autre fils que Tydée qui étoit établi dans le Péloponnèse, la *Apol. l.* 2. couronne passa à Andrémon, gendre du Roi de Calydon. Thoas qui conduisit les Etoliens au siège de Troie, fils de

cet Andrémon, étoit le sixième depuis Etolus. Hémon fut fils de Thoas, & Oxylus fils d'Hémon.

Le trône d'Epéus, encore une fois vacant, fut occupé par Eléus, fils de sa sœur Euricyde, lequel donna son nom aux Eléens, qui n'en changèrent plus. Le cinquième descendant de ce Roi, de même nom que lui, règnoit en Elide, lors du retour des Héraclides: car Eléus premier du nom, avoit eu pour fils, Augée, connu par ses démêlés avec Hercule. Agasthène fils d'Augée lui succéda. Son fils Polyxenus, qui conduisoit une partie de la flotte des Eléens à la guerre de Troie, eut à son retour de cette expédition, un fils qu'il nomma Amphimaque, père du second Eléus.

Pauf. l. 5. c. 1.

Ibid. c. 3.

Quelque soit la sécheresse de ces détails généalogiques, nous devons y insister, parce que les générations, leur synchronisme, leur rapport exact sont les preuves de l'authenticité des antiquités Grecques, qu'on n'a guère envisagées jusqu'à présent que comme des fables, quoiqu'elles soient autant le dépôt des faits, que le domaine de la mythologie. Telle étoit la situation politique du Péloponnèse, lorsque les Héraclides,

suivis des Doriens, firent une nouvelle & dernière tentative pour se rendre maîtres du domaine de leurs aïeux.

Retour des Héraclides.

Le dessein si constant, & marqué par tant d'efforts, d'abandonner la Doride, pour se procurer d'autres Etats, prouve que cette contrée étoit peu fertile: mais quel droit avoient les descendants du héros Thébain, pour troubler si souvent dans leurs possessions, les Pélopides? que pouvoient-ils réclamer, que la prescription n'eût légitimé? Ce royaume mis en dépôt, ces traités, ces serments étoient des droits. D'ailleurs, malgré le long intervalle écoulé entre la mort d'Hercule & la conquête du Péloponnèse par ses descendants, la prescription ne pouvoit être alléguée en faveur des possesseurs actuels, puisque la querelle étoit toujours existante, & que les Dieux qui, dans ces temps simples, en étoient regardés comme les juges, n'avoient fait que surseoir à l'exécution, en reconnoissant toujours la justice de la demande.

Pausf. l. 2. c. 18.

Tisamène possédoit le royaume d'Argos & de Mycènes au droit d'Oreste son père: mais quel étoit celui des Pélopides sur des Etats qui appartenoient à Hercule, comme légitime héritier de

Persée ? Le fils d'Oreste, il est vrai, avoit été appellé au trône de Ménélas, par le vœu des peuples ; mais il ne pouvoit succéder qu'au droit de ce Prince : pouvoit-il ignorer que Tyndare avoit été chassé par Hippocoon, & qu'Hercule ayant tué ce dernier & ses enfants, avoit mis le royaume comme en dépôt, entre les mains de Tyndare, jusqu'à ce que ses descendants vînssent le lui redemander ? Si la force est un droit, celui des Héraclides au trône de Messène étoit-il moins bien établi ? Vainqueur de Nélée & maître de Pylos, Hercule avoit donné le pays en garde, & non en présent à Nestor.

Aristomaque ne vivoit plus : les cent années marquées par la convention d'Hyllus étoient expirées. Téménus, Cresphonte & Aristodème, fils d'Aristomaque, résolus de rentrer enfin pour toujours dans l'héritage de leurs pères, vont tenter un dernier effort. L'entreprise étoit importante, & méritoit d'autant plus qu'on l'étayât d'une réponse de l'Oracle, qu'Apollon jusqu'alors avoit joué un grand rôle dans cette affaire. La politique des Ministres de Delphes n'avoit pas changé ; la Pythie tenoit toujours le parti des Pélopides : l'or-

Av. J. C. 1204.

Pauf. l. 5. c. 3. & 4. Apol. l. 2. p. 124. 125.

dre qu'elle leur intima de prendre trois yeux pour guides de leur expédition, le fait du moins soupçonner.

Les Héraclides étoient près de Naupacte, inquiets sur le sens de l'Oracle, lorsque l'Etolien Oxylus, obligé de se bannir pour un temps de l'Etolie, à cause d'un meurtre, passa par cette Ville en revenant à Calydon, après son exil. Oxylus qui avoit perdu un œil dans un combat, étoit monté sur un mulet, lorsque les Héraclides le rencontrèrent. Cresphonte, soit qu'il fût lui-même dupe de l'Oracle, ou plutôt qu'il voulût tirer parti de la superstition, saisit l'occasion qui se présente, & persuade à ses compagnons que l'œil unique d'Oxylus, joint à ceux de l'animal qu'il montoit, étoient les trois yeux qui devoient leur servir de guides.

Oxylus consent de le devenir, pourvu que l'Elide, ancienne patrie de sa famille, soit sa récompense. Petit-fils de Thoas qui avoit accompagné les fils d'Atrée en Asie, il remontoit par six dégrés de génération, jusqu'à Etolus fils d'Endymion. Les Héraclides d'ailleurs & les Rois d'Etolie étoient unis par les liens du sang; car la mère de Thoas fils d'Andrémon, & celle d'Hyllus fils

d'Hercule, étoient sœurs. Dans la crainte que la fertilité de l'Elide ne portât les Héraclides à violer la promesse qu'ils venoient de lui faire, Oxylus après leur avoir conseillé de ne point risquer le passage de l'isthme, mais d'entrer par mer dans le Péloponnèse, s'embarqua sur leur flotte, les conduisit de Naupacte à Molycrie, d'où ils abordèrent en Achaïe; &, comme il règloit leur marche, il leur fit traverser les montagnes d'Arcadie, au lieu de les conduire par l'Elide, qui étoit le chemin naturel.

Les Héraclides sont enfin dans le Péloponnèse: mais cette belle presqu'île n'est pas encore en leur pouvoir. Ses possesseurs s'étoient préparés de longue main, à bien recevoir l'ennemi, & n'avoient négligé aucun moyen de défense: aussi cette conquête demanda-t-elle un temps considérable. Ce point de chronologie éclairci, jette un grand jour sur les antiquités Grecques (a).

Selon Hérodote, l'entrée des Héraclides dans le Péloponnèse, étoit de l'an 1200 environ, puisqu'elle est postérieure

(a) Consultez la DÉF. DE LA CHRON.

de 80 ans à la prise de Troie, qu'il plaçoit en 1283 ou 84.

Eratosthène fixoit ce retour à l'an 1104. Cette erreur provenoit de ce qu'il avoit confondu la date de la possession paisible & tranquille, avec celle du commencement de la conquête ou du retour des Héraclides. Il ne donnoit à la conquête & au partage, qu'une seule & même année, sans faire attention à la guerre des Héraclides contre le fils d'Oreste, au règne d'Aristodème, qui certainement gouverna Sparte, & à la minorité de ses deux fils; sans réfléchir que tant d'évènements demandoient un temps considérable, & que la conquête d'un pays dont on expulse les anciens habitants, n'est pas l'affaire d'une année. Eratosthène & Apollodore, en plaçant le retour des Héraclides vers le temps de l'envoi des colonies, loin d'avoir alongé la chronologie, comme les en accusoit le célèbre Newton, l'avoient au contraire raccourcie, en retranchant un siècle entier de l'ancienne histoire.

Il nous reste peu de détails sur les évènements qui suivirent le retour des Héraclides. Les fils d'Aristomaque n'eurent point, comme Achille, le bon-

heur de trouver un poëte qui, en chantant leurs exploits, les fît passer à la postérité ; ou du moins il ne nous reste aucun monument complet de cette expédition célèbre.

Vainement Tisamène tenta de résister aux agresseurs : vaincu, chassé de ses Etats, après une guerre assez longue ; obligé de chercher un asyle ailleurs, il se réfugia avec les Achéens, sur la côte septentrionale de la presqu'île, d'où il expulsa les Ioniens, qui se jettèrent dans les bras de Mélanthus, nouvellement monté sur le trône d'Athènes, & qui, sensible aux malheurs de ses compatriotes, leur accorda une retraite dans son royaume. *Pauf. l. 2. c. 18. Polyb. l. 2. & 4.*

Semblables à des bêtes féroces, qui épouvantent au loin, & mettent en fuite tout ce qui les avoisine, les Héraclides faisoient disparoître ou réduisoient tout en servitude. Les premiers attaqués, comme les flots de la mer, refluoient les uns sur les autres, & de proche en proche. Le Péloponnèse étoit dans un trouble, dans une confusion extrême: à l'exception des Arcadiens, tous les peuples furent obligés de recevoir garnison Dorienne dans leurs villes, ou se virent chassés par de nouveaux habitants. *Pauf. l. 2. c. 13.*

Un fait donnera une idée de la manière dont agissoient les Héraclides. Rhegnidas, fils de Phalcès & petit-fils de Téménus, traverse l'Argolide, la Sicyonie, & vient camper devant Phliunte. Avant de commencer les hostilités, il propose aux habitants, de lui déférer le royaume, & d'assigner des terres aux Doriens de sa suite : à cette condition, il laissera la ville en paix & en liberté.

Le plus grand nombre des citoyens écoutoit ses propositions. Hippasus s'y opposoit avec ceux de sa faction, soutenant qu'il seroit honteux d'abandonner tant de riches héritages, sans tirer l'épée. Le peuple ne se rendit point à son avis : il préféra la conservation de ses biens & de sa liberté, aux succès toujours incertains d'une guerre déjà si funeste à tant de ses voisins. Ce fait est une nouvelle preuve que la conquête du Péloponnèse avoit duré long-temps, puisque Phliunte ne fut prise que par le petit-fils de Téménus. Ainsi les Héraclides conquirent cette péninsule, à l'exception de l'Arcadie & du pays des Achéens, qu'ils n'attaquèrent point.

Strab. l. 8. p. 365. Tacit. an. l. 4. §. 43. L'histoire nous a conservé le nom d'un certain Philonomus, qui livra la Laconie aux Héraclides. L'acte qui régla les partages,

tages,

tages, subsistoit encore en original, au temps de Tibère. Le sort y avoit présidé; Téménus eut Argos: Cresphonte demandoit la Messénie, alléguant qu'il étoit l'aîné, & qu'il devoit être préféré, non, comme le disent la plupart des auteurs, aux enfants d'Aristodème, mais à Aristodème lui-même, qui s'opposoit à la prétention de son frère: Théras, qui fut ensuite tuteur de ses enfants, lui prêtoit son appui. Ce Prince, fils d'Autésion & originaire de Thèbes, remontoit par cinq dégrés de générations, jusqu'à Polynice fils d'Œdipe: Aristodème avoit épousé Argeïa sa sœur.

Apol. l. 2. p. 125. &c. Pauf. l. 4. c. 3. Plat. de leg. l. 3.

Cresphonte savoit également employer la ruse & la force; il gagne Téménus, & feint de consentir que le sort décide entre son frère & lui. Téménus emplit un vase d'eau, y jette deux boules, l'une pour Cresphonte, l'autre pour Aristodème, & déclare que celui des deux dont la boule paroîtra sur l'eau la première, aura le droit d'opter entre la Messénie & le royaume de Sparte. La boule d'Aristodème n'étant que de terre séchée au soleil, se délaya incontinent; celle de Cresphonte, de terre cuite, parut & donna la Messénie

à celui des deux frères que sa fourberie en rendoit le moins digne.

Les anciens habitants de ce pays se soumirent à Cresphonte, & partagèrent leurs terres avec ses compagnons. Ils se déterminèrent d'autant plus volontiers à ce sacrifice, qu'ils regardoient leurs derniers rois comme des aventuriers venus d'Iolchos, & même originaires de Minyes, puisque Nélée étoit de cette Ville.

Pausf. l. 2. c. 19. 26. & 28. Maître d'Argos, Téménus donna toute sa confiance à Déiphonte fils d'Antimaque, & arrière-petit-fils d'Hercule : il lui fit même épouser sa fille Hyrnéto, qu'il paroissoit aimer plus que ses autres enfants, le nomma son Général d'armée, le prit pour son conseil & son ministre. Une préférence aussi marquée excita la jalousie des fils de Téménus ; ils craignirent que leur père ne les privât de la couronne, & cette crainte enfanta le crime : Téménus périt de la main de ses enfants.

Après la mort de ce Prince, l'aîné de ses fils, Cisus monta sur le trône encore teint du sang paternel : mais il remplaça son père, sans succéder à l'étendue de sa puissance. Toujours jaloux de leurs privilèges & de leur liberté, les Argiens

restreignirent l'autorité royale à tel point, que Cisus & ses descendants ne conservèrent que le nom de roi. L'abus du pouvoir fomente l'esprit d'indépendance, & celui-ci fut poussé si loin, que, dans la suite, Meltas se vit condamner par le peuple, à perdre le royaume & la vie.

Déiphonte ne put se résoudre à vivre sous l'empire d'un prince parricide: suivi d'une partie des habitants d'Argos, il vint se présenter devant Epidaure, où règnoit alors Pityréus, qui, sans en venir aux mains, lui abandonna cette contrée, & se retira à Athènes avec ses concitoyens.

Les fils de Téménus outrés de voir l'époux de leur sœur Souverain comme eux, cherchent à lui faire éprouver les effets de leur haine. Ils savoient le coup mortel qu'ils porteroient à ce Prince, en engageant son épouse à le quitter: Cérynès & Phalcès se rendirent à Epidaure dans ce dessein. Agréus, leur frère cadet, n'entroit point dans cét affreux complot.

Arrivés sous les murs de la ville, ils restent sur leur char & envoient un héraut prier Hyrnéto de leur accorder un entretien. Elle se rend aux vœux de

ses frères, qui commencent par déclamer contre son mari. Ils la pressent de les suivre à Argos, lui promettant la main d'un prince possesseur d'une contrée plus fertile, & roi d'un plus grand nombre de sujets.

A ce discours qui l'offense, « je n'ai » répond-elle « aucun sujet de plainte » contre mon époux. En m'unissant » à Déiphonte, Téménus n'a point » fait un choix indigne de lui; pour » vous, vous devez plutôt être regardés » comme les assassins de mon père, que » comme ses enfants. »

Ces reproches irritent les parricides; ils ont recours à la violence & enlèvent leur sœur. Déiphonte se met à la poursuite des ravisseurs; les Epidauriens se précipitent sur ses traces. Il atteint Cérynès d'un coup de flèche & le tue. Phalcès se jette sur sa sœur qu'il tient étroitement embrassée. L'époux craint de blesser son épouse, & n'ose tirer sur son ennemi. Il l'approche; mais plus le danger augmente, plus Phalcès embrasse étroitement sa sœur, qui, étant grosse, fut étouffée entre ses bras. Il voit son crime; effrayé, il pousse ses chevaux & échappe aux Epidauriens.

Hyrnéto laissoit trois fils & une fille

qui aidèrent l'époux infortuné à rendre les derniers devoirs à leur mère. Le corps de cette Princesse fut inhumé dans un champ qui porta son nom. Un monument héroïque perpétua ses malheurs & sa générosité ; &, pour lui donner une marque sensible du respect qu'ils avoient inspiré, il fut expressément défendu d'emporter, ou d'employer à des usages profanes, les oliviers & les autres arbres que produisoit cette terre.

Oxylus à la tête des Etoliens qui marchoient sous ses ordres, s'étoit présenté devant Elis. Dius qui en étoit roi, sort pour le combattre ; mais les Eléens & les Etoliens se rappellant sans doute leur commune origine, pour épargner le sang des deux partis, remirent le sort de cette guerre à un combat singulier. Le champion des Etoliens fut vainqueur, & Dius céda le trône. Pauf. l. 5 c. 4.

Le Prince Etolien usa modérément de la victoire ; imitateur de Cresphonte, il raisonna en meilleur politique que les autres Héraclides, qui avoient entièrement dépouillé les anciens habitants des lieux dont ils s'étoient emparés, les réduisant en esclavage ; ou les obligeant d'abandonner le pays. Il se contenta d'exiger des Eléens, qu'ils partageroient

leurs terres avec les Etoliens, & eut ainsi des sujets affectionnés, tandis que les autres changeoient leurs terres en friches, & leurs Etats en déserts.

Pour rendre encore sa domination plus supportable à ses nouveaux sujets, il voulut s'astreindre à leurs usages, & rendit à Jupiter le culte prescrit par les loix. Il honora tous les héros du pays dont la mémoire étoit en vénération, & institua même des cérémonies en l'honneur d'Augée.

En peu de temps sa capitale devint une ville puissante & peuplée. La douceur de son gouvernement y attira une multitude d'hommes dispersés dans les campagnes voisines.

L'esprit fatigué de tant de violences & d'atrocités, l'ame oppressée de tant d'horreurs se reposent enfin délicieusement sous la conduite d'un homme juste & d'un roi sensé. Oxylus fit encore plus pour mériter la confiance de ses peuples: il ne crut point que ce fût affoiblir son autorité, que de la partager avec un prince ami des Eléens; &, conformément aux ordres d'un Oracle, il envoya chercher à Hélice, ville d'Achaïe, Agorius, fils de Damosius & arrière-petit-fils d'Oreste, pour l'associer à son Empire. On est

charmé de trouver, dans ces temps grossiers, un prince assez bien pensant pour mettre son bonheur dans celui de ses sujets, & sentir que partager ainsi son autorité, c'est l'affermir.

L'histoire d'Agorius confirme que la pleine & parfaite jouissance du Péloponnèse, & la possession tranquille des Doriens, ne commencèrent pas aussitôt après leur entrée dans le pays. On ne peut donner moins de vingt ans à ce Prince, lors de son association. Penthilus son aïeul règnoit au retour des Héraclides, & Graïs son cousin-germain, fils d'Echélatus, & petit-fils de Penthilus comme lui, fonda la ville de Cumes en Eolie, 150 ans après la prise de Troie, 70 après l'entrée des Héraclides dans le Péloponnèse. Ainsi l'association d'Agorius par Oxylus, doit être de la fin de la vie de ce dernier, & long-temps après le retour.

Pauſ. l. 3. Strab. l. 13. Athen. l. 11. c. 3. Plut.

Oxylus eut deux fils de Piéria. Eolus mourut jeune : il fut inhumé sous la porte de la ville qui conduisoit au temple de Jupiter à Olympie. On avoit cru satisfaire ainsi l'Oracle, qui ordonnoit de ne l'enterrer ni au dehors, ni au dedans de la capitale.

Pauſ. l. 5. c. 4.

Laïas porta la couronne après son père, mais il ne la laissa pas à ses enfants. Iphitus qui rétablit les jeux Olympiques, interrompus depuis long-temps, tiroit son origine d'Oxylus. L'histoire de ces jeux célèbres nous donnera lieu de parler de ce Prince.

Tel est, après le retour des Héraclides, l'état où se trouvoit le Péloponnèse, qui passa ainsi de la famille de Pélops aux descendants d'Hercule. La fortune de ces derniers fut la perte de la Grèce. Les troupes dont ils se servirent, composées en grande partie de Doriens de Thessalie, peuple féroce & grossier, la jettèrent dans la plus affreuse barbarie, dans la plus étrange confusion. Le Péloponnèse ne put suffire aux mouvements causés par cette explosion continuée. Les funestes effets s'en firent sentir jusques dans l'Attique, où ils furent le germe de plusieurs révolutions.

Thucyd. l. 1. Pauf. l. 5. c. 3. & 4.

Nous avons laissé le sceptre de cette monarchie, entre les mains de Ménesthée, qui s'en étoit rendu maître avec le secours des deux fils de Tyndare.

ATHÈNES.

Aussitôt après la prise de Troie, Démophoon remonta sur le trône. Fils de Thésée & de Phèdre, il eut pour

ſucceſſeur ſon fils Oxynthès, & ſes deux petits-fils Aphidas & Thymœtès. Eusèbe ne donne que cinquante-cinq ans au règne de ces quatre Princes : ils en durèrent au moins quatre-vingt. Comment Mélanthus ſeroit-il monté ſur le trône d'Athènes vingt-cinq ans avant le retour des Héraclides, lui qui n'abandonna le Péloponnèſe qu'après avoir tenté inutilement de leur réſiſter? Pauſ. l. 2. c. 18.

Mélanthus, le cinquième depuis Périclymène frère aîné de Neſtor, obligé de céder au torrent, & ſuivi des Princes Meſſéniens deſcendus de Nélée, vint chercher une retraite dans l'Attique. Les petits-fils de ce Roi qui l'accompagnèrent, étoient Alcméon, fils de Sillus & petit-fils de Thraſymède, Piſiſtrate fils d'un prince de même nom, & auquel Hérodote rapporte l'origine de la famille qui, dans la ſuite, occupa la tyrannie d'Athènes, & enfin les enfants de Pæon fils d'Antiloque. Telle eſt la ſource de ces maiſons diſtinguées d'Athènes, nommées les Pæonides & les Alcméonides. L. 5. c. 65.

Le ſort de Mélanthus fut encore plus brillant que celui des autres branches des Néléides. En arrivant dans l'Attique, il trouva les Athéniens en guerre avec

les peuples de la Béotie. La possession d'une place située dans les vallées du mont Parnès, sur la frontière des deux Etats, leur avoit mis les armes à la main.

Les Béotiens étoient alors gouvernés par Xanthus, cinquième depuis Pénélée qui les commandoit au siège de Troie, & dont ils avoient remis les descendants sur le trône, après avoir chassé Autésion père de Théras: La famille des rois de Thèbes donne donc, ainsi que celle de Nélée, quatre générations depuis la guerre de Troie, jusqu'à l'évènement qui nous occupe; ce qui prouve que les trois générations des Théséides dûrent être aussi longues que nous l'avons insinué plus haut.

Pauf. l. 9. c. 5. Thersandre, fils de Polynice avoit été tué dans la Mysie, par Téléphus. Cette mort arrivée la première année de la guerre de Troie, avoit fait passer la couronne sur la tête de Pénélée qui, tué par Eurypyle, eut pour successeur Tisamène, fils de Thersandre. La fortune attachée à persécuter le sang d'Œdipe, ne laissa respirer ce Prince que pour tourmenter plus cruellement son fils Autésion. L'histoire ne nous apprend point là nature des maux qu'il eut à souffrir, & dont il ne put se délivrer

qu'en se transplantant chez les Doriens, par ordre de l'Oracle. Là il s'unit avec les Héraclides. Son fils Théras contracta des alliances avec eux, il les suivit même dans le Péloponnèse; & c'est ainsi que la famille des Cadméides se trouvoit établie à Lacédémone.

Après le départ d'Autésion, les Thébains élurent en sa place, Damasichton, fils d'Opheltès, & petit-fils de Pénélée. A ce Prince succéda Ptolomée, qui eut pour successeur ce même Xanthus, avec lequel les Athéniens étoient en guerre lors de l'arrivée des Messéniens en Attique.

Xanthus avoit envoyé défier le Roi d'Athènes à un combat singulier. Les deux nations acceptèrent une proposition qui faisoit dépendre la victoire du sort d'un seul homme. Thymœtès, qui gouvernoit alors les Athéniens, étoit le cadet des fils d'Oxynthès. On tenoit sa naissance pour illégitime, & il ne s'étoit frayé le chemin du trône, qu'en faisant périr son frère.

Strab. l. 9. p. 393. Polyen. l. 1. c. 19. Front. l. 2. Con. nar. 39. Pauf. l. 6. Athen. l. 3.

Rarement le scélérat est homme de courage: le crime est lâche; Thymœtès n'osa s'exposer à un combat que personne ne devoit partager. Une infamie l'avoit placé sur le trône, une

infamie l'en fit defcendre. Il déclara qu'il céderoit la couronne au guerrier qui vaincroit le Roi de Thèbes.

Mélanthus étoit brave, & cherchoit à mériter la protection des Athéniens: d'ailleurs fans afyle, il n'avoit rien à perdre, &, dans l'alternative de vaincre ou de périr, il rifquoit fa vie pour un trône. Animé par l'efpoir, il marche au combat. Les deux champions en étoient aux mains, lorfque le Meffénien appellant la rufe à fon fecours, « Tu me » trompes « dit - il à fon ennemi » tu » promets de venir feul, & tu amènes » un fecond ». Xanthus furpris, fe retourne; à l'inftant il eft percé d'un coup de lance, & tombe aux pieds de fon adverfaire. Les Athéniens maîtres d'Œnoé qui faifoit l'objet de la conteftation, mettent la couronne fur la tête du vainqueur.

Tuer ainfi fon ennemi, déshonoreroit aujourd'hui un guerrier. On établit à Athènes, en mémoire de cet évènement, une fête annuelle, qu'on appella la fête des *Apaturies*, c'eft-à-dire de la tromperie. Telle fut, en pareil cas, chez quelques anciens, la délicateffe fur le point d'honneur. Dans les combats finguliers, comme dans les autres, on

ne se faisoit aucun scrupule d'employer la ruse, la fraude même. Homère nous en fournit plus d'un exemple.

Les Athéniens, dans la suite, rejettèrent ces maximes, & les descendants firent tout pour couvrir la faute de leurs aïeux. Seroit-ce penser trop favorablement de ce peuple aimable; que d'attribuer à ce desir, l'origine de la fable qui prétendoit que, dès le commencement du combat, Mélanthus vit ou crut voir un jeune homme qui se tenoit derrière le Prince Thébain, dans l'attitude d'un guerrier prêt à le seconder? Mais le nom même d'*Apaturies*, supposé toutefois que ce soit à cet évènement qu'il soit dû, seroit une preuve de la tromperie (*a*).

Nous avons vu que les Thébains, dégoûtés de la monarchie, par la destinée fatale qui sembloit attachée à leurs rois, résolurent de n'en plus élire après la mort de Xanthus, & que les premiers ils donnèrent à la Grèce, le spectacle d'un peuple jouissant de tous les droits de la souveraineté.

(*a*) Les Scholiastes d'Aristophane donnoient une autre étymologie à cette fête.

Av. J. C. 1150.

Une raison contraire la fit laisser entre les mains d'un seul à Athènes; Mélanthus gouverna paisiblement. Peu de temps après son avènement au trône, il reçut dans son royaume, les Ioniens chassés du Péloponnèse par les Achéens. La Grèce étoit pour lors dans le plus violent état de crise; personne n'étoit assuré de ses possessions. Mélanthus devoit être l'ennemi naturel des Héraclides, & l'Attique étoit ouverte à tous les Doriens. Les exilés accouroient partager la fortune du Prince Messénien : il les accueilloit dans ses Etats, dont la population augmentoit considérablement.

Strab. l. 9. p. 393.

Euseb. chron. §. 90.

Codrus avoit succédé à son père, mort après un règne de trente-sept ans. Jamais l'Attique n'avoit été si florissante, & les Héraclides ne voyoient que d'un œil jaloux, cet accroissement de puissance. Enfin excités par ceux de Corinthe, auxquels le voisinage d'Athènes causoit le plus d'ombrage, ils résolurent de prévenir les suites de son agrandissement.

CORINTHE.

Pauf. l. 2. c. 4.

La ville de Corinthe, lors de la conquête, étoit échue à Alétès, cinquième descendant d'Hercule & issu par Hippotas & Phylas, d'Antiochus fils de ce

héros & de Midéa, dont le père Phylas Roi des Dryopes, avoit été vaincu par Hercule.

Doridas & Hyantidas, descendants de Sisyphe, possédoient alors le trône en commun; mais soit qu'ils se fussent contentés de mener une vie privée à Corinthe, ou qu'ils eussent prévu qu'il leur seroit inutile de résister au torrent qui entraînoit tout dans ses ravages, ils avoient abandonné volontairement le sceptre à Alétès. Loin d'imiter l'exemple de leurs Princes, les habitants refusèrent de se soumettre; mais ils furent vaincus, chassés de leur ville, & Alétès demeura paisible possesseur du royaume, Av. J. C. 1174. que lui & ses descendants occupèrent durant l'espace de cinq générations. Ils furent alors dépossédés par les Bacchiades, comme nous le dirons en parlant de la révolution qui fit passer l'autorité entre les mains de cette famille.

Ce fut six générations après Sisyphe, que le royaume de Corinthe fut conquis par les Héraclides. Alétès n'accompagnoit point ces conquérants lors de leur passage, sous la conduite de Téménus: c'étoit Hippothès son père qui, ayant tué un devin d'un coup de

javelot, fut banni pour dix ans ; car un déluge de maux qui vint fondre sur les Héraclides, ne manqua pas d'être regardé par le peuple, comme la vengeance que le Ciel tiroit de ce meurtre.

Hippothès retourna sans doute dans la Thessalie, & son fils ne revint dans le Péloponnèse, que trente ans après le retour des Héraclides. Il étoit à la tête d'une nouvelle troupe de Doriens, & peut-être même de Dryopes, car il descendoit de la fille de leur dernier roi.

Didym. ap. Schol. Pind. olymp. 13.

Mélas fils d'Antasus, à la tête d'une bande d'aventuriers, quitta la ville de *Gonussa*, au-dessus de Sicyone, pour se joindre aux Héraclides, qui marchoient vers Corinthe. Alétès le reçut dans son armée, quoiqu'avec répugnance, à cause de quelques oracles qui présageoient, dit-on, la grandeur future de la postérité de Mélas. En effet Cypsèle, qui s'empara de la tyrannie de Corinthe, tiroit son origine de ce Prince. Nous avons rapporté, dans l'histoire d'Hercule, celle de cette famille Thessalienne, obligée, lors de la défaite des Lapithes par ce héros, de chercher dans le Péloponnèse, un asyle qu'Eurysthée lui accorda dans la Sicyonie.

Pauf. l. 2. c. 4.

Lorsque Mélas quitta la ville de *Gonussa* avec les Lapithes, pour se joindre à Alétès, les Doriens qui le prirent pour un homme du Péloponnèse, s'opposèrent d'abord à la jonction; mais, quand il leur eut fait connoître que lui & les siens étoient originaires de Thessalie, ils lui permirent de se joindre à eux. Ce trait d'histoire n'est point exprimé clairement dans Pausanias, mais on peut l'inférer de la description que fait cet auteur d'un coffre de cèdre consacré à Olympie, par les Cypsélides. Il étoit orné de bas-reliefs, au sujet desquels le voyageur Grec observe (*a*), qu'il feroit étonnant que ceux qui l'avoient consacré, n'y eussent rien fait représenter de relatif à Corinthe, dont ils étoient citoyens. Il pense que le derrière du coffre sur lequel étoient deux troupes d'Infanterie, & quelques chefs montés sur leurs chars, avoit trait à l'histoire de cette Ville. On y voyoit une troupe de gens armés, dont les uns sembloient se préparer au combat, tandis que les autres prêts à s'embrasser, s'entresaluoient comme des

L. 5. c. 17. 19.

(*a*) Voyez *Défense de la Chronologie*, sect. 4. §. 2.

gens qui se reconnoissent. C'est l'histoire de Mélas, qui obtint d'Alétès avec tant de peines, la permission de joindre ses troupes aux siennes & de l'accompagner dans son entreprise.

Qu'on se rappelle ce que nous avons dit ailleurs de l'origine de la famille de Cypsèle, & l'on ne sera plus surpris des aventures que les descendants de ce Prince avoient fait graver sur ce coffre. La plupart ont rapport à la Thessalie & au pays d'où ils sortoient: on y voyoit les jeux funèbres célébrés en l'honneur de Pélias; le combat contre les Centaures; les noces de Thétys & de Pélée, & plusieurs évènements de la guerre de Troie.

D'autres regardoient la famille des Pélopides & l'histoire d'Eurysthée; car ceux des travaux d'Hercule, qu'on y avoit représentés, pouvoient y avoir été mis comme des monuments de l'empire de ce Prince sur le héros Thébain.
Pauf. l. 2. c. 4. Après la conquête de Corinthe, Mélas s'y établit avec Alétès.

Devenu maître de cette Ville, ce Prince n'avoit rien à craindre des habitants du Péloponnèse, la plupart ses parents ou ses amis : il n'en étoit pas de même hors de l'Isthme. La puissance des

Athéniens causoit de l'ombrage au Roi de Corinthe ; il vouloit l'anéantir avant qu'elle eût pris plus d'accroissement. Enflé de son pouvoir, & sûr d'être secouru par les Héraclides, il marche contre Athènes.

Con. narr. 26. Just. l. 2. c. 6. Pauf. l. 1. c. 19.

C'eût été manquer aux Dieux de ne pas les consulter avant d'entreprendre la guerre : l'Oracle de Delphes promit un succès favorable à ces guerriers, pourvu qu'ils ne tuassent pas le Roi des Athéniens.

Il étoit de l'intérêt des Héraclides de tenir secrète une pareille réponse : il pouvoit se trouver un prince assez généreux, pour sacrifier sa vie au bonheur de ses sujets. Codrus instruit par un habitant de Delphes, conçoit le noble dessein de se dévouer pour le salut des siens. Il quitte les marques de la royauté, se déguise en bûcheron, entre dans le camp ennemi, attaque un soldat, le blesse, se fait tuer, &, par sa mort, rend Athènes victorieuse. Les Doriens croyant qu'ils n'ont plus rien à espérer, traitent avec les Athéniens, & retournent chez eux. Ils se contentèrent de laisser une colonie Dorienne à Mégare qui, jusqu'alors, avoit fait partie de l'ancienne Ionie, c'est-à-dire, de l'Atti-

Strab. l. 9. p. 393.

Id. l. 3. p. 271. Plut. in Thes. que. Ils abattirent la colonne élevée par Théſée, pour marquer la ſéparation de l'Ionie & du Péloponnèſe.

Les Athéniens déférèrent à Codrus les honneurs héroïques, & l'on voyoit *Pauſ. l. 10. c. 10.* à Delphes, parmi les ſtatues provenues de la dîme du butin fait ſur les Perſes par les Athéniens, au combat de Marathon, celle du libérateur de la patrie. On ne peut certainement refuſer à ce dévouement généreux, le tribut de louanges qu'il mérite : mais comment, en même-temps, ne pas déplorer les ſuites de la ſuperſtition, qui abuſoit de la vertu même d'un grand homme, pour la rendre inutile à ſa patrie? Les bons princes ſont en ſi petit nombre; & un Oracle condamne à la mort celui qui eût dû être éternel!

Déjà les Athéniens avoient un penchant décidé pour le gouvernement républicain, que Théſée avoit favoriſé, dont peut-être même il avoit inſpiré l'idée, & fait germer l'inclination. *Juſt. l. 2. c. 7. Paterc. l. 1. c. 2. Pauſ. l. 4. c. 5.* Le choix du ſucceſſeur de Codrus n'étoit pas facile, & les Athéniens ſi diſpoſés à ſe paſſer de rois, comme s'ils euſſent craint de profaner ce titre, ne donnèrent à leur chef, que celui d'*Archonte*.

Ainsi Athènes devint République, comme Thèbes l'étoit déjà, avec cette différence, que, chez les Thébains, l'abolition du pouvoir monarchique eut pour cause le crime de leurs rois; chez les Athéniens, au contraire, la crainte de n'en plus trouver d'aussi vertueux que le dernier.

AV. J. C. 1092.

Colonies dans l'Asie-mineure.

Le mouvement imprimé à la plus grande partie de la nation Grecque, par le retour des Héraclides, ne se borna pas à l'intérieur du pays: son intensité fut telle, que les peuples chassés du centre se portant toujours vers la circonférence, ceux qui habitoient l'extrémité de la Grèce, se virent contraints de s'expatrier, & de chercher au-delà des mers, de nouveaux asyles.

Cette époque nous présente un spectacle intéressant. Quelle population suppose le départ presque simultané d'un si grand nombre de colonies? Un peuple renfermé dans l'enceinte d'un pays qui n'égaloit pas en grandeur le quart de la France, qu'une expédition lointaine avoit privé dix ans entiers, de la plus belle portion de ses habitants, qui récemment venoit d'être en proie à une guerre qui fit couler tant de sang; ce peuple est forcé d'avoir recours à

des émigrations fréquentes. Cependant ses loix étoient encore informes : c'eſt donc à l'agriculture qu'on doit attribuer cette immenſe population.

Le retour des Héraclides fut l'étincelle qui cauſa cet embraſement général. Aucune contrée n'étoit plus à la bienſéance de ces aventuriers, que l'Aſie-mineure. La guerre de Troie, un ſéjour de dix ans avoient fourni aux Grecs les moyens de prendre une connoiſſance aſſez exacte de ce pays charmant : tout les invitoit à s'y choiſir une nouvelle patrie.

Les Ioniens n'avoient pas été les ſeuls à qui l'Attique eût ſervi de refuge. L'affluence des peuples chaſſés de leurs domaines, avoit ſurchargé un pays peu conſidérable par ſon étendue, & qui ne pouvoit plus ſuffire à ſes habitants ; il falloit qu'une partie abandonnât ſes foyers, pour les laiſſer à l'autre. Les ſuites de la mort de Codrus procurèrent à ces hommes, un chef qui les conduiſit dans de nouvelles terres.

Pauſ. l. 7. c. 2. Le dernier Roi d'Athènes laiſſoit pluſieurs enfants : Médon & Nilée les plus âgés de ſes fils, prétendoient lui ſuccéder. Le premier alléguoit en ſa faveur, le droit d'aîneſſe ; mais, comme il

étoit boiteux, Nilée soutenoit que ce défaut devoit l'exclure du trône, & juroit de ne jamais lui obéir.

L'Oracle de Delphes fut choisi pour juge de cette contestation. La prétention de Nilée étoit souverainement injuste; la Pythie prononça en faveur de Médon. Obligé de céder aux ordres de l'Oracle, & ne pouvant se déterminer à vivre sous l'empire d'un Prince qu'il avoit offensé, Nilée prit avec ses autres frères, la résolution d'abandonner Athènes, à la tête de la plus grande partie des Ioniens. Philotas petit-fils de Pénélée, dédaignant de vivre en simple particulier dans une ville dont ses ancêtres avoient eu la souveraineté, quitta Thèbes, & suivi de quelques citoyens attachés à sa famille, il se joignit à Nilée. Des Minyens d'Orchomène, des peuples ramassés de tous les cantons de la Phocide, excepté de Delphes, des Abantes d'Eubée, augmentèrent encore ce nouvel essaim.

Chef de la plus nombreuse colonie qui fût sortie de la Grèce, Nilée se transporta dans l'Asie-mineure. Deux Athéniens, Philogène & Damon, donnèrent aux Phocéens des vaisseaux dont ils prirent eux-mêmes le commande-

Av. J. C. 1091. Colonie Ionienne.

ment. Arrivés en Asie, ces aventuriers s'emparèrent du pays situé des deux côtés de l'embouchure du Méandre, & se répandirent dans toute la contrée, dont ils prirent plusieurs villes. Nilée se rendit maître de Milet.

Le canton qu'occupoient ces peuples sous le règne d'Anax, qui en étoit originaire, & sous celui de son fils Astérius, se nommoit *Anactorie*. Le Crétois Milétus, pour se dérober à la vengeance de Minos, fuyoit son pays, suivi de ceux qui avoient tenu son parti : il aborda sur cette côte, habitée alors par les Cariens, avec lesquels ils ne formèrent plus qu'un peuple.

Les Ioniens n'en usèrent pas aussi humainement : les habitants de Milet furent exterminés, à la réserve de ceux qui purent trouver leur salut dans la fuite ; les femmes & les filles épousèrent les meurtriers de leurs premiers maris & de leurs pères. Le tombeau de Nilée se voyoit à Milet assez près de la porte, & à la gauche du chemin qui conduisoit à Didymes.

Long-temps avant la transmigration des Ioniens, la civilisation avoit fait des progrès sur les côtes occidentales de l'Asie, puisque le temple & l'Oracle d'Apollon

d'Apollon à Didymes, ainsi que la Diane d'Ephèse, subsistoient beaucoup avant cette époque. Le temple de cette Déesse avoit été bâti par Crésus né dans le pays, & par Ephésus, dont l'origine fabuleuse montre qu'il en étoit un des premiers Souverains. Ce Prince passoit pour fils du fleuve Caystre: Ephèse lui devoit son nom. Le territoire de cette ville étoit occupé alors par des Lélèges, peuple de Carie, & plus encore par des Lydiens. Des fugitifs de plusieurs contrées, habitoient les environs du temple.

Telle étoit la situation des Ephésiens, lorsqu'Androcle, fils de Codrus, vint les attaquer. Il chassa les Lydiens & les Lélèges maîtres de la ville haute. Ceux qui demeuroient autour du temple, furent conservés dans leurs possessions, au moyen du serment de fidélité qu'ils prêtèrent.

Androcle profitant de sa victoire, marche vers Samos, chasse les habitants, établit sa domination sur cette île & sur les îles voisines; mais, après quelques années, les Samiens rentrèrent dans leur ville. Androcle vint au secours de Priène, attaquée par les Cariens. La victoire demeura aux Grecs: le Général fut tué dans le combat; ses

ſujets rapportèrent ſon corps à Ephèſe, où ils lui élevèrent un tombeau.

Cependant les Ioniens pouſſoient leurs conquêtes. Myunte & Priène tombèrent en leur pouvoir. Peu après, les Cariens furent dépouillés de toutes leurs villes. Cyarète l'un des fils de Codrus, repeupla Myunte; Philotas petit-fils de Pénélée, & Epytus fils de Nilée, étoient à la tête des Ioniens, qui s'emparèrent de Priène.

Ibid. c. 3. Les habitants de Colophon, inſtruits par le malheur de leurs voiſins, ne voulurent point s'expoſer aux riſques d'une guerre funeſte; une alliance entre les Ioniens & les anciens habitants, ne fit plus des deux nations, qu'un peuple ſoumis aux mêmes loix.

Anciennement le territoire de Colophon, comme tous les pays dont nous venons de parler, étoit poſſédé par les Cariens. Des Crétois furent les premiers Grecs qui y abordèrent. Leur nombreuſe troupe, commandée par Rhacius, ſe rendit maîtreſſe de la côte, & y forma un établiſſement.

Quelque temps après, Therſandre, fils de Polynice, & les Argiens s'étant emparés de Thèbes, envoyèrent à Delphes les priſonniers, au nombre deſ-

quels étoit la célèbre Manto, fille de Tiréſias. L'Oracle ayant ordonné aux captifs de chercher une terre étrangère, les Thébains tournèrent leurs regards vers l'Aſie, & vinrent débarquer à Claros. A la vue de ces étrangers, les Crétois prennent les armes, les enveloppent & les conduiſent à Rhacius. Il apprend de Manto, le ſort de ſes compagnons, & ce qui les amène en Aſie. Les Thébains ſont aſſociés aux Crétois, & le Prince offre ſa main à la jeune étrangère. De ce mariage naquit Mopſus, qui, dans la ſuite, chaſſa les Cariens de toute cette côte.

Damaſichton & Prométhus tous deux fils de Codrus, de chefs de la colonie, étoient devenus Rois des Ioniens. Bientôt la méſintelligence diviſa les deux frères : Damaſichton fut maſſacré par Prométhus. Le pays perdit à la fois ſes deux Souverains : car le meurtrier obligé de s'enfuir, ſe réfugia à Naxe, où il mourut. On rapporta ſon corps dans ſes Etats. Les fils de Damaſichton reçurent & inhumèrent le meurtrier de leur père.

Andrémon, autre fils de Codrus, avoit chaſſé les Cariens de Lébédos, & mis les Ioniens en poſſeſſion de ce

territoire fertile : quoique situé sur le rivage de la mer, il abonde en sources d'eaux douces & très-salutaires.

Les Orchoméniens de Minyes, avec Athamas petit-fils, à ce que l'on croit, du Prince de même nom, qui avoit eu Eole pour père, s'établirent à Téos, une des villes où les Grecs & les Cariens purent sympathiser. Apœcus, arrière-petit-fils de Mélanthus, y amena aussi des Ioniens, qui vécurent paisiblement avec les Orchoméniens & les naturels du pays. Quelques années après, un nouvel essaim d'Athéniens & de Béotiens, conduits, les premiers par Damasus & Naoclus, deux autres fils de Codrus, les seconds par Gérès de Béotie, aborda à Téos, où Apœcus les reçut avec amitié.

Les Erythréens, venus de Crète avec Erythrus fils de Rhadamante; étoient mêlés avec des Lyciens, des Cariens & des Pamphyliens. Les premiers descendoient des anciens Crétois, qui avoient suivi Sarpédon en Lycie; les Cariens avoient anciennement été liés avec Minos; les Pamphyliens tiroient leur origine de ces Grecs long-temps errants avec Calchas, après la prise de Troie. Cet établissement fut encore

augmenté de nouveaux citoyens, que Cnopus, autre fils de Codrus, tira de chaque ville d'Ionie.

Avant l'arrivée des Ioniens, les Clazoméniens & les Phocéens n'avoient point de villes dans l'Asie-mineure. Las de leur vie vagabonde, quelques-uns de ces Ioniens vinrent demander un chef aux habitants de Colophon, &, sous les auspices de Parphorus, ils bâtirent au pied du mont Ida, une ville qu'ils ne tardèrent pas d'abandonner. Revenus dans la nouvelle Ionie, ils fondèrent Scyppium, sur les confins de la Colophonie. Dégoûtés encore de ce séjour, ils se fixèrent à Clazomène en terre ferme. La terreur que leur inspira le prodigieux armement des Perses, les fit passer dans l'île située vis-à-vis.

Par le nombre des peuplades qui se déplacèrent, on juge du bouleversement qu'opéra dans la Grèce, le retour des Héraclides. Parmi les habitants de Clazomène, on voyoit des Cléonéens & des Phliasiens, peuples du Péloponnèse, & plusieurs autres qui, après le retour des Doriens, furent obligés, par différentes raisons, de quitter leurs premières demeures.

Les Phocéens d'Asie descendoient de

ceux de la Phocide commandés par deux Athéniens, Philogène & Damon: ils formèrent leur établissement du consentement des Cuméens; mais les Ioniens ne voulurent les admettre dans l'assemblée des Etats de leur nation, ni faire alliance avec eux, qu'au préalable ils ne se fussent soumis à des rois du sang de Codrus. Ils prirent donc chez ceux d'Erythres & de Téos, trois princes de cette maison.

Quel respect la nation conservoit pour ce héros! ses fils étoient à la tête de toutes les émigrations. Mais les possessions de la colonie Ionienne ne se bornoient pas aux villes situées en terre ferme, dont nous venons de nommer les principales; elles s'étendoient sur
Ibid. c. 4. plusieurs autres, dans les îles, telles Samos au-dessus de Myçale, & Chio vis-à-vis du mont Mimas. La force les rendit maîtres de la première. Ils avoient pour chef, un Epidaurien, suivi d'une multitude de ses compatriotes, que Déiphon & les Argiens avoient chassés de l'Epidaurie. Ce Prince nommé Proclès descendoit d'Ion. Léogorus son fils, fut son successeur. Les Ephésiens, sous prétexte qu'il avoit voulu faire une ligue avec les Cariens

contre les Ioniens, lui firent la guerre, & le chassèrent de l'île avec les Samiens. Une partie des fugitifs s'établit dans une île de la Thrace, dont ils changèrent l'ancien nom de Dardanie, en celui de Samothrace. Les autres passèrent dans le continent qui est au-delà de Samos, où ils bâtirent une forteresse, & restèrent dans le voisinage de leur patrie, prêts à profiter de la première occasion. En effet, onze ans après leur expulsion, ils reprirent Samos & en chassèrent les Ephésiens.

Les premiers habitants de l'île de Chio, du moins ceux qui ne sont plus du domaine des Fables, furent des insulaires partis de Crète sous la conduite d'Œnopion. Les Cariens, & les Abantes de l'île d'Eubée s'y établirent à-peu-près dans le même temps. Aux enfants du Prince Crétois, succéda un Eubéen, qui, sur la foi de l'Oracle de Delphes, étoit venu chercher fortune à Chio. Hector, un de ses descendants, fit la guerre aux Abantes & aux Cariens, en tailla une partie en pièces, força l'autre de se rendre à discrétion & d'évacuer le pays. Ces faits ne nous apprennent point comment les habitants de Chio parvinrent à s'incorporer avec les Ioniens.

Ibid. c. 5. Smyrne étoit habitée, mais elle faisoit partie des douze villes que possédoient les Eoliens, dont la colonie avoit précédé celle des Ioniens. Ces derniers ayant assemblé un corps de troupes à Colophon, s'emparèrent de Smyrne, & donnèrent par la suite aux habitants, le droit de députer aux Etats Généraux.

L'Ionie jouit du plus beau ciel : une température douce & agréable, un terroir fertile, des rivières, des sources, d'excellentes eaux ; tant de qualités réunies devoient rendre la possession de ce pays favorisé de la nature, l'objet du desir des peuples sans patrie. Quelle contrée, en comparaison de certains cantons de la Grèce ! la Doride, par exemple, dont le sol âpre, & le climat sauvage excitoient sans cesse les habitants à chercher de nouvelles demeures ; l'Attique, dont le terroir léger & de peu de rapport, demandoit, pour suffire à un peuple nombreux, l'industrie la plus exercée.

Strab. l. 8. p. 333.

L'Asie-mineure fut le berceau des arts. Ils naquirent dans cette heureuse contrée, & s'y propagèrent. « Polybe dit que le climat forme les » mœurs des nations, leur figure & » leur caractère ; ce que confirme

Lettres d'Italie, &c. t. 3. p. 211.

» Cicéron, en obſervant que plus l'air
» eſt ſubtil, plus les têtes ſont ſpiri-
» tuelles. Il eſt curieux de ſuivre dans
» l'*Hiſtoire de l'Art*, ſa marche rétro-
» grade, depuis les délicieuſes contrées
» de l'Aſie-mineure, juſques dans l'air
» épaiſſi des champs qu'arroſe le Pô, &
» rendu âpre par le voiſinage des mon-
» tagnes. Déjà, en Grèce, il a moins
» de ce ſublime qui provient de la
» beauté d'une nature ſenſible & déli-
» cate, d'un ſentiment fin & exquis;
» de ce ſublime qui rend Homère le
» poëte le plus merveilleux & le plus
» ſéduiſant. »

Une idée ingénieuſe & vraie, de M. le Roy, à propos d'architecture, confirme ce qui vient d'être dit. « Le Dorique » dit-il « naquit en Grèce tout naturel- *Ibid. p. 2*
» lement; porté en Aſie, il s'y perfec-
» tionna, & devint Ionique; apporté
» en Italie, il s'y dégrada, & ne fut
» plus que Toſcan. Les Romains tirè-
» rent des ordres Grecs, le compoſite,
» plus grêle & de proportions moins
» nobles. »

AV. J. C. 1224. Colonie Eolienne. *Strab. l. 13. p. 584.*

On eſt toujours étonné de l'immenſe population de la Grèce : quatre générations ſeulement avant la colonie Ionienne, l'Aſie-mineure avoit été le

théatre d'une migration non moins fameuse dans l'histoire; celle des Eoliens sous la conduite des fils d'Oreste, postérieure de 60 ans à la guerre de Troie. Ainsi le temps de la colonie Ionique, est de l'an 193, après la même époque, c'est-à-dire, 1089 ans environ avant l'ère chrétienne.

La colonie Eolique se dispersa sur toute la côte, depuis Cyzique dans la Propontide, jusqu'au Caïque; un grand nombre de ceux qui la composoient, occupa les terres entre ce fleuve & l'Hermus. L'Eolide étoit située entre la Mysie & l'Ionie. Nous avons parlé, à l'occasion des fils d'Oreste, de l'établissement des colonies Eoliennes. Smyrne & quelques autres villes leur devoient leur fondation.

Colonie Dorienne.

Les vaincus ne furent pas les seuls qui s'expatrièrent: quelques-uns des vainqueurs eurent le même sort. Après la mort de Codrus, les Héraclides ne comptant plus sur la victoire, s'étoient désistés de leur entreprise: néanmoins ils s'emparèrent de Mégare. Une partie des Doriens demeura dans le pays; les uns passèrent avec Althemènes dans l'île de Crète. Un grand nombre se fixa dans cette partie de l'Asie-mineure, qui,

Id. l. 14. p. 653.

de leur nom, fut appellée la *Doride*. Halicarnasse & Cnide les regardoient comme leurs fondateurs. Ils se répandirent dans les îles de Rhodes, de Cos, &c. Au temps de la guerre de Troie, Halicarnasse & Cnide n'existoient donc pas. Rhodes & Cos étoient possédées par des Héraclides & non par les Doriens. Tlépolème, il est vrai, avoit bâti, dans la première de ces îles, les trois villes de Linde, Ialyse & Camire : mais ses compagnons ne pouvoient être que des Eoliens & des Béotiens, parmi lesquels avoient demeuré Hercule & Licymnius ; & quand même Tlépolème fût parti d'Argos & de Tirynthe, toujours est-il certain que ses compagnons n'étoient point Doriens, puisque ces peuples ne s'établirent dans le Péloponnèse, que 80 ans après la prise de Troie.

Iliad. l. 2. v. 662. &c.

Ibid. v. 656.

Revenus dans cette partie de la Grèce, considérons plus particulièrement les suites de la conquête des Héraclides.

Affaires du Péloponnèse.

Le partage du Péloponnèse s'étoit fait par les fils d'Aristomaque, Aristodème, Téménus & Cresphonte : car, quoi qu'en disent certains auteurs, Aristodème survécut au partage de la conquête, & même règna plusieurs années à Lacédémone. La naissance des

fils de ce Prince est de la même année que la mort de leur père (*a*) : l'entrée des Héraclides étant de l'an 1200 avant la même époque, il reste 47 ans de durée pour la conquête du Péloponnèse, & pour le règne d'Aristodème ; ce qui ne forme point un trop grand intervalle pour se rendre maître de tout un pays, & en expulser les anciens habitants.

Av. J. C. 1192. *Her. l. 6. c. 52. Xenoph. in Agisil.*

En mourant, Aristodème laissoit en quelque sorte le trône vacant. Les jumeaux que la Reine venoit de mettre au monde, avoient besoin d'un tuteur, & le royaume d'un régent.

Les Spartiates s'assemblèrent ; ils élu-

(*a*) Hérodote, dans son Uranie, donne la généalogie de Léotychidès Roi de Sparte, de la famille de Proclès : il le met à la dixième génération, en comptant Aristodème. Léotychidès mourut 469 ans avant J. C., laissant un petit-fils qui lui succéda, & qui avoit alors plus de 30 ans. Ce Prince nommé Archidamus, étoit le 20[e], y compris Aristodème ; ce qui, suivant l'évaluation des générations à 36 ans, selon la méthode d'Eratosthène pour la chronologie des Héraclides de Sparte, place à l'an 1153, la date de la naissance des fils d'Aristodème, & la mort de leur père. *Def. de la Chron.* p. 68. 69, & *passim*.

rent, conformément aux loix, l'aîné des deux enfants pour leur Souverain : mais comment les distinguer ? Ils étoient parfaitement semblables, & la mère seule pouvoit tirer d'incertitude les Lacédémoniens. Soit qu'elle ignorât elle-même lequel de ses deux fils avoit le premier vu la lumière, soit que son dessein fût qu'ils portassent conjointement le sceptre, elle assura ne pouvoir résoudre cette question.

On consulte Apollon : il enjoint aux Lacédémoniens de reconnoître les deux enfants pour leurs rois, à la charge toutefois, de rendre de plus grands honneurs à l'aîné.

La Pythie ne délivroit les Lacédémoniens d'un embarras, que pour les jetter dans un autre. S'ils eussent eu quelque moyen de savoir ce que le Dieu leur imposoit comme une obligation, ils n'auroient pas eu besoin de le consulter. Un Messénien les tira de cette perplexité. D'après son conseil, ils examinèrent si la Reine commençoit toujours à laver le même enfant & à lui présenter le sein, ou si elle prenoit indifféremment l'un ou l'autre. La prédilection de la mère désigna l'aîné : ils le firent nourrir aux dépens du public, les

donnèrent le nom d'Eurysthène, & à son cadet, celui de Proclès.

La tutelle des jeunes Princes devoit être longue : à Sparte, les rois n'entroient en majorité, qu'à 25 ans. Théras, revêtu de l'autorité souveraine pendant toute la minorité de ses neveux, la leur remit aussitôt que les loix leur permirent de gouverner eux-mêmes.

Her. l. 4. c. 147.

AV. J. C. 1167.

Id. l. 6. c. 52.

Théras dût s'appercevoir de l'âpreté de leur caractère, qui les désunit dès leur adolescence : vice qu'ils transmirent avec le trône, à leurs descendants. Le régent n'avoit que des désagréments à attendre, en vivant sous les loix de ceux qui avoient peut-être porté les siennes très-impatiemment : il ne pouvoit se résoudre à rester comme sujet, dans une ville où il avoit exercé l'autorité souveraine. Il annonça sa retraite dans l'île de Callista, auprès des Phéniciens ses parents, que Cadmus y avoit laissés jadis, sous la conduite de Membliaréus ; car le fils d'Agénor avoit débarqué dans cette île charmante, comme son nom le signifioit (a), & il y avoit laissé son parent, avec quelques autres Phéniciens.

Id. l. 4. c. 147. &c.

(a) Callista, *très-belle*.

Déjà, depuis huit générations, les Asiatiques l'habitoient, lorsque Théras y aborda.

Une circonstance favorisa le départ de ce Prince. On se rappelle que les Thébains ayant été chassés de leur ville, des Pélasges voisins s'en emparèrent; soixante ans après la prise de Troie, les Béotiens forcés d'abandonner Arné en Thessalie, repassèrent en Béotie, &, après une guerre de plusieurs années, se remirent en possession de leur première demeure.

Thucyd. l. 1.
Strab. l. 9. p. 402. & l. 13. p. 582.

Athènes étoit le refuge des malheureux qui n'avoient plus de patrie. Privés de la leur, les Pélasges s'adressèrent aux Athéniens qui les reçurent à condition qu'ils bâtiroient un mur autour de la citadelle, &, pour récompense, ils leur accordèrent le terrein inculte qui s'étendoit sous le mont Hymette, & qui, par les soins de ces nouveaux cultivateurs, fut bientôt changé en une riche campagne.

Her. l. 6. c. 137-140.

Cependant la mésintelligence se mit entre les deux peuples. Les Pélasges chassés de l'Attique, accusèrent les Athéniens de les avoir expulsés d'une terre qu'ils avoient en quelque sorte tirée du néant, par l'envie seule de s'en mettre

en possession, & crièrent hautement à l'injustice.

Les Athéniens se plaignoient au contraire, que les Pélasges ne manquoient jamais l'occasion de faire violence à leurs filles & à leurs jeunes garçons, toutes les fois qu'ils alloient puiser de l'eau à la fontaine d'*Ennéacrunos* : ils ajoutoient même, que, non contents de cette insolence, ils avoient conçu le dessein de s'emparer d'Athènes.

Comment juger de la vérité ? l'humanité, le penchant à la douceur des Athéniens sont connus : ce peuple aimable fut plus souvent généreux que barbare, & la manière dont ils se vengèrent des Pélasges, en seroit une nouvelle preuve. Ils pouvoient punir leurs hôtes comme des traîtres : ils se contentèrent de les bannir des terres de leur domination.

Les Pélasges ne voyoient autour d'eux aucune retraite. Ici bornés par la Béotie, là par la mer, ils tentèrent cette dernière voie : bientôt plusieurs habitations, l'île de Lemnos principalement, succombèrent sous les efforts de ce peuple errant : mais suivons leurs démêlés avec Athènes.

Ce qui lave encore les Athéniens des

reproches de leurs ennemis, c'est la haine active que ceux-ci conservèrent contre leurs anciens bienfaiteurs. On perd aisément le souvenir des torts d'autrui; rarement est-on assez généreux pour oublier les siens propres. La connoissance qu'avoient les Pélasges des coutumes d'Athènes, les mit à portée de satisfaire leur ressentiment; ils s'embarquent sur deux vaisseaux, & arrivent à Brauron, où une solemnité de Diane rassembloit les dames Athéniennes : ils se mettent en embuscade, & en enlèvent un grand nombre, qu'ils font leurs concubines. Les enfants provenus des ces unions illégitimes apprirent de leurs mères, la langue d'Athènes, dont ils adoptèrent aussi les mœurs. Quel est l'empire de l'éducation ! Jamais ces jeunes gens ne purent sympathiser avec les jeunes Pélasges. Quelqu'un d'eux étoit-il insulté? tous accouroient pour le venger. L'idée de leur origine maternelle leur inspiroit des sentiments élevés; ils se croyoient faits pour commander à leurs maîtres : ils en étoient dignes par leur courage.

Les Pélasges crurent cette antipathie réciproque, trop sérieuse pour n'en pas faire un objet de délibération : « si, encore « enfants, ils ont déjà tant d'animosité

» contre nos fils légitimes, & l'ambi-
» tion de leur commander, qu'arrivera-
» t-il, lorsqu'ils seront hommes»? Tous les fils des Athéniennes sont massacrés, avec leurs mères. Le climat de Lemnos n'inspiroit-il donc que des forfaits? Jadis les femmes de cette île avoient inhumainement égorgé leurs maris: maintenant des maris & des pères trempent leurs mains dans le sang de leurs épouses & de leurs enfants. Toute la Grèce frémit d'horreur, &, pour exprimer la scélératesse d'une action, elle lui donna le nom de *Lemnienne*.

La nature semble partager le ressentiment des hommes. Après le massacre des mères & des enfants, les terres deviennent stériles, les femmes ne conçoivent point, les animaux ne se reproduisent plus. Privés d'enfants, & réduits aux horreurs de la famine, les Pélasges vont à Delphes, & sont condamnés à donner aux Athéniens, les satisfactions qu'ils exigeront. On députe à Athènes: ces barbares sont près de réparer toutes les injures que cette ville a reçues d'eux.

Un splendide festin est préparé: les tables sont chargées de viandes; la plus

grande magnificence règne sur les lits. On appelle les Ambassadeurs : les Athéniens leur demandent un pays dont la fertilité réponde à l'opulence de ce repas. Sans doute ils vouloient leur faire entendre que les maux qu'ils avoient soufferts étoient irréparables. Les Pélasges comprirent cette réponse, & s'engagèrent à remplir la demande, lorsqu'un vaisseau poussé par le vent de nord, feroit en un seul jour, le trajet d'Athènes à Lemnos : on sait que cette Ville est au midi de cette île.

Les choses en demeurèrent là : mais quelques siècles après, la Chersonnèse de Thrace étant tombée sous la puissance des Athéniens, Miltiades parti d'Eléunte, aborda à Lemnos avec les vents Etésiens, & rappellant aux Pélasges un oracle dont ils ne pensoient pas qu'on dût jamais voir l'accomplissement, il leur ordonna de quitter l'île.

Suivi d'une armée nombreuse, le général Athénien avoit à donner de plus fortes raisons que celle d'un Oracle. Aussi les Pélasges qui habitoient la ville d'Hephæstias, ne se firent-ils pas répéter ses ordres : ceux de Myrine voulurent prétendre que la Chersonnèse n'étoit point l'Attique. Miltiades assiégea leur

ville, & leur prouva qu'un héros à la tête d'une armée victorieuse, n'a jamais tort. Ainsi Lemnos vint au pouvoir des Athéniens. Cette conquête est très-postérieure au siècle où nous sommes, mais il falloit disculper Athènes de l'infamie que lui reprochoient les Pélasges. Revenons aux suites de l'invasion de Lemnos par ces derniers.

Minyens. *Her. l. 4. c. 145-149.* En partant pour la Colchide, les Argonautes s'étoient arrêtés dans cette île, & de leur union avec les femmes qui l'habitoient, étoit sortie une nombreuse postérité, connue sous le nom de Minyens. Ces peuples ne purent résister aux Pélasges qui, sans patrie & sans moyens de subsister, n'avoient rien à ménager pour se procurer un établissement. Chassés de Lemnos, les descendants des Argonautes s'embarquèrent, & firent voile pour la Laconie : ils y débarquèrent, & se transportèrent sur le mont Taygète, où ils allumèrent des feux. Les Lacédémoniens députent vers eux, pour savoir qui ils sont, & d'où ils viennent. Instruits de l'origine de ces étrangers, ils envoient une seconde fois leur demander la cause de leur arrivée, & des feux qu'ils ont allumés. Les Minyens leur apprennent qu'ayant

Av. J. C. 1166.

été chassés de leur patrie, par les Pélasges, ils viennent solliciter dans leur famille, une retraite qu'ils se flattent d'obtenir.

On se rappelle à Lacédémone que les deux fils de Tyndare, Castor & Pollux, ont été du nombre des Argonautes. On regarde comme un acte de justice d'accorder l'hospitalité à des hommes issus de ces demi-dieux : la nouvelle peuplade est incorporée avec les anciens habitants, & les Minyens, distribués dans les différentes tribus de Sparte, en partagent les terres & s'unissent à des femmes Lacédémoniennes : celles qu'ils avoient épousées à Lemnos, deviennent les épouses d'autant de Spartiates.

Lacédémone, en recevant les Minyens, fit un acte d'humanité ; mais la politique y contribua pour beaucoup. En admettant au nombre de ses citoyens, les descendants de tout ce que la Grèce avoit eu de plus illustre, elle se rendoit respectable à ses voisins, & les Héraclides se fortifioient contre les habitants d'un pays nouvellement conquis. Mais, fiers de leur origine, & s'imaginant sans doute n'être pas faits pour obéir, les

Minyens ne tardèrent pas à remuer; ils tentèrent de s'emparer de la souveraineté. Le crime étoit énorme, & les coupables jetés dans une prison, n'avoient à attendre que le dernier des supplices. Les loix de Sparte vouloient que l'horreur d'une mort infame, fût soustraite à la lumière du jour. Jamais les coupables n'eussent échappé au glaive de la justice, sans le stratagême de leurs épouses. Filles des principaux de la Ville, elles obtiennent d'entrer dans la prison, & de parler encore une fois à leurs maris.

Dans des temps postérieurs à ceux qui nous occupent, l'amour de la patrie dans le cœur des Lacédémoniennes, l'eût emporté sur l'amour conjugal, & les maris eussent été livrés à la mort. Ces femmes se dépouillent de leurs vêtements & les donnent à leurs époux, qui, à la faveur de ce déguisement, courent se réfugier sur le mont Taygète.

Théras se préparoit à conduire sa colonie dans l'île de Callista; quoique son dessein ne fût pas de chasser les anciens possesseurs, mais de partager avec eux la contrée, il étoit avanta-

geux pour lui que sa suite fût nombreuse: un chef a besoin d'en imposer. Les Minyens, il est vrai, ne promettoient pas des compagnons dociles; mais Théras avoit résolu de quitter le pays, & de trouver, à quelque prix que ce fût, un nouvel établissement; sa suite même, composée d'une partie de ces Minyens fugitifs, étoit encore peu considérable, puisqu'il ne passa dans l'île, qu'avec trois galères qui, fussent-elles de la première grandeur, ne supposent pas la colonie au-delà de 360 hommes.

AV. J. C. 1164. Colonie de Théras.

Il étoit donc intéressant pour ce Prince de s'associer les Minyens. Ayant su qu'ils étoient échappés de leurs prisons, & que les Lacédémoniens n'en conservoient pas moins le desir de les punir, il vint demander leur grace, en s'engageant à les faire sortir des terres de Lacédémone. Il obtint cette faveur, & se mit en mer avec ceux d'entr'eux qui n'avoient point été chercher une retraite chez les Paroréates & les Caucons. Ces derniers peuples habitoient la Triphylie. Les Minyens les en chassèrent, & s'étant divisés en six corps, ils bâtirent les villes de Lépréum, Mageste, Thrixos, Pyrgum, Epium & Nadium, qui la plu-

Strab. l. 8, p. 342.

part furent détruites par les Eléens. Les Paroréates étoient apparemment voisins des Caucons.

Théras s'établit dans l'île de Callista, qui prit le nom du nouveau Souverain. Arrêtons-nous un moment à fixer l'époque de cette colonie, dont celle de Cyrène, si célèbre sur les côtes d'Afrique, fut un rejeton.

La colonie de Théras, postérieure de quelques années à l'arrivée des Minyens dans la Laconie, ne peut remonter beaucoup plus haut qu'à l'an 120 de la prise de Troie. Ces peuples furent chassés de Lemnos par les Pélasges, qui eux-mêmes l'avoient été de l'Attique, par les Athéniens irrités des insultes réitérées de ce peuple encore à demi-barbare.

Id. l. 9. p. 401.

Les aventures de ces Pélasges, le quartier d'Athènes qui portoit leur nom, prouvent qu'ils avoient fait un assez long séjour dans cette Ville. Leurs violences avoient inspiré tant d'horreur, que, jusqu'au temps de la guerre du Péloponnèse, ce lieu voisin de la citadelle, étoit demeuré désert, personne n'osant s'y établir, dans la crainte d'encourir l'effet des malédictions solemnelles, prononcées autrefois contre ces barbares:

Thucyd. l. 2.

barbares : ils n'étoient passés dans l'Attique, que depuis l'an 60 après la prise de Troie, époque du retour des Béotiens qui les avoient chassés, après une guerre de plusieurs années.

Id. l. 1. Strab. ubi sup. & p. 401 & l. 13. p. 582.

La colonie de Théras est antérieure d'une génération au plus, à l'établissement de celle des Ioniens en Asie, postérieure de quatre générations entières, à la fondation des colonies Eoliennes. Ainsi, le départ de Théras est de l'an 1124. Tout s'accorde & se lie dans une pareille chronologie. La naissance des fils d'Aristodème est de l'an 1153 : ils furent, pendant 25 ans, sous la tutelle de Théras, qui partit après leur avoir remis le gouvernement, c'est-à-dire, l'an 1128 au plus tôt, ou l'an 1124, en supposant qu'il soit encore demeuré quelque temps pour faire les dispositions nécessaires à son départ (*a*). La guerre des Pélasges contre les Béotiens, leur expulsion, leur retraite & leur séjour dans l'Attique, les violences qui les en firent chas-

Pauf. l. 7. Strab. ubi sup. Id. l. 8. p. 333.

(*a*) Consultez pour les calculs, les *Mém.* de Freret sur la Chronologie des Rois de Lydie, & la *Défense de la Chron.* 1re partie, sect. 3. §. 2. & sect. 4. §. 1.

ſer, leur expédition contre l'île de Lemnos, le paſſage des Minyens dans le Péloponnèſe, leur établiſſement à Lacédémone, leur conduite qui, ſans le ſtratagême de leurs épouſes, les eût infailliblement livrés à la mort, la permiſſion qu'ils obtinrent de ſuivre Théras dans l'île Calliſta; tous ces évènements arrivés pendant l'intervalle d'un ſiècle, ſuffiſent pour le remplir.

Her. l. 4. c. 149. Lorſque Théras s'embarqua, ſon fils encore très-jeune, refuſa de le ſuivre. « Il faut donc » dit ſon père en le quittant « que je laiſſe la brebis » au milieu des loups ». Delà le nom d'Oiolycus (*a*), qui reſta au jeune Prince. Théras avoit trouvé peu de reconnoiſſance dans ſes neveux: il falloit qu'il redoutât beaucoup leur humeur dure, pour préférer une terre inconnue au ſéjour de Sparte, où il devoit jouir d'une grande conſidération. Il craignoit que l'envie de s'emparer des biens de ſon fils, ne portât les deux Rois à des extrémités fâcheuſes. Tel étoit le motif de ſon exclamation, qui prouve en même-temps, la jeuneſſe d'Oiolycus: âgé

(*a*) Οἶν ἐν λύκοισι.

au plus, de 17 ou 18 ans, lors du départ de son père, il étoit plus jeune que les deux Rois, de 12 ans au moins. Les craintes de Théras ne se réalisèrent point ; car une des tribus des plus considérables de Sparte, étoit celle des Egides, ainsi nommée d'Egée, fils d'Oiolycus. On raconte que les membres de cette tribu, ne pouvant conserver d'enfants mâles, bâtirent, conformément à la réponse de l'Oracle des Erinnyens, un temple à Laïus & à Œdipe.

Parmi les Minyens, compagnons de Théras, se trouvoit un descendant d'Euphémus l'Argonaute : de ce Prince étoit issu Battus fondateur de la colonie de Cyrène, sur les côtes d'Afrique. Euphémus, Souverain d'un canton de la Laconie voisin du Ténare, avoit épousé Laonomé, fille d'Amphitryon & d'Alcmène : mais ce n'est point de ce mariage qu'étoient sortis les Rois de Cyrène. Dans son séjour à Lemnos, l'Argonaute avoit eu de Malaché, un fils nommé, selon les uns, Euphémus, & selon d'autres, Leucophanès : c'est de ce héros que descendoient les Rois de Cyrène.

Pind. pyth. 4. & schol.

Théras, en arrivant dans l'île Callista, ne voulut pas chasser les habitants, auxquels il tenoit par les liens du sang,

Ainsi, les sujets du nouveau Prince se trouvèrent un mêlange de Phéniciens, de Lacédémoniens & de Minyens, qui ne formèrent plus alors qu'un seul & même peuple.

L'île appellée anciennement Callista, & connue aujourd'hui sous le nom de *Santorin*, contraste parfaitement avec sa première dénomination : elle n'est couverte que de ponces, ou, pour mieux dire, ce n'est qu'une carrière de cette sorte de pierre, qu'on peut y tailler par gros quartiers. Ses côtes sont si affreuses, qu'on ne fait par où les aborder : peut-être sont-ce les tremblements de terre qui les ont rendu inaccessibles.

Tournef. t. 1. p. 100. &c.

On pense aujourd'hui que Santorin est la production d'un volcan : la Fable la donnoit comme le résultat d'une motte de terre, qu'Euphémus avoit laissé tomber par mégarde, dans le lieu où elle est située. Les anciens n'ignoroient pas que cette île n'avoit pas toujours existé, & ce n'est pas le seul témoignage qu'ils apportent de pareils évènements.

Pind. pyth. 4. Apol. & sch. illorum. Plin. l. 2. c. 86. l. 4. c. 12. Senec. quæst. l. 2. c. 26. Strab. l. 1. p. 57.

Le nom qu'elle portoit avant l'arrivée de Théras, montre que son apparition devoit être très-antérieure, je ne dis

pas à ce Prince, mais à Cadmus, qui y laissa son parent. Celui-ci ne l'eût pas choisie pour sa demeure, si elle eût été nouvellement sortie des eaux.

Théras songea à bâtir une ville qu'il pût regarder comme la capitale de ses nouveaux Etats : on suppose qu'il la construisit sur la montagne qui porte aujourd'hui le nom de St Etienne, où l'on voit encore les ruines d'une ville qui paroît avoir été considérable. Les pierres provenues de la démolition de ses murailles, sont d'une grandeur extraordinaire. Des colones entières de marbre blanc, de magnifiques statues, & sur-tout quantité de riches tombeaux, ne permettent pas de douter que ce n'ait été anciennement la capitale de l'île, celle que plusieurs auteurs ont nommée la métropole de Cyrène.

Richard, Relat. des Miss. du lev.

Un prince qui, durant 25 ans, avoit tenu les rênes du gouvernement de Lacédémone, ne fut pas embarrassé sur la forme de celui qu'il devoit établir dans son île. Les auteurs ne nous en ont rien conservé : une seule coutume des Théréens est échappée à l'injure des temps. Ce peuple ne pleuroit ni les enfants qui mouroient avant l'âge de sept ans, ni les hommes

Eust. ad. Dion. v.530.

morts au-dessus de cinquante: pensoient-ils qu'il n'est point de jouissances en deçà ou au-delà de ces époques ?

Théras fut regretté de ses concitoyens: les honneurs qu'ils lui rendoient chaque année, sur son tombeau, attestent ses bienfaits. Son fils Samus lui succéda. Ce Prince laissa deux fils: Clytius le second, règna après son père. Télémachus passa dans la Sicile, avec une colonie. La postérité du premier est inconnue, jusqu'à Æsanius père de Grinus, le dernier des Rois de Théra que nous connoissions, & sous le règne duquel Battus passa dans la Libye.

Pauf. l. 3. c. 1.
Schol. Pind. ad 2. olymp. & ad. 4. pyth.

Séfamus arrière-petit-fils de l'Argonaute Euphémus, qui avoit suivi Théras dans l'île Callista, eut un fils qui porta le nom de son trisaïeul: le temps nous a ravi la suite de ses descendants, jusqu'à la douzième génération, c'est-à-dire, jusqu'à Polymnestus, père de Battus fondateur de Cyrène.

Colonie de Cyrène.

Pour completter ce qui regarde Théras & sa postérité, nous devons parler de cette colonie, qui mérite de tenir une place distinguée dans l'histoire, non-seulement par l'étendue de ses richesses, & le nombre de ses habitants, mais par l'ardeur avec laquelle elle

cultiva les lettres. Le voisinage de l'Egypte lui donna de bonne heure le goût des sciences exactes ; il se forma dans son sein, des écoles célèbres, qui produisirent des hommes illustres, surtout dans la critique & dans l'étude des antiquités.

Etéarque Roi d'Oaxus dans l'île de Crète, avoit, d'un premier mariage, une fille nommée Phronime. Les mauvais traitements d'une belle-mère pensèrent la perdre : cette femme, entr'autres calomnies, persuada au Roi, que la jeune Princesse menoit une conduite qui le déshonoroit. Trompé par cette perfidie, Etéarque médite la mort de sa fille ; il s'attache, par les liens sacrés de l'hospitalité, Thémison marchand de Théra, qui étoit pour lors dans sa capitale, &, quand il se croit assuré de sa fidélité, il lui fait promettre avec serment, d'exécuter ce qu'il va exiger de lui. Her. l. 4. c. 153-156.

Thémison qui ne soupçonne pas qu'un père veut lui demander comme une grace, la mort de sa fille, promet : le Roi lui ordonne de précipiter la Princesse dans les flots, en retournant à Théra.

Surpris, indigné, Thémison dissimule. Ne pas feindre, eût été laisser une

innocente victime entre les mains de son bourreau : il part avec Phronime, &, pour se dégager de son serment, arrivé en pleine mer, il la fait plonger dans les flots, l'en retire, & continue sa route. On apprend l'aventure de la jeune Crétoise : Polymnestus, un des personnages les plus distingués de Théra, la reçut dans sa maison, en devint amoureux, & la rendit mère d'un fils, auquel un ton de voix foible, & une espèce de bégaiement firent donner dans la suite, le nom de Battus.

Les Cyrénéens racontoient que ce Prince, lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme, consulta l'Oracle de Delphes, sur son bégaiement : « Tu viens » lui répondit la Prêtresse « me consulter » sur le défaut de ta voix ; Apollon » t'ordonne d'aller dans la fertile Libye, » & d'y construire une ville ». Battus regarda cette entreprise comme chimérique & ridicule. Seul & sans troupes, il ne pouvoit bâtir une ville dans une terre inconnue. De retour à Théra, il oublia l'Oracle ; mais il en fut puni, & tous les Théréens furent enveloppés dans son châtiment. Ils députent à Delphes : la Pythie leur enjoint de fonder Cyrène dans la Libye.

De leur côté, les Théréens prétendoient que Grinus fils d'Æsanius, descendant & successeur de Théras, étant allé à Delphes, accompagné de Battus & des principaux de sa cour, après avoir fait le sacrifice d'une hécatombe, consulta l'Oracle, qui lui ordonna de bâtir une ville dans la Libye. Grinus s'excusa sur son grand âge, sur ses infirmités, qui le mettoient hors d'état d'exécuter une pareille entreprise : il ajouta, en montrant Battus, qu'elle conviendroit mieux à quelqu'un des jeunes gens de sa suite.

Retourné à Théra, il crut pouvoir négliger impunément l'ordre qu'il avoit reçu. Cependant une sécheresse opiniâtre désola les Théréens pendant sept années entières ; le Ciel sembloit être d'airain ; tous les arbres périrent, à l'exception d'un seul. Si cette île alors étoit comme aujourd'hui dépourvue de rivières & de sources, & n'offroit aux habitants, d'eau douce, que celle recueillie dans les citernes, c'est un prodige qu'ils aient échappé à ce fléau. Ils s'adressent enfin à l'Oracle : leur désobéissance avoit attiré leur malheur ; l'envoi d'une colonie en Libye, peut seul y mettre fin. Richard.

Les Théréens contraints de céder, députent dans l'île de Crète, pour y découvrir quelqu'habitant, ou quelqu'étranger qui eût fait le voyage de la Libye: les Ambassadeurs trouvèrent dans la ville d'Itane, Corobius teinturier en pourpre, qui leur dit avoir été autrefois jeté par les vents contraires, dans une île de cette région, qui s'appelloit Platée. Ils engagent l'artisan, par la promesse d'une grande récompense, à les suivre à Théra : Corobius part avec un petit nombre de gens qu'il conduit à Platée : les Théréens l'y laissent avec des vivres pour deux mois, & reviennent à Théra, rendre compte de leur mission. Sur leur rapport, on fait des levées dans les sept cantons de l'île, & la colonie s'embarque sur deux galères commandées par Battus, décoré du titre de Roi.

Ces traditions se ressemblent dans les vues des deux peuples, qui avoient même intérêt à imaginer une cause honnête au voyage de Battus à Delphes, & à son établissement en Libye. Les premiers, en faisant intervenir les Dieux dans la fondation de Cyrène, illustroient leur origine aux yeux des Grecs. Les habitants de Théra vouloient s'ho-

norer d'avoir donné la naiſſance au fondateur, & aux citoyens d'une ville dont l'éclat rejailliſſoit ſur la métropole. Ainſi, la vérité avoit été ſacrifiée à la vanité: heureux, ſi dans toutes les rencontres, elle ſervoit, comme dans celle-ci, à rapprocher les hommes, plutôt qu'à les déſunir!

Battus étoit un Prince éloquent: il ſe ſentoit capable de conduire une entrepriſe. Il épioit toutes les occaſions de s'emparer du gouvernement; on prétend même que ce fut par politique qu'il joua le rôle de bègue. *Schol. Pind. ad 4. pyth.*

Un ſoulèvement général avoit armé les habitants de Théra: Battus étoit à la tête d'une des factions. La fortune n'ayant pas ſecondé ſes deſirs, contraint d'abandonner l'île avec ceux des ſiens échappés à la mort, il penſa à former un établiſſement ailleurs; mais ce ne fut qu'après avoir conſulté l'Oracle de Delphes, & tâché de s'en appuyer, pour ſe ménager les moyens de rentrer un jour dans ſa patrie. Le Dieu qui, ſans doute, connoiſſoit les affaires de Théra, conſeilla prudemment à Battus, de renoncer à cette île, & de chercher dans le continent, un bonheur qu'il ne devoit

plus retrouver dans sa terre natale.

Le Dieu s'étoit déclaré pour les vainqueurs, & Battus avoit trop d'expérience pour lutter contre la superstition & la victoire: il se mit en mer, & aborda dans la Libye, où il bâtit la ville de Cyrène.

L'époque de la fondation de cette colonie, n'étoit pas plus constante que celle des autres, quoiqu'elle ne se perdît point dans les ténèbres d'une haute antiquité, puisqu'elle ne remontoit qu'à l'an 610, ou, tout au plus, 753 avant l'ère chrétienne.

Euseb.

Theophr. de plant. VI. 3. *Dodwel, de cycl.* p. 904.

Battus descendoit d'Euphémus, à la dix-septième génération. Ainsi, entre sa naissance & celle du fils de cet Argonaute & de Malaché, il y en avoit seize: il avoit atteint l'âge viril, lorsqu'il conduisit sa colonie en Libye. En supposant qu'il eût alors quarante ans, il étoit né vers l'an 793. La naissance du fils d'Euphémus étoit de l'an 1326, qui diffère peu de l'époque de l'expédition des Argonautes, en 1353. (*a*)

(*a*) Consultez *Déf. de la Chronologie*, sect. 3. §. 2. pour la Chron. de Cyrène; l'Hist. de cette Ville, par M. Hardion, T. 3. des MÉM. DE L'ACAD. & les Observations de M. l'Abbé Belley, sur le même sujet, T. 37. de la même collection.

Cyrène étoit sur la montagne de Cyra, dans une situation très-agréable. On voyoit la ville du bord de la mer qui en étoit éloignée de quatre-vingt stades. Son territoire fertile & arrosé de fontaines, nourrissoit des chevaux légers & vigoureux ; beaucoup de chèvres, & des moutons dont la queue étoit si grosse & si pesante, qu'elle traînoit par terre. Ces avantages étoient rehaussés par l'heureuse température du climat, & la pureté de l'air qu'on y respiroit.

Just. l. 14. c. 7. Strab. l. 17. p. 837.

Le fondateur de Cyrène la gouverna quarante ans : Arcésilas son fils en règna seize. Sous le règne d'un autre Battus, troisième roi de cette Ville, surnommé l'Heureux, un Oracle engagea les peuples de la Grèce à s'unir aux Cyrénéens, qui les invitoient à partager les terres de leur voisinage.

Her. l. 4. c. 159-168.

Une multitude accourut de toutes les parties de la Grèce, ravagea les terres des Libyens, voisins de Cyrène, & s'en empara. Les peuples dépouillés de leurs possessions, se donnèrent aux Egyptiens, qui vinrent pour tirer vengeance des Cyrénéens. Ils furent reçus vigoureusement par les Grecs : un petit

nombre s'enfuit en Egypte, où cette défaite fit révolter les habitants.

Arcésilas fils du dernier Roi de Cyrène, eut à son avènement quelques démêlés avec ses frères, qui, contraints de passer dans la Libye, y élevèrent la ville de Barca. En abandonnant Cyrène, ils n'avoient pas perdu de vue le dessein d'en usurper le gouvernement. Les Libyens, à leur sollicitation, quittent le parti de cette ville. Arcésilas, sans leur laisser le temps de respirer, leur déclare la guerre, tombe sur eux & sur leurs alliés, & les pousse jusques chez les Libyens Orientaux. Il est battu près de Leucon, & perd sept mille des siens.

Quelque temps après, ce Prince fut étranglé par Aliarque son frère. Son épouse le vengea par la mort de l'assassin, & Battus son fils, qui étoit boiteux, monta sur le trône. Les Cyrénéens au milieu de ces horreurs, indécis sur la forme de gouvernement qu'ils adopteroient, consultent l'Oracle de Delphes, qui leur ordonne de demander un législateur aux habitants de Mantinée. Ils obtiennent Démonax, un des hommes les plus estimés de cette Ville.

Le nouveau législateur se fait instruire de l'état des affaires de Cyrène. Toute

la Grèce alors dédaignant le gouvernement monarchique, ne respiroit que liberté. Démonax apporta en Afrique l'esprit républicain des Grecs; mais de malheureuses circonstances rendirent très-court le bonheur qu'il prépara aux Cyrénéens. Il consacra au fondateur de la colonie, des temples & des cérémonies particulières: il forma trois tribus de tout le peuple. La première contenoit les anciens habitants de Théra, la seconde, les Péloponnésiens & les Crétois: les Cyrénéens composoient la troisième. Il consomma son ouvrage, en revêtant le peuple de l'autorité qui, jusques-là, avoit été entre les mains des monarques.

Le Roi règnant se vit dépouiller de son pouvoir, sans réclamer ses droits, & les nouvelles institutions furent respectées pendant sa vie: mais, dès que sa mort eut mis Arcésilas son fils, en possession du trône, que son père avoit comme abandonné, les choses changèrent de face; il rejetta toutes les institutions de Démonax, & redemanda les honneurs dont avoient joui ses ancêtres. La ville se trouva partagée. Arcésilas ne vouloit rien céder de ses prétentions: le peuple familiarisé avec l'indépendance,

refusoit de se démettre de la souveraineté: On en vint aux mains: le Prince fut chassé & obligé de se réfugier à Samos. Phérétime sa mère, se retira dans Salamine ville de Cypre, où règnoit Evelthon.

L'un & l'autre conservoient le desir de se rétablir dans leur patrie. Phérétime ne cessoit de solliciter auprès d'Evelthon, des troupes qui aidassent son fils à remonter sur le trône: le Prince lui promettoit & lui accordoit tout, excepté une armée, que la Princesse lui redemandoit toujours avec instance. Ennuyé de ses importunités, le Roi lui envoya un jour, un fuseau d'or & une quenouille garnie. Il s'attendoit au remercîment accoutumé: Pherétime n'y manqua pas. « Ces » présents » lui répondit l'envoyé « con» viennent aux femmes, & non pas des » armées ».

Plus heureux que sa mère, Arcésilas suivi de nombreuses troupes, & muni de l'approbation de l'Oracle, étoit rentré dans son royaume: mais aveuglé par ses succès, & oubliant les préceptes de modération que la Pythie lui avoit donnés en termes énigmatiques, selon sa coutume, il ne se vit pas plutôt maître de Cyrène; qu'il poursuivit ses adversaires. Les uns furent condamnés à l'exil; les autres,

envoyés dans l'île de Cypre pour y recevoir la mort, furent jetés sur les côtes des Cnidiens, qui brisèrent leurs fers, & les envoyèrent à Théra.

Arcésilas poussa la haine jusqu'à la barbarie; il fit mettre le feu à une forteresse où s'étoit retirée une partie de ses ennemis. Alors il se rappella l'oracle d'Apollon; il vit son crime, & craignant la mort qui devoit l'en punir, il quitta une ville qu'il avoit remplie de troubles & de meurtres, & se retira chez le Roi de Barca, dont il avoit épousé la fille. Quelques exilés de Cyrène, aidés des habitants de la ville, l'ayant apperçu dans la place, lui coupèrent la tête. C'est sur-tout dans la punition des tyrans, que se montre la justice des Dieux.

Tandis qu'Arcésilas couroit chez les Barcéens, au-devant de sa perte, sa mère, qui jouissoit de l'autorité souveraine, n'a pas plutôt appris la mort de son fils, qu'elle fuit en Egypte. Elle pouvoit espérer quelque secours de Cambyses fils de Cyrus, à qui Arcésilas avoit livré Cyrène : elle va se jetter aux pieds d'Aryandes, qui gouvernoit pour ce Prince, & lui demande vengeance du meurtre de son fils, massacré, dit-elle, pour avoir tenu le parti des Perses.

Le gouverneur assemble toutes les forces de l'Egypte, se met en mer, exige des Barcéens, qu'ils lui livrent le meurtrier d'Arcésilas. Ils répondent unanimement, qu'ils sont tous complices, & qu'ils n'ont fait que se venger des maux qu'ils ont reçus. Aussitôt l'armée se remet en marche accompagnée de Phérétime. Aryandes saisissoit d'autant plus volontiers ce prétexte, qu'il vouloit réduire sous l'obéissance de Darius, tous les peuples de la Libye, dont il n'y avoit qu'un très-petit nombre qui reconnût l'autorité du Roi de Perse.

Her. l. 4. c. 200-205. L'armée s'approche de Barca, & met le siège devant la place. Depuis huit mois, on employoit vainement les plus fortes machines; on eut recours aux mines. Un ouvrier de la ville les éventa, armé d'un bouclier d'airain, dont il alloit frappant le pavé qui, ne résonnant qu'aux endroits sous lesquels on minoit, indiquoit aux Barcéens où ils devoient contreminer.

Amasis, chef de l'infanterie, voyant que la force ne suffisoit point pour réduire la ville, profite de l'obscurité de la nuit, & fait creuser un large fossé, sur lequel on étend des traverses de bois, que l'on pouvoit détruire aisément. On

recouvrit le tout de terre, de manière que cette partie n'étoit pas plus élevée que les parties circonvoisines.

Dès que le jour paroît, les Perses demandent une conférence. Les assiégés ne desiroient qu'un accommodement: on s'assemble sur l'espace dont il vient d'être question. Les conditions sont arrêtées, le traité conclu. Les Barcéens s'obligent de pàyer au Roi Darius, une somme dont on conviendroit. De leur côté, les Perses promettent de ne former aucune entreprise contre la ville, tant que subsistera le terrein sur lequel on est.

Les Barcéens se confiant sur la foi des serments, & ne soupçonnant rien de la supercherie, ouvrent leurs portes, sortent librement de la ville & y laissent entrer les Perses. Tout-à-coup le lieu sur lequel on a signé le traité s'écroule; les ennemis se croient dégagés de leur parole, ils fondent sur la ville & s'en rendent maîtres. Phérétime se fait livrer les meurtriers de son fils. Ces malheureux sont empalés autour des remparts, les femmes pendues aux murailles, après avoir eu les mamelles coupées: les biens des coupables sont abandonnés au pillage. Les Battiades & ceux

qui n'avoient point trempé leurs mains dans le ſang d'Arcéſilas, eurent la permiſſion de demeurer dans la ville : tout le reſte fut réduit en eſclavage, & les Perſes ne ſe retirèrent, que lorſqu'il n'y eut plus matière à de nouvelles horreurs. Ils traversèrent le territoire de Cyrène : les habitants, pour obéir à je ne ſais quel Oracle, leur permirent le paſſage dans leur ville. Barès Commandant de la flotte, ſe voyant au milieu d'une place riche, & à ſa diſcrétion, ſent la cupidité s'éveiller dans ſon ame, & veut la mettre au pillage. Les repréſentations d'Amaſis arrêtèrent le coup qui menaçoit Cyrène. Les barbares ſortent; mais, bientôt ſe repentant de leur modération, ils veulent retourner ſur leurs pas. Inſtruits de leur deſſein, les Cyrénéens ferment les portes. Une terreur panique s'empare de l'armée ennemie, qui s'enfuit juſqu'à ſoixante ſtades de la ville. Là ils reçurent d'Aryandes, des ordres qui leur enjoignoient de revenir en Egypte, & les Cyrénéens accordèrent avec joie, les vivres qu'ils leur demandèrent : un refus leur eût été funeſte.

Les Perſes arrivèrent en Egypte, non

ſans avoir été harcelés ſur la route, par les Libyens : Darius aſſigna pour demeure, aux priſonniers faits dans le ſac de Barca, une bourgade de la Bactriane, à laquelle ils donnèrent le nom de Barca, qu'elle conſervoit encore au temps d'Hérodote. Ainſi des habitants des ſables brûlants de l'Afrique ſe trouvèrent tranſplantés dans l'Aſie. Ces déplacements, dont l'hiſtoire ancienne fournit aſſez d'exemples, montrent en même-temps, la raiſon du contraſte des mœurs & des uſages d'un canton avec ceux qui l'environnent, & des ſimilitudes entre ceux de contrées éloignées. L'auteur de tant de troubles périt miſérablement : le Ciel, dit un ancien, déteſte les vengeances trop cruelles. *Her. l. 4. c. 205.*

Le royaume de Cyrène ſubſiſta ſous huit rois, qui portèrent la couronne l'eſpace de deux-cents ans, & qui tous, à l'exception du premier, furent tyrans & malheureux. Le premier Battus avoit élevé des temples, planté des bois ſacrés. Il étoit Grec : ainſi les Dieux de la Grèce furent ceux de Cyrène ; il y reçut lui-même les honneurs héroïques. Ces peuples envoyoient auſſi des Théores dans la Grèce, vraiſemblablement à Delphes, dont ils regardoient *Pind. pyth. 5. Callim. in Del.*

l'Oracle, comme la cause de l'établissement de leur colonie.

Ælian. v. hist. l. 12. c. 30. *Plut. ad princip. indoct. & in Lucul.*

Devenus républicains, les Cyrénéens demandèrent à Platon, un plan de gouvernement. Le philosophe leur répondit que le luxe & la mollesse où ils vivoient, étoient incompatibles avec de bonnes loix, & qu'ils avoient besoin d'être préparés par l'adversité. La fertilité de leur territoire, leurs ports, leur industrie, leur procuroient la plus grande abondance. Les arts & les sciences ne les rendirent pas moins célèbres que leur puissance : Cyrène eut des écoles de philosophie & de mathématiques ; elle excella dans l'art de graver les métaux & les pierres fines. Ses monétaires se distinguèrent par leur habileté. Plusieurs hommes illustres y reçurent le jour ; entr'autres, Aristippe fondateur de la secte Cyrénaïque, le fameux Carnéades, le savant Eratosthène, le poëte Callimaque, &c. Les Cyrénéens essuyèrent des révolutions ; mais elles nous écarteroient trop de notre objet, auquel il est temps de revenir.

Le tableau des suites de l'invasion du Péloponnèse, par les Héraclides, est la preuve de l'étonnante population que la Grèce renfermoit dans son sein.

Peu de temps après la colonie de Théras, un nouvel essaim sorti de Sparte, fonda la ville de Mélos dans une des Cyclades de même nom : le Péloponnèse étoit alors chargé d'habitants. Long-temps les Héraclides n'osèrent donner les mains à des émigrations qui les eussent privés de leurs plus braves soldats ; ils n'envoyèrent de colonies au loin, que lorsqu'ils furent assez affermis pour ne plus craindre, ni les anciens citoyens qui étoient restés dans le Péloponnèse, ni ceux qui, l'ayant abandonné, n'attendoient que l'occasion d'y rentrer.

Av. J. C. 1115. *Thucyd. l. 5. sub fine, & l. 1.* Fréret.

Une grande partie de l'Italie dût aussi à la Grèce, ses habitants, sa religion & ses loix. L'extrémité méridionale de cette belle contrée, porta le nom de Grande Grèce. L'établissement d'une colonie d'anciens Grecs en Italie, est un fait certain, quoique la date précise & les circonstances véritables de leur passage, ne nous soient pas connues. La langue des Latins & des Opiques, dont le fonds est Grec, quoiqu'elle ait emprunté plusieurs mots barbares des *Ombri*, avec lesquels les Pélasges s'étoient mêlés, seroit une preuve suffisante de l'ancienne

Grande Grèce.

communication de la Grèce avec l'Italie. La conformité de la religion de ses anciens peuples, avec celle des premiers Grecs, le démontre plus sensiblement encore. Elle n'étoit point chargée de tous les détails poétiques, dont ceux-çi altérèrent postérieurement ce fonds simple dans son origine. Les Romains ni les Toscans n'avoient point d'abord avili leurs Dieux par des fictions bizarres, ni autorisé des fêtes licencieuses : dans la suite, le commerce des Romains avec les Hellènes, introduisit à Rome, presque toutes leurs Divinités, avec leurs fables. Quelques princes, au retour du siège de Troie, fondèrent de nouvelles villes en Italie.

Dion. Hal. l. 1.

Nous parcourons une époque fertile en établissements, & mémorable par ses révolutions. Dans la Grèce septentrionale, l'abolition de la royauté à Thèbes & à Athènes, celle de l'Archontat décennal, la législation de Dracon, celle de Solon, la Guerre sacrée entreprise contre les habitants de Cirrha, la tyrannie de Pisistrate & celle de ses enfants ; dans le Péloponnèse, l'invasion des Héraclides, & la fin des guerres civiles qu'elle occasionna, l'établissement des jeux Olympiques,

Olympiques, par Iphitus, la législation de Lycurgue, les deux guerres de Messène, celle des Argiens; hors de la Grèce, la fondation des diverses colonies, l'agrandissement des villes qu'elles élevèrent, les guerres de ces petits États entr'eux & avec les Rois Lydiens & Cariens, &c., &c : tant d'évènements, dont le souvenir n'étoit pas confié seulement à la tradition, mais dont le détail & les circonstances étoient rapportés dans les écrits qui, sur la fin de l'époque où nous sommes entrés, commençoient à se multiplier; tant d'objets importants ont été ou vont devenir l'objet de nos recherches.

Terminons par les réflexions d'un auteur qui savoit examiner les faits avec cette érudition qui doit toujours servir de guide à la philosophie, pour qu'elle ne s'égare point. Bougainv. T. 29 des Mém.

« Le retour des descendants d'Her» cule dans le Péloponnèse, & l'établis» sement des Doriens qu'ils amenoient » avec eux des montagnes de la haute » Thessalie, replongèrent la Grèce dans » la barbarie & l'ignorance. Les mœurs » que les Lacédémoniens conservoient » encore dans les siècles plus polis, peu» vent nous faire juger de ce que furent

» leurs ancêtres dans les premiers temps.
» Nous savons ce que produisit autre-
» fois parmi nous, l'invasion des Nor-
» mands, sous les foibles successeurs
» de Charlemagne. Les courses im-
» prévues de ces pirates, en répandant
» la terreur dans toute la France, étouf-
» fèrent les germes de littérature & de
» philosophie, que Charles avoit semés,
» avec tant de soin, dans tous ses Etats,
» & ramenèrent les jours ténébreux que
» le génie d'un prince supérieur à son
» siècle, avoit dissipés. Un évènement
» pareil, avoit produit une semblable ré-
» volution dans la Grèce. Tant de faits
» modernes sont la répétition & la
» copie de faits plus anciens: ils offrent
» des objets de comparaisons si justes
» & si frappantes, que nous devrions
» plus souvent chercher dans les cir-
» constances de ces évènements moder-
» nes, dans leurs causes & dans leurs
» effets, la solution des problêmes que
» l'histoire ancienne nous présente: il
» en résulteroit des explications simples
» & naturelles, qui, faisant disparoître
» un faux merveilleux, ôteroient au pyr-
» rhonisme, des armes dont il abuse
» contre l'antiquité. »



LIVRE DIX-HUITIÈME.



SUITES de l'invaſion des Héraclides; Hiſtoire de Lacédémone.

LE Péloponnèſe avoit changé de maîtres. Les deſcendants d'Hercule, aſſis ſur des trônes occupés peu de temps auparavant par les Pélopides, pouvoient donner paiſiblement des loix à leurs ſujets, & faire oublier, par leur douceur, les anciens Souverains. On aura peine à s'imaginer que des barbares tels que nous venons de les dépeindre, aient pu goûter des maximes capables d'aſſurer le bonheur des peuples : mais ces hommes cruels & ardents à envahir, après avoir remis l'épée dans le fourreau, dûrent ſonger aux moyens de conſerver leurs conquêtes. Les qualités propres à conquérir, ne ſont plus celles qui conviennent pour gouverner.

La Grèce ſituée au-delà de l'Iſthme, ne formoit qu'une république fédérative

composée de plusieurs petits royaumes indépendants les uns des autres. Trois frères possédoient les trois principales parties du Péloponnèse. Téménus règnoit à Argos; le trône de la Messénie étoit occupé par Cresphonte; Aristodème donnoit des loix à Sparte. Un autre Héraclide s'étoit emparé de Corinthe, & l'Elide appartenoit à un Prince qui tenoit aux descendants d'Hercule par un lien aussi fort que celui du sang; la reconnoissance.

Plat. de leg. l. 3. De tous ces Princes, les fils d'Aristomaque furent les seuls qui, avant de se séparer, conclurent un traité, par lequel ils rendirent leurs intérêts communs, & des trois Etats, n'en formèrent qu'un, relativement à la défense: l'armée s'obligea par serment, de les secourir contre tout agresseur. Les Souverains & les sujets de ces trois villes se jurèrent, suivant les loix passées entr'eux, pour régler l'autorité d'une part & de l'autre la dépendance, les premiers de ne point aggraver le joug du pouvoir, lorsque le temps & l'agrandissement de leur famille auroient affermi leur puissance; les seconds de ne jamais rien entreprendre, ni de permettre qu'on n'entreprît rien contre les droits de leurs Souverains,

tant qu'ils demeureroient fidèles à leur parole.

Ce contrat passé entre des sujets & leurs princes, est peut-être le seul dont l'histoire fasse mention. Les Rois & les sujets des trois Etats avoient fait le serment, en cas d'attaque, de prendre les armes pour la défense réciproque : il existoit une autorité prépondérante, une voix d'appel, à laquelle, supposée la contravention, la partie lèzée pouvoit avoir recours; ce qui ne la constituoit plus juge dans sa propre cause. Au défaut d'une pareille clause, le contrat eût été illusoire, en ce que, paroissant lier les parties contractantes, il les auroit laissées dans le fait, maîtresses de n'obéir qu'à leurs caprices.

Le temps qu'avoit exigé la conquête du Péloponnèse, la douceur du climat, la bonté du sol, les mœurs, & sur-tout le commencement de civilisation des peuples soumis, avoient singulièrement hâté celle des Héraclides : ils surent tirer parti des circonstances, & se former un gouvernement politique, le meilleur que l'état des choses pût comporter. Cette convention, soit que les rois en fussent les auteurs, soit qu'ils n'eussent fait que l'adopter, étoit pour

leurs possessions respéctives, la source du plus grand avantage qui puisse jamais se rencontrer dans une semblable constitution, où de petits Etats jaloux de leur liberté, & ne pouvant par eux-mêmes la conserver, n'ont d'autre voie pour y parvenir, qu'une confédération.

Il ne nous reste pas autant de connoissances sur le gouvernement civil institué par les Héraclides, que sur le gouvernement politique : mais une chose dût leur applanir les difficultés de la législation. La trop grande disproportion dans les richesses des citoyens, est une des causes les plus prochaines de la dépravation des mœurs : l'opulence ne corrompt pas moins l'ame, que la pauvreté ne l'avilit. Les législateurs de la Grèce avoient senti de bonne heure cette vérité, & la révolution qui substitua le gouvernement républicain au monarchique dans la plupart des villes, la rendit plus sensible encore. Les législateurs Doriens, en travaillant à établir une espèce d'égalité dans le partage des biens, n'eurent point à essuyer les contradictions qu'éprouvèrent partout ailleurs, ceux qui voulurent toucher aux possessions foncières, & abolir les dettes. La révolution s'opéra paisiblement

& sans obstacles; aucun n'avoit contracté de dettes fort anciennes, ou très-considérables, & les terres de chaque particulier n'étoient pas arrachées à des citoyens, mais à des ennemis.

Par quelle fatalité un plan de gouvernement si bien conçu, ne conduisit-il point au but où l'on tendoit? Des trois principaux Etats qui composoient l'association des Héraclides, deux perdirent en peu de temps leurs loix & leur constitution. Cependant les Doriens jouissoient d'une puissance respectable; ils se croyoient en état de défendre, contre les Barbares, le Péloponnèse & la Grèce entière.

Les restes de l'Empire Troien en imposoient encore: on craignoit que quelqu'un de ses Princes ne vengeât un jour le désastre de ses aïeux; &, pour les Grecs de ces temps, Troie étoit aussi formidable, que le grand Roi parut l'être aux Grecs postérieurs. Mais on crut la nouvelle forme capable de mettre la Grèce à l'abri de tout danger. L'armée des trois frères passoit pour être supérieure à celle d'Agamemnon. Les Doriens avoient battu les Achéens vainqueurs de Troie, &

l'on regardoit les Héraclides comme des généraux plus expérimentés que les descendants de Pélops.

De toute cette puissance, il ne subsista néanmoins que le royaume de Sparte: encore cette ville ne cessa-t-elle d'avoir les armes à la main contre les deux autres. Il existoit donc un vice caché dans la confédération, & l'union n'étoit qu'apparente.

Si, dans le temps du partage, il se fût trouvé un homme instruit & capable de prévoir les évènements, en ne faisant des trois monarchies qu'un empire, il eût réalisé les espérances qu'on avoit conçues, &, comme le dit Platon, le Péloponnèse, gouverné par de véritables loix, eût garanti la Grèce de l'invasion des Perses, & peut-être de toute autre nation; ses peuples n'eussent point été méprisés comme des hommes que la diversité d'intérêts rendoit peu redoutables.

Sparte eut des rois sages, & de bons citoyens, parce qu'elle eut de bonnes loix: un homme, tel qu'une longue suite de siècles suffit à peine pour le créer, fut accordé par la nature, à cette heureuse contrée. Lycurgue fut le législateur & le sauveur des Lacédémoniens;

peut-être le fut-il de la Grèce entière. Voyons quelle étoit la situation de Sparte, lorsque ce grand homme parut.

Théras avoit laissé le sceptre à ses neveux que l'âge, & non l'expérience appelloit au trône. L'un & l'autre, par l'ordre d'Apollon, portoient le titre de Roi, & telle fut l'origine des deux familles qui règnèrent conjointement à Sparte, durant près de neuf siècles. L'antipathie divisa toujours les deux frères, & leurs descendants héritèrent de cette mésintelligence.

Her. l. 6. c. 52. Pauf. l. 3. c. 1.

La longue guerre dont le Péloponnèse venoit d'être le théatre, n'avoit pas favorisé la population de la Laconie : chasser les habitants de leurs héritages, les contraindre de fuir leur terre natale, & d'aller chez des étrangers demander la subsistance qu'on leur arrachoit, n'étoient pas des moyens propres à la multiplication de l'espèce.

Eurysthène & Proclès prenoient la conduite d'un Etat délivré enfin des maux qu'entraîne la guerre, mais affecté encore des suites de cette plaie récente : le pays étoit, pour ainsi dire, désert ; leur premier soin fut de le repeupler.

Encourager l'agriculture & les arts,

maintenir les bonnes mœurs, & donner aux citoyens dans de sages loix, les garants de leurs propriétés, en eussent été le moyen; mais l'expérience manquoit aux jeunes Souverains: ils admirent tous les étrangers indistinctement. Pour les fixer, ils leur accordèrent les droits, les privilèges des naturels & des citoyens. Sparte devint le réceptacle des gens sans état, & de tous les vices, suite nécessaire de l'ignorance & de la pauvreté.

Strab. l. 8. p. 364. & 365.

Les deux rois séparèrent la Laconie en six parties: on ignore le but de cette division. Nous ne sommes pas mieux informés des loix & des principes du gouvernement adoptés avant Lycurgue; tout ce qu'on sait à ce sujet, se réduit à ce que nous avons dit du contrat fait entre les Rois Héraclides & leurs sujets.

Eurysthène & Proclès choisirent Sparte pour leur capitale; ils continuèrent d'habiter la ville où leur père Aristodème faisoit sa résidence, ainsi que les rois qu'il avoit dépouillés.

De toutes les histoires particulières de la Grèce, celle de Sparte devient la plus difficile, par le détail des actions de deux familles règnantes en même temps. Pausanias crut se mettre à l'abri

des inconvénients, en décrivant séparément leurs actions; mais ce plan, excellent pour l'histoire des rois, n'est point le nôtre, qui écrivons celle du pays.

Après un règne de quarante-deux ans, Eurysthène laissa la couronne à son fils Agis, qui, pendant la courte durée d'une année qu'il occupa le trône, fit à l'humanité une plaie dont elle eut long-temps à gémir. Jaloux d'accroître sa puissance, il forma le dessein d'enlever aux étrangers que son père avoit attirés dans ses Etats, les prérogatives dont ils jouissoient. Environnés de toutes parts de leurs ennemis, qu'eussent-ils fait pour s'opposer à cette injuste prétention? Le parti le plus prudent étoit de céder à la violence : tous se soumirent sans résistance. Agis les dépouilla de leurs privilèges, qui consistoient dans l'association aux charges & aux affaires publiques, & leur imposa un tribut. Les habitants d'Hélos seuls se crurent en état de tenir tête; ils furent vaincus & réduits en servitude, avec injonction à leurs maîtres, de n'accorder la liberté à aucun d'eux, & de ne point les vendre hors du royaume.

Strab. ubi sup.

Hilotes.

La guerre des Hilotes fut l'origine

Strab. l. 8. p. 343. & 363. Pauf. l. 3. c. 20. Iliad. l. 2. v. 584.

de l'espèce d'esclaves connus à Lacédémone sous ce nom. Située au fond du Golfe Laconique, entre Gythium & la ville d'Acries, Hélos faisoit, à ce qu'on croit, dès le temps de la guerre de Troie, partie du royaume de Sparte.

On ne voit point dans l'histoire, que ses habitants aient essuyé aucune révolution jusqu'au retour des Héraclides, qui, sans doute, n'épargnèrent pas plus les Hilotes, que le reste du Péloponnèse. Les Doriens n'expulsoient pas tous les possesseurs des pays dont ils s'emparoient. Maîtres de la plus grande & de la meilleure partie des terres, ils laissoient à l'ancien peuple, les plus mauvaises, dont à peine il retiroit, à force de travail, de quoi se nourrir : dépouillé d'ailleurs de toute autorité, il n'étoit employé que dans les occasions les plus dangereuses. La politique des successeurs de ces Héraclides n'avoit pas changé. La manière barbare dont ils en agirent avec les malheureux habitants d'Hélos, démontre le despotisme des Rois de Sparte, & la férocité de ce peuple. L'esclavage des Hilotes fut antérieur à la législation de Lycurgue : ce grand homme ne fut point l'auteur

Isocr. in Panath.

des cruautés exercées sous l'autorité des loix, & qu'on a reprochées à si juste titre, aux Spartiates.

Les Messéniens furent agrégés aux Hilotes postérieurement à Lycurgue, & l'usage prévalut de leur donner à tous, le même nom; mais on ne doit pas plus imputer cette action au législateur, que tant de guerres qui contredisoient formellement ses principes.

On a généralement une fausse idée des Hilotes; il ne faut pas les confondre avec ces esclaves (*a*) dont les fonctions avoient un rapport plus particulier aux maîtres, & se bornoient aux soins domestiques. Leur origine étoit commune: mais les derniers tombèrent dans un tel avilissement, qu'ils ne pouvoient aspirer à aucune considération. C'étoient eux que, dans la suite, les Lacédémoniens forçoient de boire jusqu'à s'enivrer, & qu'ils offroient en cet état, aux yeux des jeunes gens, pour leur inspirer l'horreur d'un vice qui met l'homme au-dessous des animaux: c'étoit dégrader des hommes, pour en former d'autres.

Pollux. Plut. in Lycurg.

(*a*) Οἰκέται, *Domestici*. Voyez dans le T. 23 des MÉM. DE L'ACAD. les *Recherches* de M. CAPPERONIER, sur les Hilotes.

Athen. C'étoient encore ces mêmes esclaves qu'on obligeoit, tous les ans, de recevoir un certain nombre de coups, sans les avoir mérités, & seulement pour qu'ils ne désapprissent pas la servitude. Quelqu'un d'entr'eux sembloit-il par son air, ou l'élégance de sa taille, s'élever au-dessus de la condition pour laquelle on le croyoit né? cet infortuné, à qui l'on faisoit un crime des dons mêmes de la nature, étoit puni de mort, & son maître condamné à l'amende. On le forçoit aussi d'employer les mauvais traitements, pour empêcher les esclaves qui lui restoient, de blesser par des avantages extérieurs, les yeux des Spartiates. Quelqu'indignité qu'exerçassent contr'eux ces maîtres féroces, tout recours aux loix leur étoit interdit. Ils étoient au-dessous de l'animal domestique, qui, par sa fidélité, obtient les caresses de son maître. Esclaves en même-temps des particuliers & du public, on se les prêtoit les uns aux autres; &, soit que les Lacédémoniens voulussent les humilier davantage, soit qu'ils n'eussent d'autre but que de les distinguer du reste des citoyens, ils n'avoient pour tout vêtement, qu'un bonnet & un habit de peau de chien. Tel étoit l'esclavage à Sparte,

Arist. Polit. l. 2. c. 3.

&, sous ce point de vue, les Spartiates furent les plus affreux des hommes.

Les Hilotes n'avoient point à souffrir un pareil avilissement, moins libres que les hommes libres; moins esclaves que les esclaves, ils tenoient, pour ainsi dire, le milieu entre la liberté & la servitude. Adonnés aux travaux de la campagne (*a*), à force de peines & de sueurs, ils arrachoient à la terre de quoi faire subsister un peuple qui ne négligea peut-être l'agriculture, que par la nécessité d'avoir continuellement les armes à la main : fonction qu'il ne vouloit confier qu'à lui-même. *Pollux.*

Lycurgue, loin d'aggraver le poids de l'esclavage, en adoucit la rigueur. Avant de donner des loix à ses concitoyens, il avoit été s'instruire en différentes contrées : il vit en Crète, les terres cultivées par les Périéciens, qui, chaque année, payoient une certaine redevance aux propriétaires. De retour à Lacédémone, il établit cet usage. Un étranger demandoit à Alexandridas, pourquoi les Lacédémoniens, au lieu de cultiver leurs terres eux-mêmes, *Plut. in Lycurg. & in Lacon.*

(*a*) Castellani, *agrestis genus.* Tit-Liv. l. 34.

confioient ce soin aux Hilotes ; « parce » que » dit-il « nous les avons acquises » non en les cultivant, mais en nous culti- » vant nous-mêmes ». Le but du légiflateur étoit de faire des Spartiates autant de soldats ; les Hilotes au contraire, toujours occupés à solliciter les bienfaits de la terre, devinrent en quelque façon, les fermiers de tout le territoire : aussi Cléomènes disoit-il qu'Homère étoit le poëte des Lacédémoniens, & Hésiode celui des Hilotes. Une partie étoit destinée aux métiers : conformément aux loix de Lycurgue, les hommes libres n'en pouvoient exercer aucun. Les Spartiates étoient les seuls propriétaires ; seuls ils remplissoient les fonctions de la Magistrature, & pouvoient porter les armes. Ils étoient cependant en petit nombre, eu égard à l'étendue de la Laconie. Lycurgue avoit fait de tout le pays trente mille parts, dont les possesseurs se nommoient Lacédémoniens, & habitoient les différentes villes du royaume. Les citoyens de Sparte, qui en possédoient neuf mille autres, sont toujours distingués dans les auteurs, par la dénomination de Spartiates. Le royaume ne comprenoit donc en tout, que trente-neuf mille proprié-

taires, & ne renfermoit que le même nombre de familles libres : tout le reste de la nation étoit esclave.

Les Hilotes jouissoient cependant de quelques propriétés mobiliaires, d'où sans doute ils tirèrent les moyens de payer cinq mines Attiques, prix auquel Cléomènes dans la suite, mit leur affranchissement. Lycurgue, supposé que ce fût d'après les Périéciens de Crète qu'il réforma les Hilotes à Sparte, eut trop de génie pour ne pas conserver d'une institution, ce qu'elle avoit de meilleur. Les Périéciens étoient proprement les fermiers des Crétois : ils avoient des baux dont ils étoient tenus, chaque année, de payer le montant, sur lequel l'Etat retenoit la somme nécessaire aux dépenses de l'administration : l'excédent leur appartenoit. Il en fut de même à Sparte. Les Hilotes cultivoient les terres dont ils rendoient un tribut déterminé, & que les propriétaires n'étoient pas maîtres de changer. Le législateur, qui vouloit détruire chez ses concitoyens, l'avarice jusques dans ses racines, eût manqué son but, en laissant à leur disposition, le prix des baux, & il avoit trop d'humanité pour ne pas chercher à adoucir l'esclavage, par un

juste gain, qui d'ailleurs étoit pour les Hilotes, un motif d'augmenter le produit des terres confiées à leurs soins.

Sparte & la Crète n'étoient point les seules Républiques qui en usassent ainsi; ceux des Béotiens, qui, lors de la conquête d'Arné par les Thessaliens, ne voulurent point retourner dans leur patrie, restèrent volontairement esclaves de leurs vainqueurs, dont ils cultivèrent les terres, sous le nom de *Pénesies*, & devinrent plus riches que leurs maîtres.

Athen. l. 6. c. 7.

Les Hilotes, consacrés à l'agriculture & aux arts, dûrent se multiplier considérablement: leur nombre fut bientôt capable de causer de l'inquiétude aux Spartiates. On remarque que sur quarante mille Laconiens qui se trouvèrent à la bataille de Platées, on comptoit trente-cinq mille Hilotes; car, dans la suite, on leur fit porter les armes, sous leurs maîtres. Les Etoliens en emmenèrent cinquante mille dans une autre circonstance, & Thucydide, parlant des habitants de Chio, assure qu'il n'y avoit nulle part plus d'esclaves, si l'on en excepte Lacédémone.

Cragius, l. 8. c. 40.

Le moyen qu'employoient les Spartiates pour s'opposer à cette prodi-

gieuse multiplication, est une preuve de leur barbarie : c'est ce qu'ils appelloient la *Cryptie* ou *embuscade*. En entrant en charge, les Ephores déclaroient la guerre aux Hilotes, &, de ce moment, il étoit permis de les tuer impunément. On envoyoit en certains temps à la campagne, les plus adroits & les plus braves d'entre la jeunesse Lacédémonienne, armés de poignards & munis des provisions nécessaires à leur subsistance. Ils se tenoient cachés pendant le jour, dans des lieux couverts, & dès que la nuit leur permettoit de quitter leurs retraites, ils se répandoient sur les chemins, & massacroient ceux des Hilotes qu'ils pouvoient surprendre.

Plut. in Lycurg.

Attribuer avec Aristote, un pareil établissement à Lycurgue, c'est insulter la nature humaine, & prétendre que le vice & la vertu peuvent s'allier dans le même cœur. Après les preuves multipliées que nous donnerons bientôt de la grandeur d'ame de cet illustre législateur, peu de nos lecteurs, sans doute, oseront lui imputer de pareilles atrocités. Ce n'est pas que cette barbarie si reprochée aux Spartiates, n'ait pu prendre son origine dans l'austérité des loix de Lycurgue; il avoit mis trop de soin à

les isoler des autres nations, pour qu'ils n'oubliassent pas quelquefois qu'ils étoient hommes : mais on conviendra qu'il existe une extrême différence, entre commander des cruautés, & donner des loix dont l'abus y conduit.

La nature désavoue l'esclavage ; elle créa les hommes pour être libres, & malheur au peuple dont les institutions la contredisent ! Quelles peines les Hilotes ne causèrent-ils pas aux Spartiates ! & combien de fois ces derniers n'eurent-ils pas à contenir comme ennemis, des hommes dont un traitement moins rigoureux eût fait autant de citoyens.

Arist. Polit. l. 2, c. 7. » Les Hilotes « disoit un des plus grands hommes de l'antiquité « sont autant » de serpents que les Lacédémoniens » nourrissent dans leur sein, toujours » prêts à se révolter. Leur laisse-t-on » trop de liberté ? ils veulent s'égaler » à leurs maîtres. Les haines & les » rebellions sont le fruit des traitements » trop durs qu'on leur fait éprouver. »

Quelle situation que celle d'un peuple continuellement entouré d'un ennemi qui lui est de beaucoup supérieur en nombre, & auquel il ne manque que l'audace, pour prendre la place de ses tyrans ! C'est à ces mêmes hommes

néanmoins que les Lacédémoniens étoient quelquefois obligés de mettre eux-mêmes les armes à la main : rarement les voit-on entrer en campagne sans être accompagnés d'une troupe d'Hilotes. En effet, dans un pays où le plus grand nombre des habitants étoit esclave, ils n'eussent pu lever une armée considérable sans y avoir recours. D'ailleurs il eût été imprudent, durant leur absence, de laisser au milieu de leur patrie, un ennemi que souvent leur présence pouvoit à peine contenir.

La guerre fournissoit aux Hilotes les moyens de s'affranchir de l'esclavage ; plus d'une fois la liberté fut la récompense de leur bravoure & de leurs services. La cérémonie de l'affranchissement consistoit à les promener autour des temples, la tête couronnée de fleurs. Ils pouvoient ensuite se retirer où ils vouloient ; mais plus ordinairement ils étoient envoyés en colonie, sous les ordres d'un *Harmoste* ou Gouverneur ; ce qui pourroit faire présumer qu'on les regardoit alors comme citoyens, si l'on ne savoit combien les Lacédémoniens étoient jaloux de leurs droits.

Une sage politique arrêtoit dans les

environs de Sparte, ceux des Hilotes dont on venoit de briſer les fers, lorſqu'ils reſtoient dans le pays : c'eſt ce qu'atteſte le nom qu'on leur donnoit (*a*).

Pauſ. l. 3. c. 2. La victoire des Hilotes avoit ſans doute illuſtré le règne d'Agis, puiſque ſes ſucceſſeurs furent ſurnommés Agides. Sous ſon règne, les Lacédémoniens ſecondèrent Patréus, fondateur de Patra, ville d'Achaïe, & Graïs arrière-petit-fils d'Oreſte, dans l'établiſſement qu'il fit ſur les côtes de l'Aſie-mineure. La colonie conduite à Lesbos par Penthilus ſon aïeul, l'avoit déterminé à ſe fixer dans le continent dont cette île eſt voiſine.

Ibid. c. 7. Plut. in Lycurg. Proclès, chef de la ſeconde branche des Héraclides de Sparte, n'eſt connu par aucune action éclatante : on ignore la durée de ſon règne, ainſi que celui de ſes premiers ſucceſſeurs. Soüs, ſon fils, fit pluſieurs conquêtes ſur les Arcadiens qui habitoient la ville de Clitor. Ces peuples tenoient le Roi de Sparte bloqué dans un poſte difficile, où il manquoit abſolument d'eau ; l'armée étoit près de périr avec ſon chef, victime d'une ſoif

---

(*a*) *Περίοικοι, Accolæ, qui circa nos habitant.*

ardente. Dans cette extrémité, Soüs proposa un accommodement, & convint d'abandonner toutes ses conquêtes, à condition que les Arcadiens lui permettroient, & à toute son armée, de se désaltérer dans un ruisseau qui couloit aux environs.

Des serments réciproques confirment le traité. Soüs assemble ses troupes, il offre la couronne à celui de ses soldats qui voudra s'abstenir de boire. Aucun n'eut le courage d'acheter un trône aux dépens de sa vie. Soüs en présence des ennemis, s'approche le dernier du ruisseau, se rafraîchit & se lave le visage, sans boire une seule goutte d'eau, puis il se met en marche, & refuse de rendre les terres conquises, sous prétexte que tous les membres de l'armée n'ont pas bu. Quoique cette action ne trouvât pas de censeur, & que le Roi vécût estimé de ses concitoyens, ce ne fut point son nom qui servit à désigner les rois de sa branche: sous Eurytion, ou Eurypon son fils, ils changèrent le surnom de Proclides, en celui d'Eurypontides, qu'ils conservèrent toujours depuis.

Pour s'attirer la bienveillance des Spartiates, Eurypon relâcha les rênes du gouvernement. Une horrible confu- *Plut. in Lycurg.*

ſion, une licence effrénée furent le fruit de ſon peu de fermeté : le peuple devint entreprenant, il empiéta ſur les droits du Roi, & profita ſi bien de la foibleſſe & de la condeſcendance de ſes ſucceſſeurs, que l'autorité tomba dans le mépris. S'ils tentoient de la recouvrer, la haine du peuple éclatoit : diſſimuloient-ils ? les loix n'étoient plus écoutées, & les ſujets ſe livroient aux derniers excès.

L'origine de tant de déſordres fut peut-être la diviſion du pouvoir ſuprême. Chacun des deux Rois avoit ſes créatures, ſes vues, ſes intérêts particuliers. Il ſe forma dans l'Etat, deux partis, qui, à l'envi, cherchoient à s'accroître : delà ces complaiſances ſi préjudiciables à la ſouveraine puiſſance & au bonheur public : le nerf de l'autorité fut affoibli ; les diviſions inteſtines ſe multiplièrent ; le mal porté à ſon comble, ne put être guéri que par un remède violent, & que Lycurgue ſeul étoit peut-être capable d'adminiſtrer. Sans ce légiſlateur, Sparte fût bientôt devenue la conquête de quelque prince voiſin.

Echeſtrate étoit monté ſur le trône après la mort d'Agis ſon père. Les Lacédé-

moniens

moniens chassèrent de Cynure ville de l'Argolide, tout ce qui s'y trouva d'habitants en âge de porter les armes. Ces peuples originaires d'Argos, & conduits dans la ville qu'ils occupoient, par Cynure fils de Persée, tenoient aux Argiens par les liens du sang. Au mépris de ces nœuds sacrés, ils souffroient que des bandits de leur territoire ravageassent les terres de la métropole, jusqu'aux portes de laquelle ils ne craignoient pas eux-mêmes d'étendre leurs incursions. Les Lacédémoniens, en conséquence du traité qui unissoit les Rois Héraclides du Péloponnèse, délivrèrent Argos de ses ennemis.

Labotas & Prytanis qui succédèrent l'un à Echestrate, l'autre à Eurypon, furent témoins des premières querelles qui divisèrent ces deux peuples. Les Lacédémoniens maîtres de Cynure, avoient accru leurs Etats de cette ville, & de son territoire. Les Argiens, qui crurent peut-être que Sparte avoit fait cette conquête pour Argos, & qui pouvoient s'imaginer avoir des droits sur cette place, prennent les armes, & saisissent toutes les occasions de s'emparer de quelque partie du pays.

Id. ibid. & c. 7.

Ils emploient les sollicitations, pour détacher de l'alliance de Sparte, les peuples voisins & amis de cette Ville: mais cette guerre, dans laquelle il ne se passa rien de remarquable, n'eut point de suites.

Eunome & Dorissus succédèrent à Prytanis & à Labotas. Le second fit place à Agésilas qui gouverna conjointement avec Eunome. La discorde & l'indépendance s'étant accrues à Sparte, le crime s'y montroit avec l'audace de l'impunité, & la violence tenoit lieu de loi. Lacédémone en paix avec les étrangers, se déchiroit le sein: on osa attenter à la personne des rois; Eunome perdit la vie dans une sédition, en voulant séparer deux citoyens.

Plut. in Lycurg.

Ce Prince laissoit deux fils, Polydecte & Lycurgue. L'aîné, qui lui succéda & partagea l'Empire avec Archélaüs, n'est connu par aucune action, & mourut sans enfants. Le peuple jetta les yeux sur Lycurgue: il succéda à son frère, & porta la couronne quelques mois. Mais ce grand homme n'eut pas plutôt appris que la Reine sa belle-sœur étoit enceinte, qu'il déclara que le sceptre appartenoit à l'enfant dont elle seroit mère, supposé que ce fût un fils. Cette

déclaration déceloit son ame, & montroit qu'il n'étoit pas capable d'un crime. La veuve de Polydecte crut pouvoir le tenter par l'espérance d'un trône qu'elle lui offrit de partager. Elle promet de faire périr l'enfant qu'elle porte dans son sein, si Lycurgue consent à l'épouser. Il frémit d'horreur: quelle épouse qu'une mère dénaturée! Cependant il dissimule: l'intérêt de l'enfant exigeoit qu'il feignît d'approuver le dessein de la mère. Il la prie, sous prétexte de ménager sa santé, de ne rien attenter contre son fruit, dont il saura se défaire aussitôt qu'elle sera accouchée. Quelle générosité! feindre de partager un crime, pour le prévenir!

Dès que Lycurgue eut appris que la Reine ressentoit les douleurs de l'enfantement, il chargea des personnes de confiance de ne point la quitter, &, si elle accouchoit d'une fille, de la mettre entre les mains des femmes; si c'étoit un Prince, de le lui apporter sur l'heure, en quelque lieu qu'il se trouvât, & quelque fussent les affaires dont il seroit occupé.

Il étoit à table avec les Magistrats, lorsqu'on lui présente le fils qui vient

Av. J. C. 871.

de naître; il le prend dans ses bras, le porte dans la place destinée aux Souverains, &, pour exprimer la joie du peuple & la sienne, il le nomme *Charilaüs* ou *Charillus* (a), & s'étant démis de la royauté, il ne gouverna plus qu'en qualité de tuteur du nouveau né. Il n'avoit règné que huit mois : ce court espace avoit suffi pour le faire connoître; ses concitoyens, remplis d'estime & de vénération pour ses rares qualités, obéissoient plutôt à sa vertu qu'à son rang.

Il eut des envieux : toujours la vertu fut persécutée. La mère du jeune roi ne voyoit qu'avec des yeux de rage, un homme qui la méprisoit : & de quels excès n'est pas capable une femme qui se croit outragée, & qui veut se venger ! Ses parents & ses amis, réunis pour servir son ressentiment, diffamoient Lycurgue : il dût prévoir quelle peine il auroit, malgré son désintéressement & son équité, à se défendre du ressentiment d'une Reine que ses refus avoient rendu furieuse, qui pouvoit même tourner en preuve contre

(a) De deux mots Grecs, qui signifient *joie du peuple*.

ſa vertu, la conduite que ſa vertu même lui avoit fait tenir.

La méchanceté eſt prévoyante. Cette femme voulut mettre à profit les évènements qui pouvoient arriver naturellement; &, dans l'intention de diſpoſer les eſprits à croire que ſi le jeune Roi venoit à mourir, il ne falloit en accuſer que Lycurgue, Léonidas frère de la Reine, eut l'inſolence de reprocher un jour au Régent, dans une diſpute très-vive, qu'il ſavoit, à n'en pas douter, qu'il ne tarderoit pas à être roi.

Quelque sûr que ſoit un homme de ſa vertu, il eſt rare que des accuſations de cette noirceur ne l'affectent : les ſoupçons ont toujours une amertume dont ne l'exempte pas la juſtice même que la plus grande partie du peuple ſe plaît à lui rendre. Plutarque prétend que, pour les calmer & les diſſiper entièrement, Lycurgue réſolut de ſe condamner à un exil volontaire, & de voyager juſqu'à ce que ſon neveu eût un fils en âge de lui ſuccéder.

Paſſons à Plutarque, recommandable à tant d'autres titres, d'avoir ſouvent négligé la chronologie de ces temps déjà très-reculés de celui où il vivoit. Des auteurs qui avoient traité

cette matière (*a*) nous apprennent que Lycurgue n'abandonna Sparte, que trente-un ans après la naissance de Charilaüs, six ans après le temps où les loix permettoient à ce jeune Prince, de gouverner par lui-même.

On ne doit pas être surpris de trouver quelque variété dans ce qui concerne les actions de ce grand homme: la publication de ses loix & la réforme du gouvernement s'étoient faites à plusieurs reprises; sa véritable législation peut se rapporter au serment par lequel les Spartiates s'engagèrent à n'y rien changer pendant son absence; ce qui arriva sur la fin de sa vie, lorsqu'il prit la résolution de s'exiler volontairement, & d'aller mourir dans une terre étrangère.

Tatian. p. 174. Paraen. ad Graec. Clem. Strom. 1. p. 226. & 240.

La chronologie de Sosibius de Laconie, & celle de Dieuchidas, les seules qu'on doive suivre, sont confirmées par les dates de tous les évènements postérieurs, & ne donnent lieu à aucune difficulté. Lycurgue né cent cinquante ans avant la première Olympiade, en vécut quatre-vingt-cinq, & mourut la soixante-cinquième année avant la même

Av. J. C. 926.

Lucian. de longaev.

(*a*) Voyez *Défense de la Chronologie*, sect. v. §. 2. p. 164, 170, 171.

époque, la trente-quatrième de la vie & de l'empire de son neveu. Son âge fixe les règnes des rois de Sparte, & donne l'époque du rétablissement des jeux Olympiques par Iphitus son contemporain : rétablissement antérieur de cent huit ans à l'Olympiade de Corébus.

Plutarque assure que l'observation exacte de ses loix subsista durant cinq siècles, sous quatorze rois successifs, jusqu'au règne d'Agis fils d'Archidamus, qui finit la quatre cent trente-unième année après l'Olympiade de Corébus. Ainsi les cinq-cents ans, & la législation de Lycurgue ont dû commencer soixante-neuf ans avant cette même Olympiade, la huit cent quarante-cinquième avant l'ère chrétienne, la trentième du règne de Charilaüs, la quatre-vingtième de la vie de Lycurgue ; & la législation dont parle Plutarque, est l'engagement solemnel que prirent les Lacédémoniens d'observer ses loix pendant son absence. Il ne survécut que quatre ans à cet acte.

L'année 845 avant Jesus-Christ, époque du serment des Spartiates, étant la trentième de Charilaüs, ces deux nombres ajoutés ensemble, placent la naissance du jeune Prince, &

le commencement de la Régence, à l'an 875 : Lycurgue né en 926, avoit donc cinquante-un ans, lorsqu'il fut déclaré tuteur de son neveu. Supérieur aux calomnies, il ne crut pas qu'elles dussent le détourner de ses devoirs : il ne quitta son pupille, qu'après l'avoir mis en état de s'acquitter par lui-même, des fonctions de l'autorité suprême, & une seconde fois il osa exercer la plus sublime de toutes les vertus ; celle de paroître coupable, pour ne le point être.

Simple particulier, Lycurgue avoit donné des preuves de son patriotisme. Avant de prendre en main les rênes du gouvernement, il eut part au rétablissement des jeux Olympiques, & engagea les peuples du Péloponnèse à une suspension d'armes pendant leur célébration. Il avoit été le bienfaiteur de la Grèce, avant de l'être de ses concitoyens : l'homme vraiment grand, n'est heureux, qu'autant qu'il s'occupe du bonheur des autres.

Phleg. fragm. de Olymp. p. 139.

Jeux Olympiques.

La Grèce septentrionale étoit réunie par une diète commune, connue sous le nom d'Amphictyonique, dont la religion faisoit la base. Les Amphictyons n'étoient pas moins chargés de veiller

à l'entretien & à la défenſe du temple de Delphes, que du ſoin pénible de maintenir la paix & la concorde entre tant de petits Etats, de loix, d'uſages & d'intérêts différents. Dans la Grèce méridionale, la forme du gouvernement ſe rapprochoit, à beaucoup d'égards, de la précédente : elle étoit donc autant intéreſſée à trouver les moyens d'unir les divers membres qui la compoſoient. Dans la première, des aſſemblées politiques fixées à certaines époques, rempliſſoient le but de l'inſtituteur ; dans la ſeconde, ce furent ces jeux auxquels la religion préſida.

Ce genre d'exercice ſe multiplia ſingulièrement. Les effets en furent toujours favorables à la Grèce, tant qu'elle ſut les contenir dans de juſtes bornes. Les jeux Olympiques, qui ſe célébroient de quatre ans en quatre ans, à la pleine lune la plus voiſine du ſolſtice d'été, devinrent dans la ſuite, proprement ceux de toute la Grèce, ou de toutes les nations qui portoient le nom d'*Hellènes* ; car, pour y combattre, il falloit, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, faire preuve d'Helléniſme. Lorſque les Rois de Macédoine s'y préſentèrent, ils éprouvèrent beaucoup de difficultés. On voulut les

Her. l. 5. c. 22. l. 9. c. 44. & l. 8. c. 139.

en exclure, sous prétexte qu'étant Macédoniens, c'est-à-dire, barbares ou étrangers, ils ne faisoient point partie du corps *Hellénitique*. En effet, jusqu'au temps d'Homère, cette nation fut regardée comme un mélange de Thraces & de Péoniens.

Les Rois de Macédoine furent donc obligés de prouver qu'ils étoient d'origine Grecque, comme descendants de Téménus, l'un des Héraclides. Ils produisirent leurs titres devant les *Hellanodiques*, ou juges des Hellènes, qui décidèrent en leur faveur ; & c'est une preuve du soin des grandes familles de la Grèce, pour conserver leur filiation. Hérodote, qui nous a transmis ce fait, assure que la décision des juges étoit conforme à la vérité. Ainsi la généalogie des Princes Macédoniens étoit fondée sur des titres reçus après un mûr examen, par un tribunal que son équité rendoit célèbre.

Outre les sacrifices (*a*) qui se faisoient au nom du corps des Hellènes, il y

---

(a) *In ludis quanta sacra, quanta sacrificia præcedant, intercedant, succedant.* TERT. DE SPECT.

avoit des combats où les vainqueurs étoient couronnés d'une branche d'olivier ſauvage, apporté en Grèce, ſelon Pindare, par le fils d'Alcmène, qui le planta ſur les côteaux qui terminoient la plaine où ſe célébroient les jeux Olympiques. Pour perpétuer le ſouvenir du préſent fait à ſa patrie, il voulut que les couronnes des vainqueurs fuſſent de branches de cet arbre. *Olymp. 3.*

Il eſt permis aux poëtes de feindre : mais l'hiſtoire nous apprend que l'olivier fut connu dans la Grèce, antérieurement à Hercule le Thébain, & qu'elle le dût à Cécrops. Cet uſage, conſervé aux jeux Olympiques, avoit commencé dès les premiers temps, & avant qu'on eût appris à greffer cet arbre & à le cultiver : s'il ſubſiſta depuis, c'eſt que les hommes ont une répugnance naturelle à innover, dans les coutumes qui ont quelque liaiſon avec les cérémonies religieuſes.

Quoiqu'il ſoit faux qu'Hercule ait naturaliſé l'olivier dans la Grèce, & encore plus qu'il l'ait pris chez les Hyperboréens, on ne doit pas moins le regarder comme l'inſtituteur des jeux célébrés près d'Olympie : non que la conſécration de l'autel de cette ville, &

l'établissement des fêtes en l'honneur de Jupiter, ne fussent de beaucoup antérieurs à ce héros; ces fêtes avoient été instituées par Hercule l'un des Dactyles Idéens ou Curètes, ces hommes célèbres dans l'antiquité, contemporains d'Inachus & des anciennes colonies orientales, qui les premiers avoient établi des forges sur le Mont Ida, & fait connoître à la Grèce, les arts & le culte des Phrygiens. C'est à ces personnages qu'on attribuoit tous les anciens ouvrages qui conservoient l'empreinte de l'enfance des arts, comme les murailles de Tirynthe; quoique Pausanias & Strabon en fassent auteurs les Cyclopes, qui ne sont autres que ceux qu'ils appellent ailleurs Dactyles. Le second de ces écrivains dit qu'ils venoient de l'Asie-mineure, pays des Dactyles surnommés Idéens, du Mont Ida en Phrygie.

Pauf. l. 2. c. 25. Strab. l. 8. p. 373.

Tel fut le premier instituteur des jeux Olympiques. Cet établissement remontoit à des temps assez reculés, pour satisfaire la vanité des Grecs : mais elle ne l'auroit pas été entièrement, s'il n'eût eu sa légende, & des Dieux pour auteurs.

Pauf. l. 5. c. 7.

Saturne, cet ancien Souverain du Ciel, dès l'âge d'or avoit un temple à

Olympie. Rhéa son épouse, confia l'éducation de Jupiter aux Dactyles du Mont Ida. Ces cinq frères vinrent depuis en Elide, où Hercule, le principal d'entr'eux, institua les jeux Olympiques. Il voulut qu'en mémoire de leur nombre, ils fussent célébrés tous les cinq ans, ou après quatre années révolues. Le stade d'Olympie avoit été le théatre des plus grands combats; Jupiter & Saturne y avoient disputé à la lutte, l'Empire de l'Univers. D'autres traditions donnoient le vainqueur des Titans, pour l'instituteur de ces jeux: Apollon s'y étoit signalé, en remportant le prix de la course sur Mercure, & celui du Pugilat sur Mars. C'est toujours même esprit, même amour pour les fables; les Grecs ne vouloient rien de naturel, quant à leur origine.

Ces jeux ne prirent pas, dès leurs premiers commencements, une forme fixe & stable: souvent interrompus, même durant des intervalles considérables, puis renouvellés & encore négligés, ils ne reçurent, que bien des siècles après, leur première institution, cette stabilité qui les rendit un des plus sûrs renseignements de la chronologie.

Ibid. c. 8. Cinquante ans après le déluge de Deucalion, Clyménus un des descendants de l'Hercule Idéen, célébra ces jeux à Olympie; il consacra un autel aux Curètes & nommément à leur chef, sous le titre d'Hercule protecteur. Ce Prince fut chassé de l'Elide par Endymion fils d'Aéthlius, qui s'empara du royaume, & le proposa pour prix de la course à ses enfants.

Environ trente ans après Endymion, Pélops fit célébrer ces jeux en l'honneur de Jupiter, avec une pompe, & un appareil inconnus jusqu'alors. Ses fils n'ayant pu se maintenir en Elide, se dispersèrent dans le Péloponnèse. Amythaon, Pélias & Nélée après lui, Augée enfin, célébrèrent ces jeux: ils avoient subi différentes révolutions, Hyg. fab. 273. lorsque le fils d'Alcmène en fit un point de réunion pour tous les peuples de la Grèce. Il établit à Olympie, en l'honneur de Pélops, son bisaïeul maternel, des jeux Gymniques, où il remporta L. 4. p. 256. le prix du Pancrace. Diodore raconte que les Argonautes, au retour de leur expédition, célébrèrent ces jeux par le conseil d'Hercule, après s'être obligés par serment, de s'entre-secourir, & qu'ils choisirent pour s'assembler, un

lieu dans le pays des Eléens, près du fleuve Alphée. Cet historien ne se rappellant plus que ce héros les avoit institués au retour de son expédition de Crète, confond les jeux funèbres célébrés en Thessalie sur le tombeau de Pélias, auxquels Hercule assista comme un des juges, avec ceux d'Olympie en l'honneur de Pélops. *Ibid. p. 222.* *Pauf. l. 5. c. 17.*

Hercule combattit lui-même dans ces derniers : toute la Grèce étoit assemblée ; il ne pouvoit trouver d'occasion plus favorable pour se justifier aux yeux de ses compatriotes, des guerres qu'il avoit entreprises contre tant de peuples. Il régla les cérémonies : le premier qu'il couronna, fut son cher Iolas, vainqueur à la course du char avec les cavales d'Hercule. L'Arcadien Iasius remporta le prix de la course à cheval. La date la plus probable de cette célébration, est de l'an 1354 avant l'ère chrétienne. (*a*) *Ibid. c. 8.* *Polyb. l. 12.* *Pauf. ubi sup.*

Les jeux Olympiques, après Hercule,

(*a*) Voyez *Défense de la Chronologie*, sect. 5. §. 1. & 2. & la *Dissert. sur la Chron. des Lydiens*, par le même auteur, T. 5. des MÉM. DE L'ACAD.

ne paroissent pas avoir été célébrés avec beaucoup de régularité : Homère, dont les héros sont si attentifs à raconter les combats où ils ont été couronnés, n'en parle en aucun endroit, & l'on n'en trouve aucun détail jusqu'à Oxylus. Ce Prince à qui les Héraclides avoient fait présent de l'Elide, ne négligea pas les combats qui se donnoient sur les bords de l'Alphée. Après lui, il n'en est plus question, jusqu'au temps d'Iphitus, l'un de ses descendants. Cette interruption avoit été d'assez longue durée, pour qu'on eût perdu le souvenir de toutes les espèces de combats qui en faisoient l'objet. Le plus difficile n'étoit pas de se les rappeller, mais de parvenir à réunir tous les Grecs, en les faisant participer aux mêmes plaisirs : chose *Ibid. c.* 4. d'autant plus néceſſaire, que la Grèce déchirée alors par des guerres intestines, gémissoit encore des ravages de la peste.

Av. J. C. 884.

Iphitus Souverain d'un canton de l'Elide, eut le plus de part au rétablissement des jeux Olympiques. C'étoit le moyen d'amener tous les Grecs à des sentiments de paix : ce Prince rendoit par-là, le service le plus important à sa patrie : mais il ne jouis-

soit pas d'un assez grand crédit dans le Péloponnèse, pour réussir seul dans cette grande entreprise, & il ne crut rien diminuer de sa gloire en consentant à la partager. Il communiqua son projet à Cléosthène de Pise, & à Lycurgue. Ce dernier étoit peut-être seul capable d'atteindre au but desiré : il s'agissoit du bonheur commun, & le Spartiate étoit d'ailleurs trop intimement convaincu des bons effets de la Gymnastique, pour ne pas seconder de tout son pouvoir, les intentions patriotiques d'Iphitus.

Phleg. fragm. de Olymp. p. 139.

L'irruption des peuples de la Doride, avoit interrompu les jeux dans le Péloponnèse, & peut-être Lycurgue dût-il à Homère, de les avoir fait renaître. Il avoit connu en Asie, les productions de ce poëte inimitable, il en avoit senti tout le prix : elles purent lui suggérer l'idée de rétablir en Elide, de concert avec Iphitus, des exercices semblables à ceux que le chantre d'Achille, a si magnifiquement décrits. Tout ce qui portoit le nom Grec y fut invité, &, en réunissant des peuples auparavant divisés, il procura de plus à la patrie commune, un avantage aussi grand, la renaissance des lettres, qui par la

ſuite produiſit, dans la Grèce Européenne, ces chef-d'œuvres qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer.

Il falloit donner la ſanction aux jeux qu'on ſe propoſoit d'inſtituer, & s'aſſurer du ſuffrage d'Apollon. Iphitus ſe rendit à Delphes, ſous prétexte de conſulter l'Oracle ſur les maux dont gémiſſoit alors la contrée, mais pour inſinuer à la Pythie le remède qu'elle devoit annoncer.

* Pauſ. ubi ſup. & c. 20.

En effet, la prêtreſſe répondit qu'au renouvellement des jeux Olympiques, étoit attaché le ſalut de la Grèce, & enjoignit à Iphitus d'y travailler de concert avec les Eléens.

De retour en ſa patrie, le Prince ordonne un ſacrifice en l'honneur d'Hercule, dont les Eléens croyoient avoir encouru la diſgrace. Le jour de la célébration des jeux fut enſuite indiqué. On renouvella les franchiſes pour les marchands* qui viendroient y trafiquer : les cérémonies furent réglées, & Iphitus, par le crédit de Lycurgue, obtint que les peuples du Péloponnèſe s'engageroient, non-ſeulement à regarder le territoire d'Olympie comme un aſyle inviolable, pendant la célébration des jeux, mais encore à

observer religieusement une trève & une suspension d'armes. Ce dernier point fut le plus difficile à obtenir ; tant les hommes sont acharnés à se nuire ! Enfin on convint de tous les articles ; un Oracle en scella la teneur, & les Hellanodiques firent graver sur un disque la formule de la célébration des jeux. C'est ce qu'on nommoit le disque d'Olympie ou d'Iphitus, sur lequel le nom de Lycurgue se lisoit, sans doute avec ceux de ce Prince & de Cléosthène. On le gardoit dans le temple de Junon à Olympie, ainsi que la table, ouvrage de rapport d'or & d'ivoire, où l'on posoit les couronnes destinées aux vainqueurs. Sur le contour de ce disque, on lisoit la formule dont les Eléens se servoient pour publier les trèves prescrites pendant la durée des jeux.

Phleg. ubi sup.

Plut. in Lycurg.

Id. ibid.

Pauf. l. 5. c. 20.

Tel étoit le titre original du rétablissement des spectacles Olympiques, gravé par les soins des premiers Hellanodiques. Le mot disque ne désignoit pas toujours les *palets* qu'on employoit dans le Gymnase ; c'étoit généralement le nom de toute masse de métal d'une forme arrondie, & plate vers les bords : ces espèces de bassins de métal, sur

Pol. X. 61. 64. & VI. 84.

lesquels on frappoit pour donner des signaux, & qui faisoient à-peu-près l'effet de nos cloches, avoient le même nom, ainsi que les plats & bassins qu'on présentoit sur les tables.

Cette observation détruit l'assertion Chron. p. 59. de Newton, qui, prenant le disque d'Olympie pour un des trois palets en usage dans les combats du Pentathle, en concluoit que cet exercice n'ayant été introduit dans les jeux, qu'en la dix-huitième Olympiade, Lycurgue dont le nom étoit gravé sur ce disque, devoit avoir eu part à cet établissement, & rapprochoit de plus d'un siècle & demi, le temps de ce législateur.

L. 6. c. 19. Pausanias en effet décrit les disques du Pentathle, qu'il avoit vus à Olympie, dans le trésor des Sicyoniens construit par Myron tyran de Sicyone, vainqueur à la course des chars, en la trente-troisième Olympiade : mais ces disques étoient au nombre de trois, & Aristote parle de celui d'Iphitus comme d'une chose unique. On ne lisoit rien d'ailleurs sur aucun des trois ; car Pausanias en auroit parlé, lui qui décrivant les autres raretés de ce trésor, observe qu'on y voyoit un vieux bouclier, sur lequel avoit été jadis gravée une ins-

cription dont on ne pouvoit plus diſtinguer que quelques mots.

Ce ne fut qu'avec le temps qu'on ſe rappella les exercices uſités anciennement à Olympie : à meſure que l'on ſe reſſouvenoit de quelqu'uns de ces jeux, on l'ajoutoit à ceux que l'on avoit déjà retrouvés. De tous les combats, la courſe fut d'abord le ſeul qu'on rétablit : delà l'uſage de déſigner l'Olympiade par le nom du vainqueur à la courſe du ſtade. *Pauſ. l. 6. c. 8.*

La courſe à pied eſt de tous les exercices propres à donner au corps la ſoupleſſe & la force, celui qui devoit naturellement ſe préſenter le premier, ſur-tout aux Grecs. A la guerre, ces peuples ſe chargeoient de très-loin ; leurs phalanges couroient plutôt qu'elles ne marchoient à l'ennemi : les Athéniens, à Marathon, chargèrent les Perſes à la diſtance de huit ſtades (*a*), & s'avancèrent d'une courſe ſi rapide, que l'ennemi les croyant devenus in- *Her. l. 6. c. 112.*

(*a*) Ces huit ſtades ſont de ceux que l'on employoit pour meſurer les diſtances itinéraires, & valoient enſemble près de 488 pas géométriques ; c'eſt-à-dire, environ un cinquième de nos lieues ordinaires.

fenfés par le défefpoir, fe trouva joint, lorfqu'il ne faifoit encore que fe difpofer à les recevoir.

Lycurgue ne penfa pas que l'effet des jeux dût fe borner à exercer feulement le corps; fes vues étoient plus générales & plus élevées. La Grèce, livrée aux divifions inteftines, voyoit continuellement les différents Etats qui la compofoient, aux prifes les uns avec les autres; les liens de la parenté n'en étoient plus pour des hommes, que des intérêts politiques rendoient ennemis. Comment réunir des peuples ainfi divifés? Il étoit de toute impoffibilité à Lycurgue & à fes coopérateurs, de détruire entièrement la fource du mal: il fallut fe contenter de palliatifs qui s'oppofaffent à fes progrès. En travaillant au bien commun de la Grèce, Lycurgue avoit des vues ultérieures, & relatives aux habitants de Sparte. Ce grand homme n'avoit pas médité la réformation de cette ville, du moment feul où il l'entreprit; fans doute il prévoyoit dans le nouvel établiffement, un motif propre à infpirer aux Lacédémoniens l'amour des exercices, dont il vouloit faire la bafe de l'inftitution de la jeuneffe Spartiate.

Plat. de leg.

La participation des différentes nations Helléniques, aux cérémonies des mêmes ſacrifices, leur rappelloit, comme l'obſerve Fréret, qu'elles avoient une origine commune; qu'elles ne formoient toutes qu'un ſeul & même corps: les combats qui accompagnoient ces ſacrifices, étoient une image de la guerre, mais une image douce, qui banniſſoit les motifs de haine & n'entretenoit qu'une noble émulation. Le prix ne conſiſtoit point en des récompenſes pécuniaires, qui euſſent changé bientôt le ſtade d'Olympie, en un lieu de trafic, & accru les ſujets d'inimitié qu'on cherchoit à détruire: on y décernoit la plus belle & la plus flatteuſe récompenſe qu'on pût offrir aux grandes ames; la gloire & l'eſtime publique. Une ſimple couronne d'olivier ſauvage en étoit le ſigne honorable. Les vainqueurs alloient recueillir, dans leurs villes, les avantages de leurs victoires: mais ces mêmes villes n'euſſent-elles pas fait plus, pour le bonheur de la Grèce, d'imiter la ſage modération des juges d'Olympie, qui n'excitoient dans le cœur des contendants, que des paſſions douces, affectueuſes, & qui font aimer ſes ſemblables? N'étoit-ce pas une aſſez belle récompenſe pour un vainqueur, de voir

P. 160.

ses concitoyens s'honorer de se croire associés à ses victoires? Ne suffisoit-il point des prééminences singulières qu'elles leur accordoient ordinairement? Falloit-il que l'or avilît tant de marques d'estime? En donnant au vainqueur une somme capable d'enrichir un simple particulier, puisque, par la rareté des espèces, elle étoit le prix de cent bœufs, n'étoit-ce pas dire aux citoyens: feignez de combattre pour la gloire, mais ne combattez réellement que pour le gain? N'étoit-ce pas détruire d'une main, ce qu'on avoit élevé de l'autre, & faire tomber enfin dans le mépris, une institution établie pour ennoblir les sentiments, donner du ressort à l'ame? C'est ce qui arriva: mais ce ne fut point la faute des premiers instituteurs. Les bons effets qui s'ensuivirent d'abord, montrent encore mieux, qu'ils ne s'étoient pas trompés dans leurs moyens. Ces jeux furent pour les Grecs, le germe de leur extrême sensibilité pour la gloire, & de cette persuasion où ils furent, que l'estime publique est pour l'homme bien né, la richesse la plus desirable: tant il est vrai, dit le savant cité plus haut, que c'est toujours la faute de ceux qui conduisent

Plut. in Solon.

conduisent les peuples, s'ils ne savent pas se servir de l'orgueil & des défauts des hommes, pour les mener à la pratique de la vertu, & leur inspirer l'héroïsme, ce fanatisme respectable, le soutien & la puissance des sociétés !

La course fut pendant long-temps le seul genre d'exercice que l'on couronnât à Olympie : encore n'est-il ici question que de celle du simple stade. Ce ne fut qu'en la quatorzième Olympiade, 164 ans après Iphitus, qu'à cette première sorte de combat, on ajoûta la course du double stade, dans laquelle Hypénus de Pise fut couronné. Seize ans après, on se ressouvint du Pentathle, & de la lutte, qu'on joignit aux exercices précédents. Lampis & Eurybate, tous deux de Lacédémone, y furent victorieux ; ce qui fait voir que Lycurgue, en lui supposant les intentions que nous lui avons prêtées, ne s'étoit point trompé, & qu'on tenoit à grand honneur à Sparte, de mériter la couronne Olympique. *Pauf. l. 5. c. 8. & 9.*

Le Pugilat fut remis en usage en la vingt-troisième Olympiade : Onomastus de Smyrne l'emporta sur ses rivaux ; déjà cette ville faisoit partie de l'Ionie. Huit ans après, on admit la course des chars à quatre chevaux, dans laquelle

le Thébain Pagondas fut vainqueur. La course à cheval est de l'an 664, & postérieure de 220 ans à la fondation des jeux Olympiques.

Leur célébrité alloit toujours en augmentant ; les Eléens crurent devoir multiplier le nombre des vainqueurs, en multipliant les différents genres de combats. On en institua même pour les enfants, quoique l'antiquité n'en eût donné aucun exemple., & , en
628. ans av. J. C. la trente-septième Olympiade, il y eut pour eux des prix proposés à la course & à la lutte. Hipposthène de Lacédémone, & l'Eléen Polynice obtinrent les deux premières couronnes. Vingt ans après, les enfants furent admis au Pugilat : un jeune Sybarite fut déclaré vainqueur dans ce périlleux combat.

Dans la soixante-cinquième Olympiade, parut une autre espèce de nouveauté : des gens de pied tout armés, disputèrent le prix de la course. Cet exercice étoit très-convenable à des peuples guerriers. La course des chars à deux chevaux faits, où l'Eléen Evagoras remporta le prix, est d'une date plus récente, de la quatre-vingt-treizième Olympiade. En la quatre-vingt-dix-neuvième, on attela deux poulains

à un char, & ce nouvel exercice valut une couronne à Sybariades de Lacédémone.

Les anciens combats ne suffisoient point à un peuple avide de spectacles, qui ne se contentoit plus d'exercices utiles ; il en vouloit de singuliers : on imagina une nouvelle course de deux poulains menés en main, & une autre d'un poulain monté comme un cheval de selle. Une femme de Macédoine fut honorée de la première couronne, un Lycien de la seconde. Enfin, en la cent quarante-cinquième Olympiade, les enfants furent admis au Pancrace, dans lequel Phédime, citoyen d'une ville de la Troade, eut le prix.

128. Olymp.
131. Olymp.

Malgré la multiplicité des combats, la gloire attachée à la victoire dans chaque espèce, n'en recevoit aucune atteinte, puisqu'il n'y avoit qu'une seule couronne pour chaque exercice. Cette multiplicité au contraire fit naître une nouvelle ambition, & l'envie de réunir plusieurs couronnes, engagea les athlètes à cultiver différents exercices. Cet usage tournoit à l'avantage général, en rendant les particuliers plus propres aux fatigues de la guerre : mais peut-être ce grand nombre de jeux alla-t-il

enfin contre le but même qu'on s'étoit proposé; car quoiqu'il n'y eût qu'une palme pour chaque combat, il n'y avoit pas moins une infinité de vainqueurs Olympiques, ce qui au moins dût nuire à leur célébrité.

Les Eléens s'apperçurent de l'inutilité, du danger même de certains combats, & ils les abandonnèrent aussi facilement qu'ils les avoient adoptés. C'est
98. Olymp. ainsi qu'après avoir permis le Pentathle aux enfants, ils jugèrent à propos de le leur interdire. Un jeune Lacédémonien avoit été couronné : on sentit apparemment que cet exercice étoit trop violent, eu égard à l'âge de ceux qu'on y admettoit. La course de l'Apéné & celle du Calpé, introduites dans la carrière Olympique, l'une en la soixante-dixième Olympiade, & l'autre dans la suivante, furent proscrites toutes deux en la quatre-vingt-quatrième. Dans le Calpé, où l'on couroit avec deux juments, vers la fin de la course, on se jetoit à terre, & prenant les juments par le mors, on achevoit la carrière à pied. C'est à-peu-près ainsi qu'en agissoient les Anabates, avec cette différence, que ces écuyers portoient une marque particulière, & montoient des chevaux

au lieu de juments. L'Apéné étoit un char attelé de deux mulets, ce qui ne produisoit pas un bel effet : aussi cet usage subsista-t-il peu de temps, & d'autant moins, que les Eléens avoient en horreur ces animaux : raison pour laquelle ils n'en élevoient aucun.

Telles furent à-peu-près les vicissitudes qu'éprouvèrent les jeux Olympiques, depuis leur établissement par Iphitus, Lycurgue & Clisthène. On verra, à l'article des mœurs & des usages, la police de ces spectacles, l'ordre qui s'y observoit, ce qui constituoit essentiellement le mérite des exercices qu'on y pratiquoit.

On négligea, pendant les vingt-sept premières Olympiades, le plus puissant encouragement, ou plutôt on n'y songea point ; ce ne fut que cent huit ans après Iphitus, que l'on commença de transmettre à la postérité, le nom des vainqueurs, en inscrivant dans le Gymnase d'Olympie, le nom de celui qui avoit remporté le prix de la course du stade. Quel motif d'émulation d'être inscrit dans les fastes de l'immortalité, & de prévoir qu'on ne pourroit prononcer le nom des grands hommes qui se seroient distingués dans le cours d'une Olym-

Syncell. p. 196.

Pauf. l. 5, c. 8.

piade, ſans y joindre celui de l'athlète qui l'auroit illuſtrée !

Corébus eſt le premier de ceux qui obtinrent cet honneur : il ouvre la ſuite des *Olympioniques*, ou vainqueurs Olympiques. L'uſage de ne faire mention que du ſeul vainqueur à la courſe du ſtade, eſt une nouvelle preuve de l'antériorité de ce combat : les autres exercices étant plus eſtimés que la courſe, euſſent été préférés pour donner un nom à l'Olympiade, ſi, lors de leur inſtitution, il n'eût pas exiſté un uſage différent.

Fréret, p. 162. Les noms de ces vainqueurs ſervirent à déſigner les Olympiades, lorſqu'on les employa comme une indication des temps, commune à toute la Grèce, & plus convenable dans une hiſtoire générale, que les magiſtratures annuelles d'une ville particulière, ou les années du règne d'un Prince. Ce fut ſans doute par cette raiſon, que Timée s'en ſervit : mais il n'eſt pas le premier ; on trouve ſouvent ces Olympioniques dans Thucydide.

Diod. l. 5.
Suid. in Tim.
Polyb. excerpt. Valeſ.

Plut. in Lycurg.
Syncell. p. 185 & 196.

Les auteurs s'accordent à fixer l'Olympiade de Corébus, au ſolſtice d'été de l'an 776 avant l'ère chrétienne : preſque tous les anciens Chronologiſtes ont

reconnu qu'il y avoit eu 27 Olympiades entre Iphitus & Corébus. Cette époque devient par conséquent un centre où rayonnent toutes les époques précédentes & postérieures, & qui, avec les principales que nous avons déjà établies, jette le plus grand jour sur l'histoire Grecque.

Les intentions de Lycurgue avoient été suivies du succès : tout ce qu'il avoit fait, avant de prendre la tutelle de son neveu, annonçoit qu'on ne pouvoit mieux placer les rênes de l'Etat, durant la minorité du Prince, que dans les mains d'un homme qui, encore simple particulier, ne savoit employer ses moments, qu'au service de la patrie. Ce grand personnage avoit d'ailleurs atteint un âge (il avoit 51 ans) qui joignant chez lui aux lumières naturelles, celles que donne une longue expérience, en faisoit l'homme de Sparte le plus propre à gouverner. Ne pourroit-on pas ajouter que ces deux qualités étoient alors fortifiées dans son ame, par une des choses qui contribuent le plus à étendre la sphère des idées, & à former le jugement ? les voyages.

On place ordinairement ceux de Lycurgue, après qu'il eut remis le

Voyage de Lycurgue.

pouvoir souverain entre les mains de son neveu. Il avoit 76 ans, lorsqu'il cessa de gouverner. Cet âge est peu propre aux voyages : aux forces du corps il faut, pour les entreprendre avec avantage, joindre celles de l'esprit ; & Lycurgue, dans qui on admira ces dernières jusqu'à la fin de sa vie, ne pouvoit, dans un âge assez avancé, conserver la vigueur que demandent de semblables fatigues. Son génie ne lui permit pas de passer sa jeunesse & l'âge viril, dans un pays livré aux dissensions intestines. Il fut tenté sans doute, durant ce long intervalle, de comparer les loix qui faisoient le bonheur des autres peuples, avec celles qui causoient le malheur de Sparte : les voyages étoient alors les seuls moyens de s'instruire. On avoit peu de livres, & les communications entre les divers Etats étoient très-difficiles : quels fonds pouvoit-on faire sur les rapports vagues & incertains, de quelques marchands qui ne voyagent que pour s'enrichir, & non pour acquérir des connoissances ?

Il est donc à présumer que Lycurgue ne fut point tout le temps qui précéda sa régence, sans sortir de son pays :

non qu'il faille penser, avec un historien de Sparte (*a*), qu'il ait jamais visité l'Espagne, connue long-temps après lui ; bien moins encore qu'il ait pénétré jusques dans les Indes, pour y converser avec les Gymnosophistes : Alexandre le Grand, plus de 500 ans après le législateur de Sparte, le premier des Grecs, ouvrit à ses compatriotes le chemin de cette région éloignée. Mais il est évident que Lycurgue avoit parcouru l'Egypte ; plusieurs des anciens Grecs y avoient été accueillis par les Egyptiens, qui se vantoient de leur avoir donné certaines connoissances.

Plut. in Lycurg.

On assure que Lycurgue admiroit une des institutions de l'Egypte, qui faisoit de tous les gens de guerre ; un corps séparé dans l'Etat : c'est d'après ce modèle qu'il en établit la division à Sparte. Il est vrai qu'elle eut lieu chez les Thraces, les Scythes & d'autres nations ; mais il est probable que les Grecs la tenoient d'un peuple qu'ils se

Hérodote.

(*a*) Aristocrates, auteur d'une histoire de Lacédémone, dont le 14e Livre est cité par Athénée.

firent toujours honneur d'imiter, plutôt que de barbares pour qui ils n'eurent jamais que du mépris.

Plut. in Lycurg. De l'Egypte il vint dans l'Asie-mineure. En Afrique, il avoit vu des peuples heureux sous de bonnes loix: l'Asie lui offroit un spectacle entièrement opposé. Il vouloit juger par lui-même du luxe & de la mollesse des Ioniens, & comparer les effets qu'ils produisent, avec ceux d'une législation vigoureuse & ferme.

Toujours la délicieuse Asie avoit été fatale aux mœurs de ses habitants: dès les siècles de Troie, le luxe y règnoit. Le pays avoit changé de face; de nouvelles peuplades l'habitoient: mais les influences du climat étoient restées, & les Grecs qui y passèrent à diverses reprises, les avoient ressenties à leur tour; ils étoient devenus polis & efféminés, lettrés & corrompus.

Ce fut vraisemblablement dans son voyage d'Asie, que Lycurgue lut pour la première fois les poésies d'Homère: Cléophile, l'hôte, l'ami de ce grand Poëte, les avoit laissées à ses descendants. La morale de ces poésies, & ce qui concernoit la politique, parurent au Spartiate aussi utiles que les fictions en

étoient agréables. En effet, rien de plus capable d'inspirer le patriotisme & l'enthousiasme du nom Grec, qu'un ouvrage enchanteur, dans lequel on trouvoit joint aux charmes de la plus belle poésie, le plaisir de voir le nom de ses ancêtres consacré à l'immortalité.

Un premier bienfait de Lycurgue, fut le rétablissement des jeux Olympiques; la publication des poésies d'Homère, qu'il copia lui-même, en fut un second. Avec quel enthousiasme, cette nation sensible à l'excès, dût recevoir un tel présent! Le peu que l'on connoissoit de ce Poëte sublime, devoit faire passionnément desirer la possession du reste : déjà les ouvrages de ce grand homme avoient fait bruit dans la Grèce; on en avoit quelques morceaux détachés, comme *la valeur de Diomède; la rançon d'Hector; les jeux célébrés en l'honneur de Patrocle, &c.* Lycurgue le premier en donna une collection complette.

Publication des Poésies d'Homere.

Ælian. l. 13. c. 14.

La célébrité dont jouissoit ce sage Spartiate, non-seulement parmi ses compatriotes, mais dans toute la Grèce, la manière dont il se comporta pendant le temps de sa régence, le mirent au-dessus des clameurs de ses ennemis;

c'est-à-dire, des mauvais citoyens ; & c'est achever son éloge, que de dire qu'il fut aimé des honnêtes gens, & haï des méchants.

Nous ne connoissons aucune particularité de la régence de Lycurgue ; mais la suite démontre qu'il n'entreprit rien en faveur des loix, pendant tout le temps qu'elle dura : il n'eût pu réussir à faire le bien dans une place, d'où la cabale & l'intrigue pouvoient le renverser d'un moment à l'autre. Contrarié sans cesse par le collègue de son pupille, calomnié par une reine, outrée de n'avoir pu commettre un crime, bientôt il eût été contraint d'abandonner les rênes de l'Etat, s'il eût voulu tenter la réforme de Sparte : il étoit de la prudence de ne rien précipiter, & d'attendre des circonstances favorables.

Plut. in Lycurg. La majorité de Charilaüs arriva : le régent lui remit tous ses droits, &, libre alors de ses engagements, il pensa à réaliser un projet qu'il n'avoit peut-être jamais perdu de vue. Sans doute les hommes les plus sensés de Sparte, étoient dans sa confidence, & il ne fit rien que de concert avec eux. En effet, c'eût été un projet chimérique,

de vouloir tenter seul & sans appui, la réforme d'un Etat dont les plus puissants lui étoient opposés. Sans doute ce fut d'accord avec ses partisans, qu'il se détermina, malgré son âge, d'entreprendre le voyage de Crète. Le prétexte dont il couvrit ses véritables motifs, furent les bruits qu'on ne cessoit de semer, qu'il aspiroit au trône, & qu'il avoit des moyens assurés pour y monter. Il vouloit détruire ces soupçons injurieux à sa gloire, & il étoit décidé à demeurer hors de sa patrie, jusqu'à ce que son neveu eût un fils en état de lui succéder : mais son véritable but étoit de s'instruire du gouvernement des Crétois, de conférer avec les plus habiles personnages de cette île célèbre, & d'en rapporter un plan de législation propre à la situation actuelle des peuples de Lacédémone.

Il est certain que le gouvernement de Sparte fut calqué sur celui de Crète : la plupart des auteurs de l'antiquité en demeurent d'accord ; &, quoi qu'en ait pu dire Polybe, il n'y a qu'à comparer les loix de Minos, avec celles de Lycurgue, pour être frappé de leur conformité. Les richesses, il est vrai, étoient bannies de Sparte ; les *Ephor. Callisthen. Arist. Plat. Strab.*

terres y étoient également partagées entre tous les citoyens : la monarchie étoit perpétuelle & héréditaire. On ne voyoit rien de semblable en Crète ; mais, si quelque-unes de ces loix furent différentes, les autres avoient trop de rapports pour qu'on pût s'y méprendre. Lycurgue imita en homme de génie, & non en servile copiste.

La poésie alors n'étoit point destituée d'une de ses plus sublimes fonctions, celle d'instruire les peuples ; & les poëtes ressembloient encore à ces *Bardes*, dont le ministère étoit de porter les hommes à la vertu, par le charme des vers. Lycurgue vit en Crète un de ces sages qui employoient leurs talents à rendre les hommes meilleurs ; Thalétas passoit pour aussi grand philosophe que grand politique. Lycurgue sentit de quelle utilité pouvoit être un tel personnage ; il lui fit part de son dessein, & l'engagea de le seconder, en allant à Sparte, préparer par ses chants, les esprits à recevoir les loix dont il composoit le code.

Plut. in Lycurg. & de Music. Suidas in Thalet. Pausf. l. 1. c. 14.

Thalétas amena les Spartiates au point où le législateur desiroit de les trouver à son arrivée : sous l'ombre de ne composer que des pièces de musique,

il faisoit tout ce qu'on eût été en droit d'attendre des politiques les plus consommés dans l'art de conduire les hommes. Ses Odes étoient autant d'exhortations à l'obéissance & à la concorde, qu'ils inspiroient par l'agrément, par la gravité de leur mélodie & de leur cadence. Insensiblement elles adoucissoient les mœurs de ceux qui les écoutoient; elles éloignoient les haines, en faisant naître dans le cœur des citoyens, l'amour des choses honnêtes.

Le sage Crétois ne se borna point à être le précurseur de Lycurgue: c'est à ce Poëte musicien, aidé de quelques autres, qu'on fait honneur du second établissement de la musique à Lacédémone. Il y introduisit, ainsi qu'en Arcadie & dans Argos, plusieurs sortes de danses; il composa en l'honneur d'Apollon & de Diane, des *Pæans*, qui servoient à renouveller le souvenir de la victoire de ce Dieu sur le serpent Python, & qu'on chantoit pour détourner les maladies contagieuses, effets de la colère de cette Divinité.

On attribuoit à la musique de Thalétas, les propriétés les plus merveilleuses: elle appaisoit les séditions, elle guérissoit les maladies. Sparte est en proie aux hor-

reurs de la diſcorde? Thalétas y ramène la paix par ſes chants. La peſte ravage cette Ville ? ſes accents diſſipent le fléau.

Plut. in Lycurg. Eloigné de ſa patrie, Lycurgue créoit les loix propres à la rendre heureuſe. Les amis qu'il avoit laiſſés à Sparte, travailloient de concert avec lui, pendant ſon abſence ; leurs diſcours animoient les eſprits, déjà échauffés par les vers de Thalétas, & l'état où ſe trouvoit le royaume, ne faiſoit qu'ajouter aux regrets qu'on avoit de ce grand homme. Le peuple ſe plaignoit que les rois ne ſe diſtinguoient du reſte des citoyens, que par leur titre & les honneurs attachés à la royauté : on ſe rappelloit le temps paſſé ſous l'adminiſtration de Lycurgue, & on ne ſe le rappelloit, que pour ſouhaiter qu'il pût renaître ; on le regardoit comme un homme deſtiné par la nature, à commander aux autres, & pour être roi dans toute l'étendue du terme. Enfin les Lacédémoniens, en vinrent au point, que, ne pouvant plus ſupporter d'en être privés, ils ſollicitèrent ſon retour auprès de lui-même.

C'étoit le point où l'on vouloit amener le peuple : mais il y eût eu de l'indiſcrétion à céder facilement. Les refus, loin de rebuter les Lacédémo-

niens, irritent leurs desirs; ils redoublent d'instances: les rois mêmes ne s'opposoient point au retour de Lycurgue, ils attendoient tout de sa présence.

La disposition des esprits étoit telle, que Lycurgue ne pouvoit plus refuser, sans se nuire à lui-même : il reprend le chemin de sa patrie ; il est reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive. Il voit les maux que l'Etat avoit soufferts pendant son absence : ils étoient extrêmes, & demandoient des remèdes du même genre : les palliatifs n'eussent servi qu'à augmenter le mal. Semblable au médecin habile, qui remonte au principe, & attaque la masse, il se détermina à détruire l'ancien édifice de la législation de Sparte, pour en construire une meilleure, sur de nouveaux fondements.

Il ne falloit rien moins que la sublimité du génie de Lycurgue, pour oser tenter la réforme des mœurs, chez un peuple moitié barbare & moitié corrompu. Les trop adoucir, c'eût été achever leur corruption ; travailler à les rendre austères, c'étoit aigrir les ames amollies : ce grand homme avoit prévu tous les obstacles, il n'avoit

négligé aucun moyen de les vaincre.
Cic. Tusc. Les premiers gouvernements furent théocratiques. Aucun mortel d'abord, n'eut l'audace de paroître vouloir, de sa propre autorité, dominer ses semblables, & tous les législateurs s'appuyèrent de la Divinité, pour rendre leurs loix plus respectables. Jupiter, selon les Crétois, ou Minos inspiré par Jupiter, avoit dicté des loix à la Crète. Lycurgue ne vivoit plus dans ces siècles, où les hommes pouvoient, à la face de leurs contemporains, se vanter d'être en commerce immédiat avec les Dieux, ou l'organe dont ils se servoient pour manifester leurs volontés. Il ne restoit que la voie des Oracles; Lycurgue prit la route de Delphes.

Le même esprit qui l'avoit porté à s'étayer de l'approbation du Dieu, ne lui permettoit pas de s'informer de sa volonté, avant d'avoir mis dans ses intérêts, la Prêtresse & le Collège qui prononçoit les oracles; il eût mieux valu ne pas le consulter, que de s'exposer à son désaveu. Mais le nom de Lycurgue, déjà fameux par toute la Grèce, assuroit à ce grand homme, le succès de ses démarches. La Pythie & ses collègues, ne pouvoient qu'accroî-

tre leur réputation, en favorisant ses projets : il reçut l'accueil auquel il devoit s'attendre, & le Dieu parla en sa faveur, comme il n'avoit encore parlé en faveur d'aucun mortel. Ses sacrifices sont agréés. A peine est-il entré dans le temple : « Ami de Jupiter & de tous les » habitants de l'Olympe » s'écrie la Pythie « Lycurgue, tu viens dans ces » sacrées demeures : es-tu une Divinité, » ou un mortel ? O Lycurgue ! tu es » plutôt un Dieu, qu'un homme ». Elle l'assura que ses prières étoient exaucées, & qu'Apollon lui accordoit la plus excellente forme de république qui eût jamais existé : on fit même courir le bruit que la Prêtresse avoit dicté les loix qu'il alloit donner à ses concitoyens; & sans doute le Législateur, qui aimoit mieux être sage que le paroître, ne se fit point scrupule de laisser au Dieu, l'honneur qui n'étoit dû qu'à son génie.

Plut. in Lycurg. Her. l. 1. c. 65. Theod. Therapeut. 9.

Les vues de Lycurgue étoient trop éloignées de tout ce que l'on connoissoit alors en Grèce, pour qu'il s'en tînt à faire intervenir Apollon dans son projet : on subjugue le peuple, mais il faut convaincre les sages. Tout se préparoit pour la plus étonnante des révolutions; les rois n'étoient point dans le secret,

un petit nombre de personnes suffisoit pour exécuter l'entreprise. Elle n'étoit point de nature à plaire à la multitude ; & le moyen de la faire échouer, eût été de la divulguer. Sparte va offrir à l'univers, un spectacle unique jusqu'à présent, & que probablement on ne verra point se renouveller dans la suite des siècles.





LIVRE DIX-NEUVIÈME.



LÉGISLATION de Lycurgue.

Si un gouvernement eſt d'autant plus parfait, que le moi iſolé eſt mieux détruit, & plus concentré dans la collection des individus, celui de Lacédémone, auquel rien ne ſauroit ſe comparer en ce genre, doit tenir le premier rang dans le monde. Sans doute la liberté ne peut être trop payée; Sparte lui ſacrifia toutes les douceurs de la vie, ou plutôt elle les fit conſiſter toutes, dans l'obſervation la plus rigide des devoirs les plus auſtères, à laquelle elle ſe conſacra par les privations & les travaux.

Ce que les pieux inſtituteurs de nos monaſtères firent pour procurer à leurs diſciples, la jouiſſance d'une félicité céleſte, malgré les périls dont eſt ſemée la route qui y conduit, Ly-

curgue l'entreprit pour procurer à ses concitoyens, la jouissance de leur patrie, au milieu des séditions qui affligeoient les peuples voisins, & malgré leurs mauvaises intentions contre Sparte.

Plat. de leg. l. 4. On ne pouvoit assigner de nom particulier à cette forme étrange de gouvernement. Considère-t-on le pouvoir des Ephores ? il paroît tenir de la tyrannie ; l'assemblée du peuple le faisoit participer à la démocratie ; il est impossible de lui refuser le titre d'aristocratique, si l'on fait attention au pouvoir du Sénat ; une royauté à vie ne permettoit pas d'y méconnoître le gouvernement monarchique, qu'on regardoit à Lacédémone & ailleurs, comme la plus ancienne des constitutions politiques. (*a*)

Soit chez les anciens, soit chez les modernes, il n'est sur la législation de Lycurgue, aucune opinion qui n'ait eu ses partisans : on ne sauroit louer ni blâmer à demi, des institutions auxquelles nulles ne ressemblent ; tous les ont vues entièrement hors de la nature,

---

(a) *Omnes antiquae gentes*, dit Cicéron, *regibus quondam paruerunt.* DE LEG. I. 3.

mais chacun en a tiré des conséquences souvent très-opposées. Cependant l'antiquité s'est réunie pour admirer ce grand homme, qui fut un Dieu à ses yeux; & sa république existante & subsistante durant des siècles, semble justifier cet enthousiasme.

Enfin parut ce jour qui devoit éclairer le spectacle unique d'un particulier, forçant les armes à la main, tout un peuple à devenir heureux, en s'interdisant tous les plaisirs. Le législateur avoit à craindre la resistance de la multitude, &, pour inspirer la terreur à ceux dont il pouvoit redouter les intentions, il ordonna à trente des principaux citoyens, de se présenter en armes sur la place publique, à la pointe du jour. *Plut. in Lycurg.*

Sparte est en émeute; Charilaüs lui-même prend l'alarme, & se réfugie dans le temple de Minerve *Chalciœcos.* Lycurgue va le trouver, lui fait part de ses desseins, & l'assure avec serment, qu'il n'a rien à craindre: le roi sort du temple, & se joint au bienfaiteur de la patrie. Ce Prince étoit d'un naturel timide & foible: Archélaüs son collègue répondit un jour à quelques personnes qui faisoient l'éloge de

sa bonté ; « Eh ! comment ne seroit-il » pas bon, il ne sait pas même être » méchant aux méchants ? »

Lycurgue paroît au milieu de l'assemblée, & sans autre droit que celui que donnent l'amour du bien & le salut de la patrie, il expose en présence des Lacédémoniens, le précis des loix qu'il croit propres à les rendre heureux; il leur montre la source des dissensions qui agitoient depuis si long-temps leur ville, & dont ils étoient en même-temps & les auteurs & les victimes, dans le refus de la soumission à l'autorité, & dans la violation des loix par les souverains. Comment s'y fussent-ils soumis, eux dont la volonté n'avoit d'autre frein que leur propre sagesse ou la rebellion de leurs sujets, puisque Sparte n'avoit plus de magistrature qui montrât au Prince l'abus du pouvoir, & lui portât les plaintes du peuple ? Lycurgue prouva facilement que les torts étoient réciproques, & que, tant qu'ils subsisteroient, jamais on ne pourroit rétablir cette harmonie, d'où resulte le bonheur des hommes en société. En proposant ces deux correctifs à la fois, il réunissoit tous les suffrages, & les désordres sous lesquels

Just. l. 3. c. 2.

l'Etat

l'Etat gémissoit depuis tant d'années, forcèrent de part & d'autre à abandonner de prétendus droits.

Constitution politique. Plut. in Lycurg.

Lycurgue commença la réforme par les chefs mêmes de l'Etat. Il laissa subsister la double royauté ; mais, tandis qu'il donnoit aux rois, comme généraux, un pouvoir absolu à la tête des armées, il les réduisit, comme magistrats, à n'être, avec le Sénat, que les instruments ou les Ministres des loix. Ce grand homme savoit que la perte des Etats où n'existoit point un corps de magistrature perpétuelle, venoit ou du penchant du Souverain à la tyrannie, ou de la pente des peuples à l'indépendance. Il avoit pour exemples, Argos & Messène, victimes de l'orgueil de leurs princes, devenus les tyrans de ceux dont ils devoient être les pères : il n'eut rien fait pour sa patrie, sans l'institution de la magistrature, sauve-garde des peuples & des rois.

Plut. in leg.

Ceux de Sparte n'avoient cependant pas été sans Conseil : dès les commencements de la monarchie, & du temps des premiers Héraclides, jusqu'à la législation de Lycurgue, six personnes composoient, avec les princes, une espèce de tribunal souverain. Cha-

que tribu avoit son territoire, & son Conseil particulier. Sans doute dans les cas urgents, & lorsqu'il s'agissoit de l'intérêt général, chacune des tribus députoit un de ses membres, dont la réunion formoit le tribunal suprême.

L'Abbé Fourmont, Mém. de l'Acad. T. 15.

Des inscriptions désignent clairement six tribus : l'*Egide* étoit composée des chévriers & autres conducteurs de troupeaux ; les pêcheurs & les habitants des rives de l'Himérus, ou de l'Eurotas, dans les marais à Bœa, qui signifie le port, ou à Sydé, qui signifie la pêcherie, &c. étoient de la tribu *Limnatide* ; la troisième portoit le nom de *Cycorusaïde*. Ses membres s'adonnoient à la chasse, & habitoient l'espace qui s'étend depuis l'Eurotas jusqu'à Thyrée ; partie montagneuse & très-propre au genre de vie de ses habitants. C'est là qu'on élevoit ces chiens si célèbres, connus sous le nom de chiens Laconiens : on en nourrit encore dans le pays, qui sont bons, mais qui, transportés ailleurs, dégénèrent bientôt.

On ignore ce qui faisoit l'occupation particulière de la tribu *Messoaïde*. *Messoa* ou *Missoa*, est aujourd'hui

Mistra : ce canton a toujours eu de l'eau pour les moulins, & de l'argille propre à faire de la tuile & de la brique. Comme il n'est qu'à une lieue & demie de Sparte, ses habitants pouvoient cultiver les arts dont ils trouvoient les matières premières sur leur terrein.

La sixième tribu étoit appellée la *Pitanaïde*. *Pitanica*, bourgade subsistante encore au milieu de la plaine qui s'étend de Sparte à Thérapné, en étoit la capitale, & lui donnoit son nom. La nature du terrein occupé par cette tribu, peut faire présumer que ses membres étoient agricoles.

Ce fut au corps de la nation même que Lycurgue remit le droit d'ordonner la paix ou la guerre, & d'élire les magistrats auxquels elle devoit obéir.

Le Sénat compofé des deux rois, & de 28 citoyens qui devoient être choisis par le peuple, & avoir 60 ans accomplis, exerçoit les magistratures civiles, servoit de Conseil aux rois, auxquels il n'étoit permis de rien entreprendre sans son consentement, & portoit aux assemblées publiques, les matières sur lesquelles le peuple devoit délibérer. Ces trente personnes ne furent peut-être que la réunion des Conseils

Le Sénat. *Plut. in Lycurg.*

particuliers de chaque tribu. La magiſtrature maintint les différents corps de l'Etat dans l'équilibre, & lui donna cette baſe ferme & aſſurée, qui diſtingua bientôt Sparte d'Argos & de Meſſène, quoique ces deux dernières villes euſſent un ſort égal avec Sparte, & que, même dans le partage des terres, il eût été préférable.

Le Légiſlateur avoit tellement à cœur cet établiſſement, pour lequel il craignoit ſans doute plus de réſiſtance que pour ſes autres inſtitutions, qu'il rapporta de Delphes un oracle particulier, conçu en ces termes: « Après avoir » élevé un temple à Jupiter & à Minerve, » diſtribué le peuple en familles & en » tribus, & inſtitué un tribunal composé » de trente Sénateurs, y compris les » deux chefs, tu tiendras, de temps en » temps, le Conſeil entre le Babyce & » le Cnacion. Conſerve le pouvoir de » prolonger ou de rompre l'aſſemblée » à ta volonté, & laiſſe au peuple le » droit de ratifier ou d'annuller les » décrets qu'on y aura propoſés.»

Dans le principe, les deux rois & les Sénateurs avoient ſeuls le droit de propoſer : ils opinoient & donnoient les premiers leur avis; le peuple

approuvoit ou rejetoit. Il ne lui manquoit, pour être souverain, que de décider lui-même des objets à mettre en délibération : il y parvint, en changeant le sens des décrets du Sénat par des additions, ou des retranchements ; l'abus alla même si loin, qu'on fut obligé, pour y remédier, d'apporter un correctif à l'Oracle. Polydore & Théopompe, qui règnoient environ cent trente ans après Lycurgue, y ajoutèrent cet article ; « Si le peu» ple altère ou corrompt les décrets, » que les Sénateurs & leurs chefs se » retirent » : c'est-à-dire, qu'ils congédient l'assemblée. On persuada au peuple que cet article avoit été ajouté par l'ordre d'Apollon même.

Si Théopompe se fût borné à réfréner l'indépendance du peuple, il eût fourni des instruments à la tyrannie des Rois & du Sénat, & détruit l'équilibre que Lycurgue avoit cherché à établir. Ce Législateur avoit créé une espèce de Magistrats, auxquels on donnoit le nom d'*Ephores* ou *Inspecteurs*. Ces Officiers ne furent pas d'abord revêtus du pouvoir qu'ils eurent par la suite : leurs fonctions se réduisoient à administrer la justice pendant l'absence des Rois, que

Ephores.

Her. l. 1. *c.* 65. *Laert. in Chilon.*

la guerre appelloit ſouvent au camp.

La Crète avoit donné l'idée de cette magiſtrature au légiſlateur de Sparte; les *Coſmioi* des Crétois ne différoient que de nom, des Ephores de Lacédémone. Ce n'eſt donc pas à Théopompe qu'il faut en attribuer l'inſtitution; il leur conféra ſeulement une autorité qu'ils n'avoient point avant lui. Il venoit de reſtreindre celle du peuple; mais, pour le tranquilliſer ſur ſa ſituation, & afin que, ſous prétexte de conſerver ſa liberté, il ne ſe livrât point à une défiance inquiète & orageuſe, il chargea ſpécialement les cinq Ephores d'empêcher que les Rois & les Sénateurs ne ſe miſſent au-deſſus des loix, ou ne les violaſſent. Ils eurent le droit de veiller ſur la conduite des premiers, & de les contraindre à rendre compte de leur adminiſtration, toutes les fois qu'ils ſeroient mandés. Delà Platon appelle ce Prince, le troiſième ſauveur de Lacédémone. Il l'aſſocie à Lycurgue, & à Apollon, regardé auſſi comme un des légiſlateurs de Sparte, puiſqu'il avoit confirmé les loix de Lycurgue, par un oracle qui enjoignoit de les obſerver.

De leg. l. 3.

Qu'un Tribunal deſtiné à ſervir de

Plut. in Lycurg.

frein à l'autorité royale, à en tempérer l'excès, & à en prévenir les abus, doive son origine à un roi, c'est sans doute l'éloge de Théopompe. Son épouse lui reprocha qu'il laisseroit à ses enfants une puissance moins étendue, que celle qu'il avoit reçue de ses pères. « Non » pas moindre » répondit-il « mais plus » durable ». Théopompe, il est vrai, affermit la constitution de Sparte, en modérant la puissance royale; mais les Ephores ne se tinrent pas eux-mêmes dans les bornes de la modération : plus d'une fois la postérité de ce roi eut à gémir de la trop grande étendue du pouvoir qu'il leur avoit confié. Destinée à entretenir la république dans cette sécurité qui donne à tous un même intérêt, cette magistrature avoit été fixée à une année, pour que ceux qui en seroient revêtus, fussent à la fois & plus attentifs & moins entreprenants; plus longue, elle les eût bientôt rendus maîtres de l'Etat. Les plaintes portées par les rois contre ce Tribunal, ne furent point dictées par l'intérêt seul : un philosophe, qui n'en devoit avoir d'autre que la vérité, blâmoit fortement une pareille institution. Cette puissance lui paroissoit trop grande, trop approchante de la *Arist. Polit. l. 5. c. 11.*

tyrannie. Les rois eux-mêmes étoient obligés de faire la cour aux Ephores choisis parmi le peuple, où il ne se trouve que trop souvent des ames vénales, & qui ne haïssent dans les grands, que leur grandeur même. L'excès de l'autorité en entraîne l'abus, & la vie dissolue de ces magistrats mina insensiblement la règle austère à laquelle étoient astreints tous les autres citoyens. Théopompe ne prévit pas, sans doute, les maux qu'ils devoient causer, & nous verrons ailleurs, qu'il avoit peut-être eu d'autres motifs que ceux que nous venons de lui supposer.

Id. l. 2. c. 9.

Premiers citoyens, les rois reconnoissoient donc deux autorités, les Ephores & le peuple. Ils jouissoient, il est vrai, de plusieurs prérogatives; on portoit à leur personne le plus grand respect, quoiqu'ils n'eussent pas même le nom de roi : on les appelloit Archagètes, (conducteurs) : ils étoient libres d'assister ou de ne pas assister au Sénat, où ils avoient double suffrage. Les Ephores pouvoient casser les Sénateurs, les faire mettre en prison, & même les punir de mort. Les rois devoient leur obéir à la troisième sommation. Ces magistrats avoient le droit de les con-

Her. l. 6. c. 57. Xenoph. de Rep. Lacæd. p. 690. 691. &c. Plut. in Agid. & in Præcept. ger. reipubl.

damner à l'amende, & de les faire arrêter; ils étoient dispensés de se lever, lorsque les rois entroient au Sénat, & les rois donnoient cette marque d'honneur aux Ephores, à la censure desquels la conduite des Reines étoit soumise. Ils avoient inspection sur tout l'Etat; la garde du trésor public leur étoit confiée. On se convaincra de l'immensité de leur pouvoir, par la formule du serment qu'ils renouvelloient chaque mois. Les rois le prêtoient comme eux; mais ils s'engageoient & promettoient en leur nom, de se conformer aux loix & aux coutumes de la nation. Les Ephores au contraire, prêtoient serment au nom de la République, & juroient qu'elle maintiendroit les rois, tant qu'ils observeroient exactement leurs promesses.

Corn. Nep. in Agesil. & in Pausan. Plat. in 1. Alcib. Ælian. v-h. l. 2. c. 5.

Ces magistrats avoient, pour contenir les rois, un moyen plus infaillible encore, puisqu'il étoit fondé sur la superstition. Tous les neuf ans, pendant une nuit où le temps étoit serein, assis en rase campagne, les yeux attachés au Ciel, & gardant un profond silence, ils examinoient avec la plus grande attention, s'ils n'appercevroient point une de ces exhalaisons lumineuses, vulgairement

Plut. in Agid. & Cleom.

nommées *étoiles tombantes*. Si ce météore paroissoit, les rois accusés de s'être attirés le courroux des Dieux, demeuroient suspendus de leurs fonctions, jusqu'à ce que l'Oracle eût ordonné leur rétablissement. Ainsi, le sort des rois dépendoit d'un météore.

N'accusons point Lycurgue de ce qui fut la suite du trop grand pouvoir accordé par Théopompe aux Ephores: cette autorité désordonnée en fit les tyrans de Sparte, & si sa durée n'eût pas été restreinte à une année, les loix de Lycurgue en eussent souffert de cruelles atteintes.

Plut. in Lycurg. *Thucyd. l.* 1. Quoique le peuple jouît de plusieurs attributs de la souveraineté, qu'il élût ses magistrats, & que toutes les affaires d'Etat fussent présentées à ses assemblées, cependant il y avoit loin de cette forme de gouvernement à la démocratie. Tous les décrets étoient rédigés dans un conseil prudent & sage; le peuple n'étoit point exposé à prendre les délires de la passion, pour la raison même. Il pouvoit, il est vrai, accepter ou rejetter ce que le Sénat proposoit; mais il n'étoit pas le maître de porter des loix qui eussent pu tendre à sa ruine.

Just. l. 3. *c.* 3. Les juges étoient annuels. La garde des

loix appartenoit au Sénat. Les Sénateurs & les autres Magiſtrats étoient éle&ifs. On procédoit à ce choix dans l'aſſemblée du peuple. La manière dont le légiſlateur ordonna de remplir les places qui viendroient à vaquer, étoit digne de Sparte. C'étoit un beau ſpectacle de voir la vertu aux priſes avec la vertu, & les plus ſages vieillards ſe diſputer ſans paſſion, la gloire de rendre la patrie heureuſe.

Plut. in Lycurg.

Le jour deſtiné pour l'élection, le peuple s'aſſembloit dans la grande place. Des juges placés dans une maiſon voiſine, ſans voir ni être vus, entendoient le bruit du peuple, donnant en cette circonſtance, comme dans toutes les élections, ſon ſuffrage par acclamation. Chacun des aſpirants paſſoit en ſilence à travers l'aſſemblée, ſelon le rang qui lui avoit été aſſigné par le ſort. Le peuple témoignoit, par des acclamations, ſes ſentiments en faveur du vieillard qu'il appercevoit. Ariſtote auroit mieux aimé que les plus capables euſſent été forcés d'accepter les charges de la République, que de voir les ſages les briguer; mais alors la cabale eût pu s'emparer des élections. Lycurgue avoit prévenu cet inconvénient, en enjoignant à ceux

qui ſe croyoient dignes de commander à leurs ſemblables, de ſe préſenter.

Les ſuffrages étoient indiqués par les applaudiſſements que les juges notoient par leur plus grand éclat, ſans voir ſur qui ils pouvoient tomber. Lorſque tous les concurrents avoient ſubi cet examen, on confrontoit la liſte des aſpirants, avec le tableau dont on vient de parler, & l'on déclaroit Sénateur, celui qui avoit excité les acclamations les plus vives & les plus fréquentes. Couronné de fleurs, ſuivi d'une foule de peuple, il alloit dans tous les temples remercier les Dieux. Ses louanges étoient chantées par les jeunes hommes & les jeunes femmes : tous, à l'envi, le félicitoient, & célébroient une vie paſſée dans l'exercice de la vertu & de la bienfaiſance.

A ſon retour, ſes parents lui offroient un léger repas, en lui diſant ; « la » Ville t'honore de ce feſtin » : il alloit enſuite ſouper dans la ſalle où il avoit coutume de manger. On y ſervoit deux portions au nouveau magiſtrat : il en donnoit une en ſortant, à celle de ſes parentes pour laquelle il avoit le plus d'eſtime, car elles ſe trouvoient toutes raſſemblées à la porte de la ſalle. « Partagez, »

lui disoit-il « le prix de l'honneur que » je viens de recevoir ». Les femmes reconduisoient leur compagne, en la comblant d'éloges.

L'institution d'un corps de magistrature, destiné à éclairer les rois & à contenir le peuple, est un bienfait qu'on ne peut trop exalter. Les premières places furent la récompense de ceux qui avoient favorisé la réforme : leurs successeurs furent choisis parmi les citoyens les plus distingués par leurs vertus, ou leurs services. Ces magistrats demeuroient en charge le reste de leur vie, à moins que quelque tache ne les en exclût. Lycurgue, en prévenant par cette inamovibilité, les inconvénients attachés à un corps dont les membres se renouvellent trop souvent, préparoit une récompense à la vieillesse vertueuse, & proposoit un encouragement à la jeunesse. Aristote trouvoit mauvais que les magistrats de Lacédémone fussent à vie. L'esprit sans doute a sa vieillesse comme le corps; mais cette vieillesse se fait beaucoup plus sentir chez un peuple livré au luxe & à la mollesse, que chez une nation amie de la simplicité. Un octogénaire à Sparte, avoit une trempe d'esprit plus vigou-

Polit. l. 2. c. 9.

reuſe encore, que ces hommes des grandes villes, qui, victimes de la débauche, traînent, à quarante ans, une vieilleſſe anticipée.

Mém. de l'Acad. t. 15. Les trois inſcriptions antiques du temps de Théopompe, découvertes par l'Abbé Fourmont, nous inſtruiſent du nombre des tribunaux qui formèrent le Conſeil général de la nation, poſtérieurement à Lycurgue.

Chacun de ces marbres eſt diviſé en trois colonnes. Au haut de la première, ſe lit en titre, *Gerontes* (les Sénateurs), & enſuite les noms des vingt-huit magiſtrats, qui pour lors étoient en charge. Dans une inſcription, ils ſont au nombre de vingt-neuf; ce qui pourroit faire croire qu'il y avoit alors un honoraire.

Les cinq Ephores paroiſſent au-deſſous des Sénateurs, dans la première colonne; mais ils quittèrent ce rang bientôt après, comme on le voit dans beaucoup d'inſcriptions poſtérieures à celles-ci.

Les rois ſont en tête de la ſeconde colonne; enſuite les *Pythiens*, au nombre de quatre. Au-deſſous eſt un cercle en relief, partagé en dix parties égales, dans chacune deſquelles eſt une lettre

dont la réunion forme le mot *Lakedaimon;* abréviation que l'on voit sur les monnoies Lacédémoniennes, & que l'on peut soupçonner être ici l'inscription ou le sceau de la nation. Comme le cercle ne se trouve que là où les Pythiens sont nommés, on peut en inférer que ces Officiers étoient chargés d'apposer les sceaux; ce qu'ils ne faisoient qu'aux délibérations importantes.

L'Aniokarater, placé immédiatement au-dessous du sceau, étoit le premier Officier de l'armée. Il commandoit la gauche dans les combats, lorsqu'il n'y avoit qu'un des rois, & le corps de bataille, s'ils étoient tous deux au camp.

A la suite, sont les *Lochagoi* & les *Moragoi;* c'est ainsi qu'on appelloit les Officiers des troupes Lacédémoniennes. Si le nom de ces militaires se lit sur le marbre dont nous parlons, c'est que cette inscription étoit le résultat d'une délibération prise pour faire la guerre aux Messéniens. Comme, dans un fragment, il y a sous les *Moragoi*, des *Hippagrètes* qui ne se voient point dans les autres inscriptions, on conjecture qu'alors cette troupe étoit nouvellement créée. Ces

officiers accompagnoient les rois, lorsqu'ils alloient au combat.

En tête de la troisième colonne, étoient les *Beidiæens*, qui présidoient aux combats de la jeunesse.

Nous apprenons par des inscriptions, que les rois étoient eux-mêmes *Beidiæens* : la raison en est simple. Tous les tribunaux, excepté le Sénat, étoient formés sur le plan du gouvernement antérieur aux Héraclides, où six députés des tribus, composoient, avec le roi, le Conseil général de la nation. Lorsque Sparte eut deux rois, ces princes voulant se conserver partout le droit de séance, il n'y eut plus que cinq personnes du peuple dans chaque tribunal.

L'emploi de ces Magistrats ne se bornoit pas à présider aux exercices de la jeunesse. Avant la réforme de l'Ephorat, ils étoient seuls juges de la capacité des médecins & des chirurgiens : droit qu'ils furent ensuite obligés de partager avec les Ephores.

Aux *Beidiæens* succèdent les *Harmostères* ou intendants. La Laconie proprement dite en avoit six, sans doute un pour chaque tribu. Des inscriptions nous parlent d'un septième, établi sur Thyrée ; c'est qu'alors cette ville appar-

tenoit aux Lacédémoniens : car le nombre de ces Officiers augmentoit relativement à celui des départements.

Au-dessous des *Harmostères*, on lit le nom des *Harmosyniens*. Aristote reprochoit au législateur de Lacédémone, d'avoir négligé l'éducation des femmes. Quoiqu'il ne leur eût, dit-il, imposé d'autre obligation que celle de marcher dans les rues, couvertes d'un voile, pour les distinguer des filles qui avoient la liberté d'aller à visage découvert, les femmes se crurent encore trop gênées par cette loi, qu'elles ne gardèrent que fort imparfaitement. Il fallut donc, peu de temps après Lycurgue, créer des officiers pour veiller à l'observation de cette loi : ce sont ceux dont nous parlons ; on les voit nommés sur des inscriptions très-peu postérieures à Lycurgue. Malgré le sentiment d'Aristote, on pourroit rapporter cette institution au sage Spartiate : les changements opérés par ce législateur, dans les mœurs & la conduite des Lacédémoniennes, sont une preuve qu'elles n'avoient pas été aussi rebelles à ses injonctions, que le philosophe voudroit le faire croire ; ou du moins, si elles refusèrent de s'y soumet-

tre elles-mêmes, elles élevèrent leurs filles d'après les nouveaux principes.

Les *Empelori*, officiers placés sous les *Harmosyniens*, étoient préposés à la police des marchés, & jugeoient des différends qui s'élevoient au sujet du commerce. Sur l'un des trois marbres, se trouvent, à leur place, les *Nomophylaces* ou *gardiens des loix*, chargés de les faire observer, d'avertir ceux qui osoient les enfreindre, & de les dénoncer au Sénat : ils en étoient aussi les interprètes. Le lieu de leurs assemblées étoit dans la place publique, ainsi que celui des Gérontes, des Ephores & des Beidiæens.

Pauf. l. 3. c. 11.

Au-dessous, est le *Bouagor*, nom du magistrat qui présidoit à l'éducation de la jeunesse. Dans une République comme celle de Sparte, cette place devoit emporter une grande considération.

Les trois inscriptions sont terminées par le nom du greffier, posé verticalement, sans doute pour qu'on ne pût y rien ajouter.

Ces marbres ne font point mention des augures, quoique ces Ministres fussent très-honorés à Sparte, où les rois mêmes les admettoient à leur table.

On ne sera pas étonné de n'y point

voir les *Prodiciens*, lorsqu'on saura que ces magistrats étant les tuteurs des rois pendant leur minorité, ne pouvoient figurer dans des inscriptions où se trouvoient des rois majeurs.

La paix est la principale fin de la réunion des hommes; mais c'est souvent en agissant: comme si le but de la société étoit d'être en guerre, qu'on parvient à rendre inutile l'exercice des armes.

De la guerre.

Platon a reproché aux institutions de Crète & de Sparte, d'avoir trop envisagé la guerre. Personne ne niera au philosophe, que le législateur doit règler en vue de la paix, tout ce qui concerne la guerre; mais, au temps de Minos, les mers infestées de pirates, ne permettoient pas de quitter un seul moment les armes. Au siècle de Lycurgue, une multitude de petits Etats, jaloux & divisés, forçoient également de les avoir sans cesse à la main, & la valeur étoit la première des vertus.

De leg. l. 3.

A Sparte, les Ephores indiquoient, sans doute d'après les besoins de l'Etat, l'âge auquel les citoyens étoient tenus de joindre l'armée, soit pour la cavalerie, soit pour l'infanterie, soit

Xenoph. Lacæd. respubl. p. 685. & 686.

même pour les artisans ; car les Lacédémoniens retrouvoient au camp, toutes les commodités de la ville.

Les troupes avoient un uniforme rouge, & un bouclier d'airain, métal peu susceptible de la rouille, & qui se nettoie facilement. Dès leur enfance, les Spartiates avoient soin de leur chèvelure : le jour d'une bataille, ils se parfumoient. Lycurgue avoit dit que « les longs cheveux donnent plus de » grace aux hommes d'une figure » avantageuse, & qu'ils font paroître » les hommes laids, plus terribles » encore. » Il établit six corps de cavalerie, & autant d'infanterie pesamment armée, commandés chacun par un chef, ou Polémarque qui avoit sous lui plusieurs officiers inférieurs. Les détails sur la discipline Lacédémonienne, se trouveront dans l'article général de la guerre : nous examinerons seulement ici ce qu'on doit entendre par le terme de cavalerie, employé plus haut.

Plut. in Lycurg.

On a vu, dans l'époque précédente, que la cavalerie ne remontoit dans la Grèce Européenne, qu'au temps de la guerre de Messène. Philostéphanus de Cyrène, contemporain de Calli-

Athen. l. 8. c. 1.

maque, assuroit que Lycurgue étoit auteur de la distribution de la cavalerie Lacédémonienne, en compagnies de 50 hommes, appellées *Oulames*. Plut. in Lycurg.

Xénophon, Historien recommandable, attribuoit aussi à Lycurgue, l'établissement de la discipline militaire observée à Sparte, tant à l'égard des *Hoplites*, ou pesamment armés, que des cavaliers; mais est-il bien sûr que ces cavaliers aient jamais servi à cheval? Strabon dit que, suivant les règlements de Lycurgue, ceux que l'on nommoit ainsi, servoient à pied, au contraire des troupes auxquelles on donnoit le même nom dans l'île de Crète. P. 686. L. 10. p. 482.

Ce corps de cavaliers Spartiates, composé de 300 hommes divisés en six Oulames, & choisis parmi les plus braves de la jeunesse, étoit toujours près de la personne des rois, au corps de bataille, & loin de la cavalerie, lorsqu'il y en eut, laquelle étoit toujours sur les ailes. On tiroit de ce corps, des détachements, pour les occasions périlleuses; mais jamais on ne les voit à cheval.

Peut-être ce nom fut-il à Sparte un titre d'honneur: c'est ainsi que

les cadets de notre noblesse portent le nom de *Chevaliers*, quoique la plupart servent dans l'infanterie. Homère avoit appellé *cavaliers*, ceux qui combattoient sur des chars ; & comme ces guerriers étoient ordinairement les plus considérables, & les plus braves de la nation, il a pu se faire que le nom de cavalier soit devenu un titre d'honneur, & que ce fût par cette raison, qu'on le donna encore à la troupe des Spartiates choisis, lors même qu'après l'abolition des
L. 8. c. 124. chars, elle fut redevenue *infanterie*. Quelques passages d'Hérodote & de
L. 5. Thucydide, où il est question de ce corps, viennent à l'appui de cette conjecture : ils n'appellent pas ses membres, *cavaliers*, mais les 300 hommes choisis, qu'on nomme *cavaliers* à Sparte : d'où l'on doit conclure qu'ils n'avoient de cavaliers que le nom (*a*).

En effet, dans tout ce que les anciens nous ont conservé des loix de Lycurgue, on ne voit rien qui ait le moindre rapport à la cavalerie pro-

(*a*) Voyez les *Recherches sur l'Equitation*, par FRERET, MÉM. DE L'ACAD. T. 7.

prement dite, ni à l'art de l'équitation : cette étude ne faisoit point partie de l'éducation militaire des Lacédémoniens. Infiniment supérieurs aux autres Grecs dans les divers genres des combats, ils leur demeurèrent toujours inférieurs dans ceux de cavalerie : la leur ne commença à se distinguer, que lorsqu'elle eut été mêlée à la cavalerie étrangère, ce qui n'arriva qu'au temps d'Agésilas.

Xenoph. Hellen. l. 6. p. 596.

La manière de vivre des Lacédémoniens, étoit bien plus douce au camp, qu'à la ville : ce fut une adresse du législateur, de faire de la guerre un délassement. A l'armée, on se relâchoit beaucoup de la discipline ordinaire, en faveur des jeunes gens ; non-seulement on leur permettoit de parfumer leurs cheveux, on exigeoit qu'ils ornassent leurs habits & leurs armes, pour s'y attacher davantage & les défendre mieux. On n'oublioit rien en outre pour les animer, & les rendre impatients de combatre : aussi un Lacédémonien ne demandoit-il jamais combien étoient les ennemis, mais où ils étoient ; mais cette ardeur ne nuisoit en rien à la discipline. Elle étoit telle à Sparte :

Plut in Lycurg.

Plut. Lacon.

un Lacédémonien lève le bras pour tuer un ennemi, la retraite sonne, il remet l'épée dans le fourreau.

Xenoph. p. 688. Le roi jouissoit d'une grande autorité à l'armée : le public fournissoit aux dépenses de sa table, & de celle de ses officiers. Les Polémarques, pour être toujours prêts de l'assister de leurs conseils, vivoient avec lui, ainsi que trois hommes pris dans la première classe, qui lui procuroient tout ce dont il avoit besoin, pour que lui-même fût tout entier à ce qui concernoit la guerre.

Avant de quitter Sparte, il faisoit un sacrifice à Jupiter Conducteur, & aux autres Dieux : s'il étoit agréable, le Pyrophore, prenant du feu de dessus l'autel, précédoit la marche jusqu'aux confins du royaume, où l'on en offroit à Jupiter & à Minerve, un second, après lequel le roi sortoit du territoire, suivi de victimes de toute espèce. On avoit le plus grand soin, que le feu sacré ne s'éteignît pas; & toutes les fois que le roi sacrifioit, c'étoit dès le grand matin, comme pour marquer l'ardent desir de s'attirer la protection des Dieux. Les officiers des troupes nationales & étrangères,

étrangères, y aſſiſtoient, ainſi que les Ephores, les chefs des bagages, &c. Prêt à livrer bataille, le roi immoloit une chèvre; il commandoit à toute l'armée de ſe couronner de fleurs, & aux joueurs de flûtes, de faire réſonner leurs inſtruments; puis entonnant lui-même l'hymne qui étoit le ſignal de la charge, il s'avançoit à la tête des troupes.

C'étoit un ſpectacle à la fois effrayant & majeſtueux, de voir toute une armée marchant ainſi, en meſure, au ſon des inſtruments, ſans jamais rompre ſes rangs, &, ſans donner aucune marque de crainte, aller, avec gaieté, affronter les périls. Chacun des combattants voyoit les yeux de la poſtérité ouverts ſur lui; il cherchoit à ne lui laiſſer que de grands exemples. On demandoit à Eudamidas, pour quelle raiſon les Lacédémoniens ſacrifioient aux Muſes, avant de livrer bataille: « Pour que nos geſtes ſoient » bien & dignement écrits ». *Plut. Lacon.*

Sparte avoit ſu mettre à profit toutes les inſtitutions capables d'augmenter la valeur de ſes concitoyens. Le roi n'alloit jamais au combat, ſans être précédé de quelqu'un *Xenoph. ubi ſup.*

des vainqueurs aux quatre grands jeux de la Grèce. S'étonnera-t-on maintenant, de voir tant de Spartiates honorer la liste des Olympioniques? Un athlète offrit une grande somme à un Lacédémonien, pour l'empêcher de se présenter dans la lice Olympique : il la refuse, combat & terrasse son adversaire. « Quel avantage » lui dit alors un des spectateurs « te revient-il » de la victoire » ? — « Celui de mar» cher à la guerre devant le roi ».

Les Lacédémoniens ne poursuivoient un ennemi en déroute, qu'autant que l'exigeoit le besoin de s'assurer de la victoire; ils se retiroient ensuite, regardant comme une honte, de s'acharner contre des gens qui ne se défendent pas. Leur intérêt se trouvoit d'accord en ce point, avec l'honneur: les ennemis sachant que tout ce qui résistoit, étoit passé au fil de l'épée préféroient ordinairement la fuite à la résistance.

Plut. Lacon.

Lycurgue défendit de dépouiller les corps des ennemis morts dans l'action. « Il est à craindre » disoit-il « qu'en s'a» musant à recueillir ces dépouilles, on » n'oublie de combattre ; occupez-vous » seulement à garder votre rang &

» votre pauvreté. »

« Demeurez pauvres » disoit-il encore « & dans l'égalité, & vous ne craindrez point les invasions de vos ennemis ». On lui demandoit pourquoi il ne vouloit point de fortifications : — « une ville, quand elle est environnée » de vaillants hommes, n'est point sans » murailles. »

Le roi ordonnoit l'assiette & les travaux du camp ; il envoyoit les Ambassadeurs, il dirigeoit les marches ; à lui seul appartenoit le commandement en tout ce qui concernoit la guerre, quant à l'action ; mais, s'il survenoit quelque différend entre les particuliers, la décision en étoit remise aux *Hellanodiques*, ou juges des jeux Olympiques. Les trésoriers de l'armée donnoient de l'argent à ceux qui en avoient besoin ; des officiers particuliers étoient préposés au butin ; le roi étoit uniquement général, & grand-prêtre. *Xenoph. ubi sup.*

Loix civiles ; partage des terres.

Quelque sagesse que Lycurgue eût fait paroître dans l'institution du Sénat, il auroit travaillé vainement, en laissant subsister les anciennes mœurs. La part qu'il donna aux Spartiates dans le gouvernement, exigeoit qu'il leur inspirât

une façon de penser digne d'un peuple destiné à se gouverner lui-même, & qui le mît au-dessus des caprices, des emportements & des terreurs paniques qui déshonoroient la plupart des autres Républiques de la Grèce. Il n'y avoit à Sparte ni Patriciens ni Plébéiens ; la seule vertu distinguoit un citoyen de l'autre : il falloit y former la masse du peuple, puisqu'elle étoit la pépinière d'où l'on tiroit tous les magistrats.

Le peuple avoit deux espèces d'assemblées ; l'une composée des Spartiates, l'autre de tous les Lacédémoniens. Lycurgue, par cette institution, voulut former ses concitoyens aux affaires : on peut conjecturer par une de ses réponses, que son intention n'étoit pas de mettre la souveraineté entre les mains du peuple, & que ce fut l'établissement des Ephores qui lui donna le pouvoir dont il paroissoit revêtu. Pendant qu'il étoit occupé à la réformation de Sparte, quelqu'un lui conseilloit d'y établir le gouvernement populaire, où l'autorité est également partagée entre tous les citoyens. « Commence » lui répondit-il « par l'établir dans ta maison », montrant par-là que la multitude n'est pas destinée

Plut. de scitè dict. reg. & imper.

à conduire, & qu'il n'avoit jamais eu le deſſein de confier la ſouveraineté à tous *les* citoyens, mais de les rendre propres à exercer les différentes charges de la République. C'eſt un père qui vouloit inſtruire ſes enfants, à aider les chefs dans l'adminiſtration de la famille, & faire concourir chaque particulier au bien de tous.

Jamais les loix ne fuſſent devenues ſeules maîtreſſes à Sparte, ſi les richeſſes & le luxe, fidèles compagnons des mauvaiſes mœurs, de l'inégalité, de la tyrannie & de la ſervitude, euſſent enſeigné à les mépriſer, ou, ce qui eſt la même choſe, à les éluder. Il falloit inſpirer l'amour de l'égalité, ou ſe réſoudre à voir les places entre les mains du plus riche, & le peuple avili & pauvre, vendre ſes droits & ſes ſuffrages. L'Egypte avoit convaincu Lycurgue de l'influence des mœurs ſur la ſociété. Là, il apprit que, ſans elles, les meilleures loix n'ont aucun pouvoir. Mais l'opération par laquelle il méditoit d'établir l'égalité parmi ſes concitoyens, devoit ſouffrir une violente oppoſition, ſur-tout de la part de ceux qui avoient profité des déſordres précédents, pour s'enrichir. Comment ſe flatter que des hom-

mes dont l'exiſtence étoit dans leurs poſſeſſions, conſentiſſent à s'en voir dépouillés ? L'oppreſſion des riches augmentoit encore la pauvreté du peuple. Lycurgue touché de ſes maux, ſe l'attacha par un deſir marqué de faire de l'égalité de tous, la baſe du bonheur de chacun. Les terres étoient preſque toutes entre les mains d'un petit nombre de particuliers : ils furent obligés de les céder, & il ne reſta plus à Sparte, d'autre diſtinction, que celle du vice & de la vertu.

Plut. in Lycurg.

On procéda à un nouveau partage, dans lequel on s'aſtreignit à la plus rigoureuſe égalité. La Laconie fut diviſée en trente mille parties, que Lycurgue diſtribua aux habitants de la campagne, connus ſous le nom de Lacédémoniens. Le territoire de Sparte, partagé en neuf mille portions, devint l'héritage d'autant de citoyens, diſtingués ſous la dénomination de Spartiates. Chaque portion pouvoit ſuffire à la ſubſiſtance d'une famille, mais à une ſubſiſtance frugale, & analogue aux mœurs que le légiſlateur vouloit introduire. Un domaine donnoit annuellement ſoixante-dix meſures d'orge pour l'homme, & douze pour la femme ; le vin

& les fruits liquides à proportion. En assignant soixante-dix mesures au chef, Lycurgue y comprenoit les enfants & tout le domestique. On comptoit à part le revenu de la femme, pour la facilité de la dot, qui devoit toujours la suivre.

Tel fut le succès de cette sage loi, qu'au retour d'un long voyage, le législateur traversant les terres nouvellement moissonnées, frappé de l'égalité qui règnoit dans les différents tas de gerbes, dit, en riant, à ceux qui l'accompagnoient ; « ne semble-t-il pas que la Laconie soit » l'héritage de plusieurs frères, qui viennent de procéder à leurs partages ? »

Inaliénabilité des terres.

Lycurgue déracinant du cœur de ses concitoyens l'amour des richesses, par l'inaliénabilité des terres, mit le sceau à l'établissement de leur division. C'étoit, dit Héraclide, une chose honteuse chez les Lacédémoniens, de vendre ses terres; & la loi défendoit à chaque citoyen, de diviser entre plusieurs, la portion d'héritage qui lui étoit échue dès le commencement. Les trente-neuf mille portions existoient toujours telles qu'elles avoient été faites par Lycurgue ; l'augmentation ou la

diminution de la famille, n'apportoit aucun changement à cet égard ; mais, comme il pouvoit arriver que la population devînt trop grande, relativement à l'étendue du territoire, alors on avoit recours à l'expédient que nous avons déjà vu pratiquer tant de fois ; on envoyoit, avec des témoignages réciproques d'amitié, l'excédent des citoyens, s'établir en quelque lieu convenable. Si, par un accident contraire, l'Etat, devenu la proie de quelque maladie épidémique, ou ravagé par la guerre, comptoit moins de chefs de familles qu'il ne comptoit d'héritages, on prenoit sans doute dans les autres, de quoi completter le nombre requis. Ainsi se perpétuoient tous les avantages de la première distribution. Observons néanmoins que ces avantages eussent été beaucoup plus marqués chez un peuple cultivateur, que chez une nation qui confioit le soin de ses terres à des bras mercénaires. Le peu d'étendue qui avoit été assignée originairement à chaque citoyen, eût entretenu l'amour du travail & de la frugalité, & porté la culture au plus haut dégré de perfection ; au lieu que des terres cultivées par des mains chargées de chaînes, semblent ne donner

qu'à regret leurs productions. Aussi, comme la population est toujours en raison des subsistances, ne dût-elle jamais excéder de beaucoup à Sparte, l'étendue du terrein. On ne voit pas qu'il soit sorti de son sein un grand nombre de colonies; au contraire, les guerres fréquentes venant à l'appui de ce défaut de constitution, mirent plus souvent les Lacédémoniens dans le cas de desirer des citoyens, que d'en expatrier.

Elien nous a transmis une loi de Lycurgue, destinée à encourager la population. Quiconque avoit trois fils étoit dispensé de garde. Celui qui en avoit cinq, étoit exempt de toute charge publique. *L. 6. c. 6.*

D'après cela, il doit paroître étonnant que Sparte ait adopté la coutume barbare de l'exposition des enfants, qui n'y subsistoit pas moins que dans les autres Républiques de la Grèce. *Plut. in Lycurg.*

Monnoie.

Le second moyen employé par Lycurgue, pour arrêter les effets de l'inégalité à laquelle la nature tend sans cesse, fut d'étouffer dans tous les cœurs, les germes de la cupidité. Il lui avoit été facile de faire un partage égal des terres; mais les anciens propriétaires

étoient possesseurs d'une espèce de richesses qui représentent toutes les autres, & qu'il eût été dangereux, & probablement vain d'exiger d'eux : on sent qu'il s'agit de la monnoie.

Plut. in Lycurg.

Lycurgue ne força point les riches de s'en dessaisir; il fit plus, il la leur rendit inutile. Toutes les espèces d'or & d'argent furent décriées, & n'eurent plus de cours. On y substitua une monnoie de fer, dont la valeur étoit si mince, eu égard à son volume, qu'une voiture traînée par deux bœufs, suffisoit à peine pour transporter une somme de dix mines, & un appartement entier pour la renfermer.

Une pareille monnoie se refusoit à des projets d'avarice ou d'ambition, écueil ordinaire des mœurs & de l'égalité. Tout commerce devenoit interdit avec les étrangers. Les crimes furent bannis de Sparte avec l'or. La cupidité & les maux qu'elle traîne à sa suite, furent coupés par la racine. Les procès, les vols, les meurtres, les brigandages, monstres nés de la soif des richesses, furent anéantis avec les moyens d'en acquérir. Accuser les Lacédémoniens de larcin, après la loi que nous rapporterons dans la suite, ce seroit se

former des idées fausses, & confondre la chose avec le mot.

Ce ne fut pas assez pour le Législateur d'éloigner les richesses, à la possession desquelles il voyoit tant de maux attachés; la crainte de l'abus du fer même, métal de valeur en Grèce, lui fit ordonner aux monnoyeurs, pour éviter les relations avec les voisins, auxquelles il auroit pu donner lieu, de lui ôter sa malléabilité, sa douceur du moins, en le trempant dans le vinaigre.

Les arts frivoles ne tardèrent pas à s'enfuir. Qu'eussent fait les artistes d'une monnoie qui n'avoit, dans le reste de la Grèce, d'autre usage que de servir de raillerie? Quelle production des arts eût-on voulu échanger contr'elle? Aussi les ports de la Laconie n'étoient-ils fréquentés d'aucuns marchands. On n'eût trouvé dans toute l'étendue de la domination de Sparte, ni orfèvres, ni jouailliers, ni vendeurs d'esclaves, ni charlatans, ni diseurs de bonne aventure, ni sophistes, ni toutes ces espèces de gens qui donnent leur esprit en échange de l'argent, & corrompent les mœurs pour s'enrichir. Le luxe fut détruit. Cette flamme qui dévore les Etats, en même-

temps qu'elle les rend plus brillants, ne trouvant plus d'aliments, s'éteignit. Les meubles usuels gagnèrent à la destruction des arts frivoles, & les ouvriers mirent à les perfectionner, toute l'industrie qu'ils auroient employée aux ouvrages de pure superfluité. On vantoit particulièrement la forme du vase Laconique, appellé *Cothon*, dont l'usage étoit excellent, sur-tout à l'armée. Sa couleur cachoit celle des eaux impures qu'on est souvent forcé d'y boire, & la forme de ses bords retenoit la boue & le limon qu'elles contenoient.

Commerce. Il auroit été inutile de défendre aux Lacédémoniens le commerce avec les étrangers. Un amour extrême pour la patrie pouvoit seul faire subsister des loix qui n'envisageoient qu'elle, & cet amour, porté à son plus haut dégré d'énergie, fournit à Lycurgue le seul moyen de bannir le commerce extérieur, dans lequel une multitude de citoyens périssent, où les mœurs s'altèrent, où les ressorts de la société se brisent enfin par la corruption de ses membres : suite nécessaire de l'état le plus contraire à un plan de législation, tel que celui que Lycurgue réalisoit.

La profonde sagesse du législateur

eſt également empreinte dans ce qui regarde le commerce intérieur, banni de Lacédémone par l'impoſſibilité de le faire, plutôt que par aucune loi poſitive. Lycurgue avoit aſſez voyagé & trop médité, pour ignorer la ſource des richeſſes relatives des nations. Mais que lui importoit l'opulence pour la ſienne! C'étoit de l'en garantir qu'il avoit à s'occuper. Tout commerce eſt corrupteur, & l'Empire de Sparte étoit attaché à l'amour de la pauvreté, c'eſt-à-dire, de la vertu.

Repas en commun. *Plut. in Lycurg.*

L'établiſſement des repas publics fut le fléau de l'intempérance. Lycurgue fit une loi de ces repas, il en fixa les mets, & défendit à tout Spartiate, de manger dans ſa maiſon, ſur des lits ſomptueux, placés autour de tables magnifiques. Les riches auſſi ennemis de la frugalité que de la ſimplicité, & tous ceux qui n'avoient de dieu que leur ventre, virent avec fureur qu'on leur ôtoit encore ce moyen de faire uſage de leurs richeſſes. On commença par murmurer; des cris on paſſa aux actions, & bientôt le Légiſlateur lui-même, devint la victime de ſon zèle patriotique. Aſſailli à coups de pierres, par ſes propres concitoyens, il cherche

en vain son salut dans la suite. Près d'entrer dans un temple, il est atteint d'un coup de bâton, par Alcandre, jeune homme colère & bouillant, qui lui crève un œil.

Lycurgue se retourne avec majesté du côté du peuple ; il lui montre son visage ensanglanté, prix de son amour pour la patrie. La honte succède au dépit dans l'ame des Spartiates ; ils lui mettent entre les mains, l'auteur de l'insulte; & le reconduisent au milieu des témoignages de la plus vive douleur.

Sensible au repentir de ses compatriotes, ce grand homme les remercie des marques d'amitié qu'ils viennent de lui donner : il entre avec Alcandre, qui s'attendoit aux réprimandes, aux châtiments les plus sévères. Lycurgue fait retirer ses amis & ses domestiques, puis il ordonne à son nouvel esclave de le servir. La fougue de la jeunesse avoit seule fait commettre à Alcandre un crime qu'il détestoit ; il se soumit à ce que Lycurgue exigeoit de lui : en vivant près de cet homme rare, il connut la douceur, la modération & toutes les qualités de cette ame sublime. L'austérité de ses mœurs, sa constance infatigable dans les travaux,

touchèrent le cœur du jeune Spartiate, naturellement porté au bien ; il fut embrasé de l'éminente vertu de ce Législateur, dont il devint le plus grand admirateur, le plus ardent panégyriste. Ainsi se vengeoit Lycurgue de ses ennemis.

Des hommes accoutumés à une nourriture simple, n'avoient pas besoin, après leur repas, d'un long sommeil, de bains chauds, ni de toutes les choses nécessaires à une pénible digestion. Il ne restoit aucun moyen de faire usage des richesses, ou de s'en targuer ; le pauvre & le riche mangeoient à la même table. Il eût été impossible de prendre son repas chez soi, avant de venir aux salles publiques : chaque particulier avoit autant de censeurs qu'il y avoit de convives, & les reproches les plus vifs n'eussent pas été épargnés à celui qui, par intempérance ou par délicatesse, n'auroit été que spectateur de ces repas.

Les tables qui n'avoient qu'un petit nombre de convives toujours armés, & toujours prêts à recevoir les ordres de leurs supérieurs, n'étoient que de quinze couverts ; &, si par hazard il s'y machinoit quelque nouveauté, il n'y avoit que peu de coupables. *Plut. Lacon.*

Id. in Lycurg. Tous les mois, chacun des convives apportoit un boisseau de farine, trois mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque monnoie pour acheter la viande. Si un particulier avoit fait un sacrifice, il envoyoit une partie de la victime à la table dont il étoit membre : il en faisoit de même, s'il avoit été à la chasse; car il ne fut permis de s'absenter des repas publics, que quand on étoit revenu trop tard de cet exercice, ou qu'un sacrifice avoit duré trop long-temps. Un roi même qui voulut, au retour d'une victoire, manger chez lui, essuya un refus, & fut puni pour avoir négligé le lendemain, par dépit, de faire le sacrifice d'actions de graces, usité en pareille circonstance.

Les salles publiques devinrent des écoles de tempérance, & les conversations, des leçons de prudence. « Pourquoi les Spartiates boivent-ils si peu» ? *Id. Lacon.* demandoit un étranger:— « Afin que les » autres » répondit un Lacédémonien « ne délibèrent pas de nous, mais nous » des autres ». La jeunesse y trouvoit des *Id. in Lycurg.* maîtres qui ne pardonnoient aucune faute, & dont la raillerie fine étoit pour elle l'avis le plus salutaire. Elle

apprenoit à la souffrir, & à la rendre sans aigreur, ni bassesse; car c'étoit une qualité propre & caractéristique des Lacédémoniens: mais, pour peu qu'elle blessât celui qui en étoit l'objet, il n'avoit qu'à prier qu'on s'en abstînt, elle cessoit aussitôt.

Le vieillard le plus âgé, montroit la porte de la salle à chacun des convives qui entroit, en lui disant; « rien de tout » ce qui a été dit ici, ne sort par cet » endroit ». Ainsi, des festins qui ailleurs furent des occasions d'intempérance & de dissolution, Lycurgue forma une école de vertu.

On n'étoit point admis indifféremment à une table; tous les convives devoient se convenir, & le moyen qu'on employoit pour refuser, n'exposoit aucun des concitoyens à la haine d'un autre. Ceux à qui on en proposoit un nouveau, prenoient une boule faite avec de la mie de pain: l'esclave qui les servoit, passoit au milieu de la compagnie, portant un vase sur sa tête; si l'on agréoit le nouveau commensal, on jetoit sa boule dans ce vase, mais on l'applatissoit auparavant entre ses doigts, si on le refusoit: il n'en falloit qu'une de

cette forte pour n'être pas admis.

On a vu, par le détail des provisions que chaque Spartiate fournissoit tous les mois à la salle publique, combien peu étoient délicats les mets qu'on y présentoit. Le plus exquis s'appelloit la *sauce noire* : l'habitude y avoit tellement familiarisé les vieillards, qu'ils le préféroient à la viande. On raconte qu'un prince curieux de goûter de ce fameux *brouet*, acheta un cuisinier de Sparte, & qu'ayant trouvé le mets détestable, il se fâcha contre l'esclave. « Seigneur » répondit ce dernier « il manque à ce » plat ce qu'il a de meilleur ; avant d'en » faire usage, il faut se baigner dans » l'Eurotas. »

Tant que le nombre des citoyens n'excéda pas celui des portions de terre, les repas communs ne furent sujets à aucun inconvénient ; mais, quand l'équilibre dans les familles fut rompu, la charge demeurant toujours la même, porta avec plus ou moins d'effort sur chaque famille, selon qu'elle étoit plus ou moins nombreuse.

Arist. polit. l. 2. c. 9. & 10.

Le Législateur prit en Crète l'idée de ces repas, qui s'y faisoient aux dépens du public. On leur donnoit dans cette île le nom d'*Andria* ; ils prirent

à Sparte celui de *Phiditia*, soit à cause de l'amitié & de l'union qu'ils entretenoient parmi les Lacédémoniens (*a*), soit par ce qu'ils les accoutumoient à l'économie, soit enfin que la première lettre eût été ajoutée, & qu'on eût dit *Phiditia* pour *Editia*, (manger.)

Plut. in Lycurg.

Après le repas, on s'en retournoit chez soi, sans lumière; car Lycurgue vouloit qu'un citoyen ne marchât pas moins hardiment pendant les ténèbres, que durant le jour.

Ordonnances, ou Rhètres.

Il ne permit pas que ses loix fussent écrites ailleurs que dans le cœur des Spartiates, persuadé que le seul moyen de les rendre vertueux, étoit moins de faire un code de loix, que de les amalgamer avec la volonté des citoyens. Quand les principes de la vertu sont gravés de bonne heure dans l'ame, ils croissent, se développent avec elle, & s'identifient avec la volonté.

Qu'eût-il été besoin d'écrire les loix à Sparte ? Elles faisoient la matière la plus commune des entretiens : au milieu même des repas, on discutoit les points les plus intéressants du gouvernement ;

(a) *Phiditia*, ou *Philitia*, ou du mot Grec Φειδώ, qui signifie *épargne*.

un Spartiate en entendoit si souvent parler, qu'il les confondoit avec celles de la nature.

Les ordonnances de Lycurgue, dont on vient de lire la première, portoient le nom de *Rhètres* (*a*), comme pour insinuer qu'elles avoient été dictées par Apollon, & qu'elles étoient moins des loix que des oracles. Par la seconde, les planchers des maisons devoient être faits seulement avec la hache, & les portes avec la scie. Léotychidas à table un jour à Corinthe, s'appercevant que la salle étoit magnifiquement lambrissée, demanda au maître si le bois naissoit ainsi travaillé dans le pays. Lycurgue, par la troisième, défendoit de faire souvent la guerre aux mêmes peuples, pour ne point trop les aigrir : les guerres de Messène prouvent que cette ordonnance fut une des moins scrupuleusement observées. On reproche au Roi Agésilas d'avoir, par ses fréquentes incursions dans la Béotie, appris aux Thébains à tenir tête aux Lacédémoniens. Aussi Antalcidas voyant ce Prince blessé

(*a*) Les réponses d'Apollon étoient appellées *RHÈTRES*, *Dicta*.

dans un combat contre ces peuples : « Sans vous » lui dit-il « les Thébains » n'auroient ni su, ni voulu combattre ; » vous recevez le digne prix de l'appren- » tissage que vous les avez forcés de » faire. »

Après avoir examiné l'institution politique de Sparte, & la manière dont Lycurgue envisagea les propriétés, passons à la partie la plus piquante de sa législation ; les mariages, la naissance & l'éducation des enfants. Il avoit considéré l'espèce humaine, même avant la naissance, & depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Mariages, &c.

Quel écueil le législateur doit-il éviter avec plus de soin, la sévérité, ou le relâchement ? L'une détourne de la vertu, l'autre en dégoûte. Si la plupart des réformes religieuses ont à peine subsisté durant un siècle, chez des hommes soutenus de toute la ferveur qu'inspire la religion, comment ont pu être durables des loix purement humaines, d'une rigueur aussi excessive que celles de Sparte, & portées pour tout un peuple ? Aristote prétend que leur dureté étoit poussée à cet excès, que les citoyens réduits à les éluder, s'accordoient en secret Polit. l. 2. c. 9.

les plaiſirs qu'elles leur interdiſoient.

Le précepteur d'Alexandre avoit peu de penchant à louer les inſtitutions de Lycurgue : il eſt à craindre qu'il n'ait jugé les loix de Sparte, plutôt ſur ce qu'il voyoit de ſon temps, que ſur ceux qui l'avoient précédé. Il vit Sparte corrompue ; mais elle ne l'avoit pas toujours été. Il reproche à Lycurgue d'avoir négligé ce qui concerne les femmes, & il ajoute que, partout où ce point capital eſt omis, la moitié de l'Etat n'a point de loix : ce qui fait, pourſuit-il, qu'on eſtime tant les richeſſes à Lacédémone, c'eſt la vie licencieuſe, & voluptueuſe des femmes. Mais ne diroit-on pas avec plus de vérité, que la vie déſordonnée des femmes, provenoit de l'introduction des richeſſes à Sparte, & qu'Ariſtote avoit pris l'effet pour la cauſe ? Il trouve celle de ces déſordres, dans les longues guerres que les Lacédémoniens eurent à ſoutenir contre les peuples d'Argos & de Meſsène, qui les tinrent longtemps abſents de leur patrie. Mais ces guerres étoient contre l'eſprit de la loi ; c'eſt en s'en écartant que les Spartiates les avoient entrepriſes, & leurs ſuites funeſtes ſont très-injuſte-

ment attribuées à Lycurgue. Ce grand génie regardoit l'éducation comme l'affaire la plus importante du légiſlateur : il y avoit pourvu de loin, en règlant tout ce qui concernoit les mariages, & la naiſſance des enfants. Prétendre qu'il négligea l'éducation des femmes, que leur licence effrénée, & la trop grande autorité qu'elles avoient priſe ſur leurs maris, lui fit abandonner le deſſein qu'il avoit de les inſtruire, c'eſt avancer une choſe détruite par les faits. *Plut. in Lycurg.*

Il vouloit que les hommes reſtaſſent hommes, &, dans la crainte que, partageant les goûts & les amuſements des femmes, ils ne devinſſent comme certains peuples, femmes & pis que femmes, mous, lâches d'eſprit & de corps, incapables de raiſonner & d'agir, il ſépara les deux ſexes autant qu'il put ; &, quand il ne le put ou ne le dût pas, il attira plutôt les femmes à eux, qu'il ne pouſſa les hommes à elles ; d'où elles fortifièrent leurs corps, & élevèrent leurs ames : excellent moyen pour faire paſſer aux enfants, des qualités ſi néceſſaires au maintien de la république, que ce fut par elles qu'elle ſe ſoutint auſſi long-temps.

Il s'occupa beaucoup plus de la jeunesse du sexe, qu'on ne le faisoit dans les autres villes de la Grèce, où l'on croyoit bien élever les jeunes filles, en les nourrissant avec des mets légers, & très-peu de pain; comme si un corps traité avec tant de délicatesse, pouvoit concourir avantageusement à la formation d'un être vigoureux! On leur défendoit l'usage du vin, ou, du moins, on ne le leur laissoit boire que fort trempé: & comme parmi ces peuples il y avoit beaucoup d'artisans dont les occupations étoient sédentaires, les jeunes filles réduites au seul art d'apprêter les laines, n'avoient aucun exercice.

Plut. in Lycurg. Xenoph. Lacæd. Respubl. p. 675.

Lycurgue, au contraire, pensa que les esclaves suffisoient pour ce qui concerne les vêtements, & que la vraie destination des femmes libres, étoit d'engendrer des enfants. Leur éducation étoit dirigée vers ce but; il leur prescrivoit les mêmes exercices qu'aux hommes. Les jeunes filles, à Sparte, s'exerçoient à la course & à la lutte; elles jetoient le disque, & lançoient le javelot. Persuadé que de parents robustes, naîtroient des enfants plus robustes encore, le Législa

teur

teur n'avoit rien négligé pour les endurcir, & pour que les mères elles-mêmes, fortifiées par ces exercices, fussent moins sensibles aux douleurs de l'enfantement.

Lycurgue alla plus loin : pour détruire la mollesse, il osa présenter à la lutte les jeunes filles absolument nues, au milieu des jeunes garçons également nuds. En cet état, elles persiffloient ceux dont la conduite n'étoit pas hors de reproches, & combloient d'éloges ceux qui s'étoient distingués par leurs belles actions. *Plut. Lacon.*

Quelques Lacédémoniens blâmèrent cet usage, & en demandèrent la raison à Lycurgue. — « J'ai voulu » répondit-il « que, s'adonnant aux mêmes » exercices que les hommes, elles ne » leur fussent inférieures, ni quant à la » force du corps, ni quant à la vertu » de l'ame, & qu'elles s'accoutumassent » à mépriser l'opinion du vulgaire. »

Plutarque s'est chargé de le justifier. Tout est dit, selon un philosophe moderne, « en avouant qu'il ne » convenoit qu'aux élèves de Lycurgue ; » que leur vie frugale & laborieuse, » leurs mœurs pures & sévères, la » force d'ame qui leur étoit propre,

» pouvoient seules rendre innocent, » sous leurs yeux, un spectacle si » choquant pour tout peuple qui n'est » qu'honnête. »

Sans doute il n'est rien de plus doux que l'estime de ses concitoyens, & les témoignages n'en sont jamais plus flatteurs, que lorsqu'ils partent de la bouche d'un sexe, plus juste appréciateur du mérite, qu'on ne feint ordinairement de le croire. Quel moyen plus propre à embraser le cœur, à le porter à la vertu! Quel motif d'émulation de voir son nom célébré par ce qu'une ville renferme de plus aimable! Quelle plus sévère correction que ses railleries sur le défaut de courage, sur-tout en présence des citoyens, des sénateurs, des rois mêmes! Jamais nos mœurs ne furent plus pures, ni les belles actions moins rares, que lorsque les femmes étoient chez nous, les dispensatrices de la gloire. A ce titre, quel pouvoir n'avoient elles pas à Sparte? « Vous autres » Lacédémoniennes » disoit une dame étrangère à l'épouse de Léonidas « vous » êtes les seules qui commandiez aux » hommes » ? — « Aussi » répondit la Princesse « sommes-nous les seules qui » donnions le jour à des hommes ». On

a beaucoup loué cette réponse, & certes avec raison. La nature a donné aux femmes un empire sur les hommes, d'autant plus assuré, qu'il n'est point fondé sur la force, mais sur quelque chose de plus irrésistible; la beauté. Mais le législateur n'avoit pas assez senti que cet empire suit la marche de la pudeur: les femmes le perdent avec elle; il ne leur reste alors que le desir de le retenir, & elles en deviennent haïssables. Plutarque nous montre celles de Sparte, reduites à cet avilissement, hardies sur-tout envers leurs maris, maîtresses absolues dans leurs maisons, s'ingérant de dire leur avis dans le Conseil, sur les matières mêmes les plus importantes.

Les poëtes des autres villes n'épargnèrent point alors les railleries sur le compte des filles de Lacédémone, & ils les désignèrent par un nom particulier (*a*). Ils leur reprochoient d'aimer les hommes à la fureur. — « Voyez » disoit Euripide « ces jeunes filles quitter » la maison paternelle, leurs robes en» tr'ouvertes, & montrant leurs cuisses » pour courir lutter avec les jeunes

(*a*) Ils les appelloient *Phainomérides*, *qui montrent leurs cuisses*.

» garçons ». Si donc les filles de Sparte, nues au milieu des jeunes gens, furent d'abord, comme on l'a dit, couvertes de l'honnêteté publique, ce voile délicat fut bientôt déchiré.

Dans l'intention du législateur, les danses étoient un aiguillon pour porter les jeunes gens au mariage : il les y amenoit ainsi, dit Platon, non par une nécessité géométrique, mais par un attrait plus puissant ; celui de l'amour. Ceux qui refusoient de se marier, étoient notés d'infamie ; les exercices publics, où les filles combattoient nues, leur étoient interdits : les magistrats les contraignoient au plus fort de l'hiver, de faire le tour de la place, dépouillés de tous leurs vêtements, & chantant des vers dans lesquels ils avouoient souffrir la juste punition de leur désobéissance aux loix. Devenus vieux, ils étoient privés des honneurs que la jeunesse devoit à la vieillesse. Dercyllidas, homme distingué par sa valeur, passoit un jour dans une assemblée ; un jeune homme ne daigne ni se lever, ni lui faire place. — « Tu n'as » point d'enfants » lui dit-il « qui puissent » un jour se lever devant moi. »

De Rep. l. 5.

Plut. in Lycurg. & Lacon.

Peut-on n'être pas touché, & du

respect qu'on avoit à Sparte pour la vieillesse, & de la manière dont il est exprimé? Un Lacédémonien appercevant des hommes qui se faisoient porter en litière: — « A dieu ne plaise » s'écria-t-il « qu'on me vît jamais assis en » un lieu d'où il me fût impossible de me » lever devant un vieillard! »

Les enfants n'étoient pas seulement tenus d'honorer leurs pères, il falloit qu'ils portassent le même respect à tous les vieillards, qu'ils leur cédassent le dessus, qu'ils se détournassent lorsqu'ils les rencontroient, qu'ils se levassent devant eux, & s'arrêtassent quand ils passoient. Ces mœurs sont attendrissantes: un étranger touché de ce spectacle, s'écria qu'il n'y avoit que Sparte, où il fût expédient de vieillir. L'histoire nous a conservé un trait de ce respect, qui émeut jusqu'aux larmes.

Un vieillard cherchoit place au spectacle dans les jeux Olympiques, & n'en trouvoit point: le bon homme fit le tour de l'assemblée, fort embarrassé de sa personne, & toujours plaisanté de la belle jeunesse. Les Lacédémoniens qui s'en apperçurent, se levant presque tous à l'instant, hommes & enfants, placèrent honorablement le vieillard

au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le peuple, & applaudie d'un battement de mains universel. — « Eh! que de maux » s'écria le bon vieillard! « les Grecs savent ce qui » est honnête, mais il n'y a que les La» cédémoniens qui le pratiquent. »

Sparte nous présente le doux spectacle d'une famille heureuse: on n'y voit que des pères, des enfants & des frères, entre lesquels tout est commun. Un Spartiate commandoit aux serviteurs d'un autre, comme s'ils lui eussent appartenu; il disposoit de ses biens comme des siens propres; il usoit de ses chiens, de ses chevaux. Aux champs, il alloit librement ouvrir le coffre de son voisin, & prenoit ce dont il pouvoit avoir besoin; en un mot, tous les biens étoient, pour ainsi dire, à tous. Cette communauté s'étendoit jusques sur les enfants, qui avoient autant de surveillants que de citoyens. Si quelqu'un d'eux ayant été châtié, alloit se plaindre à son père, il eût été honteux à ce dernier, de ne pas ajouter à la punition, tant la commune discipline de leur pays les assuroit qu'un autre ne pouvoit rien prescrire à leurs enfants, qui ne fût honnête.

Lycurgue prévint la satiété entre les époux, en ne les unissant qu'au moment où la nature avoit entièrement perfectionné son ouvrage ; en quoi il évita le reproche que l'Oracle fit depuis aux habitants de Trézène, *de manger leurs fruits trop verds*.

Les jeunes filles prêtes à passer sous le joug de l'hyménée, s'exerçoient à la course, à la lutte, à lancer la balle & le javelot. Ainsi les enfants qu'elles engendroient, prenant racine dans un corps robuste, participoient à la vigueur de leurs mères : elles-mêmes supportoient plus vigoureusement les douleurs de l'enfantement, les travaux de toute espèce, & savoient au besoin combattre pour leur propre défense, celle de leurs enfants & de leur pays.

Les filles ne donnoient point de dot à leurs maris. On demandoit à une fille pauvre, ce qu'elle apporteroit à celui qui auroit sa main. — « La pudi-» cité de mon pays ». Aucune, faute de biens, ne demeuroit sans époux ; ils n'en faisoient rechercher aucune : les mœurs étoient honorées, & la vertu dictoit seule un choix. Une femme pouvoit à Sparte se montrer telle que la nature l'avoit faite ; toute sorte de

fard & d'embelliſſement artificiel, étoit banni de cette ville. La vertu des Dames Lacédémoniennes offroit alors le ſpectacle le plus délicieux; Sparte étoit le ſanctuaire de la pudeur & de l'honnêteté. On demandoit à Charillas, pourquoi à Sparte les filles paroiſſoient en public, le viſage découvert, & les femmes voilées. — « Parce qu'il faut que les premières » trouvent un mari, & que les autres » gardent celui qu'elles ont. »

On procédoit aux noces d'une manière aſſez leſte. Le jeune homme qui vouloit ſe marier, étoit obligé d'enlever ſa maîtreſſe : alors la femme qui favoriſoit ce mariage, s'emparoit de la jeune fille, lui raſoit les cheveux, la revêtoit d'habit & de chauſſure d'homme, la couchoit ſur une paillaſſe, puis s'en alloit, la laiſſant ſeule & ſans lumière.

Le nouvel époux qui n'avoit rien changé à ſon genre de vie, & qui avoit toujours mangé à la ſalle commune, après le ſoupé entroit dans l'appartement, délioit la ceinture de ſon épouſe, & la prenant entre ſes bras, la portoit ſur un autre lit, où il demeuroit quelque temps avec elle;

puis il retournoit au lieu où il avoit coutume de coucher avec ſes camarades, continuant de paſſer les jours & les nuits avec eux, & n'allant voir ſa femme qu'à la dérobée.

De ſon côté, la jeune mariée ſe prêtoit à ce jeu, aidant aux ruſes & aux ſtratagêmes qui lui procuroient la compagnie de ſon mari. Ce commerce ſecret duroit quelquefois ſi long-temps, que ſouvent des maris avoient des enfants avant d'avoir vu leurs femmes en public.

Tant de difficultés, exercice continuel de tempérance, entretenoient la force, la fécondité du corps, & la vigueur de l'ame. Toujours avides de nouvelles marques d'amour, les deux époux *s'entrelaiſſoient toujours au départir l'un d'avec l'autre, un aiguillon de deſir, & un reſte & relais de chaleur amoureuſe.*

Un vieillard dont la femme étoit jeune, s'il connoiſſoit quelque jeune homme vertueux & bien fait, pouvoit, ſans bleſſer les loix ni les mœurs, introduire près de lui ſon épouſe, & reconnoître, comme ſien, le fruit de ce commerce.

D'autre part, un homme bien fait

de corps, & doué de belles qualités, obtenoit du mari d'une femme qui réunissoit la sagesse & la beauté, la permission d'avoir des enfants de son épouse; & le mariage n'en subsistoit pas moins. Lycurgue prétendant que les enfants appartenoient à l'Etat, vouloit que ses concitoyens eussent pour pères, les plus honnêtes gens; &, malgré des mœurs si étranges, les femmes, dit-on, loin d'être faciles, comme elles le furent dans la suite, ignoroient jusqu'à l'idée du libertinage. Un homme fit faire de tendres sollicitations à une Dame Lacédémonienne: — « Quand j'étois fille » repondit-elle, « j'apprenois à obéir à mon père, & » je l'ai toujours fait: femme, j'ai été » soumise à mon mari; si ce dont on » me presse est honnête & juste, qu'on » le lui déclare d'abord. »

L'adultère n'étoit pas même alors connu à Sparte. Un étranger demandoit à Géradas, ancien Lacédémonien, quelle peine on y faisoit souffrir aux adultères. — « Mon ami, «nous ne connoissons point d'adultère ». — « Mais » reprit l'étranger « s'il s'en » trouvoit un? » — « Alors « repliqua Géradas « le coupable seroit condamné

» à payer un taureau, assez grand pour » boire du sommet du mont Taygète, » dans l'Eurotas ». — « Vous vous mo» quez : seroit-il possible de trouver un » animal de cette taille » ? — « Autant » que de trouver à Sparte un adultère. » Cependant le libertinage s'introduisit, & le commerce d'Alcibiade avec une des reines, fut plus qu'un soupçon.

Toutes les maximes ne valent pas un exemple bien choisi. Lycurgue, avant de toucher à ce qui concerne l'éducation, avoit élevé d'une façon toute opposée à leur naturel, deux chiens d'espèces différentes. Celui que la nature appelloit à la garde des foyers, avoit passé son enfance aux champs, à poursuivre les animaux des forêts ; & l'animal destiné à la chasse, étoit demeuré à la garde des maisons, & avoit été accoutumé à des nourritures délicates. Education.

Lycurgue paroît devant l'assemblée du peuple, suivi de ses deux élèves : on met à terre des friandises, en même-temps qu'il fait lâcher un lièvre : les deux animaux courent à ce qu'une longue habitude leur avoit rendu comme naturel. Alors le Législateur s'adressant à ses concitoyens, convaincus, par cet exemple, combien

plus pouvoit l'éducation que la nature, pour rendre les hommes vertueux ou vicieux : — « Vous voyez » leur dit-il, « qu'il ne sert à rien d'avoir cette » noblesse tant estimée du vulgaire, ni » d'être descendu de la race d'Hercule, » si l'on ne fait les actions qui l'ont » placé au rang des plus grands hommes, » & si toute notre vie n'est un exercice » continuel de vertu ». Tel fut le principe d'après lequel il partit.

Plut. in Lycurg. Xenoph. de Rep. Lacæd.

A Sparte, les enfants appartenoient à la patrie : dès leur naissance, les pères étoient obligés de les porter eux-mêmes dans un lieu appellé *Lesché*. Là, l'enfant étoit soumis à la visite des plus anciens de chaque tribu : s'il étoit trouvé d'une constitution robuste & vigoureuse, les examinateurs ordonnoient qu'il seroit élevé, & lui assignoient une des trente-neuf mille portions pour héritage : mais, s'il avoit quelque difformité, s'il étoit foible & délicat, on jugeoit qu'il n'étoit expédient, ni pour l'Etat, ni pour lui, qu'il vecût; on le précipitoit dans les Apothètes, fondrière située près du mont Taygète. C'est aussi pourquoi les sages-femmes ne lavoient pas le nouveau né dans l'eau, comme

partout ailleurs; mais, pour mettre sa constitution à l'épreuve, elles se servoient de vin. On croyoit que les sujets valétudinaires, ou sujets à l'épilepsie, ne pouvant résister à l'action de ce tonique, mouroient de langueur, & que les enfants robustes en tiroient, au contraire, une complexion plus forte.

Les nourrices laissoient aux enfants la liberté de la nature même; elles les accoutumoient à une nourriture simple & grossière, à n'avoir nulle peur des ténèbres, à ne point s'épouvanter d'être seuls. Il résultoit de cette éducation, la force, l'agilité & la hardiesse, qui distinguèrent les Spartiates d'entre tous les peuples. Les étrangers s'imaginant que ces heureux effets provenoient d'un art particulier aux nourrices de Lacédémone, en achetoient dans cette ville. Les leurs eussent été aussi habiles, si elles n'eussent pas voulu l'être plus que la nature.

Les vues de Lycurgue ne se terminoient point à l'enfance : dès qu'un Spartiate avoit atteint l'âge de sept ans, le père ne l'avoit plus en sa disposition, l'Etat s'en chargeoit.

Dans les Républiques de la Grèce, on confioit les enfants à des mercénaires ou à des esclaves. Quels sentiments

pouvoient inſpirer de tels maîtres! A Sparte, ils étoient diſtribués par claſſes. Nulle diſtinction alors; même diſcipline, mêmes habits, mêmes divertiſſements. Un inſtituteur ne doit pas être trop vieux : la vieilleſſe n'a point aſſez d'analogie avec la jeuneſſe, pour qu'il puiſſe règner entre ces deux âges, cette confiance ſi néceſſaire au ſuccès de l'éducation. Les jeunes Spartiates avoient pour chef, celui de chaque claſſe dans lequel on reconnoiſſoit le plus de ſageſſe & de prudence, & qui, dans leurs combats, avoit montré plus de courage. Ceux qui lui étoient ſoumis, avoient ſans ceſſe les yeux ſur lui: ils ſubiſſoient ſans murmure, les châtiments qu'il lui plaiſoit de leur impoſer. L'éducation Spartiate n'étoit, à proprement parler, qu'un apprentiſſage d'obéiſſance.

Le jeune homme choiſi pour commander à ſes égaux, n'ayant pas lui-même toute l'expérience néceſſaire, étoit ſurveillé par les vieillards qui aſſiſtoient ordinairement à leurs exercices. Pour ſonder le naturel de chacun de ces enfants, & connoître s'il ſeroit brave, & incapable de fuir devant l'ennemi, ſouvent ils donnoient lieu à des diſputes & à des querelles,

au milieu desquelles le caractère se aisse découvrir.

Tout à Sparte respiroit la guerre, jusqu'aux jeux de l'enfance qui en présentoient l'image & en offroient même la réalité. Une des loix de Lycurgue ordonnoit aux jeunes gens de se battre à coups de poings & de pieds; & elle fut suivie à la lettre.

Cicéron, spectateur de ces jeux sanglants, nous assure que dans ces combats, des troupes de jeunes Lacédémoniens montroient un acharnement incroyable. Les poings, les pieds, les ongles, les morsures mêmes étoient employées pour obtenir la victoire : ils se laissoient plutôt arracher la vie que de s'avouer vaincus. L'endroit destiné à cet exercice, se nommoit le *Plataniste*, de la quantité de platanes dont il étoit rempli. Cette plaine entourée de tous côtés de l'Euripe, représentoit une île dans laquelle on entroit sur deux ponts. A la tête de l'un, se voyoit une statue d'Hercule; le portrait de Lycurgue décoroit l'entrée de l'autre.

Tuscul. l. 5.

Pauſ. l. 3. *c.* 14.

Avant de quitter l'*Ephebæum* (a)

(a) Nom du Collège où les jeunes gens étoient élevés.

pour aller au combat, les deux troupes offroient de concert au Dieu Mars, le petit d'une chienne : le plus courageux des animaux domestiques étoit regardé comme la victime la plus agréable au plus vaillant des Dieux. La nuit étoit le temps destiné à ce sacrifice : alors les deux troupes prenant chacune un sanglier apprivoisé, les faisoient battre l'un contre l'autre. Chaque troupe s'intéressoit à celui des deux animaux qu'elle avoit fourni, & il arrivoit ordinairement que celle dont le sanglier avoit été victorieux, triomphoit le lendemain.

Vers le midi du jour qui devoit éclairer le triomphe ou la défaite de l'une ou de l'autre troupe, elles se rendoient au Plataniste. Le sort avoit décidé la nuit précédente, par quel pont elles entreroient. A peine le signal est donné, qu'on les voit aux prises ; les pieds, les mains, les dents mêmes, tout est mis en usage. Tantôt ce sont des combats singuliers, tantôt par pelotons, tantôt tous ensemble : chacun fait les derniers efforts pour contraindre son adversaire à reculer, & pour le précipiter dans l'eau qui entouroit le théatre de ces terribles essais de leur force & de leur courage.

La févérité de la difcipline augmentoit avec l'âge. Un même habit fuffifoit pour toutes les faifons. On accoutumoit les jeunes gens à être fans cheveux, fans chauffure, & le plus fouvent abfolument nuds ; à fupporter la faim, à ne jamais fatisfaire leur appétit. Les aliments trop nourriffants étoient rejétés ; on préféroit ceux qui tendoient à rendre le corps comme l'ame, actif, vigoureux & libre.

Plut. in Lycurg. Xenoph. Lacæd. Refpubl.

Dans leur douzième année, on leur ôtoit la tunique, & on ne leur donnoit par an, qu'un fimple manteau : point de bains qu'à certains jours marqués. Chaque troupe couchoit dans la même falle, fur des paillaffes faites de joncs qui croiffoient fur les bords de l'Eurotas, & que les jeunes gens alloient rompre eux-mêmes. On leur permettoit, en hiver, d'y joindre la bourre du chardon.

Amours des enfants.

A cet âge, commençoit un ufage dont nos mœurs actuelles n'offrent point d'exemples : je parle des amants des jeunes Lacédémoniens. Xénophon affure qu'ils vivoient enfemble comme un père vit avec un fils, un frère avec un frère. Plutarque, d'accord avec le philofophe, prétend que la plus exacte décence règnoit dans ces liaifons ; l'ame feule

y avoit part : d'autres sentiments eussent couvert d'opprobre celui qui les eût conçus. Les vieillards surveilloient les jeunes gens qui jamais ne restoient seuls : aucune faute ne demeuroit impunie. Dans l'absence du Pédonome, la jeunesse n'étoit pas abandonnée à elle-même ; le premier citoyen qui se trouvoit présent, avoit le droit de corriger, & le pouvoir de se faire obéir.

C'étoit une action louable de s'attacher à un jeune homme par les liens d'une amitié pure. Un Spartiate de mœurs irreprochables, pouvoit se faire un ami d'un enfant dont le caractère sympathisoit avec le sien, & demeurer avec lui : mais c'eût été une infamie de ne rechercher que les graces du corps. De pareilles institutions, convenables à des peuples innocents, entraîneroient les plus fâcheuses conséquences, chez un peuple corrompu.

Dans les autres villes de la Grèce, les enfants parvenus à l'adolescence, ne dépendoient plus que d'eux-mêmes. Lycurgue, au contraire, voyant la nature alors dans l'effervescence, les esprits dans une fermentation violente, le sang dans un bouillonnement

extrême, pensa que, loin d'abandonner la jeunesse à ses propres caprices, c'étoit le moment de redoubler de soins, d'augmenter les travaux, de donner le change à une imagination exaltée.

C'est par des exercices publics que le Législateur alimenta l'ardente & fougueuse jeunesse de ses concitoyens : c'est par des jeux qu'il la détourna du vice, & qu'il la porta à la vertu. Il déclara indigne de toute place honorable, quiconque s'en absenteroit ou s'y soustrairoit ; & les particuliers n'étoient pas moins intéressés que les hommes constitués en dignité, à se préserver des mépris de leurs concitoyens, en ne s'énervant pas par l'oisiveté.

Dans les exercices guerriers, qui succédoient aux amusements de l'enfance, l'Irène âgé de vingt ans, étoit le chef de sa troupe. Pendant la paix, il la faisoit obéir : il lui commandoit comme il auroit fait à des esclaves. Les plus forts apportoient le bois nécessaire pour préparer le repas ; les plus foibles alloient dérober les herbes dans les jardins & dans les salles à manger, où ils se glissoient avec beaucoup d'adresse & de dextérité. Ces vols étoient autorisés par les loix, qui punissoient la mal- Larcin.

adreſſe de ceux qu'on prenoit ſur le fait. Xénophon les regarde comme un exercice militaire, comme un moyen d'apprendre de bonne-heure toutes les ruſes de guerre, & cet illuſtre citoyen d'Athènes qui n'étoit pas moins grand philoſophe qu'excellent capitaine, faiſoit élever ſes enfants à Sparte. Pour s'emparer de quelque choſe au milieu de tant d'yeux attentifs, il faut veiller de nuit, tromper durant le jour, placer des embuſcades, envoyer à la découverte, &c. : image continuelle de la guerre.

Ce vol étoit en effet ſi peu conſidéré comme vol, que la punition décernée par Lycurgue contre ceux qu'on ſurprenoit, retomboit toute entière ſur leur mal-adreſſe qui ſeule les rendoit coupables : auſſi que de précautions pour n'être pas découverts ! On connoît l'hiſtoire de ce jeune enfant, qui, ayant dérobé un petit renard, le cacha ſous ſa robe, &, ſans jetter un ſeul cri, s'en laiſſa déchirer au point de tomber mort ſur la place.

L'abandon que chacun faiſoit de ce qu'on lui enlevoit ainſi par adreſſe, écarte toute idée d'injuſtice & de violence. Les Lacédémoniens n'euſſent point entretenu

parmi la jeunesse, un esprit d'avidité & de rapine, eux dont le désintéressement est si connu, que, même dans leurs conversations, il n'étoit jamais question ni d'intérêt, ni de gain.

Lycurgue vouloit à la fois exercer le corps par les travaux, l'esprit par les besoins, l'ame par les souffrances : il vouloit qu'elle fût inaltérable dans la douleur comme dans les dangers, & que toujours l'amour de la gloire l'aiguillonnât. On battoit de verges, devant l'autel de Diane Orthia, les malheureux qui s'étoient laissés surprendre ; & Plutarque assure en avoir vu plusieurs expirer au milieu de cette sanglante exécution, sans proférer une seule parole.

Le Législateur de Sparte avoit trouvé dans la forme de cette punition, un moyen d'appaiser le fanatisme inspiré par l'atrocité d'un ancien oracle.

A Lacédémone, on prétendoit que Diane Orthia étoit la Diane Taurique, transportée par Oreste & Iphigénie, dans leur patrie. La Déesse accoutumée au sang dans la Tauride, n'avoit pas pris des sentiments plus humains en quittant un climat rude & âpre, pour en habiter un dont les influences naturellement douces, *Pauſ. l. 3. c. 16.*

n'inspirèrent jamais de semblables horreurs. Le premier sacrifice qu'on lui offrit à Sparte, fut arrosé de sang humain. La dévotion ou la curiosité avoit attiré les peuples voisins : une querelle s'éleva ; on en vint aux mains, plusieurs des combattants restèrent sur la place.

On consulta l'Oracle sur ce malheur ; il répondit que l'autel de la Déesse exigeoit du sang : en conséquence, on lui sacrifia tous les ans, un homme désigné par le sort.

Lycurgue abolit cette barbarie. L'Oracle avoit demandé le sang ; le peuple vouloit que l'on continuât de le verser : le Sage accorda la religion avec l'humanité, en ordonnant que l'autel ne seroit désormais teint que du sang des enfants qui s'y feroient fustiger.

Une femme présidoit à cette nouvelle espèce de sacrifice, tenant en ses mains la statue de la Déesse qui étoit petite & légère. Si les exécuteurs de ces pieuses barbaries, touchés de commisération, épargnoient quelques-uns de ces enfants, la Prêtresse se plaignoit que la statue devenoit si pesante, qu'elle ne pouvoit la soutenir.

Plut. in Lycurg. Revenons aux repas des enfants. Le temps qu'on passoit à table, n'étoit pas

plus perdu pour les jeunes gens, que pour les hommes faits. L'Irène ordonnoit à l'un de chanter; à l'autre, il faisoit une question qui demandoit une réponse judicieuse & prudente. -- Quel est le plus honnête homme de la ville? -- Que pensez-vous de ce fait? &c. —— Accoutumés de bonne heure à juger des actions & des mœurs de leurs concitoyens, dès l'enfance les enfants se trouvoient hommes.

La méthode qu'on employoit pour former l'esprit & le cœur de la jeunesse, consistoit plus en exemples qu'en préceptes. Quelle comparaison des autres méthodes de logique où les règles sont subtiles & abstraites, avec la méthode Lacédémonienne, qui joignoit la pratique à la théorie, l'application à la leçon sur la manière d'opérer! C'est ainsi qu'on procuroit au jeune Spartiate, l'habitude d'exercer sa raison dès l'enfance. Un défaut de raisonnement étoit puni à Sparte, comme auroit pu l'être ailleurs un défaut de conduite. C'est en jugeant les discours & les actions des hommes, leur conduite bonne ou mauvaise, que les enfants apprenoient à régler toutes leurs démarches. Tous les moments du jour étoient un temps d'instruction, tous les lieux autant d'écoles publiques, tous

les citoyens autant de maîtres ou de disciples.

La réponse aux questions faites aux jeunes éleves, devoit être prompte, énergique : la nonchalence étoit punie d'une morsure au pouce, par l'Irène même, souvent en présence des Magistrats & des vieillards, qui, devenus juges du juge lui-même, le punissoient s'il avoit châtié ses disciples avec trop de sévérité ou d'indulgence : mais toujours en l'absence des élèves.

Plut. in Agesil. Dans une République où l'éducation étoit remplie de tant d'exercices pénibles, la loi en dispensoit les enfants destinés au trône. Sparte qui enseignoit si parfaitement l'obéissance à la jeunesse, que le poëte Simonide lui donnoit le nom de *domteuse d'hommes*, n'eût-elle pas dû enseigner aux rois, comme aux plus simples citoyens, l'art de se domter eux-mêmes ? Devoit-elle relâcher seulement la sévérité de sa discipline, en faveur des princes ? comme si une éducation vigoureuse n'étoit pas le seul moyen de prémunir l'ame contre la flatterie, ce cruel fléau des hommes nés pour commander leurs semblables. Mais les rois n'eussent peut-être vu qu'imparfaitement leurs enfants astreints à une règle

règle si austère, & Lycurgue aima mieux se détourner quelques moments de la route qu'il suivoit avec tant de fermeté, que de s'exposer à s'y voir arrêté par des obstacles invincibles.

A Sparte, la vertu des citoyens avoit un garant dans la personne des amis; la gloire ou le blâme leur étoient communs. Un enfant, en se battant contre un autre, laissa échapper un cri qui dénotoit peu de courage : les Magistrats condamnèrent son ami à l'amende. *Plut. in Lycurg.*

On ne connoît point, dans les législations modernes, ce ressort simple qui produit des effets si surprenants. Avec quelle aimable franchise l'enfant aime son ami! & quel parti ne tireroit-on pas d'un sentiment si naturel, qui ne veut rien que de parfait en amitié? Lycurgue le connut ce ressort: chaque Spartiate avoit son ami; les femmes mêmes s'attachoient à quelque jeune fille. Cet amour ne faisoit naître aucune jalousie; la beauté du corps n'y entroit pour rien: tous les soins de l'amie se bornoient à rendre son amie & plus vertueuse, & plus aimable.

Distinguons dans l'art de la guerre, celui qui s'en fait un métier pour vivre, Littérature.

de l'homme qui combat pour la cauſe commune, pour ſes Dieux, ſa patrie, ſes foyers, les tombeaux de ſes ancêtres. Le citoyen étend ſes idées dans l'exercice de la vertu ; il excellera ſans doute dans l'art de vaincre, mais il cultivera les autres arts, il aimera les ſciences.

Tel fut Lycurgue, au centre de la Grèce encore ignorante. L'énergie de ſon ame, qui n'eſt plus qu'une fiction pour nous, aiguiſa ſon eſprit, augmenta ſon tact ; & nous devons à ce grand homme, la première édition complette d'Homère. Il mit tous ſes ſoins à découvrir ſes ouvrages, à les tranſcrire ; il y trouvoit la ſolidité des préceptes, jointe à l'agrément de l'érudition : d'où l'on doit préſumer qu'il n'eût pas banni les lettres de ſa République, ſi elles euſſent été en vigueur de ſon temps. Il eût protégé, encouragé les talents qui auroient favoriſé ſes inſtitutions, en donnant du reſſort à l'ame : il n'en interdit aux Spartiates que le mode qui l'énerve. Jamais il n'auroit ſouffert que le corps s'affaiſsât, en paliſſant ſur les livres : reſſource de ceux qui n'ayant point de patrie, s'en font une de l'univers.

L'Académie & le Lycée d'Athènes formèrent des ſavants, par les entretiens

& les converſations : c'étoit la méthode générale de l'antiquité. Le genre de vie des Lacédémoniens étoit très-propre à cette inſtruction.

Sparte, il eſt vrai, ne jouit ni dans l'antiquité, ni parmi les modernes, de la réputation du ſavoir. -- « Vous avez » raiſon » diſoit un Spartiate à un orateur Athénien, qui lui faiſoit un ſemblable reproche ; « nous ſommes » le ſeul peuple de la Grèce qui n'avons » point été nous gâter à votre école. »

C'étoit un raffinement de politique qui les portoit à laiſſer ainſi les autres Grecs dans l'erreur. Leur ſecret fut deviné par quelques génies du premier ordre : il falloit être plus qu'un homme vulgaire, pour juger Sparte.

Qu'un ſophiſte ſe plaigne qu'étant allé à Lacédémone, perſonne n'ait voulu écouter ni payer ſes leçons ; on ne voit dans cette conduite, rien que de conforme au génie Spartiate : un tel mépris faiſoit honneur aux Lacédémoniens. Mais que ce même ſophiſte ajoute, qu'ils étoient ignorants au point de ne ſavoir compter ; on rira du ſophiſte, & de l'humeur que lui avoit cauſé le refus qu'on avoit fait de l'entendre.

Plat. Hip. maj.

C'eſt pourtant ce dernier ſentiment

qui a prévalu. On l'a attribué à Platon, qui ne l'a rapporté que pour en montrer le ridicule, comme en font foi les paroles que ce philosophe mét dans la bouche de Socrate, en une circonstance où il n'est pas question de plaisanter.

Id. in Protag.

« La philosophie est plus ancienne » & plus cultivée en Crète ou à Lacédémone, que dans le reste de la » Grèce : il s'y trouve un plus grand » nombre de sophistes (savants). Ils le » nient cependant, & feignent d'être » ignorants, pour ne point donner à » connoître qu'ils l'emportent sur les » Grecs par le savoir, & pour qu'on » ne les regarde supérieurs aux autres » qu'en bravoure ; persuadés que, si on » les estimoit par tout ce qu'ils valent, » on s'appliqueroit à la philosophie. » En cachant leur méthode, ils ont donné » le change aux autres Etats qui se » piquent de vivre à la manière des » Spartiates, & qui, à leur exemple, se » froissent les oreilles, s'entortillent les » bras de courroies, s'exercent conti- » nuellement dans les Gymnases, & por- » tent des habits fort courts ; comme » si cela seul constituoit le mérite des » Lacédémoniens.

» Lorsque les Spartiates veulent

» converser librement avec leurs savants, & qu'ils s'ennuient de ne les voir qu'en cachette, ils chassent de leur ville tous les étrangers, sur-tout ceux qui laconisent. Ni eux, ni les Crétois ne permettent à la jeunesse de voyager, dans la crainte qu'elle ne désapprenne ce qu'on lui a enseigné dans sa patrie. Non-seulement les hommes s'y piquent d'érudition, les femmes mêmes se distinguent dans cette sorte d'étude. Veut-on savoir si les Lacédémoniens sont instruits dans la philosophie, & dans l'art de parler ? qu'on lie conversation avec le dernier même d'entr'eux. On pourra lui trouver d'abord un air de grossièreté dans le discours ; mais, qu'on le laisse entrer en matière, il s'énoncera avec une dignité, une précision, une finesse, qui rendront ses paroles comme autant de traits perçants ; & bientôt celui avec lequel il s'entretient, ne paroîtra qu'un enfant.

» Sur cela, plusieurs de nos contemporains ont remarqué, & cette réflexion n'a pas non plus échappé aux anciens, que l'institution Spartiate consiste beaucoup plus dans l'étude de la sagesse, que dans les exercices de la Gymnastique. Ils ont senti que

» le talent de la parole, porté à ce
» point, ne pouvoit appartenir qu'à
» des hommes parfaitement instruits;
» tels qu'ont été Thalès de Milet,
» Pittacus de Mitylène, Bias de Priène,
» Solon notre concitoyen, Cléobule de
» Linde, Myson de Chènes, & Chilon
» de Lacédémone, le septième d'en-
» tr'eux; tous imitateurs des Lacédé-
» moniens, partisans de leurs études,
» formés suivant leur méthode; ce
» dont il est aisé de se convaincre par
» les sentences courtes & mémorables
» qu'on attribue à chacun d'eux. »

Ce témoignage est décisif, & prouve que, dans le siècle de Platon, il existoit déjà deux opinions, l'une des sages qui rendoient justice aux lumières des Spartiates, l'autre des demi-savants qui leur imputoient l'ignorance la plus grossière.

On n'opposera pas, sans doute, le témoignage d'un orateur Athénien, qui, dans un discours consacré tout entier à la gloire d'Athènes & à l'humiliation de Sparte, se plaint amèrement de la célébrité qu'avoit acquis cette dernière Ville. Tous ne pensent pas comme Isocrate; il avoue lui-même que certaines personnes regardoient les

In Panath.

Spartiates comme des demi-Dieux, &, ce qui nous importe ici, comme les inventeurs des meilleures études.

Croira-t-on qu'elle ignorât les principes de la littérature, cette Sparte, à l'école de laquelle Xénophon lui-même envoya ses enfants, & qui nous assure qu'outre les études de l'âge qui suit l'enfance, on y enseignoit les lettres, la musique & la gymnastique? Plutarque dit que les Lacédémoniens apprenoient des lettres, ce qui leur étoit nécessaire. Il ne faut d'ailleurs que jetter les yeux sur la suite de leur histoire, sur tant d'inscriptions rapportées de leur pays par l'Abbé Fourmont, pour juger du reproche que leur fait Isocrate.

Laërt. in Xenoph.

Xenoph. Lacæd. Respubl.

In Lycurg.

Quel peuple jamais s'énonça d'une manière aussi noble, avec autant de finesse & de précision? quelle manière fut plus propre à caractériser un style, & mérita mieux de lui donner son nom? Les siècles des connoissances & du goût, les nations savantes & polies admirèrent le style laconique: il ne faut qu'ouvrir Plutarque pour justifier la Grèce & Rome.

Art de parler.

Id. ibid. & Lacon.

Un jeune Lacédémonien promet à son camarade des coqs qui se faisoient tuer

dans le combat : -- « donne-m'en » dit-il, « qui tuent les autres ». Un importun demandoit à Démarate quel étoit le plus honnête homme de Sparte. — « Celui » qui te reſſemble le moins. »

— « Tout le monde en notre ville m'ap» pelle *Philolacon* » diſoit à Sparte un étranger, pour faire ſa cour aux habitants. — « Mon ami » reprit Théopompe « il vaudroit mieux qu'on t'ap» pellât *Philopolite* (*a*). »

— « Combien peut-il y avoir de Spar» tiates » demandoit-on à Archidamidas ? — « Aſſez pour chaſſer tous les » méchants. »

Un homme faiſant remarquer au Roi Agéſilas, les murailles de ſa ville, fortes & magnifiquement bâties, lui demandoit ſi elles ne lui ſembloient pas belles. — « Oui, certes, pour y loger » des femmes. »

— « Nous vous avons ſouvent chaſſés » du Céphiſe » diſoit un Athénien à Antalcidas. — « Jamais nous ne vous » avons chaſſés de l'Eurotas » répondit le Spartiate.

(*a*) *Philolacon*, ami des Lacédémoniens ; *Philopolite*, ami de ſes concitoyens.

On trouva un serpent entortillé autour de la clef d'une porte, & les devins de crier au prodige. — « J'en » verrois un, » répondit Léotychidas, » si la clef étoit entortillée autour du » reptile. »

On demandoit à un vieillard, pourquoi il laissoit croître sa barbe si longue. — « Afin que la voyant sans cesse, » je ne fasse rien d'indigne de sa blan- » cheur ».

Un Laconien accusoit les Métapontins de lâcheté, en présence d'un citoyen de cette ville. — « Nous avons » cependant pris beaucoup de terres » à autrui ». — « Quoi! vous n'êtes pas » seulement lâches, mais injustes! »

Quelques personnes rencontrèrent des Lacédémoniens dans les champs, & leur dirent; « vous êtes fort heureux » d'arriver maintenant, car les voleurs » ne font que de partir d'ici. — « Ce » sont eux » répondirent-ils.

Un Lacédémonien vit à Athènes les citoyens aller par la ville criant des poissons ou de la chair, d'autres tenir les gabelles, des maisons de prostitution, & qu'on n'y regardoit rien comme mal-honnête. De retour à Sparte, ses concitoyens lui ayant demandé

ce qu'il penſoit d'Athènes. — « Tout y » eſt honnête » dit-il.

Le tyran Lygdamis reculoit de jour en jour à donner audience à des députés de Lacédémone, parce qu'il étoit indiſpoſé. — « Dis-lui que nous ne » ſommes pas venus pour lutter, mais » pour conférer. »

Les reparties des dames Lacédémoniennes ne ſont ni moins connues, ni moins heureuſes.

Une mère enſeveliſſoit ſon fils. — « Quel » ſort » lui dit une vieille ! — « Heu» reux » reprend la mère « puiſqu'il eſt » mort pour Sparte, comme je l'avois » deſiré ». Une dame d'Ionie ſe glorifioit d'un ouvrage de tapiſſerie, devant une Laconienne, qui lui montrant ſes quatre enfants bien élevés : — « Voilà de » quoi doit ſe vanter une femme d'hon» neur. »

— « Il court un mauvais bruit ſur ton » compte » écrivoit une mère à ſon fils qu'on accuſoit de quelque crime ; « Efface-le, ou meurs ». Une autre donnant le bouclier au ſien qui partoit pour la guerre : — « rapporte-le » lui dit-elle « ou qu'on te rapporte dedans. »

La mere d'un jeune homme apprenant qu'il étoit mort vaillamment les armes à

la main : — « auſſi étoit-il mon fils » s'écria-t-elle. Un crieur vendant à l'encan des eſclaves, demanda à une Lacédémonienne ce qu'elle ſavoit faire. — « Être » libre. »

Les Lacédémoniens faiſoient auſſi des pointes, des calembours : abus de l'eſprit, à la vérité, mais qui en prouvent du moins l'exercice. Un d'eux liſoit une épitaphe, dont voici le ſens. -- « Ce tombeau renferme » les vaillants hommes, qui, après avoir » éteint la tyrannie dans leur patrie, » victimes du Dieu Mars, ſont morts » ſous les murs de Sélinunte ». — « Ils » méritoient bien de mourir » s'écria-t-il « que ne la laiſſoient-ils brûler, » au lieu de l'éteindre ? »

Lycurgue avoit donné en même-temps dans l'art de parler, le précepte & l'exemple. On lui demandoit pourquoi il avoit ordonné que les victimes fuſſent d'une valeur ſi modique. — « Afin » répondit-il « que nous puiſſions ſouvent » honorer les Dieux. »

« Ne vous imaginez pas » diſoit-il encore « qu'une ville ſoit ſans murailles, » lorſqu'elle eſt entourée de vaillants » hommes. »

L'éducation avoit ſi bien donné le

même eſprit à tous les Lacédémoniens, qu'il eſt facile de les reconnoître à leurs réponſes.

Un Athénien ſe moquoit devant Agis, des courtes épées de ſes concitoyens. — « Nous en perçons cependant » nos ennemis » répondit le Roi. Un grand parleur diſoit à contre-temps de très-bonnes choſes. — « Mon » ami » lui dit Léonidas « tu tiens mal- » à-propos de fort bons propos. »

Si l'on en juge par les harangues qu'on lit dans Thucydide, les Spartiates n'excelloient pas moins dans l'éloquence. Quand il ſeroit démontré que cet hiſtorien n'a employé que le fond des diſcours qu'on leur attribue, toujours falloit-il qu'ils euſſent la réputation de parler ſur le ton qu'il leur prête.

Muſique. La muſique entroit à Sparte dans l'éducation ; elle n'y étoit point inutile à la guerre. Des poëtes-muſiciens, étrangers & nationaux, n'y furent ni moins chéris, ni moins honorés que dans le reſte de la Grèce. Lycurgue n'avoit fait, ſans doute, que réformer le goût de ſes compatriotes pour cet art. Ce n'eſt pas lui qui appella à Sparte Terpandre de Lesbos ; ces deux perſonnages célèbres vivoient dans des

temps fort éloignés l'un de l'autre.

En faisant l'histoire de la musique, nous parlerons de plusieurs musiciens étrangers, qui vinrent à Lacédémone. Il semble que cette Ville oublioit en leur faveur, la *Xénélasie*, & que l'amour qu'elle portoit à leur art divin, l'empêchoit de discerner l'artiste du citoyen.

Alcman fut formé au sein même de la nation. Esclave d'Agéside, il fit paroître du génie & des talents qui lui procurèrent la liberté. Quelle qu'ait été sa patrie, c'est à Lacédémone qu'il vécut & qu'il mourut. Le goût de Sparte pour la poésie l'emporta sur la répugnance que ces fiers républicains avoient d'élever un esclave à leur rang.

Heraclid. polit.

Spendon, autre poëte musicien du même pays, émule de Terpandre & d'Alcman, fit, comme eux, les délices de la nation. Sparte regarda leurs productions comme sacrées & divines : elle défendit à la multitude de les chanter, dans la crainte qu'elle ne les profanât. Durant les guerres d'Epaminondas, quelques Hilotes faits prisonniers par les Thébains, invités par leurs vainqueurs à chanter des morceaux de ces poëtes, s'en excusèrent sur la défense de leurs maîtres.

Plut. in Lycurg.

Id. Lacon. & alibi. Comment douter que la poésie & la musique fussent florissantes à Sparte, lorsqu'on y voit célébrer les jeux Carniens? Dans ces exercices, on adjugeoit des prix aux poëtes musiciens; & ils semblent avoir fourni aux étrangers une occasion favorable de s'introduire dans la ville. Quand on fait attention aux circonstances dans lesquelles les Lacédémoniens employoient la poésie & les instruments, on convient, avec *De salt.* Lucien, qu'ils ne faisoient rien sans le secours des Muses.

Plut. in Lycurg. Ils n'étoient pas moins exercés à la beauté des vers & du chant, qu'à la pureté & à l'élégance de la prose. Simple, mais énergique, leur poésie inspiroit par des traits de feu, l'ardeur & le courage; elle ne traitoit que des sujets capables de nourrir la vertu dans l'ame des citoyens; elle vantoit le bonheur de ceux qui avoient répandu leur sang pour la patrie, & dévouoit au mépris public ceux qui s'étoient déshonorés par la fuite. Quelquefois, suivant l'âge, ces chants étoient dans la bouche de ceux qui devoient les exécuter, une promesse, ou une protestation de courage. Dans toutes les fêtes, trois chœurs portoient

à l'ame des spectateurs, ce délire inexprimable, fruit du véritable amour pour la patrie. Les vieillards commençoient en chantant,

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillants & hardis.

Les jeunes hommes répondoient :

Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

Puis les enfants reprenoient :

Et nous un jour le serons,
Qui tous vous surpasserons.

Ainsi, par ses jeux & ses divertissements, Sparte mettoit en action les grands principes d'utilité publique. On y voyoit fleurir, selon l'expression de Terpandre, la valeur guerrière, la musique harmonieuse, & la justice mère de l'abondance. Pindare donne à cette Ville cette louange flatteuse ; qu'on y trouvoit réunies aux danses, à la musique, aux fêtes & aux plaisirs, la prudence dans les vieillards, & la valeur dans les jeunes gens. Les Spartiates ne s'adonnoient donc pas moins

à la musique qu'aux armes : delà ce mot d'un de leurs poëtes ; *jouer de la lyre sied à un homme armé.*

Mais autant Sparte accueilloit une poésie & une musique propres à élever l'ame, à nourrir la vertu ; autant elle rejetoit celles qui eussent été capables d'altérer les mœurs. Archiloque fut chassé, pour avoir dit dans ses vers, qu'il valoit mieux fuir que de périr les armes à la main. Elle ne toléra ni la tragédie, ni la comédie ; tant elle craignit de donner atteinte aux maximes du gouvernement ! A plus forte raison la poésie dithyrambique en fut-elle bannie. Son vers licencieux, son chant assorti aux paroles, sentoient trop l'ivresse du Dieu auquel le dithyrambe étoit consacré, pour plaire à une nation ennemie de tous les excès.

Plut. Lacon. *Val-Max. l. 6. c. 3.*

Toujours fidelle à ses anciennes maximes, Lacédémone ne souffrit aucune innovation essentielle dans le chant, ni dans les instruments. Elle conserva toujours le mode Dorien, dont l'intonation plus basse, la modulation plus noble que celle des modes étrangers, étoient plus analogues à la gravité & aux mœurs de la nation. Platon le jugeoit préférable à tous les autres

Athen. l. 14. c. 5.

In Lesch.

modes, & ſeul convenable à des hommes courageux & tempérants.

Elle ne permit point qu'on portât au-delà de ſept, le nombre des cordes de la lyre. Phrynis pour avoir voulu y en ajouter deux, & Timothée quatre, furent repris. Nous ſommes trop loin des mœurs de Sparte, pour ne pas trouver étrange qu'une nation mette un ſi grand intérêt dans une affaire ſemblable; il faudroit ſes idées de la liberté, cet amour de la vertu qui la lui faiſoit chérir, pour ſentir & priſer la ſageſſe qui prévient la corruption.

Plut. in Agid. & de prof. in virt.

On nous ſaura gré de faire connoître la teneur du jugement prononcé en cette circonſtance.

« Puiſque Timothée de Milet, venu » dans notre ville, y a fait outrage à » l'ancienne muſique; que rebutant la » lyre à ſept cordes, & y gliſſant un » plus grand nombre de ſons, il a bleſſé » les oreilles de la jeuneſſe; que par la » pluralité des cordes, & l'innovation » des airs, au lieu d'une muſique ſimple » & ſoutenue, il en a fardé une énervée » & bigarrée, faiſant conſiſter la beauté » de la modulation dans des paſſages » choquants, loin d'être harmonieux; » qu'invité aux jeux de Cérès d'Eleuſis,

Trad. de la Nauze.

» il a affecté des ornements de poésie
» qui la déparent, & qu'il a joué les
» Couches de Sémélé d'une manière
» scandaleuse pour les jeunes gens : on
» a jugé à propos que les rois missent
» l'affaire en délibération, & que les
» Ephores blâmassent Timothée, & l'o-
» bligeassent à retrancher de sa lyre à
» onze cordes, celles qui sont de trop,
» n'y en laissant que sept, afin que
» chacun, témoin de la sévère police
» de la ville, se garde d'introduire dans
» Sparte, rien d'opposé aux bonnes
» mœurs, & que la célébrité des jeux
» ne soit point troublée. »

Qu'on se transporte à Sparte : quoi de plus préjudiciable à sa constitution que l'amour de la nouveauté ! il falloit en étouffer même le germe. En la permettant dans la musique, c'étoit l'introduire non-seulement dans tous les autres arts, mais encore dans le gouvernement. Sur une lyre à sept cordes, il n'étoit guère possible d'exécuter que des airs simples, une mélodie agréable, sans affectation, & propre à inspirer des sentiments analogues, chez un peuple porté aux grandes actions, & par conséquent ami de la simplicité. Au contraire, en

fermant les yeux sur l'augmentation faite par Timothée, on donnoit naissance à un genre de musique plus savant & plus étendu sans doute, mais plus susceptible d'exprimer ces sentiments passionnés qui ébranlent toutes les puissances de l'ame. La jeunesse oubliant l'austérité primitive, eût bientôt soupiré aux doux accents de la lyre. Sparte devenue semblable aux autres villes, voluptueuse comme elles, eût éprouvé les mêmes révolutions; & quatre cordes de plus ajoutées à un instrument de musique, eussent peut-être fait changer de face à la Grèce.

Un Sage a dit qu'il y avoit peut-être moins d'erreurs parmi un peuple de Hurons, que dans l'Académie des Sciences. Ne pourroit-on pas avancer de même, qu'il y avoit plus de véritables philosophes à Sparte, qui ne se vantoit point d'être philosophe, que dans toutes les autres villes de la Grèce, où la philosophie a fait tant de bruit. Plutarque donne à Lycurgue la louange d'avoir montré aux yeux de l'univers étonné, un peuple composé d'autant de philosophes qu'il avoit de membres; & le même écrivain insiste ailleurs sur la vérité du proverbe qui

Sciences.

In Lycurg.

difoit qu'*agir en Lacédémonien, étoit agir en philofophe* (a).

Eh! fi la véritable philofophie confifte moins à bien dire qu'à bien faire, non à prêcher les vertus, mais à les pratiquer, plutôt à tenir fes paffions dans la plus dure fervitude, qu'à chercher, par des fophifmes, à en autorifer l'abus, qui jamais eût plus droit d'afpirer à ce titre fi fouvent avili, qu'une nation entière, vertueufe & pauvre par choix!

L'ancienne philofophie s'occupa, comme la nouvelle, de l'étude de la nature, de l'art du raifonnement & de la fcience des mœurs. Mais, chez les Grecs, comme chez les modernes, on donna trop fouvent la préférence à ce qui pouvoit rendre plus brillant; on négligea fon propre cœur, pour s'attacher à connoître ce qui n'eft pas l'homme. Sparte crut que bien penfer & bien vivre, étoient fa véritable étude. L'art du raifonnement & la morale, furent fes feules occupations.

On ne niera pas que les Lacédémoniens ne fuffent d'habiles dialecti-

---

(a) Φιλοσοφεῖν, Λακωνίζειν.

ciens, & qu'ils ne s'y priſſent bien pour le devenir. Chez eux, il n'étoit pas beſoin de livres, ni d'avoir fait un cours d'humanités pour étudier les règles du raiſonnement : c'étoit dès le berceau qu'ils jetoient dans l'ame encore tendre des enfants, les premières ſemences de logique, & les nourrices étoient les premiers profeſſeurs. Comment ne ſe fuſſent pas imprimées dans leur eſprit, les notions du bien & du mal, les idées générales de la vertu & du menſonge, de la droiture & de la juſtice ? Tout ce qui environnoit un Lacédémonien, les lui rendoit préſentes à chaque inſtant. L'eſprit détermine les mouvements du cœur, & réciproquement : à Sparte on inſpiroit le goût de la vertu par l'habitude de la voir ; on en démontroit la néceſſité par des enſeignements ſans ceſſe répétés.

Les richeſſes ſont le canal par lequel la corruption ſe gliſſe dans un Etat ; à Sparte elles furent inutiles. L'uſage des plaiſirs conduit trop ſouvent à l'abus des plaiſirs ; Sparte s'interdit ceux qui pouvoient corrompre le cœur, ou énerver le corps : les délaſſements convenables étoient ſimples & nobles ;

la frugalité règnoit sur les tables; la tempérance dans les divertissements. L'amour-propre, l'intérêt personnel luttent sans cesse contre les meilleures constitutions; à Sparte, on ne connût d'intérêt que ceux de l'Etat; d'amour, que celui de la vertu. Ils voulurent être libres, & sentirent que la licence ne mène qu'à la servitude.

Ils firent plutôt consister la religion dans l'exercice de la vertu, que dans des pratiques purement extérieures. Les Athéniens, selon Socrate, se plaignoient que la victoire se déclarât continuellement pour les Lacédémoniens qui négligeoient le culte extérieur; tandis qu'à Athènes, le sang des victimes couloit de toutes parts. Ce trait fait admirablement sentir la différence des deux peuples. Vénus, à Sparte, étoit armée; on la représentoit avec des entraves, symbole de la retenue & de la sagesse. Cependant, loin de se déclarer ennemi des joies innocentes, Lycurgue avoit consacré une statue aux ris, pour montrer à son peuple qu'une gaieté décente n'est point incompatible avec la vertu.

Tels furent les principaux effets de l'éducation sur un peuple sage &

policé ſans loix écrites; heureux au-dedans, ſans finances, ſans commerce, & ſans navigation; redoutable au-dehors par ſa valeur; fort ſans murailles, courageux à la guerre, fin dans les négociations, conſtamment ſupérieur aux peuples voiſins, & maître enfin des deſtinées de la Grèce.

La modeſtie & la pudeur inſpirées par Lycurgue à ſes concitoyens, contraſtoient parfaitement avec la légèreté de certains peuples de la Grèce, & entr'autres, des Athéniens. Un jeune Lacédémonien marchoit dans les rues de Sparte, les mains ſous ſon manteau, ſans parler, ſans détourner les yeux; c'étoit un ſpectacle intéreſſant que celui d'une modeſtie recherchée, chez le peuple le plus groſſier. Ils ne parloient pas plus, dit Xénophon, que s'ils euſſent été de pierre; ils ne détournoient pas plus la vue, que s'ils euſſent été de bronze; en un mot, ils avoient plus de pudeur qu'une femme qui conduit une jeune fille au lit nuptial.

Xenoph. Lacæd. Reſpubl. p. 679.

Lycurgue ne vit point le terme de l'éducation où on le voit ordinairement: ſes ſoins augmentoient avec l'âge. Celle de la jeuneſſe lui paroiſſoit d'une plus grande importance

Plut. in Lycurg. encore que celle de l'enfance, & celle-là s'étendoit jusqu'à l'âge viril. Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, un Spartiate ne cessoit d'être sous l'empire de la loi. Sparte ressembloit à un camp, dont chaque membre avoit sa tâche prescrite.

L'interdiction des arts méchaniques & de l'agriculture, laissoit aux Lacédémoniens un loisir qui auroit pu leur devenir funeste, s'ils n'eussent su le remplir, en assistant aux divers exercices des enfants, leur enseignant quelque chose d'utile, ou l'apprenant eux-mêmes des plus avancés en âge. C'eût été une chose honteuse, même aux vieillards, de ne point passer la plus grande partie de la journée dans les lieux d'exercice, dans les salles où l'on se réunissoit pour converser. Là, on ne s'entretenoit ni de trafic, ni d'aucun autre moyen d'amasser des richesses; on y louoit la vertu, on y blâmoit le vice; mais en assaisonnant le reproche d'une plaisanterie qui, en corrigeant, ne cessoit point de plaire.

Jamais un citoyen n'étoit seul; ils se regardoient tous comme les membres d'une même famille; ils honoroient la patrie comme la mère commune, & l'aimoient

l'aimoient plus que leur propre gloire.

Pédarète se présente pour être membre du Conseil des trois cents; il est refusé & s'en retourne joyeux que Sparte ait trois cents citoyens meilleurs que lui. Quelques habitants d'Amphipolis viennent chez la mère de Brasidas qui avoit été tué dans leur pays: ils lui font l'éloge de son fils, comme du plus brave homme de Sparte. — « Ah! » reprit-elle » Brasidas fut » brave; mais Sparte renferme dans » son sein, un grand nombre d'hommes » plus braves encore. »

La mort d'un citoyen étoit, pour les autres peuples de la Grèce, un sujet de luxe & de superstition; on inhumoit hors des villes, dans la pensée que l'attouchement des morts, ou le voisinage des tombeaux, rendoit impur. Un Spartiate devoit être au-dessus de toute espèce de crainte, & Lycurgue voulut qu'on enterrât les morts dans les villes, & autour des temples. Funérailles.

Rien de plus simple que les funérailles Lacédémoniennes. Tout ce qui distinguoit les guerriers qui s'étoient acquittés de leur devoir, c'est qu'on les portoit au tombeau, couverts de branches d'olivier & d'autres arbres. *Ælian. l.* 6. *c.* 6.

Ceux qui avoient fait quelqu'action d'éclat, étoient enterrés dans un drap rouge.

Xenoph. Lacæd. Resp. p. 691.

Si les honneurs attachés à la royauté, distinguoient peu les Souverains des particuliers, pendant leur vie, c'est que Lycurgue vouloit éloigner la tyrannie, & empêcher que leur autorité ne portât ombrage aux citoyens. Après leur mort, ce danger n'existoit plus; on honoroit les cendres des rois comme celles des héros, & non comme celles des hommes.

Plut. in Lycurg.

On n'écrivoit le nom du mort, que sur le tombeau du guerrier tué au service de la patrie, ou sur celui d'une femme consacrée à la religion. Le législateur craignant de laisser subsister quelqu'établissement qui eût pu rappeller à un Spartiate qu'il étoit homme, fixa le deuil à onze jours; on le quittoit le douzième, après avoir fait un sacrifice à Cérès.

Xénélasie.

Lycurgue avoit voulu former un peuple qui, au milieu de la Grèce, n'eût, pour ainsi dire, rien de commun avec les Grecs, que le nom. Ses institutions tendirent toutes à ce but; il ne manquoit pour les rendre stables, que d'interdire aux Lacédémoniens toute communication avec les étran-

gers, & c'eſt ce qu'il fit par ſa loi ſi connue de la *Xénélaſie :* loi néceſſaire dans un Etat comme celui de Lacédémone.

Un citoyen d'Argos diſoit, en préſence d'Eudamidas, que les Lacédémoniens ſe corrompoient en voyageant chez les autres peuples. — « C'eſt le contraire » répondit-il « de vous autres Argiens, » qui vous rendez meilleurs en venant » à Sparte. » *Id. Lacon.*

L'effet naturel d'un commerce fréquent entre les habitants de divers Etats, eſt d'introduire de nouvelles mœurs. Peu d'hommes voyagent dans l'intention de s'inſtruire; ſouvent on n'emprunte des étrangers que les vices, on leur laiſſe les vertus. Plus un Etat diffère des Etats voiſins par ſon gouvernement, plus l'action des mœurs étrangères doit avoir d'intenſité contre les mœurs nationales : auſſi Xénophon attribue-t-il à cette cauſe le changement qui, de ſon temps, s'étoit opéré à Sparte. D'abord on en chaſſa les étrangers, & les citoyens eurent défenſe de voyager chez eux; les principaux de la nation paſsèrent enſuite la plus grande partie de leur vie hors de leur terre natale. *Plat. de leg. l. 12.*

Cependant Lycurgue n'interdit point l'entrée de ses Etats à tous indistinctement; & s'il ferma Sparte à quiconque n'apportant rien d'utile, n'y venoit que par curiosité, il y amenoit lui-même les hommes qui pouvoient concourir à ses desseins; il recevoit agréablement ceux qui venoient se soumettre à ses loix, il leur assignoit une portion de terre qu'ils ne pouvoient aliéner.

La manière dont quelques auteurs, même distingués, parlent des Lacédémoniens, montre qu'ils ne se firent point aimer. Thucydide n'a pas craint d'avancer que Lycurgue n'éloigna de Sparte les étrangers, que dans la crainte qu'ils adoptassent ses loix, & ne devinssent aussi vertueux que les Spartiates. Un sentiment si bas est trop injurieux à ce grand homme. Il cherchoit le moyen de rendre heureux les Lacédémoniens; & si, comme on ne sauroit en douter, il crut ses loix propres à leur procurer le bonheur, c'étoit l'assurer, que de permettre aux autres peuples de les adopter. Aussi, comme nous venons de le voir, introduisit-il lui-même des étrangers à Sparte. Son exemple fut suivi, & le chef d'une troupe auxiliaire, y

fit le premier mettre en pratique les loix de Lycurgue sur la guerre.

La Xénélasie, au milieu d'un pays où l'hospitalité étoit si fort en honneur, dût attirer à Sparte la haine des nations voisines : mais il falloit être conséquent; & le législateur ne pouvoit donner de la stabilité à son établissement, en laissant un libre accès à tous les étrangers.

Platon avoit senti combien leur admission pouvoit être nuisible à de petits Etats, & ce n'est qu'avec les plus grandes précautions qu'il les reçoit, & qu'il permet à ses citoyens d'aller les visiter. Il n'admettoit pas la Xénélasie Lacédémonienne; il la censure même indirectement. Refuser, dit-il, aux étrangers l'entrée de notre cité, & à nos citoyens la permission de voyager chez les autres peuples, seroit inhumanité, barbarie; on nous reprocheroit un usage odieux, des mœurs rudes & sauvages : & peut-il être indifférent à des peuples honnêtes, de ne point passer pour tels, chez les autres nations? Mais il défendoit à tout citoyen, de voyager avant l'âge de quarante ans : encore falloit-il que ce fût en qualité de héraut, d'ambassadeur, ou d'ob-

De leg. L. 12.

ſervateur. Quant à l'admiſſion des étrangers, il prend toutes les précautions pour qu'ils ne puiſſent altérer les mœurs publiques : il ordonnoit ſurtout de recevoir, avec la plus grande diſtinction, ceux que l'envie d'étudier ſes loix attiroit dans ſa Ville.

Il faut convenir que l'admiſſion des étrangers dans la République idéale du philoſophe, étoit ſujette à beaucoup moins d'inconvénients qu'à Sparte. Platon ne s'éloignoit pas autant de la nature que Lycurgue, & les étrangers, par cette raiſon, lui devenoient moins redoutables. Mais, dans une ville où la religion nationale avoit reçu des modifications, où les deux ſexes paroiſſoient nuds au milieu de leurs concitoyens, où la frugalité étoit une loi & l'avarice un crime, où les plus doux ſentiments de la nature étoient interdits ; dans une pareille ville, l'accès aux étrangers ne devoit être accordé qu'avec les plus extrêmes précautions ; ſans quoi, les loix euſſent été bientôt anéanties, ſans quoi Sparte eût été bientôt changée en un ſpectacle d'impudicité, où la jeuneſſe des autres parties de la Grèce fût accourue ſatisfaire une laſcive curioſité, & corrompre, dans le ſecret,

celles dont les charmes les eussent séduits en public.

Admettre, sans distinction, tous les étrangers, eût été abattre d'une main, ce que Lycurgue avoit édifié de l'autre ; & l'abolition de la Xénélasie doit être comptée parmi les causes principales de la décadence des Lacédémoniens, car elle ne fut pas long-temps exercée strictement. Infracteurs des institutions de Lycurgue, bientôt les Spartiates voulurent être conquérants : ils envoyèrent au dehors des armées, & reçurent, dans leur pays, des troupes étrangères. Les fêtes concoururent aussi à la violation de la Xénélasie : les étrangers étoient admis dans quelques-unes ; & l'on s'imaginera sans peine, que le spectacle qu'on leur offroit, y attiroit une multitude de curieux. Delà ce propos libertin ; — « nous n'avons que » des éloges à donner à la coutume » de Sparte, qui montre les filles » nues aux étrangers ». Ils y accouroient en foule : des magistrats particuliers, nommés *Proxènes*, choisis par le Roi, leur procuroient des logements, fournissoient à leurs besoins, à leurs commodités. Il les produisoient en

Athen. l. 13. c. 2.

Her. l. 6.

N 4

public, les plaçoient aux ſpectacles & aux jeux. Ils recevoient auſſi les ambaſſadeurs, qu'ils défrayoient pendant tout le temps de leur ambaſſade. Ils prenoient garde qu'il ne ſe gliſsât des eſpions parmi les étrangers, & que ceux-ci n'introduiſiſſent aucun uſage capable de corrompre les mœurs.

Telles furent les loix qui conſervèrent à Sparte, ſa liberté pendant une longue ſuite de ſiècles. Jamais Etat ne fut moins agité. Attribuons ce phénomène aux mœurs qu'avoit ſu inſpirer Lycurgue à ſes concitoyens, à ce déſintéreſſement, à cette abnégation qui faiſoit que chacun des membres de l'Etat ne ſe conſidéroit plus, dès qu'il étoit queſtion de la patrie.

« La première fonction des Ephores, en entrant en charge, étoit » dit Rouſſeau « une proclamation publique, par laquelle ils enjoignoient » aux citoyens, non pas d'obſerver » les loix, mais de les aimer, afin » que l'obſervation ne leur en fût point » dure. Cette proclamation, qui n'étoit » pas un vain formulaire, montre » parfaitement l'eſprit de l'inſtitution » de Sparte, par laquelle les loix & » les mœurs, intimement unies dans

» les cœurs des citoyens, n'y faisoient,
» pour ainsi dire, qu'un même corps. »

Aussi, quel soin n'y prenoit-on pas, pour conserver aux loix le respect qui leur est dû, & garantir les mœurs de la corruption? On ne peut trop admirer avec quel art, ce ressort étoit mis en œuvre chez les Lacédémoniens. Un homme de mauvaises mœurs, ayant ouvert un bon avis dans le Conseil, les Ephores, sans en tenir aucun compte, firent proposer le même avis par un citoyen vertueux. Quel honneur pour l'un, quelle note pour l'autre, sans avoir donné ni louange, ni blâme à aucun des deux! Certains ivrognes de Samos, souillèrent le tribunal des Ephores; le lendemain par édit public, il fut permis aux Samiens d'être des vilains. Un vrai châtiment, dit toujours le philosophe cité plus haut, eût été moins sévère, qu'une pareille impunité. Quand Sparte a prononcé sur ce qui est ou n'est pas honnête, la Grèce n'appelle pas de ses jugements.

Æschin. in Timarch.

Plut. Lacon.

L'indifférence pour le bien public, étoit aux yeux du Législateur, le plus grand des crimes. Cette complaisance mutuelle de se céder toujours sans

Id. in Agesil.

ſe contredire, lui ſembloit une condeſcendance pareſſeuſe & lâche, qui, manquant de cette contrariété qui eſt le grand principe de l'union, eſt à grand tort appellée concorde. Il avoit jeté dans le gouvernement, l'ambition & la jalouſie, comme des ſemences de vertu ; il vouloit qu'il exiſtât toujours entre les meilleurs citoyens, des querelles, des diſſenſions, & qu'ils fuſſent ſans ceſſe oppoſés les uns aux autres. Cette fermentation continuelle ne permettoit pas aux vices de s'enraciner ; &, comme ces vents orageux, qui empêchent la corruption des mers en les agitant, elle détruiſoit juſqu'au germe de celle qu'une longue tranquillité eût pu introduire dans l'Etat.

Mais ces loix ne convenoient qu'à un peuple peu nombreux, qu'à un petit empire, où les citoyens ſans ceſſe ſous les yeux les uns des autres, peuvent tous être conduits comme une famille : & en effet, à Sparte, il n'y en avoit qu'une, tant le légiſlateur avoit réuſſi à ne donner qu'un même cœur, un même eſprit à tous les Lacédémoniens !

Les mœurs ne diſparurent qu'au

moment où les loix perdirent de leur vigueur. Des vues d'ambition, des projets d'agrandissement mirent enfin Sparte au rang de tous les autres Etats. Fidelle aux institutions de Lycurgue, elle fut respectée de ses voisins; elle en devint l'horreur, dès qu'elle s'en fut écartée.

Il ne suffisoit pas d'avoir élevé un édifice hardi. Le temps détruit tout: une action plus forte minoit encore l'institution de Lycurgue; la nature qui fait sans cesse effort contre ce qui la contrarie. L'enthousiasme laissoit subsister la législation de Sparte: mais l'enthousiasme est de peu de durée. Lycurgue connoissoit l'homme, il mit contre la nature, l'adversaire le plus redoutable; la superstition. *Plut. in Lycurg.*

Il assemble la nation, & lui représente tout ce qu'il a fait pour son bonheur: mais il reste encore un point de la dernière importance, & qu'il ne peut communiquer qu'après avoir consulté l'Oracle. Il la conjure d'observer ses loix, sans y rien ajouter & sans en rien retrancher, jusqu'à son retour de Delphes. Tous promettent d'obéir, & le prient de hâter son voyage. Lycurgue profite de la disposition des

esprits : il exige des deux rois, des sénateurs & du reste des citoyens, le serment qu'ils maintiendroient la même forme de gouvernement, jusqu'à son retour, & quitte la Ville.

Arrivé à Delphes, après les sacrifices accoutumés, il demande au Dieu si ses loix sont suffisantes pour guider les Spartiates dans la voie du bonheur & de la vertu. Apollon d'accord avec le grand homme qui le consultoit, répond que tant que Sparte obéira à ses loix, comblée de gloire, elle jouira de la félicité la plus pure. Lycurgue fait copier la prédiction, l'envoie à ses concitoyens, remercie le Dieu par un nouveau sacrifice, embrasse son fils, ses amis, &, pour tenir les Lacédémoniens enchaînés par leur serment, résolu de ne jamais revoir une patrie qui devoit lui être chère à tant de titres, il meurt volontairement, en s'abstenant de prendre aucune nourriture.

Ainsi termina sa carrière, cet homme aussi utile à ses concitoyens par sa mort, qu'il le leur avoit été par sa vie. Quel génie, quel désintéressement, quelle vertu! Des hom-

mes reçurent l'empire sans l'avoir demandé ; Lycurgue, après l'avoir possédé, le rendit. Si l'on est grand pour en être jugé digne, que faut-il être pour le mépriser après l'avoir reçu, pour persuader à toute une nation, que les plaisirs & les agréments de la vie ne sont que de faux biens ; que l'or & l'argent ne méritent que du mépris ; pour mettre à la place des festins & des jeux, les combats, les privations de toute espèce ?

Plut. comp. par. Lycurg. & Numæ.

Quand on examine la situation de Sparte ; le petit nombre des citoyens de cette république, les peuples qui l'environnoient, enfin tant de circonstances particulières qui entraînèrent Lycurgue, & le forcèrent à faire ce qu'il fit, combien ses vues paroissent profondes & son plan vaste ? Détracteurs de ce grand homme, qu'eussiez-vous fait à sa place ?

On reproche aux loix de Sparte de grands défauts ; mais quel ouvrage humain en est exempt ? D'ailleurs, les imputer tous à Lycurgue, & l'en rendre uniquement responsable, c'est oublier les faits, les circonstances, les temps ; c'est briser la chaîne des évènements,

perdre leur trace, en un mot tout confondre.

On lui reproche des barbaries, des horreurs. Si tant de vertu & d'inhumanité pouvoient exister ensemble dans la même ame, l'homme seroit une égnime inexplicable. Ajouter l'insulte à la férocité, est une bassesse digne des despotes les plus stupides; & telle est la conduite qu'on attribue au législateur de Lacédémone, envers les infortunés Hilotes! De pareils forfaits ne peuvent se concilier avec la bonté de son naturel, avec la douceur & la justice qui éclatèrent dans toutes ses actions. Il est plus probable que les Lacédémoniens ne commencèrent à se livrer à ces excès, qu'après le tremblement de terre qui affligea leur ville, & fut cause de la conspiration des Hilotes & des Messéniens, qui commirent les plus grands ravages dans la Laconie.

Id in Lycurg.

Isocrate assure que, dans la distribution des terres, les meilleures furent adjugées aux plus riches, & que les plus ingrates avoient été le partage des pauvres. Isocrate étoit Athénien, & d'ailleurs ce vice qui existoit de son temps, ne doit point

être imputé à Lycurgue, mais à la corruption qui s'étoit introduite alors dans la république de Sparte. La suite des évènements nous fera voir combien les Lacédémoniens d'alors avoient dégénéré de la vertu de leur instituteur. Celui dont les loix ordonnoient de prêter des chiens de chasse, un cheval pour une course pressée, des provisions de bouche dans un besoin urgent, en un mot, qui montra toujours tant d'humanité, ne commit point l'infamie dont on le charge; & l'homme vertueux n'en cherchera point d'autre preuve, que cette vénération qu'eurent pour lui ses contemporains mêmes. J'en dis autant de ces deux classes de citoyens qu'on voyoit à Sparte. Les riches s'appelloient les *égaux* (a), & ceux qui ne pouvoient fournir leur contingent aux repas publics, les *inférieurs*. Sans aucune part à l'administration de l'Etat, réduits à des professions regardées comme peu honorables, les enfants de ces derniers ne pouvoient rentrer dans la classe des citoyens *supérieurs*: mais, *Plut. ubi sup.*

(a) Ὅμοιοι, *æquales*; Ὑπομείονες, *inferiores*.

ce qui est le comble de l'indignité, s'étoient forcés de recevoir parmi eux ceux que leurs crimes faisoient dégrader de la première classe. Reprocher à Lycurgue d'avoir si odieusement confondu la pauvreté avec le vice, c'est le calomnier bien mal-adroitement.

Ibid. Ecoutons Plutarque rendre à la législation de ce grand homme, la justice qu'elle mérite, & nous dévoiler en même-temps, les causes qui la corrompirent. « Sparte » dit-il « fut la Ville la plus célèbre & » la mieux policée, durant l'espace de » 500 ans, qu'elle observa les loix » de Lycurgue. L'institution des Epho» res, loin d'y donner atteinte, les » rendit plus fortes encore: mais, » sous le règne d'Agis, l'argent com» mença à se glisser dans Sparte, » & avec l'argent, l'avarice & l'am» bition. Ce fut Lysandre qui, incapa» ble lui-même de se laisser corrompre » par l'or, remplit sa patrie de luxe » & d'amour pour les richesses, en y » apportant des sommes immenses, » & renversant ainsi les loix de Ly» curgue, qui, tant qu'elles avoient été » florissantes, avoient donné à cette Ville » l'apparence de la maison d'un homme

» ami des Dieux. Alors, semblable à
» Hercule, qui, avec sa peau de lion
» & armé d'une massue, parcouroit
» le monde, & le purgeoit de brigands,
» Sparte, avec une simple bande de
» parchemin, sur laquelle étoient con-
» tenus ses ordres, donnoit la loi à
» toute la Grèce, étouffoit les ty-
» rannies, terminoit à son gré les
» guerres, & calmoit les séditions,
» le plus souvent sans remuer un seul
» bouclier. Son ambassadeur paroissoit
» à peine, que tous les peuples se
» rangeoient autour de lui, comme
» les abeilles autour de leur reine;
» tant la justice & le gouvernement de
» cette Ville imprimoient de respect!

» Les Lacédémoniens n'enseignoient
» pas seulement aux autres peuples,
» à leur obéir volontairement dans
» les occasions pressantes; ils leur
» inspiroient un violent desir d'être
» commandés par eux. Les étrangers
» ne demandoient à Sparte ni argent,
» ni troupes, ni vaisseaux, mais un
» seul de ses citoyens pour marcher
» à leur tête. Ainsi les Siciliens obéirent
» à Gylippe, les Chalcidiens à Brasidas,
» tous les Grecs d'Asie à Lysandre, à
» Callicratidas, à Agésilas; conside-

» rant ces hommes en particulier,
» comme d'habiles réformateurs des
» peuples & des princes vers lesquels
» ils étoient envoyés, & Sparte comme
» la maîtresse des autres villes, dans
» l'art de gouverner. Antisthène, dis-
» ciple de Socrate, voyant les Thébains
» s'enorgueillir de la victoire qu'ils
» avoient remportée à Leuctres, disoit;
» *il me semble voir des écoliers*
» *tout fiers d'avoir battu leurs maî-*
» *tres*. Le but de Lycurgue n'étoit
» cependant pas que Sparte, après sa
» mort, eût l'ambition de commander
» à d'autres villes; mais, persuadé que
» le bonheur d'un Etat, comme celui
» d'un particulier, dépend de la vertu,
» il le régla de manière qu'il pût
» toujours demeurer libre, toujours
» se suffire à lui-même, toujours mar-
» cher dans les sentiers de la vertu.

» Telle est l'idée de république que
» se sont fait, après ce grand légis-
» lateur, Platon, Diogène, Zénon &
» tous les philosophes qui ont écrit sen-
» sément sur cette matière; avec cette
» différence, qu'ils n'ont laissé que des
» discours, au lieu que Lycurgue a
» fondé réellement une république
» inimitable, & confondu ceux qui

» soutiennent que le vrai sage, d'après » la définition des philosophes, n'existe » point ; car il leur a montré une » ville toute composée de sages, & a » ainsi surpassé tous les législateurs » de la Grèce. C'est ce qui fait dire » à Aristote, qu'il n'a pas reçu tous » les honneurs qui lui étoient dûs, » quoiqu'on lui ait rendu les plus » grands honneurs qu'on puisse jamais » rendre à un mortel, puisqu'on lui » a élevé un temple, & que chaqu'an- » née, on lui fait encore des sacri- » fices comme à un Dieu. »

Les anciens ne sont point d'accord sur le lieu où Lycurgue termina ses jours. On dit que ce fût à Delphes ou à Cyrrha ; d'autres prétendent qu'il se fit porter en Elide ; ceux-ci qu'il mourut en Crète, où l'on montroit son tombeau. *Id. ibid. Just. l. 3. c. 3.*

On assure qu'après sa mort, ses amis recueillirent ses cendres, & les jettèrent dans la mer, conformément aux ordres qu'ils en avoient reçus de Lycurgue lui-même. Ce grand homme craignoit qu'on ne les transportât un jour à Sparte, & que les Lacédémoniens se croyant dégagés de leur serment par ce prétendu retour, ne

changeassent la forme de leur gouvernement : il anéantit son corps, autant qu'il étoit en son pouvoir, pour procurer l'immortalité aux productions de son génie.

La postérité de cet homme illustre ne fut pas nombreuse. Il ne laissa qu'un fils nommé Antiorus, qui mourut sans enfants : mais ses parents & ses amis firent entr'eux une société qui dura très-long-temps. Ils nommoient *Lycurgides*, les jours où ils s'assembloient.

Quel respect il avoit inspiré ! puisqu'on s'honoroit de lui tenir non-seulement par les loix, par les liens du sang, par ceux de l'amitié, mais qu'on se glorifioit de descendre des amis mêmes qui l'avoient aidé de leurs conseils, dans l'exécution de ses projets.





LIVRE VINGTIÈME.



SUITE de l'Histoire de Sparte ; Guerres contre les Arcadiens & contre les Argiens. Histoire de la Messénie.

LYCURGUE n'étoit plus ; mais ses loix, selon les idées religieuses du temps, devoient être éternelles. Elles avoient perfectionné le citoyen, en concentrant le patriotisme ; en peu de temps, s'évanouirent les divisions intestines qui agitoient les Spartiates. Leur humeur guerrière se porta au dehors, & bientôt leurs voisins devinrent leurs ennemis. *Her. l. 1. c. 66.*

La population étoit nombreuse, & quoique la bonté du sol y contribuât, on pourroit en inférer que Lycurgue n'avoit point appesanti les chaînes de la servitude, & que les esclaves destinés aux travaux champêtres, les

exerçoient avec confiance sous la protection des loix.

Av. J. C. 811.

Fière des siennes, & du nombre de ses guerriers, Sparte crut sans doute, qu'aucun de ses voisins n'étoit en état de lui résister : les Arcadiens lui font ombrage, elle conçoit le dessein de les subjuguer. On consulte l'Oracle. Sa réponse donnera l'idée de la superstition de ces peuples, assez aveugles pour ne pas s'appercevoir de l'imposture.

— « Vous me demandez l'Arcadie : » c'est me demander beaucoup. Cette » contrée renferme une multitude » d'hommes courageux, qui ne se » nourrissent que de gland ; ils s'op- » poseront à vos efforts : mais je ne » vous porte point envie ; vous dan- » serez au milieu des murs de Tégée, » vous mesurerez ses fertiles campagnes » avec le cordeau. »

Les Lacédémoniens expliquent à leur avantage ce que l'Oracle contient d'obscur. Ils abandonnent le projet de conquérir toute l'Arcadie, & se bornant aux seuls Tégéates, ils marchent contre leur ville, munis de cordeaux, réservés pour un usage bien différent de celui qu'ils leur destinoient.

Les aggreſſeurs ſont mis en déroute; pluſieurs d'entr'eux tombent vivants au pouvoir de l'ennemi, & chargés de leurs propres chaînes, meſurent les campagnes de Tégée en les labourant.

Cette ville conſerva long-temps ces glorieuſes marques de ſa victoire, ſur les Spartiates; & au ſiècle d'Hérodote, on voyoit encore ſuſpendues autour du temple de *Minerve-Aléa*, les preuves de leur honte.

Telle fut l'iſſue d'une des premières guerres, ou plutôt des premières injuſtices de Lacédémone. Elle arriva ſous le règne de Charilaüs, neveu de Lycurgue, qui, quelques années auparavant, étant entré ſur les terres des Argiens, avoit mis tout à feu & à ſang: conduite bien peu propre à faire concevoir aux étrangers, une grande idée de la nouvelle adminiſtration.

Pauſ. l. 3. c. 7.

Le règne de ce Prince fut de 65 ans. Téléclus, dans l'autre branche, avoit ſuccédé à Archélaüs, ſous lequel Lycurgue avoit donné ſes loix. L'eſprit de conquête ne faiſoit que ſe renforcer: les Lacédémoniens commandés par leur roi, marchent contre les Achéens. Ces peuples avoient poſſédé ſur les confins de la Laconie, les

AV. J. C. 820.

Ibid. c. 2.

villes d'Amycles, de Phares & de Géranthres. A l'arrivée des Doriens, les habitants des deux dernières, effrayés, avoient traité avec eux, & consentit à sortir du Péloponnèse.

Polyb. l. 3. Amycles située à 20 stades de Sparte, étoit alors la seule Ville des Achéens qui n'eût point encore subi le joug : elle fut la dernière dont les Lacédémoniens se rendirent maîtres.

Loin d'imiter l'exemple de leurs compatriotes, les Amycléens se préparent à repousser l'ennemi : ce n'est qu'après *Pauf. ubi sup.* la plus vigoureuse résistance, après des prodiges de valeur qu'ils se rendent. Les vainqueurs érigèrent un trophée, en même-temps l'éloge du courage des assiégés & des assiégeants.

Comme cette Ville avoit irrité les Spartiates, par une si longue opiniâtreté, elle fut entièrement détruite. *Id. l. 3. c. 19.* Cependant la célébrité & l'antiquité du temple élevé par Amyclas, un des premiers Rois de Sparte, qui y avoit fondé un collège de Prêtresses, y attirèrent de nouveaux citoyens, & elle se repeupla en peu de temps.

Amycles est devenue chère aux amateurs

amateurs de l'antiquité, à cause de son collège. L'Abbé Fourmont a rapporté de Sparte, une inscription qui contient le catalogue de ces Prêtresses, depuis Amyclas jusqu'aux siècles de Rome. Cette espèce de nécrologe original, offroit leur nom, leur famille, & la durée de leur sacerdoce, gravés sur le marbre au temps de leur mort, & en caractères anciens dont la forme change d'âge en âge; ce qui rend cette découverte infiniment précieuse, & prouve l'authenticité de cette inscription (*a*).

Téléclus ne jouit pas long-temps de sa victoire. Les Lacédémoniens & les Mesféniens fréquentoient sur les confins de leur territoire, un temple de Diane-Limnatis, commun aux deux peuples, qui, seuls de tous les Doriens, avoient droit d'y faire des sacrifices. Paus. l. 4. c. 4.

De jeunes filles de Sparte étant venues, suivant la coutume, à une solemnité, furent violées par les Mesféniens : Téléclus ayant pris leur défense, fut tué dans cette émeute. Les jeunes

(*a*) Voyez *Recherches sur l'Equitation*, par FRÉRET, T. 7 des MÉM.

Lacédémoniennes aimèrent mieux mourir, que de survivre à leur honte.

Sparte racontoit ainsi ce fait qui n'a jamais été bien éclairci, & qui méritoit d'autant mieux de l'être, qu'il fut le germe des inimitiés qui divisèrent les deux peuples, & que la destruction de l'un des deux ne put même faire cesser.

Les Messéniens présentoient l'affaire sous une autre face. Ils reprochoient aux Lacédémoniens d'avoir voulu surprendre les plus considérables de leur nation, qui s'étoient rendus au temple sans aucune méfiance, pour se faciliter par cette trahison, la conquête de la Messénie, dont la fertilité depuis long-temps excitoit leur cupidité. Ils ajoutoient qu'en conséquence, ils avoient envoyé sous l'habillement de jeunes filles, des jeunes garçons qui, armés de poignards, étoient tombés sur les Messéniens au moment qu'ils y pensoient le moins. Ceux-ci appellent au secours; leurs compatriotes viennent leur prêter main-forte: la violence est repoussée par la violence, & Téléclus lui-même perd la vie. Les Messéniens assuroient que cette odieuse entreprise avoit été concertée à

Sparte : la preuve qu'ils en donnoient, c'est, disoient-ils, que les Lacédémoniens n'avoient osé demander justice de la mort de leur Roi.

Messène ne s'étoit point encore montré injuste, & ce n'est pas la première fois que les Lacédémoniens ont paru jaloux des possessions de leurs voisins. La fertilité d'une contrée si fort à leur bienséance, les excitoit peut-être à s'en emparer : la haine fermenta dans le cœur des deux nations, & enfin nous la verrons éclater par une guerre ouverte.

Nicandre, fils de Charilaüs, étoit possesseur du trône, lorsque ce meurtre arriva. Une effervescence guerrière agitoit sans cesse les Lacédémoniens : Nicandre va porter le fer & la flamme dans les Etats d'Argos, & ne revient à Sparte, qu'après avoir fait de grands dégats. Les Asinéens qui s'étoient joints à l'ennemi, subirent dans la suite, la peine de leur infidélité; la destruction d'Asine & la dispersion de ses habitants, vengèrent les Argiens. Av. J. C. 810. *Id. l. 3. c. 7.*

Alcamènes avoit succédé à Téléclus son père. Les Lacédémoniens seroient devenus l'objet de l'adoration des Grecs, s'ils se fussent contentés d'être Av. J. C. 780. *Ibid. c. 2.*

les arbitres des différends, les pacificateurs des villes, plutôt que le fléau des peuples par leur insatiable cupidité. La Crète étoit agitée de dissensions intestines. Sparte pouvoit, en quelque sorte, être regardée comme une fille de Cnosse : le séjour de Lycurgue dans cette île, avoit sans doute uni les deux nations. Les Crétois prièrent les Lacédémoniens de terminer leurs contestations. Sparte députe Charmidas, l'un des hommes les plus considérables de la Ville : il appaise les troubles, engage les citoyens à abandonner les places situées sur la côte, que leur position exposoit le plus ou qui étoient sans défense, pour conserver celles qui avoient de bons ports, & méritoient à ce titre toute leur attention.

Si Sparte, fidelle aux institutions de Lycurgue, fût restée guerrière, & n'eût pas voulu devenir conquérante, ses citoyens auroient continué d'être les protecteurs de la Grèce : mais déjà ils commençoient à encourir le reproche que leur fit depuis, un philosophe qui les connoissoit bien.-- « Il fut un temps, » dit-il « où les Lacédémoniens cher» choient à se rendre dignes de com-

Xenoph. Laced. Respubl. p. 690.

» mander aux autres ; maintenant ils » s'occupent plus d'en obtenir la re» nommée que de la mériter. Jadis » les étrangers demandoient des chefs » à Sparte ; aujourd'hui ils s'efforcent » d'empêcher que l'empire ne passe en » leurs mains ». L'infidélité à leurs propres loix, les ayant rendus dissemblables à eux-mêmes, il n'est pas surprenant qu'ils comptassent alors presqu'autant d'ennemis que de peuples.

Av. J. C. 771. Théopompe Pauf. l. 3. c. 7.

Théopompe, fils de Nicandre, fut aussi son successeur : sous le règne de ce Prince, commença la guerre entre les Lacédémoniens & les Mesféniens. La mort de Téléclus en fut le prétexte ; mais il existoit encore un autre motif d'inimitié. Depuis le partage du Péloponnèse par les Héraclides, une jalousie constante faisoit regarder les Messéniens de mauvais œil, par les Lacédémoniens. Ces derniers ne pouvoient leur pardonner la supercherie dont Cresphonte s'étoit servi pour se mettre en possession de la fertile Messénie. La haine se joignit à l'ambition dans le cœur des Spartiates, &, avec de pareilles dispositions, la première étincelle devoit causer un embrasement qui ne

s'éteindroit que faute d'aliment. Il éclata fous le règne de Théopompe & d'Alcamènes : mais, avant d'en rapporter les caufes, il eft néceffaire de faire connoître les antiquités de la Meffénie, dont, jufqu'ici, nous n'avons parlé qu'indirectement.

LA MESSENIE.

Id. l. 4. c. 1-3.

La Meffénie n'étoit encore peuplée que de fauvages, lorfque Lélex tira de la barbarie, les peuples du canton nommé depuis Laconie. Mylès fils de ce Prince, lui avoit fuccédé : le droit d'aîneffe, en lui affurant l'héritage paternel, condamnoit Polycaon fon cadet, à mener une vie privée. Cependant, quoiqu'il ne portât pas le fceptre, il afpira à la main de la fille d'un Souverain, & devint époux de Mefsène, Princeffe du fang royal d'Argos, & fille de Triopas.

Fière de la grandeur de fon père, l'un des plus puiffants rois de la Grèce, la Princeffe ambitionnoit de voir une couronne fur la tête de fon époux : elle l'engagea à tout tenter pour fortir de la dépendance.

Polycaon lève des troupes dans Argos & dans Lacédémone, entre dans le pays dont nous venons de

parler, s'en empare, & pour faire honneur à son épouse, donne à toute la contrée, le nom de *Messénie*.

La société est la mère des hommes: la Messénie se peuple, des villes s'élèvent, & Andanie devient la capitale du nouveau royaume. La religion adoucit ces peuples féroces. Caucon d'Eleusis y introduisit le culte de Cérès & de Proserpine: il étoit venu visiter Messène, qu'il avoit connue sans doute en Argolide. Plusieurs années aprés, Lycus fils de Pandion, rendit le culte des grandes Déesses encore plus auguste dans la Messénie; &, postérieurement à ce Prince, Méthapus autre théologien d'Athènes, règla tout ce qui concernoit le culte de Cérès: de sorte qu'Andanie devint dans ce pays, le premier siège de ces fameux mystères.

On ignore les actions de la postérité de Polycaon & de Messène, qui s'éteignit à la cinquième génération. Les Messéniens alors déférèrent la couronne à Périérès, fils d'Eolus, petit-fils de Deucalion, & l'invitèrent à prendre possession du royaume.

Pendant le règne de Périérès, un certain Melanéus vint à sa cour. Cet

étranger habile à tirer de l'arc, devoit à son adresse le surnom de fils d'Apollon. Le Roi charmé de sa dextérité, lui donna le canton que l'on appella l'*Œchalie*, du nom de la femme de Mélanéus: dans la suite il porta celui de *Carnasion*.

Périérès avoit épousé Gorgophone, fille de Persée: il en eut deux fils, Apharée & Leucippe, qui, après la mort de leur père, règnèrent l'un & l'autre dans la Messénie. Le premier devint très-puissant: la ville d'Arène, ainsi nommée de son épouse fille d'Œbalus Roi de Sparte, lui rapportoit sa fondation. Elle étoit sa sœur de mère, car, après la mort de son premier mari, Gorgophone avoit épousé Œbalus.

Nélée chassé d'Iolchos par Pélias, eut un asyle à la Cour d'Apharée: ces Princes étoient petits-fils d'Eole. Le Roi de Messénie fit le plus gracieux accueil à son parent, auquel il ne se contenta pas d'accorder une retraite dans ses Etats; il lui céda toute cette partie de la Messénie, située sur le rivage de la mer, où se trouvoient plusieurs villes, & entr'autres, celle de Pylos qui devint

ſa capitale de ce nouveau domaine.

Ce fut auſſi ſous le règne d'Apharée, que Lycus fils de Pandion, chaſſé d'Athènes, vint à Arène. Il initia dans cette Ville, aux myſteres des grandes Déeſſes, le Roi & ſon épouſe, comme Caucon antérieurement, y avoit initié Meſsène dans Andanie.

Nous avons parlé des démêlés des deux fils d'Apharée, Idas & Lyncèe, avec Caſtor & Pollux. La mort des deux Princes laiſſoit le royaume ſans héritiers mâles, car on ne connoît point de poſtérité à Lyncée ; & Idas n'avoit eu de Marpeſſa, qu'une fille nommée Cléopâtre, mariée à Méléagre, fils d'Œnée Roi d'Etolie.

Ce n'étoit point la coutume en Grèce, que les filles ſuccédaſſent au trône, & le ſceptre paſſa dans les mains de Neſtor fils de Nélée, déjà Roi d'une partie du pays, & qui d'ailleurs tenoit par le ſang, à la famille royale de Meſsène.

Neſtor réunit ſous ſa domination toute la contrée, à l'exception néanmoins de ce que poſſédoient les enfants d'Eſculape ; car, ſelon la tradition de ces peuples, ce Dieu étoit

fils, non de Coronis, mais d'Arsinoë fille de Leucippe, & ils soutenoient que ses fils étoient partis de la Messénie, pour se rendre à Troie. Ils citoient comme une preuve de leur sentiment, l'endroit de l'Iliade où Nestor console Machaon, qui vient d'être dangereusement blessé d'un coup de flèche. L'attendrissement de ce Prince provenoit, selon eux, de ce que le Roi Machaon étoit son voisin & de même pays que lui : ils assignoient comme le lieu de sa naissance, un village de la Messénie, nommé Tricca. On voyoit à Gérénie un temple d'Esculape-Triccæus; le tombeau de Machaon étoit aussi dans cette ville. Phérès se glorifioit du temple qu'elle avoit élevé à ce fameux médecin.

Strab. l. 8. p. 360. Pauf. l. 4. c. 3.

Après la guerre de Troie, Nestor vint mourir dans ses Etats. Nous avons vu comment les Héraclides soutenus des Doriens, s'étoient mis en possession de la Messénie, après en avoir chassé les rois de la famille de Nélée. Cresphonte devenu maître de ces fertiles contrées, fut le premier Roi du sang d'Hercule. Epoux de Mérope fille de Cypsélus Roi d'Ar-

cadie, il en eut plusieurs enfants, dont le dernier fut Epytus.

La capitale de la Messénie, jusqu'à Périérès, avoit été Andanie. Apharée, fondateur d'Arène, transporta sa Cour dans cette ville; Nestor & ses descendants préférèrent le séjour de Pylos. Cresphonte, devenu possesseur de toute la contrée, établit pour capitale du nouvel empire, Stényclère où il bâtit un palais. Ce Roi ne jouit pas long-temps de sa fortune : irrités de ce qu'il étoit trop favorable au peuple, les principaux de la nation le firent périr avec tous ses enfants. Le seul Epytus échappa au carnage : il étoit élevé en Arcadie chez son aïeul maternel, dans le Palais duquel il demeura jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de règner.

On ne sait quel fut le gouvernement de la Messénie jusqu'à cette époque. Alors, secondés par les autres Rois Doriens, c'est-à-dire, les fils d'Aristodème Rois de Sparte, & Cisus fils de Téménus, Souverain d'Argos, les Arcadiens replacèrent sur le trône de son père, Epytus, qui, voyant la couronne bien affermie sur sa tête, vengea sa mort

mais éclairé par les fautes de Cresphonte, il agit avec plus de politique; il fit des largesses au peuple, & montra de la confiance aux grands du royaume. Affable à tout le monde, il s'acquit un amour & une estime générale. Sa gloire parvint à un si haut dégré, que ses descendants, par l'hommage le plus flatteur; quittèrent le surnom d'*Héraclides* dont ils devoient s'enorgueillir, pour prendre celui d'*Epytides*.

Imitateur des vertus de son père, Glaucus surpassa Epytus, par sa piété envers les Dieux : instituteur du culte de Jupiter-Ithomate parmi les Doriens, il lui dédia un temple sur le mont Ithome. Le premier, il sacrifia dans Gérénie à Machaon fils d'Esculape, & rendit à Messène première Reine de la contrée, les honneurs qu'on rendoit aux héros après leur mort.

Le culte religieux étoit devenu une des principales occupations des descendants d'Epytus. Isthmius fils & successeur de Glaucus, marcha sur les traces de son père. Sous son règne, Phérès vit s'élever un temple en l'honneur de Gorgasus & de Nicomaque fils de Machaon, regardés

Pauf. l. 4. c. 30.

comme deux Divinités bienfaisantes.

Isthmius eut pour fils Dotadas, qui, aux autres ports de la Messénie, en ajouta un qu'il fit construire à Méthone. Son fils Sybotas se distingua par quelques institutions religieuses, & laissa la couronne à Phintas, sous lequel les Messéniens envoyèrent pour la première fois, sacrifier à Apollon, dans l'île de Délos. Eumélus avoit composé l'hymne qu'on devoit chanter en cette cérémonie; & Pausanias prétend que ce morceau de poésie étoit le seul qui, de son temps, fût véritablement de cet ancien poëte. *Ibid. c. 3. & 4.*

Sous le règne de Phintas, arriva la mort de Téléclus. Ce meurtre qui naturellement devoit exciter la guerre entre deux peuples divisés, depuis leur origine, par une secrète envie, n'eut point de suites pour lors. Sparte, sans doute, ne dissimula que parce que son tort étoit évident, & qu'elle ne pouvoit encore le transformer en droit par la force.

Mais l'animosité qui n'avoit cessé de fermenter, éclata enfin long-temps après. Alcamènes fils de Téléclus, régnoit alors à Lacédémone, conjointement avec Théopompe. La Messénie

avoit, aussi par hazard, deux Souverains: Antiochus & Androclès, tous deux fils de Phintas, étoient assis sur même trône.

AV. J. C. 743. Première guerre de Messène.

Le différend qui peut être regardé comme l'étincelle qui alluma l'incendie, étoit de nature à être terminé par les voies ordinaires de la justice, entre deux peuples qui n'eussent point été déjà divisés par d'anciennes haines: mais il fut un sujet spécieux de la part des Lacédémoniens, pour lever le masque.

Diod. frag. apud Porphyrog.

Paus. l. 4. c. 4.

Un Messénien, homme distingué par sa naissance, ses richesses & une couronne remportée aux jeux Olympiques en la quatrième Olympiade, avoit fait une société de troupeaux avec un certain Evephnus. Ce Spartiate avoit consenti à recevoir dans ses prairies, le surplus des vaches que le Messénien ne pouvoit nourrir sur son propre fonds, à condition qu'il partageroit le profit qui en reviendroit.

Evephnus étoit une de ces ames basses, qui, à beaucoup d'adresse, joignoit l'avarice la plus sordide. Il vend à des marchands étrangers les vaches de Polycharès, avec les pâtres qu'il lui avoit laissés pour en prendre soin, &

court chez le Messénien lui conter que des corsaires viennent d'enlever le troupeau confié à sa garde.

Le traître avoit déploré son prétendu malheur de la manière la plus touchante & la plus persuasive; mais le Ciel qui veille à la punition des parjures, ne permit pas que cette trahison demeurât impunie. Tout-à-coup arrivent chez Polycharès, les bergers qui avoient été vendus aux étrangers. Ces marchands faisoient voile pour la Sicile & côtoyoient le Péloponnèse, lorsqu'une tempête les obligea de prendre terre. Les esclaves qui connoissoient le pays, se dérobent à leurs maîtres, & regagnent Messène. Polycharès instruit de la vérité, les fait cacher & prie son associé de venir le trouver.

Fidèle à son premier exposé, le Spartiate soutient que des voleurs ont tué une partie des bergers & enlevé l'autre. Tout-à-coup se montrent ceux que Polycharès avoit chez lui.

Confondu, atterré, Evephnus a recours aux prières & aux larmes. Il s'excuse sur l'avidité du gain, si naturelle, dit-il, à tous les hommes, & promet de restituer le larcin; il conjure la clémence de Polycharès,

celle de son fils, & prie le père de permettre à ce dernier de le suivre à Sparte, où il lui remboursera le prix des effets vendus, n'ayant point la somme nécessaire pour le satisfaire sur l'heure.

C'est le comble de la scélératesse de se couvrir du voile de la candeur : le traître cherchoit à se tirer des mains du Messénien. Polycharès respectant même dans son ennemi, les droits sacrés de l'hospitalité, ordonne à son fils d'accompagner Evephnus.

Les graces qui pénètrent les ames en qui il reste quelqu'honnêteté, sont les armes dont le scélérat sait abuser avec le plus de succès. Evephnus arrivé sur les terres de Sparte, égorge le malheureux jeune homme. Le père apprend son malheur, & vole porter sa plainte aux Rois & aux Ephores. Les yeux baignés de larmes, il leur représente les torts qu'il a reçus de leur concitoyen, l'hospitalité violée, le meurtre de son fils. On l'écoute, mais on ne lui rend point justice. Il réitère ses plaintes ; les Lacédémoniens y sont insensibles. Sur de telles horreurs Sparte est jugée, & croire les crimes que leur imputoient les Messéniens, au

ſujet de Téléclus, n'eſt plus les calomnier, mais les apprécier.

Polycharès s'adreſſe à tous les tribunaux, aucun ne l'écoute. A la douleur de la perte de ſon fils, ſe joint dans ſon ame la rage de ne pouvoir le venger. Hors de lui-même, il quitte cette ville en la maudiſſant, maltraite, maſſacre tout ce qu'il rencontre, & rentre en Meſſénie, après avoir fait payer à une multitude d'innocents la peine dûe au coupable.

Sparte qui n'a point rendu juſtice, la demande d'un crime dont elle eſt l'auteur par ſon refus. Les Lacédémoniens rappellent le meurtre de Téléclus, &, remontant juſqu'à l'origine de leur monarchie, font un crime aux Meſſéniens, de la ruſe de Creſphonte.

Ceux-ci ne manquoient pas de réponſe : la manière dont ils s'excuſoient du meurtre de Téléclus étoit péremptoire. Quant à Creſphonte, on ſait, diſoient-ils, qu'Epytus ſon fils fut remis ſur le trône, par les enfants mêmes d'Ariſtodème. Auroient-ils ſecouru le fils d'un prince dont ils euſſent eu à ſe plaindre ? Cette raiſon étoit foible. Au reſte ils ne refuſoient Ibid. c. 5-7.

aucune voie d'accommodement, &, ſelon leur témoignage, il n'avoit pas tenu à eux que cette affaire n'eût été miſe en jugement. Ils propoſoient pour médiateurs, ſoit le Conſeil d'Argos, que les liens du ſang attachoient à l'une & à l'autre ville; ſoit les Amphictyons, ſoit l'Aréopage, tribunal accoutumé depuis long-temps à juger les meurtres.

Les Lacédémoniens refusèrent de remettre la déciſion à des tribunaux réglés; ce qui donna lieu aux Meſſéniens de leur reprocher qu'après tant d'avances de leur part, cette brouillerie leur ſervoit de prétexte pour déclarer la guerre, & que l'ambition; l'envie d'étendre leur domination, les portoient ſeules à ſoutenir opiniâtrément de telles prétentions. Pour appuyer ce reproche, ils citoient l'exemple des Arcadiens & des Argiens, ſur leſquels Sparte ne ceſſoit d'uſurper.

Cependant il falloit répondre aux Envoyés, qui demandoient avec inſtance qu'on leur remît Polycharès. Les Rois de Meſsène promirent d'en conférer avec le peuple, & de faire connoître aux Lacédémoniens le réſultat de la délibération.

Les Meſſéniens étoient ſi peu dans l'intention de ſe brouiller avec Sparte, qu'une partie opinoit à ce qu'on ſatisfît les Lacédémoniens. Androclès vouloit qu'on livrât Polycharès comme coupable des plus grandes fureurs. Une pareille propoſition faiſoit frémir Antiochus : il repréſentoit le malheureux citoyen expirant au milieu des plus cruels ſupplices, à la vue du barbare Evephnus, & tâchoit, par la peinture des tourments qui lui étoient préparés, de porter le peuple à la compaſſion. On ſe partage ; les eſprits s'échauffent, on en vient aux mains ; la faction d'Antiochus l'emporte. Androclès & ſes principaux adhérents, périſſent dans le tumulte. Antiochus demeuré ſeul poſſeſſeur du trône, écrit auſſitôt à Sparte, & propoſe pour médiateurs, les tribunaux dont on a parlé. Sparte ne répond rien. Quelques mois après, le Roi de Meſsène meurt : ſon fils Euphaès lui ſuccède.

Les Lacédémoniens faiſoient ſous main des préparatifs ; &, toujours conſéquents à leur politique, ſans renoncer ouvertement à l'alliance des Meſſéniens, ſans leur déclarer la guerre dans les formes, ils ſe diſpoſent à leur en-

faire supporter toutes les horreurs, au moment qu'ils s'y attendront le moins.

Leurs préparatifs sont achevés. Ils jurent tous de ne jamais se rebuter ni des longueurs, ni des disgraces imprévues qu'emporteroit cette guerre, & de ne mettre bas les armes qu'après avoir ajouté la Messénie entière à leur Empire. Ils se mettent en marche au milieu de la nuit, &, sous la conduite d'Alcamènes, vont droit à Amphée: c'étoit une place frontière de la Messénie, assez petite, mais qui, quoique sur un rocher, ne laissoit pas d'avoir de l'eau abondamment. Ce poste, à la proximité des Lacédémoniens, devenoit fort à leur bienséance; ils en vouloient faire leur arsenal pendant la guerre.

Les habitants ne se défioient de rien. Cette assurance qui fait l'éloge de leur cœur, ne le fait point de leur prévoyance; tout étoit à craindre des Lacédémoniens, & sur-tout des Lacédémoniens ayant tort. Les malheureux Amphéens, sans garnison, sans sentinelles, sont massacrés les uns dans leurs lits, les autres au pied des autels: à peine un petit nombre se dérobe-t-il au désastre général.

Telle fut la déclaration de guerre. Les Messéniens, apprennent leur malheur, de la bouche même de ceux de leurs compatriotes échappés à la fureur de l'ennemi. On accourt de toutes parts au Stény clère, lieu ordinaire des assemblées. Les principaux de la nation tiennent conseil sur la conjoncture présente; après quoi, le Roi cherchant à rassurer les esprits effrayés. -- « Ce n'est point » dit-il « par » de tels commencements, qu'il faut » juger de la suite de cette guerre. Les » préparatifs de Sparte n'ont rien qui » nous doive étonner, & si ses habitants » sont plus aguerris que les Messéniens, » la nécessité de défendre leurs propres » foyers, doit inspirer à nos compa» triotes un courage au-dessus de l'or» dinaire. Les Dieux se déclareront en » notre faveur; ils ne peuvent nous » reprocher ni injustice, ni violence. Ils » savent que nous n'avons point été les » aggresseurs, & que nous nous tenons » dans les bornes d'une légitime dé» fense. »

Euphaès, après avoir parlé de la sorte, congédie l'assemblée, &, sans perdre de temps, fait prendre les armes à tous les Messéniens. Il les exerce aux

diverses fonctions militaires ; on tient les vieilles troupes en haleine ; les nouveaux soldats sont continuellement sous les armes ; on redouble de discipline & d'exactitude.

Les Lacédémoniens maîtres d'Amphée, & regardant déjà tout le pays comme leur appartenant, faisoient de fréquentes excursions, mais sans commettre aucun dégât qui pût leur être préjudiciable par la suite. Ils se contentoient de piller quand l'occasion s'en présentoit, de couper les bleds, d'enlever les fruits, en un mot, ils tâchoient de vivre aux dépens de l'ennemi, mais ils épargnoient les arbres & les maisons, afin de ne point avoir un pays dévasté, lorsqu'il seroit en leur pouvoir : car c'étoit leur unique but, & le serment par lequel ils s'étoient liés, ne leur permettoit pas d'envisager une autre issue à cette guerre. Cependant quelques sièges tentés sans succès, les avoient rebutés. Toutes les places de la Messénie étoient fortifiées, & abondamment pourvues de munitions de toute espèce. Les Messéniens de leur côté, ravageoient le pays des Spartiates ; ils osoient même pousser leurs courses jusques sur les terres

défendues par le mont Taygète.

Quatre années depuis la prise d'Amphée, s'étoient ainsi passées dans des hostilités respectives. Les Messéniens ne comptant point assez sur leur expérience, se formoient en silence, & se contentoient de faire la petite guerre. Euphaès, croyant enfin ses troupes suffisamment exercées, & voulant profiter de leurs bonnes dispositions & de leur courage qui paroissoit croître de jour en jour, annonce qu'il va marcher à l'ennemi. Il ordonne aux esclaves de le suivre, munis de tous les instruments nécessaires pour faire les retranchements, & part à la tête d'une armée où règne la plus grande ardeur. Av. J. C. 739.

Avertis par la garnison d'Amphée, les Lacédémoniens se mettent en marche. Euphaès avoit rangé ses troupes en bataille, dans une vaste plaine située sur les frontières de la Messénie, & coupée en deux parties par un torrent profond. Cléonnis faisoit, sous le Roi de Messène, les fonctions de Lieutenant général; Pytharate & Antander commandoient la cavalerie, au nombre de cinq cents hommes.

La Grèce Européenne avoit enfin abandonné l'usage des chars, reconnus

trop incommodes dans un pays peu en plaine. La plus ancienne époque connue de l'équitation, ne remonte pas au-delà de la première guerre de Mefsène; encore la cavalerie des Lacédémoniens & des Mefféniens étoit-elle fi mauvaife, qu'elle ne fut prefque d'aucun ufage. Les peuples du Péloponnèfe n'étoient pas alors habiles dans l'art de monter à cheval : fans doute il n'y avoit pas long-temps qu'ils s'y adonnoient.

Pauf. l. 8, c. 48. L'Arcadie n'étoit point favorable à l'accroiffement de l'efpèce. Un monument élevé dans Tégée à un certain Iafius, repréfenté avec un cheval à fes côtés, pourroit faire foupçonner que cet Arcadien avoit trouvé le moyen d'élever des chevaux, dans fa patrie : mais ce monument ne fait rien pour l'antiquité de l'équitation dans la Grèce Européenne, puifque, felon toutes les apparences, il étoit poftérieur à la feconde guerre de Mefsène.

Id. l. 4. c. 7. Enfin, les deux armées font en préfence. Le torrent qui coupoit la plaine s'oppofoit à leur ardeur : il n'y eut que la cavalerie, de part & d'autre, qui combattit pardeffus le ravin ; &, comme le nombre & la valeur étoient

les

les mêmes de part & d'autre, l'avantage fut égal.

Pendant le combat, des esclaves, conformément aux ordres d'Euphaès, fortifièrent les Messéniens en flanc & parderrière. La nuit vint terminer le combat de la cavalerie, & donner à Euphaès le temps de se retrancher aussi pardevant. Le jour fit appercevoir aux Lacédémoniens, le camp de leurs ennemis bien retranché; &, comme ils manquoient des instruments nécessaires pour l'attaque, ils prirent le parti de retourner chez eux.

Le reste de l'année se passa dans l'inaction; mais, au printemps, les Spartiates, irrités des reproches des vieillards qui ne cessoient de les traiter de parjures, rentrent en campagne sous la conduite de Théopompe, & de Polydore successeur de son père Alcamènes. Les Messéniens volent à la rencontre de l'ennemi. L'aile gauche des Lacédémoniens obéissoit au dernier des rois que nous venons de nommer; Théopompe avoit le commandement de la droite. A la tête du corps de bataille, étoit Euryléon issu de Théras, & sorti d'une famille Thébaine établie à Lacédémone.

La dipofition de l'armée des Meffé-niens étoit femblable à celle de leurs ennemis. Euphaès & Antander commandoient l'aile gauche ; Pytharate conduifoit la droite : Cléonnis étoit au centre.

Avant qu'on fonne la charge, les généraux s'avancent à la tête de leurs troupes, & les exhortent au combat. La harangue de Théopompe fut courte : il rappelle à fes foldats le ferment qui les lie ; « Vos ancêtres » ajoute-t-il, « fe font couverts de gloire, en domptant leurs voifins ; un fort beaucoup » plus brillant vous eft réfervé, fi » vous réduifez fous vos loix un auffi » fertile pays que la Meffénie. »

Le difcours d'Euphaès fut moins concis, mais proportionné aux circonftances. « Ce n'eft point feulement » dit-il à fes foldats « pour vos terres & » pour vos biens que vous allez combattre ; vous n'ignorez pas quel fort » eft réfervé aux vaincus : vos femmes » & vos enfants réduits en fervitude, » votre jeuneffe maffacrée, les temples » abandonnés au pillage, vos villes » & vos maifons livrées aux flammes, » le pays entier en proie à un vainqueur barbare.... Eh ! ce ne font pas

» de simples conjectures : Amphée est
» pour vous un triste exemple de la
» cruauté des Lacédémoniens. Préve-
» nons par une mort honorable, les
» désastres qui nous attendent : il
» nous est plus facile de vaincre,
» tandis que nos forces ne sont point
» épuisées, qu'il ne nous sera aisé de
» réparer nos défaites, lorsqu'elles
» auront abattu notre courage. »

Les deux armées étoient rangées sur une seule ligne ; aucun intervalle ne séparoit les différents corps, les rangs & les files étoient serrés & suppressés. Les Grecs faisoient usage de la phalange, ordonnance très-convenable à une nation dont toute la force consistoit dans l'infanterie. La cavalerie des deux armées demeura en réserve, destinée à servir au besoin. Si elle eût donné dans cette bataille, elle auroit pu faire pencher la balance en faveur de l'un des deux partis ; elle se contenta d'être spectatrice d'un combat opiniâtre, & qui dura toute la journée. « J'admire » dit à ce sujet le Chevalier Folard « le flegme des » gens de cheval : ce n'est sûrement » pas la faute des chevaux. » Folard.

On donne le signal ; les Messé- Pauf. l. 4. c. 8.

niens volent à l'ennemi. Les Lacédémoniens ne témoignent pas moins d'empressement ; mais leur ardeur ne nuisoit point au bon ordre qu'ils observoient. Les soldats se provoquent du geste & de la voix : les uns menacent les Messéniens de les confondre bientôt avec ces vils Hilotes destinés au plus dur esclavage. Les Messéniens reprochent aux Spartiates leur insatiable cupidité, la fureur qui les arme contre leurs frères, sans égard pour les liens qui les unissent, & au mépris du Dieu dont ils descendent les uns & les autres.

La haine est trop grande pour s'en tenir long-temps à de simples paroles ; les deux armées se chargent avec une furie difficile à décrire : tous de pied ferme s'acharnent au combat. Une longue expérience, une discipline sévère, le nombre même, mettoient l'avantage du côté des Lacédémoniens qui, déjà maîtres de la plupart de leurs voisins, les avoient engagés dans leur querelle. Chassés de leur ville depuis environ 30 ans, par les Argiens, les Asinéens & les Dryopes étoient venus implorer l'assistance de Sparte, & Sparte avoit su habilement

profiter de la circonſtance, pour ſe fortifier de ce nouveau ſecours. Elle avoit même pris à ſolde, des archers Crétois, qui s'oppoſoient à la cavalerie legère des ennemis : mais ils ne donnèrent point, attendu que, ſelon l'uſage de ce temps, ils faiſoient partie du corps de réſerve.

A tant d'avantages, les Meſſéniens n'avoient à oppoſer que le mépris de la mort & le déſeſpoir. Perſuadés que la gloire conſiſte à verſer ſon ſang pour la patrie, on les voyoit ſortir des rangs, & chercher au milieu des périls, les occaſions de ſe ſignaler. Couverts de bleſſures, & près d'expirer, ils conſervoient encore un air menaçant : ce n'étoit qu'exhortations mutuelles à bien remplir leur devoir. Les uns encourageoient les bleſſés à faire encore une action généreuſe avant de mourir ; les mourants conjuroient les autres de les imiter, & de ne pas ſouffrir que leur valeur, ni leur mort devinſſent inutiles à la patrie.

Les Spartiates ne montroient pas autant d'emportement, mais leur diſcipline ſuppléoit à la noble ardeur qui pouſſoit les Meſſéniens. Leur pha-

lange serrée, tenoit ferme : ils espéroient que les ennemis ne soutiendroient pas long-temps leurs efforts. Au reste, on n'entendoit personne demander quartier, personne offrir de rançon. Les plus grands dangers étoient comptés pour rien, pourvu qu'on pût s'emparer des dépouilles de l'ennemi qu'on avoit terrassé, & souvent faisant un dernier effort, le mourant arrachoit la vie au téméraire qui, trop avide de gloire, s'empressoit de lui enlever ses armes.

Théopompe apperçoit Euphaès, & vient fondre sur lui. « Ah! » s'écrie le jeune Messénien, en adressant la parole à Antander, « qu'il imite bien » Polynice dont il descend! Cet in» sensé à la tête des Argiens, osa » porter la guerre dans sa patrie, & » tremper ses mains dans le sang d'un » frère, qui souilla les siennes d'un » semblable forfait; & Théopompe, par » un pareil attentat contre la postérité » d'Hercule, accourt pour se désho» norer : mais il ne sortira pas aussi » fier de ce combat, qu'il s'y présente ». En même-temps il s'avance contre le Roi de Sparte.

A ce spectacle, une nouvelle

ardeur s'empare des troupes, le combat s'échauffe, le carnage redouble; tous s'oublient pour ne penser qu'à défendre leur Roi.

Le gros d'Euphaès, composé de ce qu'il y avoit de plus brave parmi les Messéniens, fond avec furie sur la troupe de Théopompe; ce Prince recule, les Lacédémoniens sont mis en fuite.

Cependant l'aile droite des Messéniens avoit été fort maltraitée. Pytharate étoit tué; privés de leur chef, ses soldats avoient perdu courage, & s'étoient laissés rompre. Ainsi vainqueurs à la fois, & vaincus, les deux peuples ne pouvoient se flatter d'un avantage réel. Ni Polydore, qui avoit battu l'aile droite des Messéniens, n'osa s'engager à leur poursuite, ni Euphaès qui avoit fait plier les Lacédémoniens, ne jugea à propos de les suivre davantage; ce dernier aima mieux venir au secours des siens déjà enveloppés des ténèbres de la nuit; les Spartiates craignoient de poursuivre l'ennemi dans des routes qui leur étoient inconnues, & la coutume ne leur permettoit pas de pousser un ennemi à outrance.

Les deux corps de bataille s'étoient également distingués. Après l'action, les uns & les autres convinrent qu'ils n'avoient point à se féliciter, ni à remercier les Dieux. Loin d'ériger des trophées, ils s'envoyèrent réciproquement le lendemain des Hérauts, pour obtenir une suspension d'armes, & la liberté d'enterrer les morts.

Av. J. C. 738. *Ibid. c. 9.*

Quoique les Messéniens n'eussent point été vaincus, depuis ce combat leurs affaires ne firent que se détériorer. Obligés de jetter des garnisons dans toutes leurs places, ils n'étoient plus en état de mettre sur pied une armée. Les esclaves quittant leur parti, avoient embrassé celui de Sparte, &, pour surcroît, une maladie épidémique affligeoit la plus grande partie du pays. Tant de maux réunis, leur firent prendre la résolution d'abandonner la plupart des villes qu'ils avoient loin de la mer, & de se retirer sur le mont Ithome, dans celle qui portoit le même nom; ils en agrandirent l'enceinte, pour qu'elle pût contenir les nouveaux habitants que ce projet alloit y attirer.

C'étoit en quelque sorte céder le pays aux Lacédémoniens, & ne plus

combattre que pour l'honneur. Cependant les Mefféniens pouvoient harceler long-temps leurs ennemis. La place fituée fur une des montagnes les plus élevées du Péloponnèfe, étoit d'une approche difficile, & très-forte d'affiette.

Les Mefféniens veulent confulter l'Oracle. Tifis fils d'Alcis, homme diftingué entre fes concitoyens, & habile dans l'art de la divination, fe charge de cette commiffion délicate. Il arrive heureufement à Delphes; mais, à fon retour, étant tombé dans une embufcade que lui avoient dreffé les Lacédémoniens de la garnifon d'Amphée, il eût fuccombé, fans un ftratagême.

Les Lacédémoniens faifoient pleuvoir fur le Meffénien, une grêle de traits, lorfque tout-à-coup une voix fe fait entendre; *laiffez paffer le meffager de l'Oracle.* Frappés de ce prodige, qui leur paroît un ordre du Ciel, ils ceffent de pourfuivre Tifis, qui gagne avec peine le mont Ithome, rapporte la réponfe du Dieu, &, peu de jours après, meurt de fes bleffures.

Euphaès affembla le peuple pour lui faire part de l'Oracle, dont le fens étoit à-peu-près tel:

Du pur sang d'Epytus, une Vierge éplorée,
Dans un noir sacrifice, à l'autel égorgée,
Appaisant de Pluton l'implacable courroux,
Pourra sauver Ithome, & vous garantir tous.

Ces paroles n'eurent pas plutôt été entendues, qu'on fit tirer au sort tout ce qu'il y avoit de Princesses de l'illustre maison des Epytides : il tomba sur la fille de Lycifcus. Le devin Epébolus s'oppose à ce barbare sacrifice ; il prétend que la Princesse n'est point fille de Lycifcus, dont la femme qui étoit stérile, l'avoit supposée à son mari.

Pendant qu'on amuse le peuple de ce conte, Lycifcus trouve le moyen de s'échapper avec sa fille, & s'enfuit à Sparte. Ithome est plongée dans une consternation facile à se représenter. L'évasion de Lycifcus prouve que la Princesse désignée par le sort, est véritablement son enfant : & comment éviter le courroux des Dieux, qui punissoient souvent les innocents, du crime des coupables !

Aristodème est touché du sort de ses compatriotes. Ce Prince étoit du sang d'Epytus : il avoit une fille, il la dévoue volontairement aux Dieux.

L'amour vint une seconde fois traverser la superstition, mais pour lui faire remporter la plus horrible des victoires.

Un jeune Messénien épris de la fille d'Aristodème, dont il devoit être bientôt l'époux, ne peut supporter l'idée du sort qui menace son amante : il veut l'arracher à la mort; il soutient au père, que sa fille ne lui appartient plus, qu'elle est fiancée, que tous ses droits sont devenus les siens, & qu'il ne peut en disposer sans le consentement de celui qui bientôt doit être pour elle plus qu'un père.

On refuse de l'écouter; la douleur l'égare, & préférant la vie à l'honneur même de l'objet malheureux de son amour, il avance que la jeune personne est enceinte. Aristodème n'est plus maître de ses transports; il plonge le poignard dans le sein de sa fille, l'étend morte à ses pieds, lui déchire le flanc & convainc l'assemblée frémissante, de l'innocence de la Princesse.

Le devin Epébolus s'écrie qu'il faut chercher quelqu'autre Epytide, qui veuille sacrifier sa fille, & qu'Aristodème n'a rien fait pour les Mes-

féniens, en immolant la fienne à fa fureur, & non au falut de la patrie.

A ce difcours, tout le peuple frémit : peu s'en faut qu'il ne mette en pièces l'impofteur qui a fait commettre un parricide à Ariftodème, & rendu l'efpérance publique fi douteufe.

Ce jeune homme ne dût la vie qu'à l'amour que lui portoit le Roi. Euphaès prend la parole, & affure les Mefféniens, qu'il ne doit leur refter aucun fujet de fcrupule, & que l'Oracle eft accompli, puifque le fang d'une vierge de la maifon d'Epytus a été répandu.

Tous les Epytides charmés de n'avoir plus à craindre, applaudiffent à ce difcours ; le peuple fe laiffe perfuader ; l'affemblée eft congédiée ; des facrifices fuccèdent au tumulte, & l'on change en fête, le jour qui éclaira le plus atroce forfait du fanatifme.

Ibid. c. 10. L'Oracle qui fervoit à relever le courage des Mefféniens, produifoit un effet contraire fur les Lacédémoniens. Leurs rois mêmes devinrent moins hardis à tenter de nouveaux combats, & fi la religion du ferment n'eût

retenu leurs sujets, il est à présumer que la Messénie eût vu l'ennemi abandonner ses plaines, & que l'Oracle d'Apollon auroit eu son effet.

Cependant l'observation de ce serment pouvoit avoir, pour Sparte, les plus funestes suites; les femmes abandonnées par leurs maris, se plaignoient d'une trop longue absence : l'acharnement des Lacédémoniens leur alloit causer plus de dommages que la guerre même. Ils trouvèrent un expédient qui para à tout; mais un expédient digne de Sparte. Parmi les nouvelles recrues qui n'étoient liées par aucun serment, ils choisissent des jeunes gens qu'ils envoient à Lacédémone. Ces nouveaux maris revêtus de tous les droits des véritables, avoient encore la faculté de passer des bras de l'une dans ceux de l'autre. Une multitude d'enfants furent le fruit de ces unions, que Sparte même regarda comme illégitimes. Le nom de *Parthéniens* (a), qu'on leur donna, désigna la tache de leur naissance.

Av. J. C. 733. *Just. l.* 3. *c.* 4.

Les Parthéniens furent à peine âgés

(a) De Παρθένος, *Virgo*.

de 30 ans, que la crainte de se voir réduits à l'indigence, les força de songer à la retraite. Ces hommes dont on ne pouvoit connoître les pères, n'avoient aucune succession à espérer. Sous la conduite de Phalante, qui avoit ouvert l'avis de faire remplacer les maris absents par la jeunesse Spartiate, ils partirent sans avoir pris congé de leurs mères, essuyèrent beaucoup de traverses, arrivèrent en Italie, & s'établirent à Tarente, après en avoir chassé les anciens habitants.

Av. J. C. 730. *Pauf. l.* 4 *c.* 10.

La Messénie ne cessoit d'être en proie aux fureurs de l'ennemi. La sixième année après la fuite de Lyciscus, & la quatorzième de la guerre, les Lacédemoniens se mettent en campagne, & marchent à Ithome, sans attendre que les archers Crétois les aient rejoints.

Messène n'avoit pas reçu les secours qu'elle attendoit de ses alliés. Le Péloponnèse avoit les yeux tournés sur Sparte, dont l'ambition donnoit de l'ombrage, sur-tout aux Argiens & aux Arcadiens. Il étoit de l'intérêt de ces peuples, d'établir une balance politique. La distribution actuelle de cette

Péninſule, ne permettoit à aucun des copartageants d'aſſervir les autres; mais les Lacédémoniens en devenant maîtres d'un pays auſſi fertile que la Meſſénie, pouvoient un jour cauſer beaucoup d'inquiétudes, ſur-tout aux deux peuples que nous venons de nommer : ils formèrent donc une ligne avec les Meſſéniens. Les Argiens devoient les ſoutenir ſous main; les Arcadiens s'étoient déclarés ouvertement contre Lacédémone; mais ni les uns, ni les autres n'étoient encore arrivés, & c'étoit ſans doute pour prévenir les ſuites de cette jonction, que les Lacédémoniens s'étoient mis de ſi bonne heure en campagne. Pleins de confiance en la promeſſe de l'Oracle, les Meſſéniens croient pouvoir ſe paſſer de tout ſecours étranger, & tentent le ſort des armes.

La bataille fut ſanglante & terrible. Euphaès ſe laiſſant emporter à ſon ardeur, fond ſur la troupe commandée par Théopompe, fait des prodiges de valeur, & reçoit pluſieurs bleſſures mortelles. Le combat s'anime. Les Lacédémoniens voyant Euphaès tombé, percé de coups, font tous leurs efforts pour s'emparer de ſa

personne. Les Messéniens le défendent en désespérés ; la nuit seule peut séparer les combattants : Euphaès mourant est rapporté dans son camp.

Les blessures du Roi ne laissoient point d'espoir : cependant la joie qu'il ressentit du courage de ses concitoyens, ayant donné quelque relâche à ses maux, il voulut présider lui-même à la dispute du prix de la valeur.

Diod. frag. Deux Messéniens se présentent, Cléonnis & Aristodème : tous deux avoient des droits à ce prix. Le premier, pour défendre son roi, avoit tué huit Spartiates qui l'entraînoient, pris leurs dépouilles, & mis leurs armes en garde entre les mains de ses soldats, afin d'avoir à offrir aux juges, des preuves de sa valeur : il n'avoit été blessé que de front.

Les actions d'Aristodème n'étoient pas moins éclatantes. Cinq Lacédémoniens avoient expiré sous ses coups ; & malgré la vigoureuse résistance des ennemis, il s'étoit emparé de leurs dépouilles : mais, ce qui le distinguoit de son rival, c'est qu'il avoit été assez adroit pour parer tous les coups. Il se vantoit encore d'un

autre exploit. Il retournoit à la ville, après la bataille : Cléonnis s'offre à sa vue, se traînant à peine à l'aide de ses amis ; Aristodème, sans quitter ses armes, le charge sur ses épaules, & le porte à Ithome.

Tels étoient les titres des deux héros ; mais il falloit les entendre. Le conseil de guerre étoit assemblé : les rivaux paroissent ; Cléonnis parle le premier.

« Nos actions n'exigent pas de » longs discours. Les juges sont eux- » mêmes nos témoins : qu'il me soit » permis seulement de leur rappeller » qu'un plus grand nombre d'ennemis » ont péri sous mon bras. Nous com- » battions cependant contre les mêmes » hommes, & dans le même lieu. Les » circonstances étant les mêmes, le » prix ne doit-il pas appartenir à » celui qui a fait mordre la poussière » à plus de combattants ? Il suffit de » nous envisager, pour connoître quel » a été le plus brave : l'un est sorti du » combat couvert de blessures reçues » de front, l'autre en revient comme » d'une fête, & sans avoir éprouvé » le fer de l'ennemi. Aristodème a » sans doute eu plus de bonheur ;

» mais non plus de bravoure. Un
» homme qui s'est fait hacher ainsi,
» n'a pas craint de s'exposer pour sa
» patrie: mais, s'être tiré d'une mêlée
» aussi sanglante, sans la moindre
» blessure, c'est avoir été merveilleu-
» sement attentif à sa conservation.
» Certes! il seroit étrange que des
» juges témoins de l'action, préféras-
» sent celui qui a moins souffert,
» qui a tué le moins d'ennemis, au
» brave qui l'a surpassé en ces deux
» points. Au reste ce n'est point un
» acte de valeur, d'avoir emporté sur
» ses épaules, lorsqu'il n'y avoit plus
» ni ennemis, ni dangers à redouter,
» un homme que ses blessures empê-
» choient de marcher; c'est au plus
» un acte de force. Je me tais, car
» il ne faut ici que des actions. »

Aristodème prenant aussitôt la parole : « j'admire » dit-il « que le prix
» de la valeur puisse être en contes-
» tation entre deux guerriers, dont
» l'un a été secouru par l'autre. Mon
» adversaire imagine sans doute, que
» nos juges vont prononcer plutôt
» sur ce qui se dit ici, que sur ce
» qui s'est passé au champ de bataille;
» mais il ne me sera pas difficile de

» faire voir que Cléonnis, non-seule-
» ment a eu moins de valeur, mais
» encore qu'il n'est qu'un ingrat.
» Moins attentif à relever ses actions,
» qu'à présenter les miennes sous un
» jour peu favorable, il a montré
» une ambition démesurée, & l'envie
» seule l'a porté à refuser les louan-
» ges dûes aux belles actions de
» l'homme à qui il doit tant. J'ai
» été heureux au milieu des périls,
» je l'avoue ; mais je soutiens que mon
» bonheur n'ôte rien à ma bravoure.
» Si la crainte d'être blessé m'eût
» fait éviter l'ennemi, j'eusse mérité,
» non pas le nom d'heureux, mais
» celui de lâche ; &, loin d'être admis
» maintenant à ce concours, j'eusse
» encouru l'animadversion des loix.
» Mais si, combattant toujours au pre-
» mier rang, & renversant tout ce
» qui se présentoit à moi, je n'ai point
» souffert ce que j'ai fait souffrir aux
» autres, c'est la fortune qui a secondé
» mon courage. Si les ennemis étonnés
» n'ont osé me résister, leur terreur
» fait mon éloge; si au contraire,
» ils m'ont tenu tête, & que ma
» prudence ait détourné leurs coups,
» j'ai donc été tout-à-la-fois prudent

» & courageux : car, s'exposer aux
» hazards avec précaution, n'est-ce
» pas posséder & la force du corps,
» & les vertus de l'esprit ? Ces raisons
» seroient sans doute de quelque poids,
» auprès d'un homme plus juste que
» mon adversaire ; cependant je suis
» persuadé que Cléonnis, lorsque sans
» quitter mes armes je l'emportois
» hors du champ de bataille, me ren-
» doit justice : peut-être même, si vous
» lui eussiez alors marqué moins de
» considération, ne songeroit-il pas
» aujourd'hui, à me disputer le prix
» de la valeur ; il ne diroit pas, dans
» la vue de diminuer le bienfait, que
» mon action n'a rien d'étonnant, puis-
» que l'ennemi avoit abandonné le champ
» de bataille. Combien de fois, après
» s'être retiré du combat en désordre,
» n'y est-il pas revenu, & n'a-t-il pas été
» victorieux ? Voilà ce que j'avois à
» dire ; je ne crois pas que nos juges
» aient besoin d'un plus long dis-
» cours. »

D'une voix unanime, on prononça en faveur d'Aristodème ; Euphaès le couronna de sa main. Quelques jours après, ce Roi mourut de ses blessures : son règne avoit été de 13 ans, pen-

Pauf. l. 4. c. 10.

dant lesquels il eut toujours les armes à la main. Le prince mouroit sans enfants, & laissoit au peuple la liberté de se choisir un maître. Antander n'étoit plus. Cléonnis & Damis se trouvoient seuls en concurrence avec Aristodème, & prétendoient l'emporter, comme s'étant plus distingués dans la guerre & dans la paix. Les deux devins, Epébolus & Ophionée, s'opposoient aux prétentions d'Aristodème. A les entendre, un parricide, un homme qui avoit trempé ses mains dans le sang de sa fille, étoit indigne du trône; mais le peuple regardoit cette action comme en étant le soutien: en vain les ministres des Dieux parlèrent; Aristodème fut préféré.

Devenu roi, il sut se rendre agréable au peuple & aux grands. Cléonnis & Damis, ses concurrents, n'en furent que plus avant dans ses bonnes graces. Ce grand homme, après avoir appellé la bienfaisance pour se rendre puissant au-dedans, ne négligea rien pour se rendre redoutable au-dehors. Il envoya des ambassadeurs en Arcadie, à Argos & à Sicyone, avec des présents pour ceux qui conduisoient les affaires parmi ces peuples.

La guerre continuoit entre les Lacédémoniens & les Mefféniens ; mais les uns & les autres, fatigués de combats, fe bornoient à quelques hoftilités, fur-tout au temps de la moiffon. Quelquefois, les Arcadiens fe joignoient aux derniers, pour faire le dégât dans la Laconie. Les Argiens en ufoient avec plus de circonfpection, &, quoique réfolus de fe déclarer contre Sparte, fi l'on en venoit à une action décifive, ils n'avoient encore ofé prendre le parti de leurs alliés.

Ibid. c. 11. Quatre ans s'étoient écoulés à faire la petite guerre : les chofes demeuroient au même état, & les deux nations fe ruinoient. Enfin, la ciquième année du règne d'Ariftodème, elles voulurent décider la querelle par une action générale.

AV. J. C. 725.

Des peuples du Péloponnèfe, les Corinthiens feuls n'abandonnèrent point Sparte. Les Mefféniens reçurent un fecours confidérable de la part des Arcadiens; Argos & Sicyone fournirent moins de troupes, mais tous foldats d'élite.

La plaine qui s'étend au pied du mont Ithome, fut le théatre de ce fameux combat. Les Lacédémoniens avoient placé au centre de leur armée,

les Corinthiens, les Hilotes & les troupes tirées des pays voisins. Chacun des rois commandoit une des ailes; leur phalange étoit plus serrée, plus garnie, qu'elle ne l'avoit encore été.

Aristodème avoit donné une autre disposition à ses troupes. Le moment étoit décisif; il ne s'agissoit de rien moins que de leur liberté, contre des ennemis redoutables par la valeur de leur infanterie, qui jouissoit d'une grande réputation.

Les Messéniens se rangèrent sur une seule ligne, ayant le mont Ithome à dos. Les soldats légèrement armés, furent placés sur les ailes commandées par Aristodème & Damis. Cléonnis étoit à la tête de la phalange. Tous en général avoient un bouclier, ou une cuirasse; ceux qui manquoient de cette armure, la remplaçoient par des peaux de chèvre, de brebis, ou même de bêtes sauvages. Les montagnards d'Arcadie marchoient vêtus de la dépouille d'un ours, ou d'un loup. Chaque soldat avoit plusieurs javelots, & quelques-uns des lances.

Les généraux de Messène ayant remarqué dans la montagne, quelques endroits favorables au stratagême Folard.

qu'ils avoient concerté, y cachèrent leur cavalerie légère, avec ordre de lever l'embuscade au premier signal, de fondre sur l'aile opposée, au moment que les deux armées en seroient aux mains, & de prendre l'ennemi à dos, en flanc & de toutes parts.

On sonne la charge : la phalange d'Aristodème, composée de Messéniens & de leurs alliés, soutient vaillamment le premier choc, & charge ensuite avec une ardeur qui étonne les ennemis. Au même instant la cavalerie débusque du mont Ithome, & tombe sur les Lacédémoniens qui, obligés de faire tête à deux ennemis, se tenoient toujours serrés, & tournoient de temps en temps leurs efforts contre ces escarmoucheurs, qui regagnoient aussitôt les hauteurs, & ne laissoient aux Spartiates que le désespoir de les atteindre.

Cependant la phalange d'Aristodème poussoit vigoureusement celle des Lacédémoniens, qui cède enfin à l'opiniâtreté de l'attaque, & au nouveau genre d'ennemis qu'elle avoit à combattre. La cavalerie légère des Messéniens s'apperçoit de la déroute, & vient fixer la victoire.

Le

Le nombre des morts fut considérable du côté des Lacédémoniens ; mais n'ayant point de pays ennemi à traverser, ils arrivèrent sans peine sur leurs terres. On ne voit pas pour quelle raison les Corinthiens ne prirent pas le parti de s'y réfugier aussi : ils retournèrent chez eux ; &, comme il falloit qu'ils passassent sur le territoire d'Argos & de Sicyone, ils éprouvèrent beaucoup de difficultés dans leur retraite.

La perte de cette bataille, celle de l'élite de leurs troupes, abattirent le courage des Lacédémoniens. Ils firent consulter l'Oracle : la Prêtresse leur conseille d'avoir recours à la ruse. En conséquence, ils choisissent une centaine d'hommes qu'ils envoient à Ithome, avec ordre de se donner pour déserteurs, &, sous ce voile, d'observer les démarches, & de sonder le dessein de l'ennemi. Pour plus de vraisemblance, on fait le procès aux transfuges.

Pauſ. l. 4. c. 12.

Aristodème ne se laissa point séduire par ce piège grossier ; il renvoya les traîtres, en disant que les finesses des Lacédémoniens étoient aussi usées, que leur injustice étoit récente.

Les obstacles ne font qu'irriter ces derniers : ils cherchent à mettre dans leur parti les alliés des Messéniens. Mais la cause qui avoit rendu ces peuples ennemis de Sparte, subsistoit toujours : ses citoyens n'étoient guère faits pour avoir d'autres amis, que ceux que l'intérêt leur donneroit. Les Arcadiens, auxquels elle s'adressa d'abord, ne voulurent seulement pas écouter ses propositions. La crainte d'un refus aussi humiliant, l'empêcha de députer à Argos.

Sur ces entrefaites, la fille de Lyciscus, qui s'étoit retirée à Sparte, meurt. Le père alloit souvent la pleurer sur son tombeau : des cavaliers Arcadiens qui, sans doute, en furent informés, se mettent en embuscade sur son chemin, & l'enlèvent. Il comparoît à Ithome, devant l'assemblée du peuple ; il est dénoncé comme traître à la patrie. Lyciscus veut se justifier : intimidé, dit-il, par les paroles du devin Epébolus, qui soutenoit que sa fille n'étoit point à lui, il avoit cru devoir s'éloigner pour ne point verser inutilement le sang innocent.

Ce discours faisoit peu d'impression :

heureusement pour Lyciscus, la Prêtresse de Junon se présente tout-à-coup, protestant que la jeune personne qu'on avoit jusques-là regardée comme enfant de Lyciscus, étoit à elle ; qu'elle-même l'avoit donnée à l'épouse de l'accusé, pour la supposer à son mari. « C'est un mystère » ajouta-t-elle « que les circonstances » présentes ne me permettent pas de » tenir plus long-temps secret, & » j'abdique en ce moment, le sacer» doce dont on m'a honoré. » C'étoit la coutume chez les Messéniens, que tout ministre des Dieux fût transféré d'un sacerdoce à un autre, lorsqu'il venoit à perdre un de ses enfants.

Le peuple se rendit au témoignage de la Prêtresse : Lyciscus fut renvoyé absous, & sa libératrice remplacée par une autre femme dans son ministère.

Cependant, Aristodème éclairoit toutes les démarches de Sparte. Il connoissoit ses tentatives pour lui enlever ses alliés. Elles avoient été, il est vrai, infructueuses : mais les affaires des Messéniens n'en étoient pas en meilleur état. Il falloit que les secours fournis par les habitants

de l'Arcadie, d'Argos & de Sicyone, fussent bien peu considérables, pour qu'un peuple qui combattoit sur ses propres foyers, fût ainsi atterré par une nation voisine. Sparte seule balançoit la puissance d'une partie du Péloponnèse.

Le roi des Messéniens prévoyoit que la guerre ne pouvoit plus durer long-temps, & que l'issue en seroit funeste à son peuple. Il n'avoit plus d'espoir, que dans le secours des Dieux. La Pythie répond à ses ambassadeurs, que la victoire est destinée à celui des deux peuples qui le premier offrira cent trépieds à Jupiter-Ithomate.

Apollon ne pouvoit rendre un Oracle plus favorable aux Messéniens. Le temple du Dieu étoit dans leurs propres murailles : mais comme leurs facultés ne leur permettoient point d'offrir des trépieds de bronze, ils ordonnèrent qu'on en fît promptement de bois.

On ne discerne pas facilement quels intérêts les ministres de Delphes avoient plus à cœur, ou ceux de Messène, ou ceux de Sparte ; ou plutôt il est probable qu'ils n'envisageoient que le

leur propre. L'offrande des trépieds faite par les Mefféniens, en ranimant les reftes de ce peuple malheureux, devoit engager fes alliés à tenter un nouvel effort en fa faveur : fi, au contraire, Sparte les confacroit, les Mefféniens perdoient tout efpoir ; leurs alliés devenoient moins empreffés à les fecourir, & leur ruine ne pouvoit manquer d'être prochaine.

Il étoit de la dernière importance pour Mefsène, d'enfevelir la réponfe d'Apollon fous le plus grand fecret ; cependant, Sparte en eut connoiffance. Un homme de Delphes y porta la nouvelle de l'Oracle. On s'affemble, on cherche des expédients pour prévenir les Mefféniens. Œbalus, homme d'une naiffance obfcure, s'avife d'un ftratagême qui lui réuffit. Il conftruit à la hâte, cent trépieds en terre, les met dans un fac, prend un filet fur fon épaule, & dans cet équipage de chaffeur, s'achemine vers Ithome. Peu connu dans fon propre pays, il ne couroit aucun rifque de l'être chez des étrangers.

Il arrive aux portes d'Ithome, & s'introduit dans la ville parmi les payfans qui, tous les matins, venoient *Ibid. c. 12.*

y apporter des vivres : il demeure caché tout le jour, se glisse, à la faveur de la nuit, dans le temple de Jupiter-Ithomate, dépose les trépieds sur l'autel, & retourne à Sparte.

Les Messéniens s'apperçoivent de ce qui s'est passé : la ville est en alarme. Aristodème tâche de rassurer la multitude : il emploie tous les motifs de consolation, & finit par consacrer à Jupiter les trépieds de bois, qui venoient d'être achevés. Mais ce prince avoit perdu lui-même la confiance qu'il feignoit de vouloir inspirer aux autres. Tout ce qu'il avoit sous les yeux, étoit plus que suffisant pour le convaincre de la ruine prochaine de sa patrie. Ce grand homme avoit fait tout ce qu'humainement il pouvoit faire ; mais la rigueur du destin s'étoit sans cesse opposée à ses projets. Il prévit le malheur de ses concitoyens, &, pour n'en être pas le témoin, il se perça le sein sur le tombeau de sa fille, après avoir gouverné les Messéniens durant six ans & quelques mois.

Le trouble s'empare de tous les esprits ; on s'assemble, on veut envoyer à Sparte implorer sa clémence,

Mais bientôt la gloire parle ; on rejette jusqu'à cette idée ; on songe à remplacer le prince qui vient de mourir. Damis, sous le titre de général, est revêtu du pouvoir suprême : il s'associe Cléonnis & Phyléus. Le désespoir fait disparoître la crainte ; tout se dispose pour le combat ; on veut s'enterrer sous les ruines de la patrie, expirer avec elle.

Ithome étoit de plus en plus resserrée ; les vivres commençoient à manquer ; la famine étoit à craindre, mais le péril n'avoit rien de redoutable, pour des hommes résolus de mourir. Malgré l'extrémité où ils se trouvoient réduits, ils soutiennent encore le siège pendant cinq mois ; les troupes se battirent à différentes reprises, avec une valeur qui tenoit du prodige. Une infinité de braves gens, tous les chefs périrent dans ces combats. Le reste enfin, abandonna en gémissant, une patrie qu'il avoit inutilement défendue avec tant de courage.

Ceux des Messéniens qui avoient droit d'hospitalité en Arcadie, à Argos, ou à Sicyone, se retirèrent dans ces villes. D'autres qui étoient de la famille des ministres de Cérès, & qui *Ibid. c. 14.*

pour lors étoient honorés du sacerdoce des grandes Déesses à Andanie, se réfugièrent à Eleusis. Le reste se dispersa dans les villes & dans les bourgades de la Messénie, chacun tâchant de regagner son ancienne habitation.

Maîtres d'Ithome, les Lacédémoniens la détruisent jusqu'aux fondements, s'emparent de toutes les autres villes; &, des dépouilles de l'ennemi, ils consacrent trois trépieds de bronze à l'Apollon qu'on adoroit à Amycles.

Le premier acte de souveraineté des Lacédémoniens, fut l'établissement des Asinéens: on se rappelle que ces peuples chassés de l'Argolide, étoient venus demander un asyle à Sparte. Ils leur accordèrent toute la côte maritime, qui borde, au midi de la Messénie, un petit golfe auquel ils donnèrent leur nom.

Dans le partage du pays conquis, les enfants d'Androclès ne furent point oubliés. Favorable aux Lacédémoniens, leur père avoit péri dans une émeute populaire, & laissé une fille, dont les enfants, après la mort de leur aïeul, avoient quitté la Messénie, pour former un établissement à Sparte. Les Lacédémoniens, pour re-

connoître une aussi constante amitié, les mirent en possession de l'Hyamie, province de la Messénie.

Sparte, en suivant la même politique envers les Messéniens, qui survivoient à la ruine de leur patrie, n'eût point fomenté des ennemis qui lui feront encore verser beaucoup de sang. En ne formant de la Messénie & de la Laconie qu'un même Etat, en traitant avec humanité, les restes de la nation vaincue, elle eût étendu son empire, & coupé racine à une multitude de guerres; au contraire, elle appesantit sur ces malheureux, un sceptre de fer. D'abord elle leur fit jurer de ne jamais se révolter contre leurs vainqueurs, & de n'exciter aucun trouble: serment qu'un peuple ne tient, qu'autant qu'il demeure le plus foible. Elle les chargea du tribut le plus onéreux; d'apporter chaqu'année, la moitié de tous les fruits qui croîtroient sur les terres dont on leur laissoit la propriété. C'étoit vouer la Messénie à l'indigence, & ne vouloir règner que sur des déserts. Enfin, par une ordonnance contre l'infraction de laquelle il y avoit des peines portées, les Messéniens étoient obli-

gés d'assister en habits de deuil, tant les maris que leurs femmes, aux funérailles des Rois de Sparte, à celles des Ephores, & de venir répandre des larmes sur la tombe de leurs tyrans. C'est ainsi que Sparte savoit user de la victoire, & faire chérir ses loix.

Nous avons parlé des deux marbres trouvés, par l'Abbé Fourmont, en Messénie, & d'un autre à Amyclès, dans la Laconie. Ce dernier fut gravé pour déclarer une guerre, & les deux autres pour la continuer. Les noms des Souverains qu'on lit sur ces inscriptions, montrent qu'elles concernent la première guerre de Messène. Qu'eussent été faire des Rois Spartiates en Messénie, & qui leur eût donné droit d'y élever des monuments de cette nature, si ce n'est la guerre (a)?

En tête du marbre d'Amycles, sont les noms de Théopompe & d'Alcamènes : ceux des mêmes Souverains se lisent sur l'inscription découverte à Calames, en Messénie ; dans celle de

---

(a) Voyez ces *Inscriptions*, & la *Dissertation* de M. l'Abbé FOURMONT, MÉM. DE L'ACAD. T. 15.

Phares, à la place d'Alcamènes, on voit Polydore son fils & son successeur.

Toutes les trois ne furent déposées dans ces villes, que comme des monuments de la résolution prise par le Conseil général de la nation Spartiate, de venger la mort de Téléclus, dont Alcamènes étoit fils. Le marbre d'Amycles, gravé sous le règne de ce Prince, indique cette résolution.

Cette inscription, la plus ancienne des trois, est gravée en Laconie, parce qu'avant la guerre, les Lacédémoniens n'avoient aucun droit de faire des délibérations dans la Messénie. A l'égard des deux autres, elles attestent l'expédition des Lacédémoniens sur les terres de leurs ennemis, sous les princes qui y sont nommés; elles indiquent l'endroit de la Messénie où ces rois tenoient leur conseil pendant la guerre. Celle de Casames, du commencement de l'expédition, puisqu'on y lit encore le nom d'Alcamènes, qui mourut peu après la déclaration de guerre, est peut-être l'expression du premier acte d'autorité que firent les Lacédémoniens dans la Messénie.

L'inſcription de Phares fait ſoupçonner que, lorſqu'elle a été gravée, les deux nations étoient plus animées que jamais; ce qu'on pourroit rapporter à la cinquième année du règne d'Ariſtodème, où les deux peuples ſe réveillèrent enfin, de l'eſpèce d'aſſoupiſſement où ils paroiſſoient plongés depuis quatre ans.

Les *Empelori*, ou inſpecteurs des vivres, n'y ſont point nommés; parce que les Lacédémoniens s'étant alors emparés de la plus grande partie du territoire de la Meſſénie, trouvoient aſſez de vivres pour n'avoir plus beſoin de ces officiers.

Si, dans cette inſcription, on voit dix Intendants ou exacteurs de tributs, tandis qu'il n'y en a que ſix dans les premières; c'eſt que les Lacédémoniens, maîtres de la partie de la Meſſénie qu'ils occupoient, en recevoient les impôts.

On trouve auſſi dans l'inſcription de Phares, des *Hippagrètes*, eſpèce d'officiers militaires, dont il n'eſt pas queſtion dans les deux autres: c'eſt ainſi qu'on nommoit à Sparte, la garde des rois. Cette troupe alors, étoit de nouvelle création: on avoit

ſenti la néceſſité d'un corps chargé de la conſervation expreſſe des rois, & peut-être la vieilleſſe de Théopompe, affoibli de plus en plus par les fatigues d'une guerre ſi longue & ſi vive, avoit-elle fait penſer à cette précaution négligée juſqu'alors.

La première guerre de Meſsène dura 20 ans, & finit la première année de la quatorzième Olympiade, en laquelle Damon de Corinthe remporta le prix du ſtade, 724 ans avant l'ère chrétienne; la quarante-huitième année du règne de Théopompe, & la vingtième de celui de Polydore: l'adminiſtration des Archontes décennaux, ſubſiſtoit toujours à Athènes: Clydicus touchoit alors à la fin de ſon exercice. *Pauſ. l. 4. c. 13.*

Polydore fut un des meilleurs rois de Lacédémone: l'antiquité nous le préſente comme adoré du peuple, & célèbre par toute la Grèce; l'humanité, la juſtice préſidoient à toutes ſes actions. Maître des hommes, mais ſoumis aux loix, jamais il ne ſe porta à aucune violence; jamais parole offenſante ne ſortit de ſa bouche. Les délices de ſa nation, pouvoit-il craindre de voir ſes jours terminés par la main d'un Spartiate? Polémarchus, d'une *Id. l. 3. c. 3.*

naissance assez illustre, osa, on ignore par quel motif, attenter à la personne sacrée du Souverain, & arracher du trône, un prince qui en faisoit l'ornement. Les Lacédémoniens rendirent à sa mémoire des honneurs extraordinaires; mais on a lieu de s'étonner, qu'on vît à Sparte le tombeau du meurtrier.

Ibid. c. 7. La mort de Polydore arriva après la guerre d'Argos, dont nous allons parler, & qui se fit encore sous le règne de Théopompe. Le grand âge de ce Prince, joint au chagrin que lui causoit la mort de son fils Archidame, l'empêcha de servir à cette guerre, qui s'éleva la cinquantième année de son règne, la vingt-troisième de celui de son collègue.

Av. J. C. 721. *Her. l.* 1. *c.* 82.

Le sujet fut le canton de Thyrée, dont les Lacédémoniens s'étoient emparés, quoiqu'il fût du domaine d'Argos. Les Argiens accourent avec une nombreuse armée, revendiquer une ville qui leur appartenoit. Les deux peuples étoient prêts d'en venir aux mains, lorsque, pour épargner le sang, on convient de remettre la décision de cette affaire, à trois-cents des plus braves des deux partis. Dans

la crainte que le peuple vaincu ne fût tenté de venir au secours des siens, les deux armées, pendant le combat, devoient se retirer sur les terres de leur dépendance.

Les conditions furent fidèlement exécutées : les braves chargés du noble emploi de verser leur sang pour la patrie, s'avancent fièrement. Des six-cents hommes que formoient les deux troupes, il n'en resta que trois, dont les noms méritent de passer à la postérité : encore fût-ce la nuit qui les sépara.

Du côté des Argiens, Alcinor & Chromius, Othryadès du parti des Lacédémoniens, survécurent seuls à leurs compagnons. Les deux Argiens se croyant vainqueurs, abandonnent le champ de bataille, & courent à Argos porter la nouvelle de leur triomphe. Othryadès profite de leur absence, dépouille les morts, emporte leurs armes, & revient se placer sur le champ de bataille.

Le lendemain, les deux armées paroissent au lieu où s'étoit passé l'action, & s'attribuent la victoire; les Argiens, parce qu'il leur est resté un soldat de plus qu'à leurs ennemis ;

les Spartiates, parce que les deux Argiens ont fui honteusement, disent-ils, pendant que leur champion demeuré maître du champ de bataille, s'étoit, sans aucune résistance, mis en possession des dépouilles. On dispute, on s'échauffe ; aucune puissance prépondérante n'étoit là pour décider la question. La force supplée aux raisons; le sang coule à grands flots. Sparte est victorieuse; Thyrée demeure entre ses mains : la force retient ce que la force avoit enlevé. On assure qu'Othryadès, honteux d'avoir survécu seul à ses concitoyens, se donna la mort sur le lieu même.

Sur ces entrefaites, étoient arrivés à Sparte, les ambassadeurs de Crésus, pour engager cette ville à secourir le Roi de Lydie, contre Cyrus Roi de Perse, qui faisoit la guerre à leur maître.

Av. J. C. 720.

Plut. in Lycurg.

La vieillesse de Théopompe, qui ne lui permettoit plus de s'exposer aux périls, lui avoit laissé un entendement sain. On rapporte à la fin de son règne, l'établissement du tribunal des Ephores, ou plutôt les nouvelles prérogatives qu'il accorda à ces magistrats.

Théopompe ne commença point la réforme du gouvernement, par l'institution de cette espèce de tribunal inquisitorial ; il avoit déjà fait plusieurs additions aux loix de Lycurgue. Ce Législateur avoit ordonné que les affaires seroient mises en délibération dans le Sénat, qui dressoit le décret sur l'avis du plus grand nombre, après quoi, il étoit communiqué au peuple, qui le confirmoit ou le rejetoit.

Insensiblement le peuple, comme on l'a vu, avoit trouvé le moyen d'altérer le sens des décrets du Sénat, par des additions ou des retranchements. Pour détruire cet abus, Théopompe & Polydore, firent rendre un Oracle, par lequel il étoit enjoint aux rois & aux sénateurs, de rompre l'assemblée, quand cela arriveroit.

A peine établit-on une force, qu'il faut la contrebalancer par une autre. Restreindre le pouvoir du peuple, étoit étendre l'autorité des rois, déjà augmentée par la conquête de la Messénie : la situation des affaires sembloit demander qu'on lui donnât des bornes, ainsi qu'à leur crédit personnel. Polydore avoit partagé les terres

conquises entre les Spartiates, on prétend même que Lycurgue n'avoit distribué la Laconie, qu'en six mille portions, & que c'étoit Polydore qui avoit ajouté les trois mille autres.

Déf. de la Chron. p. 173.

Il étoit à craindre que ces nouveaux chefs de famille, parmi lesquels il s'en trouvoit beaucoup qui n'étoient pas Spartiates, ne prissent un attachement trop vif pour la personne de leur bienfaiteur, & que ce prince ou ses enfants, ne se servissent d'eux, pour secouer le joug pesant des loix de Lycurgue. Théopompe qui laissoit pour successeur, un petit-fils assez jeune, vouloit sans doute lui attacher les peuples, par un établissement aussi favorable à la liberté publique, que celui des Ephores, puisqu'il mettoit les rois hors d'état d'abuser d'un pouvoir qui ne leur avoit été confié, que pour le bonheur de leurs sujets. La réponse de Théopompe à la Reine son épouse, qui lui reprochoit de transmettre à ses enfants, une autorité moindre que celle qu'il avoit reçue de ses pères, prouve que ce Prince cherchoit à prévenir quelque révolution dont il redoutoit les suites pour sa famille.

Théopompe fut un des meilleurs princes qui aient porté le sceptre. On lui demandoit un jour, comment un roi pouvoit conserver sûrement la couronne : « en permettant à ses amis » de lui dire franchement la vérité, & » en défendant de tout son pouvoir, » ses sujets de l'oppression ». Les habitants de Pylos lui décernèrent un jour des honneurs extraordinaires ; il leur écrivit que le temps avoit coutume d'accroître les honneurs modérés, & de détruire ceux qui étoient immodérés.

Plut. Lacon.

Av. J. C. 723.

Av. J. C. 719.

Pausf. l. 3. c. 3. & 7.

Eurycrates fils de Polydore, avoit hérité de sa couronne : dans l'autre branche, Zeuxidame petit-fils de Théopompe, succédoit à son aïeul. Ces deux Princes gouvernèrent leurs peuples en paix. Les Messéniens écrasés, n'avoient point eu le temps de se remettre de leurs pertes. Argos demeuroit tranquille : mais l'inaction apparente des premiers, n'étoit que le calme qui précède la tempête. Ils gémissoient sous le traitement insolent & cruel de leurs vainqueurs, &, pour secouer un joug odieux, il leur falloit des forces: c'étoit l'affaire du temps.

Le fils d'Eurycrates, Anaxandre dans la branche des Agides, & celui de Zeuxidame, Anaxidame dans celle des Eurypontides, étoient sur le trône
Id. l. 4. c. 14. de Sparte. Déjà 39 ans s'étoient écoulés depuis l'asservissement de la Messénie. La haine invétérée de ses habitants contre les Spartiates, n'avoit fait que s'accroître : la jeunesse inhabile aux combats, suppléoit à son défaut d'expérience, par un grand courage, un violent amour de la liberté, & un ressentiment opiniâtre.

De toutes parts s'offroit à elle le plus affreux avenir, & pour des ames généreuses, mourir les armes à la main, est un sort mille fois préférable à un honteux esclavage. Parmi cette jeunesse dévorée du desir de la liberté, brilloit Aristomènes, jeune homme que les Messéniens honorèrent depuis comme un héros, qui long-temps fut leur Dieu tutélaire, & dont les hauts faits ne permirent pas à ses concitoyens de penser, que sa naissance n'eût rien de surnaturel. A les entendre, elle étoit le fruit du commerce d'un Dieu, sous la forme d'un serpent, avec Nicotélée sa mère. Cependant les

Messéniens, en lui faisant des libations, ne le qualifioient que d'illustre fils de Nicomède, son véritable père.

Tout ce qu'il y avoit de jeunes gens distingués, ne cessoit de crier à la vengeance. Le souvenir des malheurs passés, la crainte d'être bannis d'une terre qui leur étoit chère, retenoient les hommes faits. Mais l'ardeur guerrière de la jeunesse, comme un incendie, se communiquant de proche en proche, mit tous les esprits en fermentation: la guerre fut résolue.

Av. J. C. 685. Deuxième guerre de Messène. *Pauf. l. 4. c. 15.*

Le plus grand secret étoit indispensable, il falloit ne donner aux Spartiates, aucun sujet de soupçonner les intentions de leurs esclaves. On députe des gens de confiance à Argos & en Arcadie, pour sonder ces peuples; ces députés trouvèrent leurs anciens alliés assez bien disposés en leur faveur. Sparte causoit de l'ombrage à ses voisins; les peuples d'Argos & d'Arcadie se préparoient même à lui faire la guerre, lorsqu'ils reçurent l'ambassade des Messéniens; la révolte préméditée, entroit dans leurs vues; ils promirent de les aider de tout leur pouvoir.

Assurés de leurs alliés, les Messéniens lèvent le masque : la gloire les anime, &, dans leur bouillante ardeur, ils se croient en état d'attaquer leurs ennemis, sans autre secours que leur propre courage. Leur armée n'avoit point encore été jointe par les troupes confédérées, & dès la première année de la guerre, il se livre un combat à Dérès, petit village de la Messénie. Les Lacédémoniens n'avoient point de troupes auxiliaires ; les forces étoient à-peu-près égales, & le succès fut incertain. Aristomènes fit des prodiges de valeur ; du noble sang des Epytides, il ne démentit point sa naissance par ses actions, & après le combat, les troupes d'une commune voix, le proclamèrent souverain.

Touché des marques d'attachement de ses compatriotes, Aristomènes crut répondre à leur confiance, en refusant le titre dont ils venoient de l'honorer. Avant d'être roi, il falloit rétablir le royaume ; mais il existoit une armée, il en accepta la conduite, & prit la qualité de général, avec une autorité absolue dans toutes les affaires qui concernoient le service militaire.

Persuadé que, dans la guerre, tout dépend des commencements, il veut par un coup d'éclat, se rendre à jamais formidable aux Lacédémoniens. Il prend le chemin de Sparte, s'y introduit à la faveur des ténèbres, vole au temple de Minerve Chalciœcos, & de sa main y attache un bouclier dont l'inscription portoit, que cette arme avoit été consacrée à la Déesse, par Aristomènes, des dépouilles des Lacédémoniens.

Cette audace étonne les Spartiates : ils connoissent à quel ennemi ils auront dorénavant à faire. La suite confirma ce qu'avoit annoncé un pareil début.

Une servitude de près de 40 années, n'avoit pas permis aux Messéniens de se préparer aux combats. Courageux, mais non exercés, c'est en faisant la petite guerre qu'ils montroient aux Lacédémoniens, ce qu'ils auroient à craindre de leurs ennemis, si jamais chez eux la discipline pouvoit se joindre à la valeur. Deux jeunes Messéniens d'Andanie, ville où avoit commencé la révolte, faisoient souvent des excursions sur les terres de la Laconie. Au plus grand courage,

Ibid. c. 27. Polyæn. l. 2. c. 31.

ils joignoient la plus grande beauté. Les Lacédémoniens célébroient dans leur camp, la fête des Dioscures, & après les sacrifices, toute l'armée se livroit à la joie, suite ordinaire des cérémonies religieuses. Vêtus de tuniques blanches, le manteau de pourpre sur les épaules, la tête couverte d'un bonnet orné d'étoiles d'or, tel qu'on en donnoit aux deux fils de Jupiter, la pique en main, & montés sur des chevaux superbes, les deux Messéniens se montrent tout-à-coup à la tête du camp ennemi : on les prend pour les Dieux dont on vient de célébrer la fête.

La nuit commençoit à couvrir la terre, & les prétendues Divinités se tenoient à une distance qui prêtoit encore à l'illusion. Les esprits d'ailleurs échauffés par le vin & par le plaisir, n'en étoient que mieux disposés à réaliser les fantômes de l'imagination. Il n'y a plus lieu d'en douter ; ce sont les Dioscures eux-mêmes, qui daignent descendre de l'Olympe, & prendre part aux plaisirs de cette journée. La joie redouble, le vin coule à grands flots ; les Lacédémoniens vont au-devant de

de leurs Dieux, & prosternés, ils leur adressent des vœux & des prières. Les guerriers profitent de l'erreur qui les séduit, se jettent au milieu d'eux, en percent plusieurs à coups de lance, &, sans leur donner le temps de revenir de leur surprise, ils sortent du camp, & rentrent dans Andanie, couverts du sang ennemi.

Cette action étoit un sacrilège, car les Messéniens adoroient les Dioscures: aussi l'avantage qu'elle procura aux victorieux, ne fut-il que momentané; on la regarda comme la cause des malheurs qui depuis affligèrent la Messénie. Victimes de leur crédulité, les Lacédémoniens ne manquèrent pas, sans doute, d'appuyer une opinion qui devenoit funeste à leurs ennemis: elle dura très-long-temps; & environ trois-cents ans après cet évènement, lorsqu'Epaminondas voulut rebâtir Messène, un de ses premiers soins fut d'appaiser par des sacrifices, le courroux des Tyndarides.

Le dépit & la rage s'étoient joints à la haine dans le cœur des Spartiates; ils avoient tout à craindre d'ennemis aussi déterminés, & chez lesquels le désespoir pouvoit suppléer

Pauſ. l. 4. c. 15. à la diſcipline. Les Lacédémoniens venoient d'eſſuyer deux affronts : ils envoient à Delphes. La réponſe de l'Oracle eſt priſe pour une nouvelle inſulte : *ils ne ſeront vainqueurs que ſous la conduite d'un Général Athénien.* Sparte humiliée, eſt contrainte d'obéir : le moyen d'aſpirer à la victoire, en contrevenant aux ordres de la Divinité ! Ils députent à Athènes, & font demander un des citoyens de cette Ville, qui puiſſe les aider de ſes conſeils. La réputation de ce peuple fier & intraitable, n'étoit pas mieux établie hors de l'Iſthme, que dans l'intérieur du Péloponnèſe. La politique ne permettoit pas aux Athéniens, de contribuer à l'agrandiſſement de Sparte ; mais il n'eût pas été prudent de déſobéir à l'Oracle.

Il y avoit dans la Ville, un maître d'école boiteux d'un pied, & dont le génie ne paſſoit pas pour être fort relevé ; il ſe nommoit Tyrtée. On jetta les yeux ſur lui, & Athènes crut, en faiſant un ſemblable préſent aux Spartiates, accorder les intérêts de ſa politique & de la religion.

C'étoit marquer beaucoup de mépris pour Sparte, que de lui envoyer

ce personnage ; mais Tyrtée étoit poëte, & les Lacédémoniens avoient moins besoin de généraux habiles & expérimentés, que d'un homme éloquent, qu'ils pussent regarder comme envoyé par les Dieux-mêmes. Tyrtée étoit Athénien (*a*); il ne leur en falloit pas davantage : il fut reçu avec les témoignages de la joie la plus vive.

Soit que les Lacédémoniens eussent le goût moins délicat que les Athéniens, soit que le défaut d'exercice eût empêché Tyrtée de montrer son talent, ses vers furent autant admirés à Sparte, qu'ils étoient méprisés d'Athènes. Il récite, en présence des magistrats, des élégies, & quelques pièces composées en vers anapestes : s'il rencontre un Spartiate, il cherche à enflammer dans son ame, l'ardeur de la victoire. Ses vers ne retentissoient que des louanges prodiguées à la valeur ; il y élevoit jusqu'au Ciel l'amour de la patrie, & cette intrépidité qui, dans les hazards,

Av. J. C. 684.

(*a*) Consultez les *Recherches de l'Abbé* SEVIN, *sur la Vie & les Ouvrages de Tyrtée*, T. 8 *des* MÉM. DE L'ACAD.

chasse l'épouvante & brave la mort.

Trad. de M. de Sivry.

Amis, n'êtes-vous pas les successeurs d'Alcide?
Il est temps de montrer cette audace intrépide;
Tous les Dieux contre nous ne sont point courroucés:
Celui de la Valeur nous reste; c'est assez.
Portez à l'ennemi ce courage indomtable;
Ne vous étonnez point de leur foule innombrable;
Mais que chacun de vous excitant son grand cœur,
Au milieu des dangers n'écoute que l'honneur.
Le péril atteint moins un Guerrier téméraire,
Et qui combat le mieux, peut le mieux s'y soustraire.
Oui, croyez qu'en dépit des outrages du sort,
L'art de vaincre est celui de mépriser la mort.
Triompher, ou céder; telle est la loi commune.
Vous avez éprouvé l'une & l'autre fortune;
Mais convenez, Amis, qu'en ce noble hazard,
Le dédain de la vie est le plus sûr rempart.
Celui qui se dévoue aux fureurs de Bellone.
En affrontant la mort, le plus souvent la donne;
Et sauve sa Patrie en prodiguant des jours,
Dont le sort des combats fait respecter le cours.
Le Lâche est loin d'atteindre une gloire si belle:
Il descend tout entier dans la Nuit éternelle.
Qui pourra, sans frémir, apprendre quel mépris
Est de son crime obscur l'inévitable prix?.....
De tous côtés l'opprobre accable sa mémoire;
Désavoué de Mars, il est mort à la gloire.
N'imitez point sa honte: & que chacun de vous,
A l'aspect du péril, frémisse de courroux.
Marchez; Bellone, Amis, vous ouvre la Barrière:
Parcourez d'un pied sûr l'honorable carrière.

Les Spartiates ne soupirent plus que pour les combats. Ils apprennent que les Messéniens sont campés dans un lieu appellé *le Monument du sanglier*; l'ordre de l'attaque est donné : mais, avant de reconnoître l'autorité du nouveau Général, les Lacédémoniens jugèrent à propos de l'inscrire au nombre de leurs concitoyens, afin que les siècles futurs ne pussent reprocher à Sparte, de ne devoir ses victoires qu'à la sagesse d'un étranger. Plut. Lacon.

Une année s'étoit écoulée depuis le combat de Dérès. Les deux partis avoient reçu les renforts qu'ils attendoient de leurs alliés respectifs. Il étoit venu aux Messéniens de puissants secours d'Elée, d'Arcadie, d'Argos & de Sicyone; ceux de leurs compatriotes, dont les ancêtres avoient quitté le pays après la prise d'Ithome, s'étoient joints à eux; entr'autres, ces familles honorées du sacerdoce des grandes Déesses, qui s'étoient retirées à Eleusis, & les descendants d'Androclès qui n'avoient pas peu contribué à ce dernier soulèvement. Lacédémone avoit pour alliés, les Corinthiens & les Lépréates. Pauf. l. 4. c. 15.

Les armées se rencontrèrent dans la plaine de Sténycléré. C'est là qu'anciennement Hercule & les fils de Nélée avoient juré sur les entrailles d'un sanglier, d'observer le traité qu'ils venoient de faire.

Chaque armée avoit ses devins, qui voyoient dans les victimes, le signe assuré de la victoire : l'ardeur de vaincre animoit les soldats, tous brûloient d'en venir aux mains.

Ibid. c. 16. Aristomènes à la tête de quatre-vingt jeunes Messéniens, qu'enflammoit encore cette marque d'honneur, fond sur cette partie de l'armée des Spartiates, où commandoit Anaxandre, composée de tout ce qu'il y avoit de plus braves Lacédémoniens. La résistance fut opiniâtre, & le combat duroit depuis long-temps, lorsque les Spartiates commencent à plier. Aristomènes, sans leur laisser le temps de se reconnoître, donne ordre à d'autres troupes d'achever de les rompre & de les poursuivre ; pour lui, il tombe sur d'autres corps qui tenoient encore ferme, les enfonce, les met en déroute, & les presse avec un acharnement horrible.

Rien n'arrête son ardeur. Arrivé

près d'un poirier sauvage, qui étoit au milieu d'un champ, Théoclus, devin qu'il gardoit toujours auprès de sa personne, lui défend de passer outre, sous prétexte que les Dioscures, protecteurs de Sparte, s'étoient autrefois reposés sous cet arbre. Aristomènes ne peut se résoudre à laisser échapper le fruit de sa victoire : il s'avance, perd son bouclier, & tandis qu'il est occupé à le chercher, les Lacédémoniens disparoissent.

Couvert de gloire, il se rend à Andanie, où il entre triomphant. Les femmes & les jeunes filles volent à sa rencontre : leurs mains avoient jonché de fleurs, le chemin par où le vainqueur devoit passer; elles chantoient un distique où règnoit plus de vérité que de poésie ; mais il étoit l'expression du sentiment. « Victo» rieux dans les glorieuses plaines de » Stény clère, Aristomènes a mis en » fuite les Lacédémoniens, & les a » poursuivis jusqu'au haut de la mon» tagne ». Est-il, pour un héros qui vient de sauver la patrie, de plus douce récompense, que les louanges de ce qui en fait le plus bel ornement?

Sparte étoit plongée dans la tristesse & le deuil ; vaincus malgré leur obéissance aux ordres de l'Oracle, les Lacédémoniens découragés, veulent qu'on traite de la paix. Tyrtée n'est plus écouté ; mais il ne perd point courage, & continue ses exhortations.

Languirez-vous toujours dans les bras du repos ?
Guerriers ! Mars vous appelle au Temple des Héros.
Quand tout frémit au loin du bruit affreux des armes,
La paix semble pour vous avoir encor des charmes !
Armez-vous. Qui de vous, guidé par son grand cœur,
Ou mourra le premier, ou reviendra Vainqueur ?
Ce n'est point aux Mortels que le péril étonne,
A cueillir des lauriers que la foudre environne.
Mais je lis dans vos yeux des succès assurés ;
Compagnons, osez vaincre, & vous triompherez.
Il est doux d'affronter un trépas honorable ;
Mourir pour la Patrie, est un sort desirable.
L'inévitable Mort sans cesse nous attend,
Les Dieux dans l'avenir en ont caché l'instant ;
Mais qu'importe la vie à qui voit la Victoire ?
Oublions les dangers dans les bras de la Gloire.
Aux armes, Compagnons, faites briller dans l'air,
L'appareil éclatant de la flamme & du fer.
N'attendez point du Ciel une lente assistance,
La Valeur est le Dieu qui prend notre défense.
C'est à notre bras seul à conserver nos jours.
Le Lâche dans la fuite espère un vain secours ;

Esclave des terreurs que le Brave surmonte,
Un vil trépas l'attend dans le lit de la honte.
Mais celui qui, rempli d'une héroïque ardeur,
Combat pour la Patrie, & retourne Vainqueur,
Effroi de ses Rivaux, il voit à son courage,
Les Peuples empressés rendre un sincère hommage:
Et Rival des Dieux même, admis à leurs Autels,
Il emporte avec lui, les regrets des Mortels.

Ses vers eurent enfin leur effet ordinaire ; & les Spartiates persuadés que la perte de tant de braves compatriotes, n'étoit point irréparable, se préparent à les venger. Tyrtée remplaça les soldats tués dans la dernière affaire, par autant d'Hilotes auxquels on accorda les droits de citoyens, & qui devinrent époux des femmes que la guerre avoit privées des leurs. *Just. l.* 3. *c.* 5.

L'ardeur de vaincre succède au découragement ; résolus de mourir pour la patrie, les soldats demandent à grands cris le combat. Chacun s'attache au bras une inscription, où se trouvent son nom & celui de son père, sûrs qu'on pourra leur rendre les honneurs funèbres, quand même ils périroient tous dans la mêlée, & qu'un trop long séjour sur le

champ de bataille, les défigureroit au point de ne plus être reconnoissables; ils ne cherchent plus qu'une mort glorieuse. Ravis d'une si heureuse révolution, les Rois de Sparte ont soin qu'elle soit connue de leurs ennemis. Mais l'acharnement étoit tel entre les deux peuples, que ce qui eût pu dans un autre temps, causer de la terreur aux Messéniens, ne fut pour eux qu'un nouveau sujet d'émulation.

Pausf. c. 16. Aristomènes avoit recouvré son bouclier; il le consacra depuis dans le temple de Trophonius à Lébadée, où on le vit pendant plusieurs siècles. Il étoit remarquable par la figure d'une aigle éployée, qui de ses ailes en embrassoit les deux extrémités.

De retour de la Béotie, ce héros ne songe qu'à de nouveaux projets: il ne languissoit pas dans un honteux repos; avide de gloire & de combats, il rassemble quelques troupes, & toujours accompagné de cette jeunesse belliqueuse qui lui servoit de garde, il se met en marche & arrive au commencement de la nuit, devant une ville de la Laconie, nommée Phares. La garnison surprise, ne fait qu'une foible résistance; la place est

livrée au pillage. L'armée reprend le chemin de la Messénie, chargée d'un butin considérable.

Le bruit de cette irruption, étoit parvenu à Lacédémone assez à temps, pour permettre à Anaxandre de venir se mettre avec un gros de troupes, en embuscade sur le chemin d'Aristomènes ; il tombe sur l'arrière garde. Le Messénien fait volte-face, charge l'ennemi, le met en déroute, le poursuit jusqu'à ce que, se sentant percé d'un javelot, il est forcé de retourner sur ses pas, mais sans avoir rien perdu de sa proie.

Il est à peine guéri, qu'il se remet en campagne. Son projet étoit de rendre la Laconie même, le théâtre de la guerre. Il vouloit mettre le siège devant Sparte ; & qui pourroit assurer que profitant de l'ardeur de ses troupes, & de la consternation que devoient nécessairement jetter dans le cœur des Lacédémoniens, des malheurs répétés, il n'eût pris leur capitale, & fait retomber sur eux, tous les maux dont ils menaçoient leurs ennemis ? Un songe arrêta le héros : Hélène & les Dioscures le détournèrent de son dessein.

R 6

Cependant Ariftomènes ne voulut pas perdre tout le fruit de fon expédition. Il étoit près de Caryes. La fête de Diane jetoit toute la ville dans la joie : les jeunes filles menoient des chœurs de chants & de danfes, en l'honneur de la Déeffe. Ce timide troupeau n'offrit aucune réfiftance ; Ariftomènes l'enveloppa, prit toutes les jeunes filles, choifit celles qui appartenoient aux plus nobles & aux plus riches du pays, & les conduifit jufqu'à un village de la Meffénie, où la nuit l'obligea de s'arrêter. Là, il les mit fous la garde de quelques Mefféniens, & alla prendre du repos.

Il eft difficile qu'une jeuneffe guerrière refpecte fcrupuleufement un pareil dépôt. Quelques foldats échauffés par le vin, & peut-être plus par la vue de leurs captives, dont la timidité devoit encore rehauffer les charmes, voulurent attenter à leur honneur. Les jeunes Lacédémoniennes n'ont d'autre défenfe que les cris. Eveillé par le bruit, Ariftomènes accourt : en vain il repréfente combien une telle infamie eft déshonorante pour des Grecs ; la raifon, les mena-

ces n'ont plus d'effet : cette jeunesse n'est susceptible d'aucun frein ; la mort des plus coupables peut seule arrêter l'emportement des autres. Il mène ensuite toutes ces jeunes filles à Andanie, & au moyen d'une grosse rançon, les rend toutes à leurs parents, aussi pures qu'elles étoient sorties de leurs mains.

Ce Général ne laissoit échapper l'occasion d'aucun avantage réel ou apparent ; mais les Lacédémoniennes avoient puisé dans leur malheur même, le courage de s'y soustraire dorénavant.

La fête de Cérès rassembloit toutes les femmes du pays à Ægile, gros bourg, ou ville sans murailles & sans fortifications, mais très-célèbre par un ancien temple consacré à la Déesse des campagnes. Aristomènes crut sans doute qu'il lui seroit aussi facile d'enlever les Ægiliennes que les Caryatides : mais à peine ces femmes sont attaquées, qu'elles se mettent en défense ; l'appareil même du sacrifice leur fournit des armes. Elles se saisissent, les unes des couteaux, celles-ci des broches ; d'autres s'emparent des flambeaux allumés, & fières de l'assistance de *Ibid. c. 17.*

Cérès à qui elles adreſſent leurs prières, elles bleſſent pluſieurs Meſſéniens & le Général lui-même, dont elles ſe ſaiſiſſent.

Ariſtomènes, fait priſonnier dans cette conjoncture, eſt un fait glorieux pour des femmes, & bien déshonorant pour les Meſſéniens. L'amour en cette occaſion, ſervit mieux Ariſtomènes que le Dieu de la guerre. Il s'échappa la nuit même qui ſuivit ſa défaite, & gagna la Meſſénie. Archidamie, Prêtreſſe de Cérès, fut ſoupçonnée d'avoir favoriſé ſon évaſion. On n'imagina pas qu'elle ſe fût laiſſée corrompre par des préſents; l'amour, dit-on, depuis long-temps parloit à ſon cœur en faveur du héros: elle en fut quitte pour aſſurer qu'Ariſtomènes avoit brûlé ſes liens, en ſe roulant dans le feu, près duquel il étoit. On crut la Prêtreſſe ſur ſa parole, ou du moins on feignit de la croire.

Polyæn. l. 2. c. 31.

Sparte donnoit l'exemple d'un autre genre de combat, &, au défaut de la force, tâchoit d'employer la ſéduction. C'eſt une tache pour Lacédémone, que ſes graves citoyens aient les premiers cherché à corrompre l'ennemi par des préſents, & à ren-

être en quelque sorte, la victoire vénale.

On étoit dans la troisième année de la guerre : il étoit temps de remettre au sort des armes, la décision de cette querelle. Toutes les villes d'Arcadie avoient envoyé des secours aux Messéniens : Aristocrates, fils d'Hicétas, onzième descendant de Cypsélus qui règnoit lors de la conquête du Péloponnèse par les Héraclides, étoit sur le trône d'Arcadie, & conduisoit lui-même les troupes auxiliaires. Son avarice qui le précipita du trône, en priva aussi ses descendants. Gagné par les Lacédémoniens, il trahit non-seulement ses alliés ; il trahit même ses peuples, puisque la ruine des Messéniens pouvoit entraîner celle des Arcadiens, qui craignoient de ne pouvoir seuls résister aux Lacédémoniens. Les armées de Sparte & de Messène étoient en présence, dans un lieu nommé *le Grand Fossé*. Aristocrates n'avoit point laissé pénétrer son dessein ; mais, lorsqu'il vit qu'on étoit près d'en venir aux mains, il se démasqua, & feignant d'être dans la plus grande perplexité, il dit aux Arcadiens que les entrailles des victimes

Av. J. C. 683.
Pausf. ubi sup.

n'annonçoient rien de favorable, que d'ailleurs ils alloient combattre dans un lieu fort désavantageux, & qu'en cas d'évènement, la retraite ne pouvoit être que très-difficile. Le chef intimidé, anéantit bientôt le courage de ses soldats : il les voit ébranlés, & saisit l'instant pour les faire consentir à se retirer au premier signal.

Les Messéniens ne soupçonnoient pas le malheur qui les attendoit. Aristomènes avoit placé au centre & à l'aile gauche, les auxiliaires d'Arcadie ; les Eléens, les Argiens, ni les Sicyoniens, ne s'étoient point rendus au camp.

Le combat s'engage ; les Messéniens se disposoient à bien recevoir l'ennemi, lorsque tout-à-coup ils voient Aristocrates se retirer avec les siens, & laisser par sa défection, l'aile gauche & le centre de l'armée entièrement dégarnis.

Surpris, consternés, les Messéniens oublient en quelque manière que l'ennemi les presse. Tantôt courant après les Arcadiens, ils les conjurent les larmes aux yeux, de ne pas abandonner leurs anciens amis dans cette extrémité ; tantôt la rage dans le cœur, ils leur don-

nent les noms de perfides & de traîtres. Prières, reproches, tout fut inutile : investis de toutes parts, ils cèdent aux Spartiates une victoire plus facile que glorieuse. Le seul Aristomènes, à la tête de sa petite troupe, soutient l'effort de l'ennemi durant quelque temps : mais que peut le courage d'un si petit nombre contre une armée entière ! Les plus braves officiers étoient tombés morts à ses côtés ; Androclès, Phintas, Phanas distingué pour avoir doublé la carrière aux jeux Olympiques, avoient eu le même sort. Une multitude de Messéniens furent massacrés, & ce peuple qui, peu de temps auparavant, se nourrissoit de l'espérance de devenir bientôt maître de Sparte, n'avoit alors pour perspective que son entière destruction. Aristomènes se retira néanmoins en assez bon ordre, avec le peu de troupes qui lui restoient.

Les Messéniens ne pouvoient plus tenir la campagne, & sans la valeur & la présence d'esprit de leur chef, cette bataille eût peut-être été la dernière. Il rassemble quelques troupes, & persuade à ses compagnons d'abandonner Andanie, avec toutes les villes.

situées en terre ferme : son conseil est suivi. Ira, citadelle presqu'imprenable, située sur le haut d'une montagne, d'où ils trouvèrent aussi les moyens d'avoir communication avec la mer, devient la dernière retraite de ce peuple malheureux.

Charmés de voir leurs ennemis rassemblés dans un si petit espace, les Lacédémoniens croient n'avoir plus qu'un dernier effort à tenter, pour terminer la guerre; ils viennent assiéger la place, comptant l'emporter d'emblée; mais ils avoient mal calculé la résistance; ce siège les occupa onze années.

Ibid. c. 18. Aristomènes avoit ramassé un corps de trois-cents hommes, braves & déterminés : c'étoit là, pour ainsi dire, toute la Messénie. A la tête de ce petit corps, le héros défend les tristes restes de ses concitoyens, & porte même le ravage chez l'ennemi. Chassés de presque toutes leurs terres, les Messéniens n'avoient plus de patrie proprement dite. Ce que les Pyliens & les Méthonéens leur avoient conservé sur les côtes de la mer, étoient de foibles débris de leurs Etats; les Spartiates possédoient le reste de

la contrée. Ainsi les Messéniens faisoient indifféremment des courses, & sur les terres ennemies, & sur celles qui peu de temps auparavant étoient à eux. Aristomènes enlevoit tout; bled, vin, bétail, meubles, esclaves : il rendoit à leurs maîtres ces deux derniers objets, pour une certaine somme.

Il étoit important que les Lacédémoniens fissent cesser ces pillages, qui fournissoient à leurs ennemis, les moyens de subsister, & de traîner la guerre en longueur. Ils ne trouvèrent d'expédient, que celui de défendre d'ensemencer les terres de la Messénie & les frontières de la Laconie.

En portant un pareil décret, les Spartiates ne réfléchirent pas que les loix de la nature restent toujours indépendantes de celles des hommes; il s'en suivit une disette qui occasionna la plus horrible famine. Le peuple manquant de tout, & les riches ne se voyant qu'avec peine, privés du revenu de leurs terres; se soulevèrent : il fallut toute l'éloquence de Tyrtée pour appaiser une funeste sédition.

Pendant que le poëte discouroit à Sparte, Aristomènes agissoit. Il part un soir à la tête de sa troupe, mar-

che toute la nuit avec une diligence incroyable, arrive au point du jour aux portes d'Amycles, surprend la ville, la pille, & chargé de butin, revient à Ira, avant que les Lacédémoniens envoyés pour le lui enlever, aient pu le rejoindre. Il continue ses courses ordinaires : mais il n'étoit pas possible qu'elles eussent toujours le même succès ; il est surpris par un gros d'ennemis embusqués. Le détachement à la tête duquel étoient les deux rois, faisoit plus de la moitié de leur armée. La partie n'étoit pas égale : mais comment reculer ? Aristomènes se bat comme un lion : couvert de blessures, il est atteint à la tête d'un coup de pierre ; ses esprits l'abandonnent, il tombe & est cru mort.

Les Lacédémoniens le voyant terrassé, se jettent sur lui, se saisissent de son corps & le portent à Sparte, accompagné de cinquante des siens. Regardés comme des rebelles, ils sont condamnés à être jetés dans le *Céada*, gouffre profond, où l'on précipitoit les coupables des plus noirs forfaits.

Pauf. ibid. Polyæn. ubi sup.

Les cinquante Messéniens perdirent la vie dans leur chûte; Aristomènes fut

conservé par une espèce de miracle. Avant de précipiter les soldats, on les avoit dépouillés de leurs armes : le Général, à cause de sa valeur, fut jeté tout armé. Son bouclier se trouva, selon toutes les apparences, posé horizontalement lors de sa chûte ; &, comme cette espèce d'armure étoit très-vaste, le volume d'air qui lui faisoit résistance, rendit sa chûte plus lente & plus douce. Lorsque la fraîcheur du lieu l'eut aidé à reprendre ses sens, il se trouva sans nouvelles blessures. L'aigle éployée du bouclier d'Aristomènes, prêta à la fiction. Les poëtes publièrent qu'au moment où il fut jeté dans le *Céada*, une aigle le recevant sur ses ailes, avoit descendu doucement le héros jusqu'au fond du précipice, & l'avoit garanti de tout accident. Il étoit depuis deux jours dans cette horrible prison, étendu parmi les corps de ses compagnons, enveloppé dans ses habits, & attendant la mort avec cette fermeté d'ame, que le vrai courage inspire. Le troisième jour, il entend quelque bruit, il se découvre le visage, jette ses regards autour de lui ; & à la faveur d'une foible lumière, il entrevoit un renard

attiré par l'odeur des cadavres : il juge que cet animal a pénétré par quelque ouverture, dont une extrémité aboutiſſoit à la campagne. Le gouffre étoit dans une montagne ; le fond pouvoit être de niveau avec la plaine.

Ariſtomènes attend que le renard approche de lui : il le ſaiſit parderrière, & lui préſentant le pan de ſa robe, toutes les fois qu'il ſe retournoit pour le mordre, il obéit à tous ſes mouvements, le ſuit ſans lâcher priſe, & ſe laiſſe conduire juſqu'au fond de la caverne, par des paſſages très-étroits, & à travers les objets les plus dégoûtants. Enfin la caverne ſe rétrecit de telle ſorte, qu'il ne reſte plus de paſſage que pour l'animal. Mais Ariſtomènes appercevant un peu plus de lumière, reprend un nouveau courage, & lâchant alors ſon guide, il le voit grimper & ſe ſauver par l'ouverture, à travers laquelle le jour s'introduiſoit. Il profite de la leçon, rappelle toutes ſes forces, élargit le trou avec ſes mains, s'ouvre un paſſage, ſort du précipice, ſe rend en diligence à Ira, & y eſt reçu comme un homme ſauvé par la protection des Dieux mânes.

La nouvelle de l'évasion d'Aristomènes parvient à Sparte : d'abord, on la regarde comme une fable ; mais les faits ne tardèrent pas à en confirmer la réalité. Le général Messénien apprend de ses coureurs, que les Corinthiens viennent au secours des assiégeants : il sait la route qu'ils tiennent, qu'ils n'observent aucun ordre dans leur marche, qu'ils campent sans poser ni corps-de-gardes, ni sentinelles : il se met en embuscade, tombe brusquement sur eux au milieu des ténèbres, en fait un horrible carnage, massacre quatre de leurs principaux officiers, pille le camp, rentre à Ira chargé de butin ; & Sparte ne doute plus de son existence. À son retour, Aristomènes offrit à Jupiter-Ithomate, l'*Hecatomphonie :* sacrifice de tout temps en usage chez les Messéniens, lorsque, dans le combat, un général avoit tué de sa main, cent ennemis. On assure que ce grand homme eut la gloire de l'offrir trois fois ; la première, après la bataille qui se donna au *Monument du sanglier* ; la seconde, après la défaite des Corinthiens ; & la troisième pour un pareil succès dans quelqu'une de ses excursions. Pauſ. c. 19.

La fête *Hyacinthia* approchoit : les Spartiates, pour la célébrer dans leur ville, firent une trève de 40 jours avec les Messéniens. Quelques archers Crétois, venus au secours de Lacédémone, ne cessèrent, au mépris du traité, de ravager les environs du mont Ira. Aristomènes, sur la foi d'une trève jurée de part & d'autre, s'étant écarté, surpris à l'entrée de la nuit par un parti de sept soldats de cette nation, & lié avec les courroies de leurs carquois, est conduit par cinq d'entr'eux, dans un lieu nommé *Agelum*, chez une veuve qui n'avoit qu'une fille. Les deux autres se détachent pour aller porter à Sparte une aussi agréable nouvelle.

Frappée de la bonne mine du prisonnier, la jeune personne n'a pas plutôt appris son nom, qu'elle se rappelle un songe de la nuit précédente. Il lui sembloit que des loups amenoient chez elle un lion enchaîné, auquel ils avoient arraché les griffes ; & que s'étant jointe à ce roi des animaux, à qui elle rendit ses armes, les loups avoient été mis en pièces.

Soit que ce songe ait eu de la réalité, soit qu'il fût le produit de l'imagination

gination des poëtes qui transmirent à la postérité, le détail des évènements de cette guerre, il est certain qu'Aristomènes dût encore son salut à une espèce de prodige.

Difficilement un jeune cœur résiste à la beauté jointe à la bravoure : d'ailleurs c'étoit contre la foi des serments, que ce grand homme se trouvoit entre les mains de ses ennemis. La jeune fille observe attentivement les yeux du prisonnier, & comprend ce qu'il souhaite qu'elle fasse pour lui. Elle enivre les Crétois, se saisit de l'épée de celui qui dormoit le plus profondément, coupe les liens d'Aristomènes, qui tue ses ravisseurs avec leurs propres armes, & emmène sa libératrice.

Marié & père de plusieurs enfants, il auroit mal reconnu le service qu'il avoit reçu, en faisant de sa bienfaitrice une concubine : il lui donna la plus belle récompense qui fût en son pouvoir ; la main de son fils Gorgus, âgé seulement de 18 ans. Elle méritoit qu'on enfreignît en sa faveur l'usage ordinaire.

Le siège duroit depuis onze ans, & c'est peut-être le seul exemple *Ibid. c. 20.*

qu'on trouve dans l'hiſtoire, d'une pareille réſiſtance. Une poignée d'hommes rendit vains tant d'années, les efforts de tout un peuple : mais le moment fatal étoit arrivé. La funeſte interprétation d'un Oracle, hâta la perte de tant de braves gens.

Après la déroute des Meſſéniens au *Grand Foſſé*, Ariſtomènes & Théoclus avoient eu cette réponſe d'Apollon ; « Quand un bouc boira de l'eau » de la belle rivière de Néda, je ne » conſerverai plus Meſsène : alors ſa » ruine ſera proche ».

La Néda tire ſa ſource du mont Lycée, d'où prenant ſon cours par l'Arcadie, & ſe repliant enſuite ſur elle-même, elle coule vers la Meſſénie, qu'elle ſépare de l'Elide. Trompés par l'ambiguité de l'Oracle, les Meſſéniens crurent qu'ils devoient mettre tous leurs ſoins à ce que les boucs ne buſſent point de l'eau de ce fleuve ; mais le mot Grec τράγος, que nous avons traduit par celui de *Bouc*, étoit ſuſceptible d'un double ſens : il ſignifioit auſſi, chez le même peuple, un *Figuier ſauvage*.

Le devin Théoclus, ſe promenant un jour ſur le bord du fleuve, ap-

perçoit un de ces arbres, dont les branches, au lieu de suivre la direction ordinaire, s'étoient repliées de manière que leur extrémité touchoit l'eau. Il n'en fallut pas davantage pour lui troubler l'imagination. La Pythie n'a point voulu parler d'un bouc, mais d'un figuier sauvage : il réalise les maux qu'il redoute.

L'esprit plein de ces funestes idées, Théoclus va trouver Aristomènes : il lui montre le figuier ; lui développe le prétendu sens de l'Oracle, & ôte à ce grand homme l'espoir de sauver ses concitoyens, en lui persuadant que la volonté des Dieux s'y oppose. Cependant ils eurent l'un & l'autre assez de prudence pour ne pas divulguer leur fatale découverte ; mais Aristomènes crut devoir prendre des mesures pour le rétablissement futur de sa patrie.

Il y avoit chez les Messéniens des lames de plomb, sur lesquelles étoit gravé tout ce qui concernoit le culte & les cérémonies des grandes Déesses. La perte de ce monument, regardé comme un gage de la durée de l'empire, entraînoit sans ressource celle de l'Etat : s'ils le conservoient, ils

devoient se relever un jour, & fleurir plus que jamais. On attribuoit à Lycus, fils de Pandion, cette prédiction qui étoit un secret pour la plus grande partie des citoyens.

Dès que la nuit fut venue, Aristomènes porte ce gage sacré dans l'endroit le plus désert & le plus écarté du mont Ithome, l'y cache sous terre, & s'adressant à Jupiter-Ithomate, & aux Divinités tutélaires de la Messénie, il leur confie ce dernier espoir de sa déplorable patrie.

Le seul homme capable de sauver Messène, désespère de son salut; elle va succomber: comme Troie, elle sera victime d'un adultère.

Les Messéniens n'étoient pas étroitement resserrés dans Ira. Maîtres de la ville, ils l'étoient encore des environs, c'est-à-dire, de la vallée depuis le pied de la montagne, jusqu'à la Néda; quelques-uns même habitoient dans des maisons situées hors l'enceinte de la place.

Un esclave d'Empéramus, homme distingué parmi les Spartiates, s'étant enfui de chez son maître, avoit passé avec le troupeau qu'il gardoit, du côté de ces Messéniens domiciliés hors

des portes d'Ira : c'étoit le ſeul tranſfuge qui ſe fût rangé de leur parti. Chaque jour il menoit ſes bœufs dans les prairies qu'arroſe la Néda, & le hazard voulut qu'il rencontrât une Meſſénienne qui venoit d'y puiſer de l'eau. Sa beauté le touche, il l'aborde, lui tient de tendres propos. De petits préſents achèvent de l'inſinuer dans ſon cœur, & il obtient enfin de cette femme, la permiſſion de venir chez elle, pendant les nuits où ſon mari feroit de ſervice.

Tous les citoyens, chacun à leur tour, gardoient la citadelle, de crainte que l'ennemi n'entrât dans la ville par cet endroit fortifié à la hâte : il n'y avoit pas même de corps-de-garde où les troupes puſſent ſe mettre à l'abri de la pluie.

Une nuit que le mari de la Meſſénienne étoit à la citadelle, il fit un temps ſi affreux, que ni lui, ni ſes compagnons, ne jugèrent à propos d'attendre le jour dans leur poſte. Il n'étoit pas à préſumer que les Lacédémoniens choiſiſſent une nuit auſſi orageuſe, pour tenter une attaque. D'ailleurs, Ariſtomènes n'étoit point à la tête des troupes : il avoit traité

avec un marchand de Céphalénie, son hôte & son ami, d'une certaine quantité de bleds & d'autres provisions. Ce convoi ayant été enlevé par un parti de Lacédémoniens ; Aristomènes étoit accouru au secours de son ami, l'avoit délivré & conduit à Ira, avec tous les vivres ; mais blessé dans le combat, il ne pouvoit faire la ronde comme à l'ordinaire. Ces deux raisons persuadèrent aux soldats en faction dans la citadelle, qu'ils pouvoient, sans danger pour eux & pour leurs concitoyens, abandonner leur poste, & ils rentrèrent chez eux, au moment qu'on ne les y attendoit pas.

L'Esclave d'Empéramus, selon sa coutume, s'étoit rendu cette nuit auprès de la perfide Messénienne. Elle entend frapper, reconnoît son mari, cache l'amant, court au-devant de l'époux avec les démonstrations de la fausse joie d'une femme infidelle ; se félicite de l'heureux hazard qui le lui ramène si promptement, & lui en demande la raison.

Le Messénien lui raconte qu'il n'a fait que suivre l'exemple de ses camarades, qui se sont retirés tous, assurés que le mauvais temps & l'obscu-

rité de la nuit, mettoient à l'abri de toute surprise. L'Esclave écoutoit : il apprend que la citadelle est sans gardes ; il cherche le moyen de s'évader, & court au camp des Lacédémoniens. Les deux rois étoient absents ; Empéramus commandoit à leur place. L'Esclave paroît devant son ancien maître ; il se jette à ses pieds, & le conjure de lui pardonner une faute dont la suite doit être si favorable aux Lacédémoniens. Le moment est venu de s'emparer d'Ira : la citadelle est sans défenseurs ; il faut profiter d'une occasion qui peut-être ne se présentera jamais.

Ce discours n'a rien que de vraisemblable ; les Lacédémoniens prennent l'Esclave pour guide ; & marchent à la citadelle. La pluie qui tomboit abondamment, jointe à l'obscurité, rendoit les chemins presqu'impraticables ; mais l'ardeur de vaincre, fait surmonter toutes les difficultés : ils arrivent au pied des murailles, on pose les échelles, bientôt l'ennemi se loge sur le rempart. *Ibid. c. 21.*

Les premiers Messéniens qui s'en apperçurent, & les premiers aussi qui se mirent en devoir de chasser les

Spartiates, furent Gorgus, Aristomènes lui-même, le devin Théoclus, Manticlus son fils, & le brave Evergétidas, homme infiniment considéré, & d'ailleurs illustré par son mariage avec Hagnagora, sœur d'Aristomènes.

Résolus de vendre chèrement leur vie, les Messéniens soutiennent le combat, non pas tous ensemble, ni en bataille rangée, mais par troupes, & en se servant de toutes les armes que le hazard leur offre. Ils veulent défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, ce peu de terrein auquel il leur soit encore permis de donner le doux nom de patrie; mais leur chef, toujours l'Oracle dans l'esprit, avoit perdu toute espérance. Cependant, du geste & de la voix, il animoit les Messéniens à se comporter en braves gens, & par ses cris tâchoit de réveiller ceux qui ignoroient que l'ennemi fût maître de la citadelle. Ses ordres à peine entendus, étoient encore moins exécutés: on n'avoit pu demander ni recevoir le mot du guet, & si l'on vouloit allumer un flambeau, le vent ou la pluie l'éteignoit aussitôt. Les La-

cédémoniens de leur côté, ne connoissoient point les lieux, & craignant toujours de se trouver Aristomènes sur les bras, se contentoient de conserver les postes dont ils s'étoient emparés. Tyrtée, par ses chants enflammoit leur courage :

Il est beau qu'un Guerrier meure pour sa Patrie ;
Plus beau qu'aux premiers rangs le fer tranche sa vie.
Qui de vous, Compagnons, négligeant ce bonheur,
Voudroit subir l'affront qui suit le déshonneur ?
Qui de vous, exposant ses enfants & sa mère,
Ou traînant avec eux sa honte & sa misère,
Par la fuite aujourd'hui voudroit sauver des jours
Dont l'opprobre à jamais viendroit ternir le cours ?
Non, non, l'Honneur, Amis, parle mieux dans vos ames.
Vous ne trahirez point vos enfants & vos femmes.
L'ardeur qui vers la Mort vous invite à courir,
Ne laisse plus de place à la peur de mourir.
Eh ! quoi ? souffririez-vous, belliqueuse Jeunesse,
Que la Gloire à vos yeux couronnât la Vieillesse ?
Abandonneriez-vous, dans la fleur de vos ans,
L'honneur d'un beau trépas aux Soldats vétérans ?
De quel œil verriez-vous ces restes de Bellone
Vous ravir les lauriers qu'à sa suite on moissonne ?
Quel affront si l'Aurore entre les premiers rangs,
A vos regards confus offroit leurs corps sanglants ;
Montrant l'armure au jour, non d'un jeune Nirée,

Mais d'un brave Vieillard en cent lieux déchirée !
Que diriez-vous alors à ces mâles Beautés
Dont cherchoit votre audace à vaincre les fiertés ?
Ne vous y trompez pas, Guerriers ! le vrai Courage,
Seul est exempt de ride, & les charme à tout âge.
Marchez donc d'un pas ferme au sentier des grands, cœurs,
Et gardez votre poste ; ou mourez-y Vainqueurs !

La nuit cependant se passa sans qu'il se fît rien de considérable.

Le jour parut enfin. Aristomènes & Théoclus mettent tout en usage pour irriter le désespoir des Messéniens, & leur donner une espérance, qu'eux-mêmes ils n'ont plus : ils leur citent l'exemple des Smyrnéens, dont le courage & la résolution étoient venus à bout de chasser de leur ville, Gygès & les Lydiens.

Ces discours produisirent l'effet qu'on en devoit attendre. Les Messéniens se jettent en désespérés sur l'ennemi ; du haut des maisons, les femmes font pleuvoir une grêle de tuiles & de pierres ; dans l'excès de leur rage, elles eussent voulu renverser jusqu'aux toîts sur les Spartiates : mais la violence de l'orage les arrête ; elles descendent, prennent

des armes, fondent ſur eux, & raniment les Meſſéniens, autant par leur exemple que par leurs paroles. Un ſi brave peuple étoit bien digne de ſurmonter la rigueur du Deſtin; les nuées changées en torrents, le bruit d'un tonnerre épouvantable, les éclairs dont ils étoient ſans ceſſe éblouis, furent un obſtacle qu'ils ne purent jamais vaincre. Les Lacédémoniens tiroient un heureux préſage de ce que la foudre ſe faiſoit entendre à leur droite; Jupiter s'étoit déclaré pour eux. Hécatus leur devin, entretenoit ces eſpérances qu'il avoit fait naître : ſes concitoyens dûrent même en partie à ſa prudence, une victoire ſi long-temps diſputée. Ils l'emportoient en nombre ſur leurs ennemis : mais le terrein ne leur permettant pas de s'étendre, ils ne pouvoient profiter de toute leur ſupériorité. Obligés de combattre en différents quartiers, & dans des lieux étroits, les derniers rangs devenoient inutiles. L'avis d'Hécatus hâta la perte des Meſſéniens. L'armée eſt diviſée en deux détachements, dont l'un eut ordre de retourner au camp, d'y prendre de la nourriture

& du repos, & de venir relever l'autre à l'entrée de la nuit. Accablés par un combat continuel, les infortunés Messéniens pouvoient-ils résister à des troupes qui se renouvelloient sans cesse?

Depuis trois jours ils combattoient, ou étoient sous les armes. Les Lacédémoniens n'étoient pas les seuls ennemis dont ils eussent à se défendre. Sans cesse aux prises avec le sommeil, la pluie, la faim & la soif, ils étoient à demi-morts de froid: épuisées de fatigue, & peu accoutumées au métier des armes, les femmes succomboient. Théoclus s'approche du Général. « Pourquoi » lui dit-il, « prendre tant de peines? Ira doit » périr; ainsi l'a ordonné le Destin. La » Pythie depuis long-temps, nous a » prédit le malheur qui nous accable, » & ce fatal figuier ne nous l'a que » trop confirmé. Mon sort veut que » je périsse avec ma patrie; mais, vous, » sauvez vos concitoyens, sauvez-vous » vous-même ». Il dit & s'élance au milieu des ennemis, en leur criant qu'ils ne feroient pas toujours victorieux, ni les Messéniens toujours leurs esclaves. Furieux, il renverse tout ce qu'il rencontre, se rassasie de sang & de

carnage, & meurt couvert de blessures.

Aristomènes fait enfin sonner la retraite : les Messéniens se rassemblent, à l'exception de quelques-uns, qui, n'écoutant que leur courage, tiennent encore ferme pendant quelque temps. Les femmes & les enfants sont placés au centre de leur bataillon; l'arrière-garde est confiée à Gorgus & à Manticlus ; & Aristomènes se mettant lui-même à la tête de l'avant-garde, donne le signal, & sort de la ville, se faisant jour à travers les ennemis. Les Lacédémoniens pénètrent son dessein : Empéramus le voyant déterminé à périr, ordonne à ses soldats de lui ouvrir un passage, persuadé qu'il eût été téméraire d'irriter, par une résistance trop opiniâtre, des hommes au désespoir. Ainsi les vaincus passèrent au milieu des victorieux, sans que ceux-ci osassent leur lancer un seul trait.

La nouvelle de la prise d'Ira parvint bientôt chez les Arcadiens. Ces braves gens vont trouver leur roi ; ils veulent marcher au secours des Messéniens, sauver leurs anciens amis, ou périr avec eux. Le traître Aristocrates étoit encore sur le trône : *Ibid. c. 22.*

vendu aux Lacédémoniens, il refuse à ses sujets de les mener au combat. A l'entendre, il ne reste plus un seul Messénien; tous ont été ensevelis sous les débris de leur ville.

Les Arcadiens sont instruits qu'à la vérité leurs alliés ont été chassés d'Ira, mais que le plus grand nombre est échappé à l'épée du vainqueur. Quel exemple touchant de l'amitié qui devroit toujours unir les peuples! Chargés de vêtements, de vivres & de tout ce qui peut être nécessaire à de malheureux fugitifs, les Arcadiens volent au mont Lycée, précédés par les principaux de la nation, qui ne devoient pas moins être les consolateurs de leurs amis affligés, que leurs guides dans la route qu'ils avoient à suivre. Les Arcadiens donnèrent dès-lors à leurs alliés, la plus forte preuve de leur bonne volonté, en unissant leurs filles à quelques jeunes Messéniens qui n'étoient point encore mariés.

Polyb l. 4. c. 33. Pauf. ubi sup.

Aristomènes cependant rouloit de vastes projets. Inconsolable de sa défaite, & le désespoir dans l'ame, il fait choix de cinq-cents Mésséniens, qu'il connoissoit pour gens déterminés & capables de tout entreprendre; puis

il assemble les Arcadiens en présence de leur roi, qu'il ne soupçonnoit encore que de lâcheté. Il demande à ses soldats, s'ils sont prêts à mourir avec lui, pour venger la patrie : tous en font le serment. « Ecoutez moi » donc. Enivrés de leur nouvelle con» quête, presque tous les Lacédémoniens » ne songent qu'à piller les richesses » que nous avons laissées dans Ira ; » profitons de l'occasion, & dès ce » soir, partons pour attaquer Sparte. » Si la fortune nous seconde, ils nous » cèderont notre bien, & nous leur » rendrons le leur : si nous succom» bons, nous mourrons ensemble, » laissant à la postérité, un rare » exemple de valeur. »

A peine a-t-il cessé de parler, que trois-cents Arcadiens s'offrent à partager la gloire de l'entreprise, & ce n'est pas trop présumer, sans doute, du courage de ces huit-cents hommes intrépides, de prédire qu'ils se fussent emparés d'une ville dépourvue alors de ses principaux défenseurs : mais les entrailles des victimes ne sont point favorables ; on est obligé de différer l'exécution.

Le lendemain, les Messéniens ap-

prennent qu'ils font trahis : un Efclave de confiance dépêché par Ariftocrates, a inftruit les Spartiates. Quelques Arcadiens qui tenoient leur roi pour fufpect, ayant furpris l'Efclave revenant de Lacédémone, l'amenèrent devant le peuple. On lui trouva une lettre d'Anaxandre, en réponfe à celle du Roi d'Arcadie : elle fut lue en préfence de toute l'affemblée. Anaxandre remercioit Ariftocrates du fervice que les Lacédémoniens venoient de recevoir de lui, & l'affuroit qu'il n'auroit pas moins lieu de fe féliciter de leur générofité pour ce nouveau bienfait, que pour celui qu'ils avoient reçu le jour de l'action du *Grand Foffé*.

Les preuves de la perfidie étoient fans replique. La fureur s'empare des Arcadiens, ils fe faififfent de leur roi, & réfolus de le lapider, ils exhortent les Mefféniens à fe joindre à eux. Ceux-ci fe tournent vers Ariftomènes, attendant fes ordres. Le héros, les yeux baiffés & fixés vers la terre, verfoit des larmes & ne répondoit rien. Les Arcadiens, feuls exécuteurs de la fentence qu'ils avoient portée, après avoir lapidé Ariftocrates, laifsèrent fon corps fans fépulture, & le

firent jetter hors des terres de leur domination. Ils poufsèrent plus loin la vengeance ; toute la famille du traître fut condamnée à la mort.

Une colonne élevée dans le temple de Jupiter-Lycien, perpétua chez les races futures, le fouvenir de l'infamie du prince & de la vengeance des fujets. L'infcription étoit conçue en ces termes ; « Tôt ou tard, le bras vengeur » de Jupiter punit les rois parjures. La » perfidie de celui qui trahiffoit Mef- » sène, a été enfin découverte : il eft » difficile à un traître d'échapper à » la vengeance des Dieux. Grand Ju- » piter, reçois nos hommages, & pro- » tège toujours l'Arcadie ».

Ainfi périt Ariftocrates II. L'aïeul de ce Prince, s'étoit attiré le même fort par fon impiété : fon crime n'avoit pas eu d'autres fuites ; mais celui du dernier roi, attaquoit le corps de la nation dont il avoit trahi les intérêts. Fatigués des vices d'une famille qui les déshonoroit, & les auroit enfin conduits fous le joug du defpotifme, les Arcadiens crurent ne pouvoir affurer la liberté publique, qu'en aboliffant une domination qui leur caufoit de l'ombrage : la royauté fut

Pauf. l. 8. c. 5.

détruite pour jamais ; chaque canton de l'Arcadie, se gouverna par lui-même. Les inconvénients attachés à cette division, leur parurent moins considérables, que ceux qui eussent pu suivre de la trop grande puissance d'un Chef Suprême, ou même d'un Conseil général, dont les députés se seroient assemblés régulièrement.

Il est probable que les villes Arcadiennes adoptèrent avec empressement, une forme de gouvernement qui étoit déjà celle de presque toute la Grèce. Les détails de cette révolution ne nous sont pas connus : mais on présume que c'est à ce temps qu'il faut placer les législateurs, qui parurent en Arcadie. Tégée seule en comptoit quatre, dont on voyoit les statues dans la place publique de cette ville. En effet, quand tous les peuples de cette contrée ne formèrent plus un seul corps, un seul Etat présidé par un roi, il leur fallut des législations particulières.

Ibid. c. 48.

Le reste de la nation Messénienne n'avoit pas entièrement échappé aux vainqueurs. Tous ceux que les Lacédémoniens trouvèrent dans Ira, & dans les différents endroits de la Messénie, où ces malheureux s'étoient réfugiés, furent

Pausf. l. 4. c. 23.

mis au nombre des Hilotes, dont ils partagèrent la dure servitude.

Sur la nouvelle de la prise d'Ira, les citoyens de Pylos & de Méthone, ceux qui habitoient les côtes, abandonnant leur patrie, s'embarquèrent & passèrent à Cyllène, port de mer appartenant aux Eléens. Delà ils firent prier leurs compatriotes qui étoient en Arcadie, de se joindre à eux pour aller ensemble chercher de nouvelles terres : les députés étoient chargés de conjurer Aristomènes d'être le chef de cette expédition.

Ce Général, résolu d'employer le reste de ses jours à combattre les tyrans de sa patrie, espéroit encore faire sentir à Sparte le poids de sa vengeance : il mit à leur tête Manticlus, jeune homme d'une grande expérience, & Gorgus son propre fils. Aristomènes ne pouvoit leur faire un meilleur présent.

Evergétidas avoit aussi gagné le mont Lycée avec sa troupe. Instruit du dessein de ce grand homme contre la ville de Sparte, & de la perfidie qui l'avoit fait échouer, suivi de cinquante Messéniens déterminés à tout entreprendre, il marche à Ira, fond sur

les Lacédémoniens, qui pilloient encore & faccageoieut la ville, change leur triomphe en funérailles, & après avoir fait une horrible boucherie, meurt glorieufement les armes à la main.

Ariftomènes ne s'étoit pas contenté de donner des chefs à ceux de fes concitoyens qui s'étoient retirés à Cyllène : il laiffa la liberté à tous fes foldats, d'aller rejoindre leurs compatriotes. La plupart profitèrent de cette permiffion ; il ne refta en Arcadie que quelques vieillards & d'autres particuliers, qui fe trouvoient dans l'impoffibilité de fubvenir aux frais du voyage.

Av. J. C. 668.

L'hiver approchoit, la faifon étoit peu favorable pour fe mettre en mer ; les Mefféniens attendirent à Cyllène le retour du printemps, & les Eléens leur fournirent généreufement l'argent & les provifions néceffaires. Les approches de la belle faifon firent penfer au départ : on n'étoit plus au temps où la terre offroit au premier occupant, des domaines à défricher. La violence ou l'amitié pouvoient feules procurer un afyle aux malheureux que l'infortune privoit de

leur patrie. Les sentiments des généraux étoient partagés : héritier de la haine de son père contre Sparte, Gorgus vouloit qu'on n'allât pas plus loin que Zacynthe, île située au-dessus de Céphalénie. « Alors » disoit-il « devenus insulaires, d'habitants de » terre ferme que nous étions auparavant, nous aurons une marine, & » pourrons inquiéter la Laconie ». Manticlus soutenoit au contraire, qu'il falloit oublier Messène, & les maux qu'ils avoient reçus des Lacédémoniens : « profitons » ajoutoit-il « du » premier vent favorable pour passer » en Sardaigne, où nous trouverons » abondamment toutes les choses nécessaires à la vie ».

Une circonstance réunit les avis. Anaxilas qui règnoit à Rhégium, ville d'Italie, & dont les ancêtres, Messéniens d'origine, s'étoient fixés dans ce pays lors du premier désastre de leur patrie, faisoit la guerre aux Zancléens, peuples établis dans cette partie de la Sicile, située précisément vis-à-vis du territoire qu'il habitoit. Ce Prince apprit le nouveau malheur de ses anciens compatriotes ; la voix de l'humanité, son intérêt propre

l'excitoient à leur offrir une retraite. Il la leur fit proposer, les engageant à conquérir Zancle & son territoire, qu'il leur céderoit aussitôt qu'il en seroit le maître. Cette proposition avantageuse fut acceptée.

Les Zancléens possédoient un pays très-fertile, & une ville située dans un des meilleurs cantons de la Sicile. Zancle, dans l'origine retraite de corsaires, avoit une rade excellente. Ces pirates entourèrent d'un mur, ce lieu désert, & y bâtirent un fort, d'où ils pouvoient courir les mers. Cratémènes de Cumes & Périérès de Chalcis, y amenèrent des peuples de l'Eubée, & d'autres Grecs attirés depuis dans cette ville, l'avoient rendue florissante.

Thucyd. l. 6.

Les Messéniens abordent en Italie; Anaxilas s'embarque avec ses troupes sur leur flotte, & fait une descente en Sicile, où il se donna plusieurs combats. Le Souverain de Rhégium battit les Zancléens sur mer; les Messéniens les défirent sur terre. Forcés de se renfermer dans leur ville, ils y furent assiégés; déjà une grande partie des murs est abattue; les Zancléens n'ont plus d'autre refuge que les temples & les autels de leurs Dieux, auprès desquels

ils se retirent en qualité de suppliants.

Sans respect pour les lieux qui leur servoient d'asyle, Anaxilas vouloit qu'on les passât au fil de l'épée, & que les autres fussent vendus avec leurs femmes & leurs enfants. Les généraux Messéniens empêchèrent le vainqueur de déshonorer sa victoire, par une barbarie sacrilège. Le malheur est un grand maître; instruits à son école, les Messéniens supplièrent le roi de ne pas les obliger à traiter des Grecs, comme les Lacédémoniens les avoient traités eux-mêmes, en foulant aux pieds les loix les plus sacrées de l'humanité & de la parenté. L'asyle fut respecté: Anaxilas accorda la vie à ses ennemis. Les Zancléens consentirent à partager leur domicile & leur empire, avec les Messéniens: les deux peuples se jurèrent une éternelle fidélité, & Zancle changea son nom en celui de Messine. Ainsi, la commisération & l'équité, redonnèrent aux ennemis de Sparte, une patrie d'où ils pouvoient encore lui préparer bien des maux. Av. J. C. 659.

Manticlus bâtit pour la nouvelle colonie, un temple à Hercule hors de

la ville. Au temps de Pausanias, il subsistoit encore, & s'appelloit le temple d'Hercule-Manticlus.

Pauf. l. 4. c. 24. Après le départ de ses compatriotes, Aristomènes étoit resté quelque temps dans le Péloponnèse, & avoit fait des alliances considérables. Hagnagora, sa sœur, s'étoit mariée en seconde noces à Tharyx de Phigalée. Ses deux filles avoient épousé l'une, Damosthœdas, de la ville de Lepréum, & la cadette Théopompe d'Hérée. Les Dieux prirent soin de donner un mari à la troisième.

Damagètes, Roi d'Ialyse, ville de l'île de Rhodes, étoit venu à Delphes consulter l'Oracle sur le choix d'une épouse. La Prêtresse lui ordonna de choisir la fille du plus vertueux des Grecs. Aristomènes se trouvoit alors dans cette ville, où il étoit venu interroger Apollon. Le Prince Rhodien connoissoit de réputation le héros des Messéniens : la Grèce n'avoit alors rien qui lui fut comparable, & il comprit facilement que c'étoit de la fille de ce grand homme, que la Pythie vouloit parler. Damagètes la demande, l'obtient, & retourne à Rhodes, accompagné du père & de la fille.

Aristomènes

Ariſtomènes ne demeura pas long-temps auprès de ce Roi. Il ſe diſpoſoit à faire un voyage dans la capitale de Lydie, gouvernée alors par Ardys, fils de Gygès : ſon deſſein étoit d'aller enſuite à la Cour de Phraortès, Roi des Mèdes. Une maladie le ſurprit, & l'emporta en peu de jours. Damagètes lui éleva un ſuperbe monument, & les Rhodiens ne témoignèrent pas moins d'empreſſement à lui rendre les honneurs qu'il méritoit.

Ainſi mourut Ariſtomènes, auſſi brave ſoldat qu'habile général. L'amour qu'il porta à ſes concitoyens, ne le quitta qu'avec la vie ; il lui fit préférer, aux douceurs d'une tranquille vieilleſſe parmi ſes compatriotes réfugiés en Sicile, l'agitation d'une vie inquiète & tumultueuſe. Il eſt probable que les voyages qu'il méditoit, lorſque la mort l'enleva, n'avoient pour but que de trouver les moyens de ſervir ſa haine contre Sparte. Grands au milieu des ſuccès, tant de héros fortunés purent être l'admiration de l'univers ; au ſein du malheur, Ariſtomènes l'inſtruiſit autant qu'il l'étonna.

Sa mort aſſura aux Lacédémoniens,

un pays qu'ils devoient toujours appréhender de perdre, tant qu'il respireroit. Ils partagèrent les terres de la Messénie, à la réserve de ce qui appartenoit aux Asinéens. Une grande partie de ce beau pays seroit devenue inculte faute d'habitants, & Sparte eût règné sur un désert : elle profita d'une circonstance heureuse, pour rendre à une portion de ce royaume, des cultivateurs dont elle n'eût rien à redouter, puisqu'ils lui tinrent par les bienfaits. Les Naupliens, peuples de l'Argolide, chassés peu de temps auparavant par les Argiens, reçurent des Lacédémoniens, Méthone & son territoire.

La nation Messénienne fut expulsée, mais non exterminée. La haine du nom Lacédémonien la fit survivre à son malheur, & elle offrit le spectacle unique d'un peuple subsistant hors de sa terre natale, & toujours prêt à prendre les armes contre ses tyrans : mais n'anticipons point sur l'ordre des évènements.

Une guerre d'aussi longue durée, terminée enfin d'une manière glorieuse, fit sur l'esprit des Spartiates, toute l'impression qu'on avoit lieu d'en attendre.

Les Dieux reçurent des actions de graces ; la piété des rois se signala ; & comme ils se croyoient redevables de la victoire à Apollon, ils suspendirent leurs boucliers dans le temple de cette Divinité, à Amycles. Pour éterniser la mémoire de leur triomphe, on le grava sur le marbre ; du moins a-t-on lieu de soupçonner qu'un des trois boucliers découverts par l'Abbé Fourmont, à Amycles, est l'expression de la reconnoissance des rois Spartiates, au sujet de leur victoire sur les Messéniens. Cette Ville, située au milieu d'une plaine, à deux lieues au midi de Sparte, n'est plus qu'un village, appellé par les Grecs *Sclabochorion*. C'est dans les ruines du temple d'Apollon-Amycléen, si célèbre dans l'antiquité, que l'Académicien (*a*) trouva ces trois pierres, sur chacune desquelles étoit gravée la figure d'un bouclier, accompagnée de caractères fort anciens.

Les inscriptions des boucliers sont

(*a*) Consultez la *Dissertation* de ce Savant, insérée par extrait, dans le Tome 16 des MÉM. DE L'ACAD.

connoître qu'ils appartiennent à des rois de Sparte ; le premier à Archidame, fils d'Agésilas ; le second d'abord à Echestrate, fils d'Agis, puis à Taléclus ou Téléclus, cinquième descendant d'Echestrate, & enfin le troisième à Anaxidame, fils de Deuxidame.

Ce dernier, le plus remarquable des trois, est représenté sur une pierre presque noire, de cinq pieds & demi de hauteur, sur six & demi de largeur, & un d'épaisseur. Il paroît sortir d'un tombeau, posé sur une base dont une des faces est chargée d'une pique. Aux deux extrémités, sont des trous quarrés, entre lesquels il y en a un troisième beaucoup plus grand, d'où sort, ou dans lequel s'enfonce le bouclier. Plus large par son extrémité inférieure, il a deux échancrures, mais fort évasées : une seule bande fortifie ses bords. Enfin il porte un serpent saillant, à côté de deux renards tombants. On lit sur le tombeau, cette inscription ; *Anaxidame, fils de Deuxidame, fils d'Anaxandre, fils d'Euricrates, Chef.* Sur le bouclier, & autour de la tête du serpent, sont écrits ces mots ; *Anaxidame, fils de Deuxidame ;*

& sous la queue du reptile, le seul mot *Bagos*, chef: d'où l'on peut inférer que le tombeau & le bouclier ont servi à la même personne. L'emblême du second est un serpent seul: le premier porte une massue.

Les figures dont ils sont chargés tous trois, ont fait penser à l'Abbé Fourmont, qu'elles étoient les emblêmes ou les symboles des deux branches des rois Héraclides de Sparte.

Dès les premiers âges du monde, les hommes ont cherché à se distinguer par des signes particuliers. Dans la Grèce, Athènes adopta la chouette pour symbole; Mycènes, le lion; Argos, le loup; les Macédoniens & les Thessaliens, le cheval.

Les familles voulûrent avoir de pareils symboles, & l'Abbé Fourmont, appuyé d'un passage d'Apollodore, pense que ceux des rois Héraclides de Sparte, furent la massue & le serpent. *L. 2. sub fine.*

On racontoit que, dans le partage du Péloponnèse par les trois fils d'Aristomaque, s'offrit un spectacle étonnant. Une grenouille se montra sur l'autel de Téménus à qui Argos venoit d'échoir, un serpent sur celui

d'Aristodème qui devenoit Roi de Sparte, & un renard sur celui du nouveau Roi de Messène.

Quoi qu'il en soit de la vérité de ce fait, il ne sert pas moins à prouver l'existence des emblêmes que nous attribuons aux Héraclides, peut-être eux-mêmes les inventeurs d'une fable qui démontroit la protection spéciale des Dieux envers le Héros dont ils descendoient.

Jusqu'au moment du partage, les Héraclides, qui n'avoient formé qu'une seule famille, n'eurent probablement qu'un seul emblême; une massue ou une peau de lion, en mémoire de leur aïeul commun. Se trouvant alors divisés en plusieurs branches, dont les intérêts n'étoient plus les mêmes, ils devoient se distinguer par des emblêmes différents : ceux d'Argos prirent la grenouille; ceux de Sparte, le serpent; ceux de Messène, le renard.

Il y a beaucoup d'apparence que l'ancien symbole des Argiens, étoit une tête de loup: du moins c'est le type le plus ordinaire de leurs monnoies; & la manière dont Danaüs fut élu Roi d'Argos, donne du poids à

cette conjecture. Le nouveau Monarque éleva un temple à *Jupiter-Lycien*; & ce qui confirme que les Argiens prirent alors une tête de loup pour symbole, c'est qu'ils en gravèrent la figure sur les pierres dont ce temple fut construit. L'Abbé Fourmont qui découvrit ses ruines, le reconnut pour celui de Jupiter-Lycien, aux têtes de loup dont les pierres sont chargées (*a*). *Pauf. l. 2. c. 19.*

Lors de la conquête du Péloponnèse, au loup succéda la grenouille; mais, comme ce type ne se voit sur aucun des monuments d'Argos, il s'ensuit qu'il ne tarda pas à céder la place au premier. En effet, la domination des Héraclides dans Argos, ne fut pas de longue durée. Quand les Argiens, après avoir tué Meltas petit-

(*a*) Qui oseroit assurer que ces pierres fussent des débris du Temple consacré par Danaüs lui-même ? La sculpture n'existoit probablement pas alors, ou du moins elle devoit être très-informe. Mais, lorsque dans la suite on rebâtit cet édifice, on aura mis les têtes de loup sur quelques-unes de ses parties, en mémoire de l'évènement qui avoit fait passer la couronne sur la tête de Danaüs.

fils de Médon, se furent mis en république, ils dûrent quitter la grenouille, qui leur venoit d'une famille qu'ils avoient en horreur, & reprendre l'ancien symbole de leur ville.

Les Lacédémoniens, qui furent toujours gouvernés par les Héraclides, conservèrent le serpent & la massue. Leurs anciennes monnoies, sur lesquelles on voit très-fréquemment cette arme d'Hercule, & quelquefois le serpent, ne laissent aucun lieu d'en douter.

Par une raison semblable, les Messéniens gardèrent l'emblême de Cresphonte, leur premier roi de la race du fils d'Alcmène : ses descendants continuèrent d'en faire usage, jusqu'au temps qu'Anaxidame les chassa du Péloponnèse. La Dynastie Messénienne fut éteinte alors, & son emblême périt avec elle. Le souvenir de cet évènement fut conservé sur le bouclier d'Anaxidame, où les Renards tombants, désignent la chûte des Héraclides de Messène. On ne peut imaginer une explication plus ingénieuse, & en même-temps plus satisfaisante.

Le fait rapporté par Apollodore, est une nouvelle preuve du règne d'Aristodème à Sparte, après le par-

tage. S'il eût été mort lors de cet évènement, il n'en eût pas plus coûté aux Dieux, pour donner à ses deux fils un symbole particulier, qu'aux princes copartageants.

Après Aristodème, le royaume appartint aux deux frères qui adoptèrent des emblêmes différents : aussi voit-on le premier bouclier chargé d'une massue, tandis que le second est orné d'un serpent. On opposera que chacune des deux branches dût s'attribuer un des deux symboles, & cependant on voit Archidame avoir la massue, & Téléclus le serpent, quoiqu'ils fussent tous deux *Eurysténides.*

Remarquons d'abord que les anciens n'avoient probablement pas les mêmes idées que nous, sur les armoiries : chez une nation où l'on ne connoissoit point la noblesse héréditaire, elles pouvoient servir autant à distinguer les particuliers, que les familles. Ainsi on peut supposer qu'Eurysthènes & Proclès, chefs des deux branches royales de Sparte, voulurent en effet se distinguer par des emblêmes différents, & qu'ils prirent l'un le serpent, l'autre la massue ; mais qu'ils convin-

rent que le ferpent affigné par le Dieu à leur père, n'appartiendroit exclusivement à aucune des deux branches, & qu'en figne de l'égalité que la nature avoit mife entr'eux, en les faifant naître jumeaux, ils auroient le droit de le porter tour-à-tour. Peut-être fut-il arrêté que, dans la fuite, ce feroit l'apanage du plus âgé des deux rois, ou du moins qu'il auroit le privilège du choix.

Alors ces types n'indiqueront plus la branche d'un prince, mais feulement qu'il étoit Héraclide, & qu'il avoit règné à Sparte. Le même raifonnement s'appliquera aux monnoies de Lacédémone, qui, felon une remarque de l'Abbé Fourmont, repréfentent un ferpent ou une maffue, & quelquefois le dernier de ces types furmonté par l'autre.

La conquête de la Meffénie augmentoit confidérablement les poffeffions de Sparte. Elle fe voyoit maîtreffe de toute la partie méridionale du Péloponnèfe, & fes vues ambitieufes pouvoient fe porter infenfiblement fur le refte de la prefqu'île. On ne voit point qu'elle ait eu ce projet, ou du moins qu'elle ait rien fait

durant long-temps, pour le réaliser.

Au Prince de la branche des Proclides, qui règnoit à Sparte dans la dernière guerre de Messène, avoient succédé Archidame son fils, & Agasiclès son petit-fils. *Pauf. l. 3. c. 3. & 7. Her. l. 1. c. 67. 68.*

Dans l'autre branche, Anaxandre qui termina cette guerre, avoit eu pour successeurs, Eurycrates II, & son fils Léon. Tous ces princes eurent assez de bonheur pour maintenir l'Etat en paix, & ne voir leur règne troublé par aucune dissension civile, ou étrangère, à l'exception néanmoins de Léon & d'Agasiclès, sous lesquels les Lacédémoniens, heureux dans toutes leurs entreprises, échouèrent contre les Tégéates. *Her. l. 1. c. 65.*

Anaxandrides, fils de Léon, & qui règnoit en même-temps qu'Ariston, dans l'autre branche, vit la guerre se rallumer entre ses concitoyens & les habitants de Tégée.

Plus d'un siècle, écoulé depuis leur défaite par ce peuple sous Charilaüs, n'avoit pas fait oublier aux Spartiates un si sanglant affront. Lacédémone avoit réparé ses pertes; une longue paix, la Messénie ajoutée à son territoire, fournissoient une jeu-

T 6

nesse nombreuse, & toujours amie des combats : la guerre fut résolue ; les Spartiates entrèrent sur les terres des Tégéates. Le succès ne seconda pas leurs vœux ; toujours battus, ils consultent l'Oracle sur la Divinité qui doit les venger de l'ancien affront qu'ils ont reçu. La découverte des os d'Oreste peut seule leur procurer la victoire : il falloit leur persuader qu'ils avoient un moyen assuré d'avoir la supériorité dans cette guerre.

Vainement on chercha les précieux restes du fils d'Agamemnon : Sparte députe de nouveau à Delphes, pour prier la Pythie de donner au moins quelques renseignements. Tout cela n'étoit qu'un jeu, dont le peuple ne voyoit pas les ressorts cachés, & qui devoit produire d'heureux effets. L'obscurité de la réponse ne faisoit qu'aider encore à la charlatanerie : la Pythie étoit prévenue, & sa réponse disposée en conséquence.

« Dans l'Arcadie est une ville appellée
» Tégée, située dans une vaste plaine.
» Là soufflent deux vents comprimés
» avec violence : là, la forme est en-
» nemie de la forme ; le mal s'imprime
» sur le mal : là, gît le fils d'Aga-

» memnon : enlève-le, & tu feras
» vainqueur. »

La publication d'une telle réponfe intrigua fort les Spartiates : mais les chefs favoient le moyen de mettre fin à leur inquiétude ; Lichès trouva le dénouement.

C'étoit un des Vétérans. On nommoit ainfi à Sparte, les cinq plus anciens d'entre les chevaliers, qui, chaqu'année, étoient licenciés, & qui, l'année même de leur licenciement, étoient envoyés en divers endroits pour les affaires de l'Etat, dans la crainte que l'oifiveté n'engendrât chez eux la corruption.

Voici l'hiftoire qu'il raconta à fa république. Il étoit à Tégée pendant une trève qui avoit rendu aux deux peuples, la faculté de fe vifiter mutuellement. Un jour qu'il regardoit avec attention un forgeron travailler, l'artifan fufpend fon ouvrage, & lui tient ce difcours. « Etranger, qui parois fi
» étonné de ce que je fais, tu le
» ferois bien davantage, fi je te difois
» ce que je vis dernièrement. Je creu-
» fois un puits dans cette cour, lorf-
» que j'y découvris un cercueil long
» de fept coudées. Je ne pouvois

» penser que les hommes des siècles
» passés fussent plus grands que ceux
» d'aujourd'hui. J'ouvris le cercueil,
» j'y trouvai un corps qui l'égaloit
» en longueur, & après l'avoir me-
» suré, je le couvris de terre. »

C'est probablement d'après ce récit, que Lichès avoit ménagé tout ce que Sparte avoit fait, si toutefois il est permis d'y ajouter foi; car nous savons que, si les Grecs des premiers temps se distinguèrent de ceux des âges suivants, ce fut moins par la hauteur que par la force du corps.

Quoi qu'il en soit, le peuple crut d'autant plus volontiers aux paroles de son concitoyen, qu'il lui voyoit faire avec la plus grande facilité, l'application des paroles de l'Oracle à sa découverte. Les vents désignés dans les vers de la Pythie, ne pouvoient s'entendre que des soufflets qui reçoivent l'air, & le renvoient avec impétuosité. La forme ennemie de la forme, étoit le marteau frappant sur l'enclume; le mal imprimé sur le mal, désignoit le fer forgé sur l'enclume; regardant ce métal comme découvert au préjudice de l'homme.

On loua beaucoup la dextérité de

Lichès, & les Spartiates résolus de ne la point laisser inutile, feignant de l'avoir convaincu de quelque crime, le condamnent à l'exil. Il retourne à Tégée, va trouver le forgeron, lui raconte sa prétendue infortune, & fait tant qu'il l'engage à lui louer la cour dont il lui avoit parlé. Quelque temps après il creuse la terre, trouve la bière, prend les ossements, & les porte à Sparte. Depuis ce moment, les Lacédémoniens furent vainqueurs des Tégéates, toutes les fois qu'ils les attaquèrent : tant il est vrai que l'opinion est la souveraine de l'univers, & qu'une armée sera invincible, dès qu'elle s'imaginera l'être.

Ces succès avoient porté dans les contrées éloignées, le nom des Spartiates. Il étoit parvenu jusqu'en Lydie, & Crésus qui méditoit la guerre contre les Perses, & vouloit se faire des alliés, jetta les yeux, entr'autres, sur la Ville de Lacédémone. Déjà l'occasion d'obliger les Spartiates s'étoit présentée; il l'avoit saisie avec empressement. *Her. l. 1. c. 69. 70.*

La Grèce Européenne entretenoit quelques relations avec l'Asie-mineure. Les Lacédémoniens voulant élever à

Apollon, la ſtatue que, du temps d'Hérodote, on voyoit encore ſur le mont Thornax dans la Laconie, avoient envoyé à Sardes, pour y acheter l'or néceſſaire. Créſus le leur avoit fourni ſans en exiger aucun prix.

Cette libéralité avoit gagné les Lacédémoniens : ils agréèrent les propoſitions d'alliance que Créſus bientôt après leur fit par ſes ambaſſadeurs. Nous verrons, dans l'hiſtoire de Lydie, les ſuites de cette négociation.

Id. l. 5. c. 39-41. *Pauſ. l.* 3. c. 3. Une affaire d'un genre différent, occupoit alors les eſprits à Sparte. Anaxandrides aimoit beaucoup ſa jeune épouſe, qui étoit fille de ſa ſœur; mais elle ne lui donnoit point de poſtérité. Les Lacédémoniens craignoient que la famille d'Euryſthènes ne s'éteignît; & les Ephores, pour prévenir cet évènement, qui à la mort du Roi pouvoit jetter le trouble dans la ville, le citèrent à leur tribunal. « Si le » ſort de votre maiſon vous touche » peu » lui dirent-ils « il eſt » de notre devoir de penſer aux » moyens de conſerver le ſang d'Eu- » ryſthènes. Votre épouſe eſt ſtérile, » répudiez-la, & prenez-en une » autre : vous ne pouvez rien faire

» de plus agréable aux Spartiates. »

Anaxandrides ne goûta point un conseil qui l'engageoit à se séparer d'une femme qu'il aimoit. « Jamais » répondit-il « le sentiment qui m'unit à » la mienne, ne me le permettra. »

La chose étoit importante. Les Ephores en conférèrent avec les principaux de la ville, & le résultat de la délibération fut, qu'on essaieroit de concilier l'amour du Roi & les intérêts de l'Etat. « Puisque votre passion » vous fascine tellement l'esprit, nous » ne demandons pas que vous vous » sépariez de votre épouse : soyez » toujours le même pour elle, mais » unissez-vous à une autre, dont vous » puissiez avoir des enfants. »

Anaxandrides trouva ce parti préférable au premier, &, contre l'usage des Spartiates, il épousa une seconde femme, & tint aussi deux maisons. La nouvelle épouse ne tarda pas à devenir enceinte: elle donna le jour à Cléomènes, qui fut le successeur de son père.

La grossesse de la première femme, suivit celle de la seconde. Les partisans de Périnétade, ses domestiques font courir le bruit que le dessein de la Reine est de supposer un enfant. Les

Éphores persuadés aussi que ce n'étoit qu'une feinte, eurent soin de vérifier le fait lors de l'accouchement.

La Reine mit au monde Doriéus, Prince recommandable par ses talents, & dont nous tracerons les aventures dans l'époque suivante.

La fécondité de la première épouse d'Anaxandrides, ne se borna pas à ce seul fruit : elle fut encore mère de Léonidas, puis de Cléombrote, que quelques anciens soutenoient même être jumeaux. La seconde femme n'eut que Cléomènes, Prince imbécille, & peu digne du rang qu'il occupa au préjudice de Doriéus.

Pauf. l. 3. c. 7. *Her. l. 6. c. 61-64.*

Ce qui redoubloit la crainte des Lacédémoniens, & les avoit rendus si empressés de forcer Anaxandrides à de nouvelles noces, c'est qu'Ariston, Roi de l'autre branche, n'étoit pas plus heureux en postérité que son collègue. Mais autant le premier étoit attaché à son épouse, autant le second étoit dispofé à en changer, voulant être père, à quelque prix que ce fût.

Ses deux premières femmes n'ayant pu satisfaire ses desirs, il les avoit répudiées pour en avoir une troisième,

qui de la plus extrême laideur, étoit devenue, après Hélène, la plus belle des femmes de Sparte. Dans ſon enfance, ſa nourrice la portoit tous les jours au temple d'Hélène, bâti dans un lieu appellé Thérapné. Elle adreſſoit ſes vœux à la Déeſſe, & la prioit de délivrer la jeune Lacédémonienne, d'une difformité qui faiſoit le déſeſpoir de ſes parents. Si quelque Divinité pouvoit donner la beauté, c'étoit celle qui avoit été la plus belle femme qu'on eût jamais vue: auſſi ſe perſuada-t-on qu'elle avoit opéré un prodige en faveur de la jeune enfant. Une circonſtance qui n'eut cependant rien que de naturel, favoriſa encore cette opinion.

La nourrice ſortoit un jour du temple; une femme ſe préſente à elle, & lui demande ce qu'elle tient entre ſes bras. Les parents ayant défendu de laiſſer voir leur fille, elle refuſe de la ſatisfaire. L'inconnue inſiſte; ſon empreſſement obtient enfin ce qu'elle deſire. Elle regarde attentivement l'enfant, la flatte en lui paſſant légèrement la main ſur le viſage, & aſſure qu'elle ſera un jour la plus belle fille de Lacédémone. En effet, ajoute-t-on, de ce moment, la laideur commença à ſe diſſi-

per, & insensiblement, son visage se revêtit des charmes, qui dans la suite la rendirent l'objet des vœux des Spartiates.

La femme inconnue, c'étoit Hélène elle-même, descendue du Ciel pour opérer ce prodige. L'intérêt de la nourrice étoit de fortifier ce préjugé.

Lorsque la jeune fille eut atteint l'âge nubile, elle fut mariée à Agètes, favori d'Ariston. La beauté de l'épouse changea l'ami en rival; & voici l'expédient dont usa le Roi, pour obtenir celle dont les attraits avoient fait une si forte impression sur son ame.

Il propose à son ami de choisir parmi tous ses biens, ce qui lui fera le plus de plaisir, & de lui accorder la même faculté sur ce qui lui appartenoit. Agètes qui ne soupçonnoit point les vues du Prince qui étoit marié lui-même, accepte la condition & s'y oblige par serment. Il fait son choix: mais quel est son étonnement, lorsqu'il apprend que la chose demandée en échange par le Roi, est sa propre femme! En vain il a recours à des interprétations; le serment étoit formel, il fallut céder.

La nouvelle Reine remplit les vœux

du Roi, & même au-delà; car elle accoucha d'un fils à sept mois. Un esclave étant venu l'annoncer au Prince, lorsqu'il étoit au Conseil avec les Ephores, Ariston se rappellant l'époque de son mariage, jura que cet enfant n'étoit point à lui. Sans doute il ne se ressouvenoit plus des vers du quinzième livre de l'Iliade, où le poëte dit qu'Eurysthée vint au monde à sept mois.

Les Ephores, non plus que le peuple, ne firent sur le moment, aucune attention aux paroles d'Ariston, qui lui-même convaincu dans la suite, que ce fils lui appartenoit, se repentit de les avoir proférées. L'enfant fut élevé comme l'héritier présomptif de la couronne; le nom qu'il reçut, exprimoit les vœux ardents qu'on avoit faits pour sa naissance (*a*). Avant l'accouchement de la Reine, le peuple avoit demandé au Ciel, qu'Ariston, le plus estimé de tous les Rois qui eussent règné à Sparte, laissât un fils qui pût lui succéder.

(a) *Demaratus*, Δημάρητος; des mots Δῆμος, peuple, & ἀράομαι, je prie.

Néanmoins les paroles d'Ariston coûtèrent cher à Démarate. Sa grande réputation, le courage qu'il fit paroître, de concert avec Cléomènes, pour affranchir les Athéniens de la domination des Pisistratides; rien ne put s'opposer à son malheur. Le discours du père fut relevé; &, regardé comme illégitime, le fils fut obligé de descendre du trône.

Après la mort d'Anaxandrides & d'Ariston, Cléomènes & Démarate portèrent la couronne. Celles de leurs actions qui concernent la Ville d'Athènes, seront mieux placées dans l'histoire de cette république, dont nous allons donner la continuation. Quant aux démêlés des Perses avec les Grecs, auxquels ces deux Rois prirent part, ils seront placés au commencement de l'époque qui suit celle où nous sommes. Elle nous montrera la Grèce aux prises avec l'Asie: évènement dont la première aimoit à regarder l'expédition de Troie, comme le prélude glorieux.

Fin du cinquième Volume.



TABLE DES LIVRES

Contenus dans le cinquième Volume.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

LIVRE VINGTIÈME.



Omission dans l'Errata du quatrième Volume.

Page 147, *ligne* 5, ſcie : *liſez* doloire. *Ibid. ligne* 17 : *ſupprimez* & à l'équerre.

ERRATA DU TOME V.

PAGE 40, *lig.* 2 & 3, le troiſième : *liſez* l'aîné. Page 44, *ligne première*, leur intima : *liſez* intima aux Héraclides. *Ibid. ligne* 25, ſix : *liſez* huit. Page 57, *ligne* 16, petits-fils de ce Roi : *liſez* deſcendants de Neſtor. Page 62, *lig.* 11 & 12, à tous les Doriens : *liſez* à tous ceux des Doriens. Page 84, *ligne* 4, la même époque : *liſez* J. C. *Ibid. ligne* 3 de la note, dixième : *liſez* 18e. *Ibid. en marge*, 1192 : *liſez* 1153. Page 86, *en marge*, 1167 : *liſez* 1128. Page 87, *ligne première*, huit : *liſez* douze. Page 92, *en marge*, 1166 : *liſez* 1126. Page 95, *en marge*, 1164 : *liſez* 1124. Page 96, *ligne* 13, 120 : *liſez* 160. Page 168, *ligne* 23, 1326 : *liſez* 1321. Page 124, *ligne* 24, de ne : *liſez* les premiers, de ne. Page 142, *ligne* 5, victoire : *liſez* défaite. Page 159, *lig.* 20 & 21, L'Arcadien : *ſupprimez toute cette phraſe*. Page 183, *ligne* 6, qu'ils : *liſez* qu'elles. Page 252, *ligne* 21, trente-neuf : *liſez* neuf. Page 266, *ligne* 22, n'en : *liſez* n'en eût. Page 283, *ligne* 13, *ſupprimez* de plus. Page 312, *ligne* 5, conſenti : *liſez* conſenti. Page 336, *ligne* 6, *dans quelques exemplaires*, du : *liſez* d'un.